UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00088218 3

ŒUVRES

DE

M. BALLANCHE.

TOME PREMIER.

Rare
Toronto
Acme Suite

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

88

ŒUVRES

DE

Pierre Simon

M. BALLANCHE

DE L'ACADÉMIE DE LYON

TOME Ier

ANTIGONE. — L'HOMME SANS NOM. — ÉLÉGIE. — FRAGMENTS.

235703
1. 7. 31

PARIS
LIBRAIRIE DE J. BARBEZAT
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6
GENÈVE
MEME MAISON, RUE DU RHONE, N° 117

1830

LIBRARY
OCT 9 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2156
B4
1830
t.1

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Il est un âge où il faut chercher à se rendre compte de l'emploi de sa vie; cet âge est venu pour moi.

Trente ans se sont écoulés depuis que j'essayai, pour la première fois, de me mettre en rapport avec le public.

L'ouvrage que j'imprimai en 1801, et dont plusieurs bibliographies ont cru devoir rappeler le titre, ne m'a rien offert que j'eusse pu être tenté de sauver de l'oubli. Toutefois il est des personnes qui voulurent bien y voir tout un avenir. Aujourd'hui ces juges bienveillants, s'ils ont conservé quelque souvenir d'un livre où l'on ne saurait trouver que des ébauches imparfaites, peuvent se dire jusqu'à quel point leurs pressentiments ont été justifiés.

Avant l'ouvrage que j'indique ici, j'en avais fait un autre qui n'a point été imprimé, et dont le manuscrit n'existe plus.

Élevé au milieu des terreurs de la révolution, et témoin de l'héroïsme de mes concitoyens, j'imaginai de raconter, dans une sorte de composition épique, toutes les circonstances de l'insurrection lyonnaise, en 1793, du siége qui en fut la suite, des effroyables

malheurs qui pesèrent sur ma ville natale. Pour avoir la liberté de donner à mon récit la forme et les couleurs du genre que j'avais adopté, je m'étais transporté à quinze siècles dans la postérité, c'est-à-dire que j'avais vieilli de quinze siècles l'événement que je peignais, pour le revêtir à mon gré de tout le prestige de l'antiquité. De plus, j'avais supposé qu'à l'époque où je m'étais placé comme poëte, et le moment où j'écrivais me paraissait rendre trop probable une telle supposition; je supposais, dis-je, qu'à cette époque l'Europe déchue de toutes ses splendeurs, avait, depuis long-temps, accompli toutes ses destinées. Un voyageur, venu du continent de l'Amérique, visitait nos contrées devenues agrestes et solitaires. Il arrive au lieu où deux fleuves, qui s'appelèrent jadis le Rhône et la Saône, se réunissent pour ne former qu'un seul fleuve. Là il trouve un village assis sur les ruines effacées d'une ville florissante et célèbre, dont le nom même a péri. Le village est occupé par des pasteurs qui ignorent l'histoire du magnifique delta où sont établis leurs paisibles héritages. Le voyageur, pendant son séjour, assiste à une fête qui se nomme la fête des Martyrs. Nul, dans tout le pays, ne sait l'origine de cette fête qui se perd dans la nuit mystérieuse du passé. Quelques uns seulement disent qu'elle fut instituée par leurs ancêtres pour consacrer la mémoire de faits éclatants, de grands malheurs, de nobles dévoue-

ments; que la cause de la justice succomba; qu'une race généreuse périt sous les coups d'une race cruelle. Ils ajoutaient qu'une couronne éclatante avait paru dans le ciel le jour où la fête fut instituée. Le savant voyageur, qui appartient à une civilisation déja décroissante, étudie les obscures traditions et le peu de monuments qui subsistent. Il retrouve quelques écrits échappés aux ravages des temps et de la barbarie. Les chants populaires, en remontant aux diverses transformations qu'ils ont subies, sont, pour lui, comme des médailles des chants primitifs. De tout cet ensemble de choses, joint aux renseignements historiques qu'il avait auparavant recueillis, il parvient à reconstruire l'ancienne épopée lyonnaise.

Tel était le cadre dans lequel j'avais placé le récit des catastrophes dont j'avais été témoin dans mon enfance. Rien ne manquait à cette composition, car, fidèle aux régles de l'école, je m'étais cru obligé d'inventer un merveilleux. Je n'avais point négligé, non plus, la ressource des anciens souvenirs historiques. Plancus ne m'avait point paru un fondateur digne de Lyon, et je n'avais pas craint de créer, à mes risques et périls, une fable de Lugdus imposant son nom à une ville destinée par moi à tant de célébrité. On peut bien penser que la sanglante défaite d'Albinus par Sévère, et le saccagement de Lyon, qui en fut la suite, n'avaient pas été oubliés. Je pré-

sentais sans doute Albinus comme succombant pour une cause juste ; et, en effet, il s'était déclaré pour le sénat romain. Lyon, ville fidèle, eut à supporter toute la colère du vainqueur. Je n'avais pas oublié, non plus, les persécutions atroces qu'essuyèrent les premiers chrétiens dans cette métropole d'une des Gaules.

Un ouvrage fait au sortir de l'enfance, la tête toute pleine de Virgile et de Lucain, ne devait avoir en lui aucun moyen d'être réformé ; mais enfin on me pardonnera de consigner ici une première pensée patriotique qui doit m'être restée chère.

Ainsi cette poésie du jeune âge fut, pour moi, une poésie toute funèbre et toute terrible. Ainsi je construisais dans l'avenir l'histoire du présent, comme, plus tard, je devais m'essayer à reconstruire le passé lui-même. Le voyageur que j'amenais de l'Amérique, contrée où toutes les initiations sociales avaient été pressées et interverties, venait, sur les ruines de Lyon, étudier les civilisations dont la marche avait été régulière et progressive ; il venait faire ce qu'un jour je me sentirais appelé à tenter sur l'Aventin, le Mont-Sacré, et le Janicule.

Mais puisque je n'ai pas craint d'entrer dans quelques confidences, je vais m'en permettre encore une. Plein d'admiration, et j'oserais dire d'amour et d'enthousiasme pour le beau génie de Rousseau, j'avais cependant résisté à ses paradoxes. Sa brillante dia-

lectique ne m'avait pas entièrement caché le rhéteur. Je fis une réfutation du Contrat Social, travail dont il ne reste rien, et devenu sans intérêt. Il n'y avait là de remarquable que le mouvement d'indépendance qui me portait à combattre des principes rendus vivants, tout-à-coup tirés de la spéculation pour passer à une application quelquefois si violente et si funeste. Je me désolais que Troie tout entière eût été livrée aux flammes, et qu'on n'eût pas sauvé un seul palladium. Il m'est bien prouvé à présent que la théorie sur laquelle repose l'Essai sur les Institutions sociales, publié en 1818, est très ancienne dans ma pensée.

Entre les écrits destinés à rester inconnus, dont je viens de parler, et l'Antigone, par laquelle je commence cette publication définitive, il s'est écoulé plus de dix ans qui n'ont laissé aucune trace, si ce n'est celle d'avoir appartenu à l'Académie de Lyon : cette compagnie savante avait bien voulu, dès 1802, m'admettre dans son sein.

Les Fragments placés à la fin du présent volume marquent une époque de ma vie, fort triste. Ils furent écrits dans un moment où j'étais loin de songer, en aucune façon, à prendre une place quelconque dans l'opinion ; je croyais être certain que je devais me contenter de méditer en silence jusqu'à la fin. Ces Fragments ont donc eu cette sorte d'influence, qu'ils ont été, pour moi, une occasion tout-à-fait involontaire de reprendre la plume.

Je fis, vers le même temps, une nouvelle d'Inès de Castro, qui s'est égarée; si elle existait, je pense qu'elle devrait être exclue de la présente publication. Mais Inès, par la seule analogie qui pût me frapper alors, celle d'un malheur profond, et d'une mort innocente, me conduisit à Jeanne d'Arc. Je compris bientôt qu'un tel sujet ne pouvait être atteint que par l'épopée.

Après les batailles de Créci et de Poitiers, la prise de Calais, les troubles de la Jacquerie, la minorité si tristement orageuse de Charles VI, le règne désastreux d'Isabelle de Bavière, les sanglantes factions des Bourguignons et de Armagnacs, ne diraiton pas que c'en est fait du royaume des Lis? Charles déclaré incapable de régner, Henri VI couronné à Paris: qu'un tel ordre de choses subsiste, et les destinées de la langue française avortent, et le génie français périt avant d'avoir pu se développer. Ainsi donc la France était sur le point de perdre ses traditions, son individualité nationale. La couronne replacée sur la tête de Charles VII était donc un événement qui tenait à l'existence intime de la nation française, puisque, par la force même des choses, Charles représentait tout l'avenir du génie français. Il ne faut donc point être étonné si la Providence a jugé nécessaire d'aider à la solution du problème. Ne savons-nous pas que la Providence tient en réserve des moyens pour agir plus directement sur les

affaires humaines, lorsque les affaires humaines en sont à ce point d'abandon et de misère? Ces moyens, toutefois, ne sont pas pris hors des lois générales de l'humanité.

Je ne sais si, à l'époque où je m'occupais de ce sujet tout national, il m'aurait été donné d'envisager en face le genre de merveilleux qu'il contient; d'expliquer deux grands mystères, à savoir l'identification d'une dynastie avec un pays, et la faculté si peu définie attribuée aux sibylles; je ne sais s'il m'aurait été donné de sonder les voies de l'inspiration céleste, de dire pourquoi la France, arrivée sur le bord de l'abyme, ne devait pas y tomber. Mais je n'aurais sans doute pas manqué de faire prévoir que la mort de la vierge pure et magnanime devait être vengée par des calamités, car ce ne peut être en vain que les nations souffrent que l'on immole leurs prophètes. Charles VII laissa périr l'héroïne qui l'avait fait sacrer à Reims, et la mort de ce faible roi fut misérable.

Je n'avais pas alors médité autant que je l'ai fait depuis sur l'épopée historique, non plus que sur l'épopée primitive, celle qui précède l'histoire. Je renonçai à Jeanne d'Arc pour Antigone; et l'Antigone, après plusieurs années d'un travail que rien ne m'obligeait de hâter, fut achevée en 1814. Ce fut à Rome que j'écrivis, en 1813, la fin du sixième livre, sous les yeux de la noble exilée, à qui je devais dédier, un jour, la Palingénésie.

Après l'Antigone, j'imaginai une composition d'un genre tout-à-fait nouveau : elle se serait nommée l'Atlantide.

Voici quelle était la pensée fondamentale.

Je partais de la donnée de Platon. Peuple primitif : langue de ce peuple; ses institutions; sa poésie et sa littérature; traditions générales du genre humain.

On comprend comment cette première inspiration, en se fixant, est devenue l'Orphée, destiné lui-même à représenter l'épopée antérieure à l'histoire, l'épopée vers laquelle il faut remonter pour atteindre aux dernières limites de l'horizon historique.

L'Orphée était dessiné d'un bout à l'autre, je voulus le faire précéder d'une préface. Cette préface s'est étendue, et est devenue un ouvrage. Telle est l'origine de l'Essai sur les Institutions sociales, que j'ai publié en 1818, et qui entrera dans le second volume de la présente publication.

Maintenant, je crois devoir donner ici trois fragments de divers écrits qui n'ont point été achevés, et qui serviront à marquer, mieux que je ne l'ai fait ci-dessus, la route par où j'ai passé.

MORT

D'UN PLATONICIEN,

RACONTÉE PAR UN DE SES AMIS (1).

Philoclès était assis au pied du platane. Polydore debout attendait en silence le récit du vieil aveugle. Voici donc ce récit qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de l'aimable et vertueux jeune homme, le voici tel que Polydore se plaisait à le redire lui-même, dans la suite, à ses enfants.

« Timagène n'eut jamais de disciples, mais il eut quelques amis. Je me suis souvent entretenu avec lui du divin Platon et du sage Socrate. Timagène vivait sous le règne des sophistes qui perpétuaient encore, en apparence, l'ancienne célébrité de la Grèce, mais qui déshonoraient en effet la raison humaine. Après avoir visité les différentes contrées

(1) C'est le commencement d'un ouvrage qui devait avoir pour titre *la Foi promise aux Gentils*, et qui aurait été une peinture du monde à l'époque où le christianisme parut sur la terre.

de la terre, il était revenu dans sa patrie, plein des choses extraordinaires qu'il avait recueillies. A cette époque Athènes, qui n'avait pu être délivrée par Olympiodore, lui élevait une statue pour prix des généreux et vains efforts de ce dernier athlète de la liberté grecque. Bientôt cette statue elle-même fut renversée. Timagène pleura sur un peuple désormais condamné à l'ignominie, à l'ignorance et à la servitude la plus honteuse, sur un peuple à qui il ne restait pas même le triste choix de ses oppresseurs. Retiré dans une petite habitation sur les bords de la mer, il cultivait son jardin comme Alcinoüs; et les journées de l'automne de sa vie s'écoulaient dans l'amertume des regrets. Cependant l'époque de sa mort ne pouvait plus être éloignée, l'âge commençait à glacer son sang; il atteignait son dix-huitième lustre. Ses amis voyaient bien qu'ils ne pouvaient pas espérer de le conserver encore long-temps; et cette idée venait souvent les affliger au milieu de leurs entretiens. Timagène ne ressentait aucune tristesse de l'approche du terme fatal, et il disait: « Je « vais restituer à la nature ce qu'elle m'a prêté un « instant, mais Dieu a mis au-dedans de moi une « ame immortelle. » Je ne puis me rappeler sans un saisissement profond les choses admirables qu'il nous disait alors, et la manière sublime dont il commentait le Phédon et le Songe de Scipion. Hélas! c'était le chant du cygne; et plus le sage approchait de sa

fin, plus ses discours acquéraient de cette majesté et de cette éloquence persuasive qui vont à l'ame. Je crois qu'une intelligence supérieure était venue habiter le corps usé de l'irréprochable vieillard, pour le rajeunir, et pour rendre les oracles de Dieu même par cette bouche qui ne fut jamais profanée.

« Un jour de printemps, Timagène entouré de ses amis, leur dit: « Si j'en crois un songe pareil à « celui du grand Scipion, voici la dernière fois que « je jouirai du plaisir de vous voir, et de m'entretenir « avec vous. » Ses amis effrayés le prièrent de ne point ajouter trop de foi aux rêves de la nuit. Il leur répondit en souriant: « Un génie que j'ai pris pour « le génie de la mort s'est approché de moi, et m'a « raconté l'histoire du phénix. Il a su me convaincre « qu'il me reste seulement une journée pour con- « struire le bûcher symbolique où doit être con- « sumé tout ce que j'ai de mortel. Ce n'est cepen- « dant pas aux révélations des songes que mon esprit « s'attache, mais il me semble que mon ame aspire « plus que jamais à une autre vie. Écoutez donc les « pensées qui m'ont occupé. Soit l'idée de ma fin, qui « ne peut pas être éloignée, soit une inspiration par- « ticulière, je me sens pressé de vous parler avec « la même solennité que si c'était pour la dernière « fois. »

« A ces mots, le visage de Timagène devint si auguste, et reçut si bien je ne sais quelle empreinte

divine, que tout sentiment pusillanime et terrestre fut dompté parmi nous. Ces paroles du vénérable vieillard, paroles qui devaient être en effet les dernières, furent écoutées en silence, et avec une émotion religieuse. Je les ai recueillies, et tellement gravées dans ma mémoire, qu'il me semble encore, même en ce moment, qu'elles retentissent toujours à mon oreille.

« J'ai vécu, dit Timagène avec un calme tout « céleste, j'ai vécu dans un siècle où la multitude et « la rapidité des événements augmentaient bien vite « les trésors de l'expérience. Dès mes jeunes années, « j'ai atteint la vieillesse de la raison. Des malheurs « de tous les genres ont éprouvé mon courage, et je « n'ai point à me plaindre de la constance de la for- « tune. Chassé de mon pays que j'avais servi de toutes « mes facultés, je me mis à voyager. Sans doute, si « j'eusse voulu obéir, j'aurais pu demeurer à Athènes; « mais je préférai m'éloigner pour quelque temps « de ma malheureuse patrie. J'ai étudié les mœurs et « les coutumes des différents peuples, de ceux qui sont « civilisés, et de ceux que nous appelons barbares. « Je me suis instruit de leurs traditions historiques et « religieuses; j'ai voulu connaître leurs cultes et le « motif ou l'origine de leurs cérémonies. Je me suis « initié dans la doctrine des sages, et j'ai comparé « les sectes philosophiques entre elles. J'espérais « trouver la vérité : la recherche de la vérité était le

« but de toutes mes démarches, de toutes mes cour-
« ses, de toutes mes études.

« Je ne vous raconterai point de nouveau ce que je
« vous ai raconté si souvent. Le temps me presse, et
« il me semble que Dieu lui-même m'appelle auprès
« de lui. Ah! c'est là sans doute qu'enfin je trouverai
« le repos et la vérité, car l'esprit de l'homme ne
« peut se reposer que dans la vérité. N'avons-nous
« pas assez discuté les doctrines secrètes et publiques
« des plus fameux sanctuaires, des plus célèbres
« écoles? Ne nous sommes-nous pas assez entretenus
« de nos doutes et des hésitations de notre raison?
« Mais, il vous en souvient, nous nous plaisions sur-
« tout à l'étude de la religion et des mœurs de la na-
« tion juive. Là seulement les sages pensaient comme
« la multitude; et la multitude était indocile. Nous ne
« cessions d'admirer cette pensée vivante de Dieu
« conduisant le peuple comme par la main, pour le
« tirer de la maison de servitude; de Dieu parlant
« aux chefs du peuple; de Dieu donnant des lois au
« peuple. Au milieu de tous les prodiges dont la
« nation juive s'entoure, au milieu des traditions mer-
« veilleuses dont elle se dit dépositaire, nous reve-
« nions toujours à cette croyance qui consiste dans
« l'attente d'un Réparateur; croyance admirable,
« ailleurs, du petit nombre, là, de tous.

« O combien de fois nous avons senti le besoin
« de la nature humaine à ce sujet! combien de fois

« nous nous sommes arrêtés sur une de ces idées que « le génie de Platon savait trouver, à moins, toutefois, qu'il ne l'ait apprise! Mais aujourd'hui, j'ai « plus que jamais la conscience de notre réhabilitation. Dieu ne nous a point déshérités; il nous fera « recouvrer un jour notre dignité perdue. Oui, je « crois le sentir, nous touchons à une rénovation de « siècles. Les systèmes religieux croulent de toutes « parts; les philosophes, qui avaient méprisé les « doctrines mystérieuses, les interrogent avec une « curiosité inquiète. N'entendez-vous pas une voix « sourde qui court par tout l'univers, et qui réveille « toutes les puissances de l'ame?... Ah! la terre, cette « fois-ci, ne sera pas vaincue par un barbare affamé « de carnage; elle ne se tiendra pas en silence devant un dominateur superbe: elle sera conquise « par l'attrait tout pacifique de la vérité... »

« Le vieillard avait cessé de parler, un rayon du ciel semblait briller sur son front. Nous l'écoutions encore, et nous nous aperçûmes que sa vie s'était éteinte au milieu de ses paroles prophétiques. Nous nous empressâmes de lui prodiguer des secours, mais inutilement; son ame s'était enfuie dans la région de l'éternelle félicité.

« Il y avait là quelque chose de terrible et de doux en même temps: un homme privilégié qui échappe aux angoisses de la mort, qui annonce des jours nouveaux; et qui donne un gage de sa faculté pro-

phétique, par sa mort même. A la vive douleur d'une si grande perte, nous ne pouvions nous empêcher de joindre l'espérance des prochaines merveilles qu'il avait prédites. Il avait soulevé à nos yeux un coin du voile qui venait d'être levé tout entier pour lui. Ainsi Timagène était pour nous un envoyé du ciel. Quand nous eûmes rassasié notre amour et notre respect des derniers témoignages qu'on donne à un mort, nous portâmes en pleurant la dépouille du vertueux vieillard à sa dernière demeure. Nous nous retirâmes ensuite en méditant ses paroles qui avaient acquis toute la solennité des tombeaux. »

Tel fut le récit de Philoclès. Polydore l'avait écouté avec une profonde attention, et un attendrissement tout mêlé d'un généreux enthousiasme. « Je « veux, dit-il, je veux, à l'exemple de Timagène, « aller à la recherche de la vérité. . . . . »

. . . . . .

(Ce fragment de l'ouvrage en était l'exposition. Je m'étais donc proposé de faire voyager Polydore, pour s'enquérir de la vérité. Je voulais peindre ainsi le monde entier à cette époque d'attente générale qui précéda immédiatement le christianisme. Polydore, après toutes ces courses entreprises pour un si noble but, revenait à Athènes, l'esprit tout plein de pensées confuses; mais, en arrivant, il assiste à la première prédication de saint Paul, et le *Dieu inconnu* lui est enfin révélé.)

LA GRANDE CHARTREUSE,

PRES DE GRENOBLE, EN 1804.

Il est difficile de donner une idée de la grande Chartreuse. C'est une gorge profonde et étroite où quatre mille arpents de terrain sont exactement fermés par une porte de deux toises. Un mur de rochers à pic forme l'enceinte de cette retraite. Il a fallu le génie de la religion et de la pénitence pour découvrir un lieu si caché. Un chemin, que la patience et le travail ont rendu très accessible, serpente le long des précipices. Un torrent, grossi de mille petits torrents, gronde au fond de cette gorge, qui, pendant si long-temps, ne fut connue sans doute que du chamois. Quelquefois les côtés opposés d'un profond ravin sont réunis par des ponts; quelquefois des ouvrages en maçonnerie s'opposent aux alluvions, ou soutiennent le chemin contre les éboulements de la montagne; quelquefois le rocher est taillé perpendiculairement, ou même percé dans son épaisseur.

Les Romains, avec des armées, ont fait des travaux immenses pour établir des communications entre leurs provinces, pour conduire les eaux dans les lieux où ils s'arrêtaient quelques instants, pour se procurer les commodités de la vie, ou pour faire croire aux âges futurs que des géants avaient passé par-là. Ici des hommes, qui avaient renoncé au commerce des autres hommes, sont venus se confiner loin du monde dont ils avaient appris à craindre les piéges, ou à mépriser les plaisirs. Ils n'ont point prétendu étonner les siécles futurs: ils étaient continuellement en présence de l'éternité; ils s'étaient exclus de la mémoire des hommes. Ce qu'ils ont fait n'était donc que pour obéir à ce terrible anathème qui condamne au travail la grande famille d'Adam. Comme les premiers hommes, ils ont conquis, sur la nature sauvage, la terre qui devait les nourrir. Ces âpres cimes sont couvertes de bois de haute futaie, et l'on aperçoit, de temps en temps, différentes sortes de culture étonnées de se trouver parmi ces rochers.

Lorsqu'une fois on a franchi le seuil de la porte qui sépare absolument cette contrée du reste de la terre, on ne sait où on arrivera. Il semble qu'on fasse un long détour pour surprendre un aigle dans son aire. Cependant, après deux heures de marche, on commence à apercevoir le couvent. On le voit s'élever en amphithéâtre sur un plateau de la mon-

tagne. Le défilé s'élargit, on n'est plus autant resserré entre les rochers. A mesure que l'on approche de la région du silence, tout bruit cesse; et le torrent, dont on entendait tout-à-l'heure gronder avec fracas les bruyantes eaux, coule à présent dans un si profond abyme, que ses mugissements n'arrivent point jusqu'à l'oreille : on le voit encore, mais on ne l'entend plus; il semble respecter lui-même l'austère régle de saint Bruno.

Le couvent est désert. L'herbe croît dans les cours et sous les vastes cloîtres. L'église est dévastée. Comment ce coin ignoré de la terre n'a-t-il pas échappé à la rage dévastatrice des hommes sans foi et sans loi? Ils sont venus dans cette solitude; et, pour la première fois, ces rochers ont connu la voix de l'impie. Les bons religieux abandonnent, en gémissant, ces pieuses retraites où leurs longues journées furent si doucement partagées entre le travail et la prière. Étonnés de se voir exilés dans le monde, ils cherchaient à retrouver les souvenirs de l'enfance, et à se rappeler les charmes du toit paternel. Mais soins superflus! tout change si souvent dans les demeures des hommes!

Nous entrons dans les cellules des chartreux : rien n'est plus touchant que l'abandon de ces petites habitations. On y retrouve encore les meubles de l'ermite : quelques uns sont à la même place où les laissa l'anachorète. Alors on dirait que l'homme de Dieu

vient seulement de sortir. Le vent qui souffle sur ces hautes montagnes s'engouffre par les fenêtres délabrées, et disperse à son gré la paille du grabat. Devant chaque cellule est un jardin qui n'est pas plus grand que la cellule elle-même : il est à présent dévoré par les mauvaises herbes, car personne ne vient ni le bêcher ni le sarcler; et le seul arbre fruitier qui s'élève au milieu du jardin, s'il n'est pas mort par défaut de culture, produit en vain ses fruits délaissés.

On nous expliqua la manière dont l'hospitalité était exercée autrefois à l'égard des étrangers qui venaient visiter ce lieu. Nous ne cessions de nous étonner de ce que des religieux éloignés du monde en connaissaient si bien les convenances les plus délicates. Chaque voyageur était traité selon son rang, selon les mœurs et les habitudes de sa nation. Chaque classe d'hôtes avait des appartements très distincts. Tous les bâtiments sont dans un état de délabrement qui fait gémir.

C'était une cité entière que la grande Chartreuse. Il y avait des ateliers où s'exerçaient différents genres de professions et d'arts mécaniques; ils étaient placés sur les bords d'un ruisseau, et séparés du couvent par le même ruisseau.

Plus loin est la chapelle du fondateur de l'ordre : elle est assise sur un rocher près d'une source limpide, entre une belle prairie et une magnifique forêt. La tradition dit que saint Bruno, après avoir

parcouru toutes ces hauteurs, s'était arrêté là où a été bâtie dans la suite la chapelle qui porte son nom. Sans doute, arrivé au fond de cette solitude, il avait trouvé le désert assez désert; sans doute il avait vu par la pensée cette postérité spirituelle qu'il allait engendrer à la perfection chrétienne: il s'était complu dans cette vue de l'avenir, dans cette perspective de sa silencieuse thébaïde s'avançant merveilleusement à travers les siècles. La chapelle que la reconnaissance a consacrée à saint Bruno est simple comme une petite église de hameau: elle a été respectée pendant le temps de la révolution. On y voit encore les sculptures, les statues et les inscriptions dont les chartreux avaient aimé à l'orner. Les monuments de la piété de ces anachorètes ne sont remarquables ni par le fini du travail, ni par la richesse de la matière. On y remarque grossièrement sculptées en bois les images de ces hommes de l'ancienne loi, qui ont prédit la venue de Jésus-Christ; et les paroles prophétiques sont retracées sur le piédestal de celui qui les prononça. Le rapprochement de ces textes sacrés est l'histoire anticipée du Desiré des nations. C'était le Juste qui devait descendre d'en haut comme la rosée du ciel. Il devait avoir la force pour conquérir tous les royaumes de la terre; mais sa force devait être dans sa douceur, car ses paisibles conquêtes ne devaient coûter ni sang ni larmes. Il devait ressembler au lion et à l'agneau. Il devait avoir les caractères de

la royauté et il devait naître dans l'indigence. Pour expier les folles joies et les vains orgueils du monde, il devait être abreuvé de douleurs et d'ignominies. Il sera de la race de David, il sera souverain-pontife, il sera roi; il sera soumis aux puissances de la terre, il mourra sur la croix, et ses vêtements seront tirés au sort. Tels sont les oracles des anciens jours, répétés dans les jours nouveaux; et le Dieu caché de nos autels est aussi le Dieu dont Isaïe, Jérémie et David ont raconté les grandeurs et les humiliations.

Nous avions rencontré plusieurs voyageurs, qui étaient venus, comme nous, visiter la grande Chartreuse : nous nous trouvâmes réunis auprès de la fontaine de saint Bruno, ainsi qu'autrefois les pasteurs dans les plaines de Sennaar. Nous admirions cette étonnante sympathie qui rassemble sous les mêmes lois des hommes de goûts, d'habitudes, de caractères si divers et si opposés. Ils ont renoncé à la parole et à tous les sentiments qu'exprime la parole ; ils n'ont de voix que pour chanter les louanges de Dieu, les merveilles de la religion. Quelques uns de ces anachorètes étaient venus ici avec l'innocence du premier âge; et, par une inspiration secrète, ils avaient deviné tous les piéges et tous les dangers qui les attendaient dans le monde. D'autres avaient goûté ce que la coupe de la vie a de plus doux et de plus amer, et ils avaient été détrompés. D'autres encore étaient venus expier les erreurs d'une jeunesse imprudente

et orageuse. Tel était le sujet des graves entretiens auxquels on se livrait près de la fontaine. Les monuments de la chapelle tournèrent ensuite nos pensées du côté des traditions religieuses.

Au nombre des voyageurs se trouvaient deux naturalistes que des études géologiques avaient conduits à visiter toute la chaîne des Alpes. Formés à l'école de M. Duluc, ils cherchaient, comme ce vénérable et savant vieillard, à concilier les découvertes de la science avec les récits de l'Écriture. Un prêtre applaudissait aux discours des deux naturalistes.

Un jeune homme qui était présent, et qui était resté étranger à la conversation, vint tout-à-coup s'y mêler. Il osa soutenir que les témoignages de la science étaient inutiles à la religion, parceque, tout étant incertain dans les systèmes, la vérité ne devait pas avoir recours à de si faibles armes pour se défendre. « D'ailleurs, disait-il, la religion doit méprisser la science. » Ce qu'il y avait d'étrange, d'abrupte et presque de sauvage dans cette proposition parut scandaliser en quelque sorte les auditeurs. Le prêtre exprima son étonnement d'une manière assez vive. Le jeune homme comprit qu'il devait développer son opinion, sous peine de passer pour avoir tenu un propos inconsidéré. Il demanda, en conséquence, la permission de s'expliquer, et il se mit à commenter un célèbre verset de l'Ecclésiaste, si souvent cité (III, 11).

L'orateur était debout, appuyé contre un vieux chêne; il avait les yeux attachés sur un *album*, où sans doute quelques unes de ses méditations rêveuses étaient confusément indiquées. Quoi qu'il en soit, il s'exprima à-peu-près en ces mots:

« Le monde semble avoir été créé pour exercer notre intelligence, pour être l'occasion de nos pensées, pour servir, si j'ose parler ainsi, de support à notre existence; mais ce but n'est qu'apparent. Le monde visible est le voile qui cache le monde intellectuel, et Dieu n'a pas voulu nous donner de connaître le secret de ses œuvres. *Il a livré le monde à la dispute*, c'est-à-dire les plis ondoyants du voile à l'esprit de système, aux recherches interminables, aux études laborieuses *des enfants des hommes*. La nature est un abyme sans fond, dans lequel nous espérons puiser des connaissances plus ou moins utiles, plus ou moins certaines; et, tout en nous y précipitant de toute la force de notre nature, nous ne parvenons qu'à gratter les bords de l'abyme: heureux et mille fois heureux si nous n'y sommes pas entraînés par le vertige! Cependant les sciences sont nées, le domaine de l'esprit humain s'est agrandi; mais ceux qui ont cru à la vérité de la science et à la certitude des découvertes de l'esprit humain, ceux qui ont vu dans les systèmes autre chose que des hypothèses explicatives, ceux enfin qui ont cru que l'absolu pouvait régner dans la région du conditionnel, se

sont, à mon avis, bien trompés. En astronomie, en physique, en cosmogonie, en métaphysique, une école succède à une autre école, un système détruit un système. Que d'opinions diverses entre Thalès et Newton, entre Aristote et Descartes, entre Platon et Leibnitz, entre Pythagore et Képler! Un homme de génie est saisi d'une idée qui absorbe celles des autres hommes; et voilà qu'elle va fondant des sectes, maîtrisant l'esprit humain, jusqu'à ce que l'esprit humain réagisse à son tour, et veuille reconquérir son indépendance.

« Les barrières de Gadès s'abaissent, le cap des Tempêtes est doublé, de nouveaux continents apparaissent; et l'instrument de Galilée abaisse les cieux à la portée de notre œil, en même temps que de hardis navigateurs explorent autour du globe des plages ignorées. Au milieu de tous ces changements, au milieu de toutes ces vastes conquêtes de l'intelligence humaine, l'œuvre du Créateur continue de rester impénétrable, *depuis le commencement jusqu'à la fin*. Entre lui et nous il a mis le rideau de l'univers; il a mis les choses de la terre, les illusions de la vie, les prestiges de la science mobile et changeante. Empédocles veut sonder les terribles merveilles de l'Etna, et il lègue à la postérité la vaniteuse chaussure qu'il laissa au pied de la redoutable montagne.

« L'homme a besoin de croire. Sa raison cherche

un appui, son cœur cherche un soulagement. Lorsqu'il renie les croyances générales, dans sa profonde misère, il demande aux puissances invisibles des superstitions pour son esprit, et il embrasse avec avidité celles que sa raison naturelle repousserait le plus. Bientôt il s'abandonne à cette pente rapide, et il en vient à dévorer toutes les absurdités. Les théories les plus obscures, les doctrines les plus folles ne peuvent décourager sa faculté de croire. Alors il lie à sa propre destinée, si éphémère, la marche immuable d'une planète, comme l'apparition soudaine d'un météore, le vol d'un oiseau, le son d'une parole fortuite. Le savant stoïcien, le guerrier intrépide, l'habile politique, Julien, las à-la-fois et du polythéisme décrépit et du jeune christianisme, donne tête baissée dans les mystères de la théurgie. Et combien d'esprits forts, après avoir fait le tour des opinions religieuses et philosophiques, et les avoir toutes épuisées, ont fini par adopter, malgré eux-mêmes, la certitude des pressentiments, la sagesse des songes, la vertu des nombres, le préjugé des jours heureux ou malheureux! Combien ont fait comme ce roi d'Israël qui, abandonné de l'esprit de Dieu, allait chez la pythonisse interroger l'ombre de Samuel!

« Mais, sans sortir du cours ordinaire de la vie, voyez l'homme dans les circonstances les plus simples et les plus communes. Les leçons de l'expé-

rience lui sont toujours inutiles, et son cœur reste continuellement ouvert aux séductions les plus grossières, les moins revêtues des fascinations de l'idéal. Ainsi il croit à l'ivresse des passions, aux douceurs de l'aisance et de la fortune, aux charmes d'une condition plus élevée que celle où il se trouve placé par le sort; enfin il croit à la réalité de la science. Voilà ce qui explique son stupide étonnement toutes les fois que la fausseté de ses illusions lui est démontrée par la douleur de ses plaisirs, par l'amertume de ses passions, par la mobilité de ses goûts, par l'incertitude de ses connaissances.

« Que chacun se scrute soi-même, sans prétendre s'expliquer, il verra qu'il n'y a en lui que misère, que changements, que contradictions: l'homme le plus sage en apparence, le plus conséquent dans ses principes, le plus uniforme dans sa conduite, le plus irréprochable dans ses mœurs; s'il venait à noter jour par jour, instant par instant, la succession de toutes ses idées, le tableau de toutes ses pensées, le motif de toutes ses actions, l'occasion, le sujet et le terme de toutes ses rêveries, ferait, n'en doutons pas, l'histoire la plus étrange, peut-être même assez souvent la moins compatible avec la morale, mais à coup sûr la plus lamentable de toutes celles qui ont jamais été écrites: tant il y a, en nous, d'inconstance, de fragilité, de petitesse! tant est intense et intime notre dégradation originelle!

« Tous les jours de sa vie éphémère l'homme donne un gage à la mort; ses facultés s'émoussent peu à peu; les objets de ses affections meurent autour de lui, leur souvenir finit presque par s'éteindre dans son cœur; et, chose affreuse à penser! il ne peut attendre de la durée pour aucun de ses sentiments, pas même pour celui de la douleur la plus profonde et la plus juste. Il est bien temps que cet être délaissé, demeuré seul sur la terre, privé à-la-fois de sympathie et de souvenir, descende enfin dans la tombe vers laquelle il n'a fait que se traîner; il est bien temps que celui qui a tant vu mourir meure à son tour, car, à force de gémir, la source de ses larmes s'est tarie, et il n'en a plus à répandre sur ses propres malheurs.

« Enfin, après tant de disgraces, il est enseveli sous la froide pierre du sépulcre! Il y est avec ses projets, avec ses prétentions aux honneurs et à la gloire; le silence habite son ancienne demeure, l'herbe croîtra tout-à-l'heure sur celle qui vient de lui être donnée: aujourd'hui, on ne s'aperçoit déja plus qu'hier il existait encore. La trace de ses pas est effacée : c'est presque comme s'il n'était jamais né; il ne valait pas trop, en effet, la peine de naître!

« Qu'est donc devenue cette intelligence qui voulait embrasser le monde, qui prétendait deviner les secrets de Dieu? Qu'est donc devenue cette imagination qui créa tant de merveilles, qui enfanta tant

de systèmes? Qu'est donc devenu ce cœur, siége de tant d'amour, de tant de passions diverses; ce cœur qui eut des desirs si vastes, et où il y eut toujours une solitude immense, malgré tous les sentiments qui s'y pressèrent tour-à-tour? Qu'est devenu ce roi de l'illusion? Tout cela est-il sous cette poignée de cendre, et l'homme repose-t-il tout entier dans la poussière? Parmi tant de doctrines, en existe-t-il une qui nous fasse l'héritage du néant; qui, avec une ironie dédaigneuse, et sans pitié, livre à l'horrible faim des éléments la triste proie embellie un jour par la noble figure humaine?

« Nous rêvons un instant sur la terre; notre rêve est tantôt paisible, mais le plus souvent inquiet et troublé: une crise bienfaisante, qu'on appelle la mort, survient et cause notre réveil. C'est la plus petite partie de notre histoire; la tombe nous révélera le reste. Il serait donc utile que l'homme eût toujours présent à la pensée que sa mère lui a donné le jour au milieu des souffrances, et qu'à lui-même son premier cri a été un cri de douleur. C'est un gémissement qui a commencé avec sa vie, et qui finit avec elle; tout, jusqu'à l'ombre du bonheur, lui coûte des larmes.

« Et si tout est fugitif, incertain, fantastique, dans le songe de la vie, qu'y a-t-il de plus fugitif, de plus incertain, de plus fantastique que la science elle-même? Ceci n'est pas nouveau: d'antiques tradi-

tions, perpétuées d'âge en âge, disent que la science est le principe de tout mal, que l'orgueil de l'homme est la source de toutes ses misères. »

Le prêtre voulut repousser la vive attaque du jeune orateur, et réhabiliter la science. Il parla des condescendances de la vérité se pliant à autant de genres de démonstrations qu'il y a de modes dans l'esprit humain, se rendant successive pour s'accommoder à une intelligence qui appartient au temps. Mais nous l'écoutions peu; nous étions occupés d'autres intérêts que de ceux d'une raison ferme et élevée. Comment un jeune homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie? quel est cet incroyable effet de l'imagination qui sitôt agit sur ses facultés neuves, qui sitôt fait naître dans sa poitrine le gémissement de la douleur, et produit avec une tristesse si amère cette longue plainte contre la destinée? qui a pu, à peine sorti de l'adolescence, lui découvrir déja tout ce que l'homme renferme de misère; et la science, de vanité?

Toutefois le fond de cette ame n'avait pas échappé à tous. Ceux qui avaient passé par les mêmes épreuves l'avaient compris. Cette douleur intime qui s'échappe de ses paroles, cette mélancolie de ses habitudes tient à un malaise moral, à une solitude du cœur. Il se croit rassasié de la vie, et il ne l'a pas goûtée encore. Peut-être les chagrins et les ennuis sont venus le saisir prématurément. Il n'était pas armé

pour le combat. Voyez, il ne sait accueillir aujourd'hui que l'ironie terrible de Pascal; demain peut-être il sera dompté par le puissant génie de Bossuet: heureux si le jour suivant il vient à prendre goût aux chants mélodieux de Fénélon, lorsqu'il charme notre exil par les plus douces paroles qui se soient trouvées jamais sur les lèvres d'un habitant de la terre!

(Dans la Ville des Expiations, plusieurs choses ébauchées ici recevront leurs développements, et sur-tout seront présentées sous un jour nouveau. Il faut bien se rappeler que cet écrit, dont une partie seulement avait été insérée dans le petit volume des Fragments, a vingt-six ans de date.)

ADIEUX A ROME.

Juillet 1813.

Ville illustre entre toutes les villes, adieu! Voyageur d'un moment, ne ressemblé-je pas à ces autres voyageurs qui sont nés sur ce sol, et qui y sont morts? Mon voyage, qui n'a été qu'une circonstance dans ma vie, est comme leur vie entière. Voyageur d'un moment, donne-leur des larmes; car tu ne peux leur donner que cela: donne-leur des larmes en passant. C'est avec leurs sueurs, c'est avec leur sang qu'ils ont élevé tant de monuments, qu'ils ont, pour ainsi dire, creusé cet abyme d'admiration dans lequel tu te perds. Chacune des pensées que tu as eues leur a coûté du sang, des larmes, leur vie. Ils sont morts de fatigue, de douleur, de misère, pour qu'un jour il te fût donné de dire: Ville illustre entre toutes les villes, adieu!

Ils ont été voyageurs, et je suis voyageur. Ils ont senti, aimé, souffert; ils ont eu de courts plaisirs et

de longues peines : ils ont passé. Je sens, j'aime, je souffre comme eux; comme eux, j'ai de courts plaisirs et de longues peines : je passerai comme eux. Ils ont laissé des traces, j'en laisserai aussi; car quel est l'homme qui ne se survit pas? La différence est dans le plus ou le moins de durée des souvenirs. Qu'importe néanmoins que ces souvenirs soient de quelques jours, de quelques années, ou de quelques siècles? Le temps a subsisté après eux; mais il viendra un instant où le temps finira. Homère a devancé Virgile. Un grand poëte peut-être mourra la veille du dernier jour de l'univers. Son immortalité d'un jour aura été aussi longue que celle de Virgile et que celle d'Homère. Eh bien! je laisserai au moins un souvenir d'un jour; et pendant que l'herbe qui aura crû sur ma tombe se flétrira, on dira peut-être encore : Il s'est éteint comme se dessèche l'herbe qui a crû sur sa tombe.

Mais pourquoi cette immortalité d'un jour ne commencerait-elle pas dès à présent? Ce serait autant d'ajouté à la courte prolongation de mon existence fugitive. Ah! si un voyage est une image triste, mais parfaite, de la vie, mon départ ne ressemble-t-il pas à une mort? Vous que j'ai rencontrés sur ce noble coin de terre, vous avec qui il m'a été donné de rompre le pain de l'étranger, accordez-moi donc, je vous en conjure, accordez-moi la douce hospitalité du souvenir. Que je continue de vivre dans votre

pensée! Est-ce trop exiger? Non. L'indifférence et l'oubli sont comme le néant que se promet l'athée dans son dernier asile. Et je ne puis me résoudre à ne rien laisser après moi.

Les véritables monuments sont ceux qui sont érigés dans le cœur de l'homme; car tout se passe au fond du cœur, et la magie d'un beau jour, et la douceur d'un regard qu'animent des sentiments tendres ou élevés. C'est une belle prérogative cependant quo celle de tout trouver en soi. Ville de souvenirs, ville veuve et déserte, tes solitudes me plaisent; mais elles me plaisent parcequ'elles peignent la misère des destinées humaines. Je ne te demande point que tu conserves quelque mémoire de moi. Je suis resté étranger au milieu de tes ruines: ce n'était pas toi que j'étais venu chercher. Je le sens, il manque déja des cordes à ma lyre. La poésie et les arts ne m'offrent plus que de faibles enchantements, et ont perdu tout pouvoir de me distraire et de m'exalter. Ma vie s'est comme réfugiée dans mes affections: elles seules peuvent me faire jouir et souffrir. Ville illustre entre toutes les villes, adieu!

Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des César. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de la ville où saint Pierre vint en voyageur; seul, mais accompagné de la force de Dieu. Religion née dans un hameau, cachée ensuite dans des cata-

combes, puis éclatante parmi toutes les pompes du pouvoir, parmi toutes les merveilles des arts, que tu es belle! Que tu es belle dans la crèche de Bethléem, dans les cachots des martyrs, dans la basilique de Saint-Pierre! Ton deuil, religion de Jésus-Christ, religion du pauvre et du malheureux, véritable religion de l'homme, ton deuil est ta parure! Cette magnificence d'hier, et qui n'est plus aujourd'hui, ravit toutes les puissances de l'ame. Rome, qui fut la maîtresse du monde profane, restera la capitale du monde chrétien. Ville de saint Pierre, je ne te dis point adieu!

Mars 1830

(Ainsi la vieille ville de Rome ne m'avait point alors révélé ses mystères. J'étais plongé dans tous les lieux communs de l'histoire; et sur-tout je ne pouvais être frappé que de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. Nous étions bien près du moment où le puissant dominateur de l'Europe allait disparaître. Il est bon de le remarquer, la sanction apportée à la révolution par la restauration a été pour le peuple français aussi bien que pour moi une initiation immense. L'épreuve, jusque-là, n'avait pas été comprise; et le génie de la restauration, à son tour, s'est d'abord ignoré.)

FIN DE LA PRÉFACE GÉNÉRALE.

ANTIGONE.

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
VIRG., *Æn. I.*

La présente édition, à laquelle j'ajoute une préface, est une simple réimpression de celles de 1814 et de 1819, sorties, toutes les deux, des presses de M. Didot l'aîné. La dernière est ornée de six gravures exécutées sur les dessins et sous les yeux de M. Bouillon, à qui nous devons le *Musée des Antiques*, l'une des plus belles entreprises de notre temps.

Une édition antérieure aux deux précédentes, qui s'imprimait à Lyon au moment où survinrent les événements de 1814, n'a jamais été achevée.

PRÉFACE.

Lorsque l'*Antigone* fut sur le point d'être publiée pour la première fois, je voulais la faire précéder d'une préface qui devait être assez considérable, mais qui est restée en projet. Voici les principales questions que je me proposais d'y traiter :

Limites de la poésie et de la prose ; leurs attributions respectives dans la langue française ;

Véritable caractère de l'épopée ; son histoire ;

Théorie de l'expiation du malheur, du dévouement ;

L'antique énigme du Sphinx, qui est la grande énigme des destinées humaines ;

De la fatalité chez les anciens ;

De Némésis, symbole qui repose sur des idées si différentes de celles du Destin.

La plupart de ces questions devant se présenter par la suite sous diverses formes, il serait fort inutile de s'y arrêter pour le moment. Je me bornerai donc à quelques observations plus directes, et tout-à-fait sommaires.

M. Nodier, dans le *Journal des Débats*, prétendait que le personnage d'OEdipe fut inventé, à l'origine, pour servir d'exemple et de preuve de la fatalité. Cependant le symbole de Némésis, que j'ai introduit dans ma fable pour l'éclairer, il est vrai, d'un jour nouveau, a été admis par les plus anciens poëtes comme l'emblème de

la justice divine, et même de la Providence, d'après Bacon. L'idée, telle que j'ai voulu la rendre, remonte jusqu'à un hymne orphique, conservé par Stobée; et elle exclut formellement celle dont on a coutume de revêtir le Destin. Une *Dissertation* de Herder *sur Némésis* mérite d'être consultée. Lowth compare fort judicieusement, à mon avis, l'histoire d'OEdipe avec celle de Job. Ce critique éminent pensait aussi que le roi de l'énigme, c'est ainsi que je l'ai nommé, devait être considéré plutôt comme un type des misères humaines que comme une personnification de l'empire de la fatalité.

Le vers de Virgile, que j'ai choisi pour épigraphe, exprime avec une élégante énergie ma pensée à cet égard : « Il est des choses qui semblent contenir elles-« mêmes des larmes, et les peintures de la condition « mortelle peuvent seules toucher notre ame. »

M. Malte-Brun, dans *la Quotidienne*, reproche à la scène du Sphinx une teinte trop mystérieuse. Mais que peut-il y avoir de plus mystérieux que l'énigme générale de l'humanité? La convenance d'une telle couleur, dans cet endroit, a été fort bien exprimée par M. Nodier. La même convenance existait pour la peinture de la mort d'OEdipe sur le Cythéron, et pour les circonstances de cette horrible guerre de Thèbes, qui finit par le duel tout *fatal* des deux frères. M. Brifaut l'a remarqué, dans *la Gazette de France*, il fallait bien que là tout fût empreint du caractère de l'anathème; comme, dans les funérailles d'Antigone et d'Hémon, l'ame devait reconnaître l'apaisement de la colère céleste par la vertu de l'expiation. C'était pour la première fois, sans doute, qu'une cérémonie funèbre ressemblait à une cérémonie nuptiale.

M. Malte-Brun a regretté que je n'eusse pas employé plusieurs pensées et l'expression de plusieurs sentiments qui se trouvent dans les tragiques grecs. J'ai pris mon sujet dans les temps anciens, et je l'ai transporté tout entier au sein des croyances modernes; je me le suis donc approprié, en le changeant de sphère, en lui faisant subir une sorte de palingénésie. Ce christianisme en puissance, qui est venu animer ainsi la composition, et qui a été signalé par M. Nodier, imposait le devoir d'une unité supérieure à celle dont M. Malte-Brun eût voulu me faire porter le joug.

M. Nodier aussi a noté les différences principales de ma fable avec les traditions. Ces différences sont grandes en effet, car toutes les scènes sont changées, et prises dans le même sentiment poétique plutôt que dans la même poésie. On pourrait dire, en effet, que j'ai puisé non point précisément dans les tragiques grecs, mais aux mêmes sources qu'eux. J'avais eu d'abord la pensée de faire une imitation de la Bible, ou, au moins d'Homère, afin d'aller directement à la recherche de l'inspiration épique. Remarquez bien que, dans la composition nouvelle, Antigone ne meurt pas de faim, que sa mort est sans angoisses, qu'elle a pu voir encore une fois Hémon avant d'expirer, et qu'Hémon ne termine pas sa vie par le suicide ; si je suivais les changements apportés par moi aux traditions consacrées, il me serait peut-être facile d'établir que je leur ai rendu leur simplicité primitive, en les dépouillant de tout ce qu'y avait successivement introduit le génie dramatique.

M. Géraud, qui, dans un journal de Bordeaux, a fort approuvé ces dernières peintures, n'a point donné son

assentiment aux interruptions du récit par les chants de Daphné. Quant à moi, j'ai cru que je pouvais diriger ainsi les impressions de mes lecteurs, comme les chœurs des tragiques grecs étaient destinés à diriger les impressions des spectateurs. Il n'y avait, de plus, qu'une telle forme de récit, et une telle manière de le couper, qui pût jeter le lecteur au milieu même de toute cette apparition de l'antiquité. S'il en résulte quelque monotonie, il en résulte aussi un effet plus continu et plus général. M. Nodier a vivement senti cet avantage. C'était le moyen d'échapper aux circonstances connues. Je pouvais supposer mes lecteurs aussi bien instruits que les princes de la cour de Priam, des faits antérieurs à l'action. Ainsi le cadre une fois admis, il en résultait nécessairement ce choix de détails que *le Constitutionnel* a cru devoir louer, et cette perspective dans laquelle, selon M. Nodier, j'avais su heureusement me placer.

Les poétiques établissent assez généralement qu'il faut éviter une perfection désespérante, dans le héros d'une épopée. M. Nodier pense, avec la plupart des critiques, que l'on ne peut s'y intéresser assez qu'autant qu'il se rapproche de nous par des faiblesses. Je crois que l'invraisemblance serait bien plutôt l'inconvénient d'un idéal trop complétement parfait. Mais il s'agissait ici de toute autre chose que d'un objet d'art. Au reste, est-ce par une sorte de condescendance que j'ai quelquefois attribué à la suppliante du Cythéron de légers retours sur elle-même? est-ce la raison cachée de cette solennelle consécration d'Antigone par Œdipe, qui, dès le second livre, en fait une créature séparée des autres? Par-là, l'idéal le plus parfait devient la nature même.

J'ignore le nom du critique par qui j'ai été si bien traité dans *le Constitutionnel*, et qui a répondu avec une si parfaite justesse à l'objection du sujet trop connu. Il est à remarquer que, chez les anciens, tous les maîtres de doctrines littéraires et poétiques depuis Aristote jusqu'à Horace, ont, au contraire, fait un précepte formel de ce qui avait été une objection pour ceux à qui *le Constitutionnel* répondait. Avouons cependant que nous n'avons pas ces cycles épiques où les tragiques grecs puisèrent à pleine main. Toutefois je pense qu'un sujet est toujours nouveau lorsque l'auteur entre dans le sens intime et profond. J'irais plus loin, et j'oserais dire qu'un sujet est comme la toile pour le peintre. C'est du moins ce qui m'est arrivé ici, puisque j'ai cherché l'inspiration épique et l'inspiration chrétienne là où était le génie tragique, là où dominait la fatalité.

Mais quoique je sois remonté jusqu'à la sphère épique, j'ai cru que je ne devais pas me renfermer dans les théories de l'épopée de convention : ce que je voulais sur-tout éviter c'était de donner lieu à ces discussions sur ce qu'on appelle prose poétique ; je n'y ai pourtant pas échappé. La question, au reste, sera traitée ailleurs. J'ai supprimé, pour la même raison, plusieurs morceaux qui avaient le double inconvénient de faire longueur, et de trop marquer la forme que je desirais éloigner de la pensée : une description de bouclier, où se trouvait représenté l'ancien Péloponèse avec la ceinture des différentes mers dont il est entouré ; un dénombrement, et les emblèmes et devises des chefs, choses qui m'étaient indiquées par les tragiques, et qui appartenaient peut-être déja aux Thébaïdes épiques primitives. En général, je me suis abstenu de toute imitation.

L'auteur d'un rapport fait au sein de l'académie de Nîmes approuve, ainsi que M. Nodier, le plan adopté par moi. Le savant académicien a, en quelque sorte, surpris mon secret, lorsqu'il a comparé les chants de Daphné aux chœurs des tragédies grecques. Mais peut-être, s'il eût voulu examiner de plus près l'économie de ce plan, aurait-il aperçu que les interruptions du récit ne sont pas simplement des artifices de la composition, qu'elles servent aussi à compléter l'effet général.

Le savant académicien pense que j'aurais pu tirer un meilleur parti de la trilogie de Sophocle, et, en cela, il se trouve d'accord avec M. Malte-Brun; j'ai déja répondu à cette observation. Il en est de même de la couleur fantastique, reprochée également par l'un et par l'autre à certaines parties de l'ouvrage, et je répondrai par les mêmes raisons de convenance.

Le Dante avait emprunté à Stace cette terrible peinture d'Ugolin, et Stace l'avait lui-même empruntée à Silius Italicus. Je devais conserver à la mort de Tydée les couleurs que lui donna l'antiquité; toutefois je les ai fort adoucies. J'ai obéi à des convenances de différents genres dans tous les autres épisodes de la guerre maudite.

Tirésias, dans l'*Antigone*, est loin de jouer le rôle que depuis je lui ai fait jouer dans l'*Orphée*. Je n'ignorais point que Tirésias, fondateur d'un culte, aurait pu me servir à pénétrer dans le sens des allégories de l'antiquité, à montrer la source des sentiments sociaux et des sentiments religieux, peut-être à exposer la théogonie et la cosmogonie de ces temps reculés; mais je crois que j'aurais ôté à cette composition, si j'ose le dire,

le charme de l'unité. Il ne fallait pas disperser l'intérêt ; et je voulais me borner à peindre la *piété domestique*, selon l'heureuse expression du savant académicien de Nîmes. D'ailleurs c'est bien plus tard que j'ai conçu l'épopée générale par où je devais un jour entrer dans une nouvelle carrière historique.

Je crois inutile de m'arrêter davantage. Je sais que la présente publication se terminera par deux volumes de notes. Ainsi les questions qui tiennent à tout l'ensemble, et qui pourtant s'appliquent plus directement à chaque composition, trouveront là leur véritable place.

On vient de voir que le personnage de Tirésias sera complété dans l'*Orphée*. L'énigme du mont Phicéus deviendra d'abord l'énigme des enfants de Bélus, puis l'énigme du Capitole. Dès-lors je ne pouvais m'occuper qu'à la fin de tous ces symboles successifs. Il en est de même de ce Destin qui devait passer par tant de transformations avant de devenir une loi générale de l'humanité, avant d'être la Providence gouvernant le monde dans l'accord de la prescience divine et de la liberté des êtres intelligents.

ANTIGONE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Tirésias et sa fille Daphné, à la cour de Priam, peu avant la guerre de Troie. Le devin retrace l'histoire des premiers temps de la Grèce, et Daphné entremêle de chants les récits de son père. Interrogé sur les événements de Thèbes, et sur les vertus d'Antigone, Tirésias promet au roi de lui faire connaître ce qu'il desire savoir. Exposition. Commencement du récit. Enfance d'Antigone. OEdipe, roi de Thèbes, déclaré roi de Corinthe, à la place de Polybe qui vient de mourir. Fête donnée par OEdipe au sujet de cette nouvelle couronne qui lui est échue. Funestes pressentiments qui viennent troubler cette fête. Paroles étranges et involontaires d'un prêtre de Delphes. Invocation à Némésis, par Daphné. La peste à Thèbes, en punition d'un crime inconnu. Trouble d'OEdipe et de sa famille. OEdipe, retiré au fond de son palais, cherche à combattre ses inquiétudes par le souvenir de ses jours de gloire et de bonheur. Il se retrace à lui-même sa victoire sur le Sphinx, et se glorifie encore de sa pénétration qui lui fit deviner l'énigme. Tout se dévoile. Jocaste s'enfuit. Étéocle, Polynice et Créon profèrent des paroles outrageantes contre OEdipe. Les députés de Corinthe se retirent. Antigone commence à montrer cette ame tendre et forte, et cet instinct de dévouement qui devaient faire sa renommée. Amour d'Hémon. Mort de Jocaste. Tirésias suspend son récit; et Daphné chante, en s'accompagnant de la lyre, les charmes de la terre natale.

ANTIGONE.

LIVRE PREMIER.

Tirésias, désolé des maux qui ne cessaient d'accabler l'héritage d'OEdipe, s'était retiré en Asie, accompagné de sa fille Daphné : elle guidait les pas du vieillard fugitif, car il était privé de la douce clarté du soleil. Le roi Priam avait reçu le devin aveugle, et la charmante prêtresse d'Apollon. Tous les deux s'asseyaient à la table du puissant monarque, au milieu de sa nombreuse famille. Là, étaient le vaillant Hector, et sa jeune compagne, la belle Andromaque, tout étonnée encore d'avoir échangé le modeste vêtement des vierges contre la parure des nouvelles épouses; Cassandre, qui avait reçu d'Apollon la vaine prérogative de lire dans l'avenir; Polyxène, ornée de mille graces, et dont le trépas cruel coûtera tant de larmes à sa mère; Polite, destiné à être immolé par Pyrrhus au pied des autels domestiques, et sous les yeux mêmes de ses parents; Laodice, qui, à l'aurore de la vie, passait déja pour la plus belle des filles de Pergame; Polydore, le dernier des enfants du roi, et qu'une horrible trahison devait ravir de si bonne heure à la lumière

du jour. Là, était le berger de l'Ida, juge entre trois déesses, Pâris, que la faveur de Vénus ne pourra garantir des hasards de la guerre. Là, était aussi cette femme de Sparte, Hélène, transfuge du lit conjugal : elle était timide comme une jeune fille ; son visage se colorait d'une aimable rougeur, lorsque sa beauté attirait les regards des hommes ; elle ne quittait point les côtés de son nouvel époux, et semblait toujours craindre quelque sentiment secret d'aversion, à cause de la pudeur trahie. Quelquefois elle pensait, en soupirant, à cette patrie qu'elle ne pouvait plus espérer de revoir, aux rives fleuries de l'Eurotas, aux verdoyants sommets du Taygète, à tous les lieux enchantés où, dans ses jours d'innocence, elle menait des danses légères, avec les compagnes de sa jeunesse.

La famille de Priam ne se lassait point d'entendre Tirésias, lorsqu'il rappelait la mémoire des temps anciens, lorsqu'il peignait le vieil Inachus et son fils Phoronée, héritiers de la sagesse de l'Égypte, répandant les bienfaits de la société parmi des hordes sauvages. Le savant vieillard connaissait l'histoire des peuples, et l'origine des plus illustres maisons de la Grèce : il racontait les aventures de Cécrops, qui réunit les peuples de l'Attique ; de Cadmus, qui donna des lois et des arts à la Béotie ; de Danaüs, qui fonda la puissante monarchie d'Ar-

gos. Il s'était trouvé avec les héros de la Toison d'or, qui visitèrent mille régions inconnues; et il avait appris d'eux tous les prodiges de cette expédition merveilleuse. Il redisait le navire Argo, dont les rameurs étaient tous des rois, ou des fils de rois; la poutre prophétesse, coupée dans les forêts de Dodone, et qui continuait de rendre des oracles parmi les abymes des mers; le Pont-Euxin, séjour des plus affreuses tempêtes; la glèbe féconde donnée par Triton, en signe d'hospitalité, au chef d'une si mémorable entreprise; les riches campagnes qui s'étendent au pied du Caucase, et que le Phase arrose de ses eaux immenses; le dragon, redoutable gardien du trésor de Mars. Il redisait Orphée, tantôt faisant oublier, par des chants inspirés, les fatigues et les ennuis d'une longue navigation, tantôt dirigeant la manœuvre par les sons de sa lyre divine; le bel Hylas, doucement attiré au fond des eaux par les nymphes des fontaines; la magicienne de Colchos, sacrifiant à l'amour l'aimable pudeur d'une vierge, les devoirs les plus sacrés, et le trône de ses pères, mais ne pouvant retenir par la force des enchantements un cœur qu'elle avait conquis par le simple attrait de la beauté. Il redisait Hercule, bienfaiteur de tant de peuples; le fameux pilote Typhis; Castor et Pollux, célèbres par leur amitié fraternelle, et par leur indomptable valeur; le vainqueur

du Minotaure; l'amant infidèle d'Hypsipyle et de Médée; Nestor de Pylos, déja renommé par les charmes de son éloquence; Pélée, que, depuis, une déesse n'avait pas dédaigné de prendre pour époux; Télamon, Méléagre, Admète, tous ceux enfin qui partagèrent et la même gloire et les mêmes dangers.

Tirésias mêlait à ses récits de graves leçons sur la piété envers les Dieux immortels, sur le gouvernement des peuples, sur la nécessité de pratiquer la vertu. Daphné, lorsque son père suspendait ses discours, tirait de sa lyre les accords ravissants que lui avaient enseignés les Muses. Toute la famille de Priam était plongée dans une admiration mêlée de respect; car, alors, la sagesse et la poésie étaient regardées comme les plus beaux présents des Dieux.

« Illustre étranger, dit un jour Priam à Tirésias, « vous ne nous avez point encore parlé de la ville « d'Amphion, qui vous a vu naître, de cette ville où « viennent de se passer tant d'événements funestes; « vous ne nous avez point parlé d'Œdipe, ni de ses « deux fils, ni de cette guerre terrible des sept chefs. « Le rapide Hellespont, la vaste mer que partage « l'Eubée, nous séparent des belles contrées où s'é- « tablirent les descendants d'Agénor; et nous n'a- « vons, jusqu'à ce jour, recueilli que des bruits in-

« certains sur tant d'aventures lamentables. Sans « doute vous en fûtes témoin : daignez donc nous « instruire de la vérité; et sur-tout, ô vieillard! par- « lez-nous de cette jeune Antigone, si douce, si dé- « vouée, dont le nom est devenu le nom même de « la piété filiale. »

« Grand roi, répondit Tirésias, mes yeux, avant « d'être privés de la lumière du soleil, ont vu bien « des malheurs; et, depuis que je ne jouis plus de « la douce clarté du jour, j'ai ouï le récit de bien « grandes adversités; mais je ne vis et n'entendis « jamais des infortunes pareilles aux infortunes qui « ont accablé l'illustre maison de Labdacus. Cepen- « dant, ô Priam! quelle que soit l'amertume de ces « tristes souvenirs, je céde à votre prière. Je pein- « drai les maux qui ont accablé ma patrie; je vous « raconterai les malheurs d'Œdipe et de ses cou- « pables fils; je vous raconterai aussi les vertus et le « généreux dévouement d'Antigone. Oui, je vous « entretiendrai du courage de cette vierge magna- « nime, et de ses sentiments élevés, auxquels l'ad- « versité donnait une force nouvelle. Vous la suivrez « dans l'exil qu'elle partagea avec son père, le plus « misérable des hommes; dans ses voyages, comme « suppliante; enfin je vous dirai sa mort prématu- « rée, dernier sacrifice qui couronne tous les au- « tres. Sans doute il me sera pénible de retracer tant

« de scènes cruelles; mais, du moins, la pensée « d'Antigone viendra adoucir mes douleurs, et « répandra quelque charme sur mes funestes ré- « cits. »

« Antigone fut la compagne de Daphné; toutes les deux avaient été initiées de bonne heure aux aimables mystères des Muses. Elles ont passé ensemble les années de leur enfance à tresser des couronnes de fleurs sur les bords de la fontaine Castalie, et à parer les autels d'Apollon. Antigone, à cet heureux âge de la vie, paraissait être ou l'une des chastes nymphes du Permesse, ou l'une de ces jeunes déités à qui la ville d'Orchoméne venait d'élever des autels. Je ne sais quoi d'au-dessus de la nature humaine était dans ses regards modestes; et des paroles touchantes semblaient toujours près d'éclore sur ses lèvres. Son silence était plein de charme; mais rien n'égalait l'impression que produisait le son de sa voix. Tous disaient avec enchantement : « Heureux « le père qui la voit croître dans son palais! plus « heureuse la mère qui lui donna le jour! et mille « fois heureux celui qui pourra la saluer du nom « de son épouse! » Antigone employait ses innocents loisirs à célébrer les louanges des Dieux immortels, les récompenses qui attendent la vertu dans une vie meilleure, les arts consolateurs accordés à

l'homme. Son ame tout entière se déployait dans ces chants religieux, et répandait sur sa figure un éclat plus doux que le sentiment même du bonheur.

« Telle était Antigone, qui bientôt sera l'unique consolation de son père, d'OEdipe, jusqu'alors comblé de tous les dons de la fortune. Dans la force de l'âge, il régnait en paix sur les peuples de la Béotie; et, se confiant en ses longues prospérités, plein d'orgueil, il avait perdu le souvenir de son enfance délaissée, ainsi que des oracles qui troublèrent les premières années de sa jeunesse. Jocaste, son épouse, joignait encore quelque beauté à toute la majesté d'une reine, à toute la fierté de la race de Cadmus. Étéocle, et Polynice, Ismène, et sa sœur Antigone, étaient les fruits de cette union, que l'on nommait fortunée, au moment où Polybe, roi de Corinthe, et qui passait pour être le père d'OEdipe, vint à mourir. Polybe avait déclaré qu'après lui l'heureux OEdipe réunirait sur sa tête, à la couronne de Thèbes, celle de Corinthe.

« Le peuple avait confirmé, par ses suffrages, les dernières volontés du vieillard. Des députés furent envoyés à Thèbes pour annoncer au roi cette nouvelle, et lui offrir les hommages de la ville qui domine sur deux mers. Ce prince ne put retenir ses larmes en songeant à celui qu'il avait toujours re-

gardé comme l'auteur de ses jours. Il pensait aussi à l'affliction de Mérope, la vertueuse épouse de Polybe. « Oui, disait-il, je vais à Corinthe; je veux « joindre ma douleur à la douleur de ma mère, que « depuis si long-temps je n'ai point vue; ensuite je « placerai sur mon front la nouvelle couronne que « m'accordent les Dieux. »

« Mais bientôt Œdipe ne sentit plus que la joie de posséder un second royaume, et d'échapper à des oracles importuns, qui, dès ce moment, étaient convaincus de mensonge à ses yeux. Même, avant que d'aller à Corinthe, il voulut célébrer, dans une fête magnifique, le jour heureux qui assurait son repos, et augmentait sa puissance. Il s'entoura de toute sa famille; il appela également l'ambitieux Créon, frère de Jocaste, avec ses fils, l'impétueux Ménécée, et le généreux Hémon. Les députés de Corinthe y étaient aussi. Je m'y rendis avec ma fille; nous avions l'un et l'autre le front ceint d'une couronne de laurier. Je ne vous retracerai point les détails de cette fête, si brillante en apparence, et si triste dans la réalité. Je ne vous dirai point les augures menaçants, les sentiments pénibles et contraints de toute l'assemblée. Il y avait quelque chose de sinistre dans tous les apprêts et dans toutes les pompes de cette journée: un pressentiment funeste était au fond des cœurs. Œdipe n'était point étran-

ger à cette impression générale. Une terreur sourde couvait au-dedans de lui-même; mais il la comprimait de tout le poids de ses pensées orgueilleuses. Il racontait, avec une exagération toute nouvelle, sa gloire, les faveurs dont les Muses l'avaient comblé, l'empressement de ses voisins à rechercher son alliance.

« Les paroles présomptueuses du roi, son regard superbe, et l'empreinte douloureuse d'une inquiétude qu'il cherchait en vain à étouffer, donnaient à tous ses traits un aspect singulier et terrible. Ainsi la plus belle des Gorgones, Méduse, réunissait sur son visage, et les charmes qui attirent, et les épouvantes qui glacent le cœur. Alors je vis s'allumer parmi les convives une sorte de joie bruyante et folle qui tenait du vertige: elle ressemblait à celle des Thyades furieuses, lorsqu'elles se répandent sur le mont Ménale, ou dans les bois du Lycée, en célébrant les victoires du triomphateur de l'Inde: elle ressemblait à celle de la malheureuse Agavé, immolant son propre fils au sein de l'ivresse. Les chants des Muses doivent être graves; il ne faut pas qu'on puisse les prendre pour l'insensé délire des Ménades. « Retirons-nous, dis-je à ma fille; nous « sommes venus pour participer à un banquet des « Muses, et non point à une orgie de Bacchus. D'ail- « leurs il me semble que j'ai senti sur moi le souffle

« de la colère des Dieux. Retirons-nous; ce n'est pas « ici la place d'une vierge. » Antigone et Isméne se disposaient à nous suivre.

« En ce moment, un prêtre du temple de Delphes se présente pour prendre part à la fête. Son air vénérable rappelle le calme dans l'assemblée. Œdipe se lève, et fait placer à ses côtés l'auguste vieillard. Le front du roi se colore de la rougeur de la honte; et le prêtre, en s'accompagnant de la lyre, chante les prodiges de l'harmonie ancienne. Il voulait s'arrêter aux jours d'Amphion; mais, entraîné par la puissance du Dieu qui s'était emparé de lui, il médite de chanter le Sphinx, désolant l'héritage de Cadmus; Œdipe, vainqueur du Sphinx, et recevant, pour prix de sa victoire, le trône de Thébes, et la main d'une reine. Alors il reprend sa lyre, et murmure un chant nouveau. Au lieu des souvenirs heureux qu'il se propose de retracer, ses paroles mystérieuses ne savent peindre que des objets funestes : c'est un enfant dont la naissance avait été un sujet de terreur pour ses parents; ce sont les sommets escarpés du Cythéron; c'est Laïus, immolé au milieu de ses gardes. Jocaste gémissait dans son cœur; car elle se rappelait, et cet enfant condamné à mourir en naissant, et son premier époux, immolé par une main inconnue dans un défilé de la Phocide.

« Œdipe était agité de mille sentiments divers. Les prestiges de la gloire s'évanouissant peu à peu dans son ame, il sentait naître une sorte de tristesse qu'il ignora jusqu'alors; car les illusions de l'orgueil l'avaient toujours abusé sur l'obscurité de sa destinée: mais, aujourd'hui, mille circonstances de sa première jeunesse viennent s'offrir à son esprit, pour lui prouver, d'une manière confuse, qu'il n'était point né de Mérope, et que Polybe n'était pas son père. Moi-même, il me semblait que ma couronne de laurier s'agitait sur ma tête. Un frémissement intérieur faisait trembler tous mes membres; le poids du passé et de l'avenir oppressait mon ame. Je saisis, à mon tour, ma lyre; mais, craignant de ne pouvoir en tirer que des sons lugubres, je la donnai à Daphné: « Tiens, ma fille, lui dis-je, « voici la lyre d'Amphion; nous sommes tous ici en « proie à la puissance de sinistres pressentiments, « reporte notre pensée sur de riantes images. »

« Daphné prit aussitôt l'instrument harmonieux dont les accords élevèrent jadis les murs sacrés de Thèbes. A l'instant même une pâleur mortelle vint flétrir sur son visage les roses de la jeunesse. Elle voulait repousser la lyre d'Amphion; mais il n'était plus en son pouvoir de résister au Dieu de Délos: elle se mit à chanter une invocation à Némésis. Tous les convives étaient muets de crainte, d'étonne-

ment; et de grosses larmes roulaient dans tous les yeux.

« Némésis, disait-elle, divinité douce et terrible, « écoute ma voix, laisse-toi fléchir. La Pudeur fut « autrefois, sur la terre, ton aimable compagne; « vous étiez toutes les deux vêtues de blanc. Tu te « mêlais aux assemblées des hommes; la Pudeur « présidait aux fêtes où les femmes étaient appelées. « Mais, hélas! à présent vous habitez le haut Olympe, « et vous ne venez plus nous visiter que rarement. « Autrefois, ô Némésis! tu entretenais chez les mor- « tels des pensées de modération et d'équité; tu leur « apprenais à pratiquer la justice, à ne point abuser « d'une heureuse fortune, à ne pas se laisser abattre « par le malheur. Tu empêchais l'orgueil de naître « dans les cœurs superbes; tu excitais la compassion « pour l'infortune. Tu avais en ta puissance le re- « pentir qui suit la première faute; les prières hum- « bles et touchantes formaient ton cortége. Aujour- « d'hui, ô Déesse! tu es chargée par les justes Dieux « de récompenser et de punir, d'égaler le châtiment « à la faute, de répartir entre les hommes les plai- « sirs et les douleurs, d'abaisser l'orgueil. Tu ne per- « mets pas que les succès durent long-temps, par- « ceque la prospérité amollit la force de l'ame. Tu « traînes à ta suite et le malheur qui instruit l'homme, « et le remords qui le déchire. Aujourd'hui, terrible

« Némésis, armée de chaînes de fer, tu garrottes et « le coupable, et le fils du coupable; tu écrases l'in- « jure altière sous tes pieds; tu te promènes dans la « solitude, pour chercher les traces du sang répandu « en secret, et qui n'a pas été vengé. Tes yeux sont « continuellement occupés à rechercher le crime « impuni. Quel est cet enfant condamné à mourir? « Abandonné sur le sommet du Cythéron, les pieds « percés et traversés d'une courroie, suspendu ainsi « aux branches d'un arbre, pour devenir la proie « des bêtes féroces, ses cris lamentables attirent un « vieux berger, qui le délivre. O Dieux! ne vois-je pas « ce même enfant, nourri par pitié dans une cour « étrangère, courir avec impatience au-devant de « ses tristes destinées? Déesse vengeresse, Némésis, « est-ce toi qui guides ce bras parricide? Jeune pré- « somptueux, tu te confies en ta force! tu insultes à « la faiblesse d'un vieillard, et tu l'immoles à ton « brutal emportement! Mais quelle est cette vic- « toire encore plus funeste? Une vierge ne saurait « raconter la suite de cette épouvantable aven- « ture. »

« Daphné ne peut ajouter une seule parole; et sa lyre continue de rendre des sons qui semblent des gémissements étouffés. N'avez-vous jamais entendu dans les forêts le murmure précurseur de l'orage? Un bruit sourd gronde dans le lointain : tout-à-coup

ce bruit cesse, et l'on n'entend plus que le frémissement des feuilles qui continuent d'être agitées, sans qu'il y ait le moindre souffle dans l'air. N'avez-vous jamais éprouvé de ces songes pénibles pendant lesquels vous voyez un glaive suspendu sur votre tête, ou un abyme ouvert sous vos pas? Ces images suffisent à peine pour vous faire comprendre ce qui se passait au fond des cœurs. Il y avait là comme une odeur de sang et de mort; les murs eux-mêmes paraissaient menaçants : on eût dit qu'ils voulaient prendre la parole pour révéler quelque crime, ou annoncer quelque malheur. Jocaste semble être parvenue à sa dernière heure. Antigone et Isméne versent des ruisseaux de larmes. Étéocle et Polynice, les yeux enflammés de courroux, adressent à ma fille un discours outrageant. OEdipe cède à l'anxiété qui le tourmente. « Vieillard, me dit-il d'un ton où « respirent et la menace et l'effroi, vieillard, est-ce « toi qui as enseigné à cette jeune prêtresse d'Apol- « lon ce langage mystérieux qui me glace d'horreur? « Ta fille est-elle comme un autre Sphinx, dont je « doive deviner les funestes énigmes? »

« Alors, m'efforçant de cacher le trouble qui m'agitait moi-même, je lui répondis : « Prince, ne « cherchez point à démêler votre destinée; laissez-la « enveloppée de ce voile qui ne peut se soulever sans « vous livrer à mille tourments. OEdipe, cette curio-

« sité inquiète déplaît aux Dieux : ils veulent que « nous respections leurs secrets. Confions-nous seu- « lement à leur justice ; car ils sont justes, même dans « leur sévérité. »

« Sors d'ici, vieillard, me répondit le roi ; va « porter ailleurs, et tes sinistres discours, et tes le- « çons insolentes. Si je ne respectais le bandeau d'A- « pollon, et les lauriers de Délos, je te ferais saisir « et jeter, avec ta fille, hors des murs sacrés de « Thèbes. »

« L'assemblée entière était plongée dans la stupeur : je sors de la salle du festin avec Daphné ; les députés de Corinthe m'accompagnent.

« Cependant une calamité horrible, signe trop certain de la colère des Dieux, vient fondre sur le royaume de Laïus. Apollon tend son arc contre les malheureux habitants de Thèbes, comme, naguère, contre la famille de l'orgueilleuse Niobé. Le fléau destructeur n'épargne ni le sexe ni l'âge ; la ville est remplie de funérailles. On n'entend par-tout que des cris et des gémissements. On ne rencontre que des convois funèbres ; on ne voit que des sacrifices expiatoires. OEdipe et Jocaste, dans le trouble mortel qui les agite, ne savent à quel Dieu recourir ; ils ont des secrets qu'ils n'osent se confier, et qu'ils voudraient se cacher à eux-mêmes. Le roi ne pouvait bannir de sa mémoire ce vieillard dont il versa le

sang ; et Jocaste pleurait toujours l'enfant qu'elle laissa arracher de son sein maternel

« Au milieu de ces douleurs, augmentées par le pressentiment de douleurs plus grandes encore, Créon, frère de la malheureuse Jocaste, commence à laisser paraître cette ambition farouche que jusqu'alors il avait eu tant de peine à dissimuler. Après la mort funeste de Laïus, il avait connu, un instant, les charmes du pouvoir suprême, et n'avait pu voir, sans un profond chagrin, OEdipe le forcer de descendre presque aussitôt du trône où il était si paisiblement assis. « Quel est cet étranger, disait-il « alors en lui-même, qui vient ainsi régner sur la « race de Cadmus? On ignore jusqu'à son origine, « car enfin il n'est pas bien prouvé qu'il soit le fils de « Polybe et de Mérope. Et, s'il l'était, comment, sur « la foi d'obscurs oracles, aurait-il quitté la contrée « qu'il devait gouverner un jour, pour venir s'em- « parer d'une couronne qui peut lui être disputée? « Le bel exploit, murmurait-il sans cesse, le bel ex- « ploit qu'une énigme devinée, pour mériter de « ceindre le bandeau royal! » C'est ainsi que Créon exhalait, dans le secret de son cœur, ses plaintes amères. Mais au moment où il vit OEdipe entouré de tant de présages affreux, et comme précipité du haut de sa gloire, alors l'ambitieux crut inutile de se contraindre davantage. Il parle hautement de ses

espérances, et veut les faire partager à ses fils; tous les deux repoussent, par un profond silence, la pensée de leur père. Le courageux Ménécée, dévoué au culte de la patrie, ne connaissait que la gloire des armes, et n'en voulait point d'autre; son frère, le généreux Hémon, plein de sentiments nobles et désintéressés, ne voyait qu'avec douleur son père fonder tout son avenir sur les malheurs dont la famille d'Œdipe était menacée.

« L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : « Qu'ai-je fait de mon courage? qu'ai-je fait « de cette brillante intelligence qui avait répandu « ma renommée parmi les nations de la Grèce? Ah! « combien, aujourd'hui que je suis devenu faible « comme un enfant, je tremblerais devant le Sphinx, « devant ce monstre venu de la mystérieuse Égypte, « qui se plaisait à faire deviner des énigmes, et à « égorger ceux qui ne pouvaient remporter une si « étrange victoire! Je ne fus point épouvanté de « cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne con- « naissait aucune crainte, et mon génie n'était « étonné de rien; d'ailleurs je ne voyais que le prix

« qui m'était réservé, un sceptre, et la main d'une « reine. Ce jour mémorable est encore présent à mon « esprit. Le Sphinx était assis sur une des croupes « arides du mont Phicéus; de là, il répandait la terreur « sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au « lever de l'aurore : un rideau de nuages transpa- « rents couvrait sa stature immense. Il avait le visage « d'une femme; tous ses traits, parfaitement régu- « liers, étaient immobiles : j'aperçois encore cet œil « scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus « intimes secrets de la pensée, et, dans les contours « de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible « qui me faisait frémir. Oui, je puis l'avouer à pré- « sent, quand je vis ses mains terminées en griffes « énormes s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à « saisir une proie assurée, je commençai à me repen- « tir de ma témérité. Cependant l'énigme m'est pro- « posée, mais d'une manière toute nouvelle et toute « merveilleuse. Aucun son articulé ne retentissait à « mon oreille, aucun mouvement ne paraissait agi- « ter les lèvres du monstre; seulement j'entendais « comme une voix intérieure qui résonnait sourde- « ment au fond de ma poitrine; au même instant, « les regards du Sphinx s'allumèrent, une joie fé- « roce anima son visage, ses griffes s'abaissèrent « sur ma tête : alors je tirai mon glaive, et, me « couvrant de mon bouclier, je m'élançai sur mon

« terrible adversaire; car il m'était livré, j'avais « deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça dans je ne « sais quoi qui n'existait plus : tout avait disparu « comme une vision. Néanmoins mon glaive dé- « gouttait d'un sang immonde; et j'avais entendu « un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au « râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras « du sommeil. »

« Ainsi OEdipe se plaisait encore à rappeler jusqu'aux moindres circonstances d'un triomphe qui lui semblait si glorieux; mais bientôt accablé sous le poids de ses funestes pressentiments : « A quoi m'a « servi, s'écriait-il, d'avoir pu résoudre le problème « proposé par le redoutable habitant du mont Phi- « céus? Eh Dieux! quel problème! c'était celui de « toutes les misères attachées à la condition des fra- « giles mortels. Il me demanda le nom de cet être « singulier qui n'a qu'une voix, qui ne vit qu'un « jour sous le soleil, et qui n'est debout qu'un in- « stant! Hélas! à cette époque, j'étais bien loin de « soupçonner la rapidité de ce peu de moments « que nous passons sur la terre; j'ignorais sur-tout « et les faiblesses et les craintes, et les douleurs et les « larmes; j'ignorais à quel prix l'existence est ache- « tée; j'ignorais enfin combien sont dangereuses les « faveurs du destin, qui donne en troubles et en « malheurs ce qu'il promet en gloire et en prospé-

« rités. Je devinai cependant que l'homme était cet « être qui n'a qu'une voix, celle du gémissement; « cet être éphémère, dont la vie, toute remplie d'a- « mères tristesses, est placée entre deux enfances si « courtes et si rapprochées, que le tout semble n'a- « voir que la durée d'un jour. La pensée obscure « du Sphinx fut dévoilée à mon esprit, comme si « j'eusse été éclairé par l'expérience des choses hu- « maines. Maintenant, il ne me reste plus assez de « lumière pour savoir, malheureux! ce que je vou- « drais connaître encore. C'est donc ainsi que les « Dieux se jouent des faibles mortels! Prendraient- « ils donc un cruel plaisir à confondre notre intelli- « gence? Ah! je le sens, une nouvelle carrière « s'ouvre devant moi; mais c'est une carrière d'in- « fortunes et de souffrances. Désormais je serai cé- « lèbre, non seulement parmi les nations de la « Grèce, mais encore parmi toutes les nations du « monde : à cause de cette vie mêlée de tant de plai- « sir et de tant de douleur, de tant de gloire et de « tant d'abjection, de tant de bonheur et de tant « d'adversité, je serai regardé par les races futures, « en quelque sorte, comme un emblème des tristes « destinées de l'homme. »

« Tels étaient les entretiens solitaires d'Œdipe, retiré au fond de son palais. L'infortuné cherchait encore dans sa pensée des appuis à son

orgueil; mais le sentiment de sa misère, l'emportant sur les efforts de la vanité, le plongeait dans une profonde stupeur. Alors il ne sortait de cet état d'abattement que pour se livrer au plus affreux désespoir.

« Un jour j'arrivai près de lui au moment où il proférait de terribles malédictions contre la cause inconnue de la colère des Dieux. « Eh, malheureux « prince! m'écriai-je, savez-vous sur qui doivent « retomber vos anathèmes? Savez-vous s'ils ne doi- « vent pas atteindre les têtes les plus chères? Savez- « vous, ajoutai-je en frémissant, savez-vous s'ils ne « doivent pas vous atteindre vous-même? OEdipe, « l'infortune égare vos esprits. Vous n'avez pu sup- « porter le fardeau de la prospérité; c'est pourquoi « le malheur vous trouve si faible. »

« Vieillard sans pitié, me dit le roi, qui t'a chargé « de m'outrager ainsi? Que tu me connais mal! Oui, « je suis assez fort pour lutter contre l'adversité, « mais à découvert. Ce sont ces incertitudes, ces « présages, ces mystères affreux, qui désolent mon « ame. Vieillard, délivre-moi de l'avenir! »

« Prince, lui répondis-je, puisque vous desirez « connaître votre destinée tout entière, vous sou- « vient-il de ce vieillard que vous avez tué sur les « confins de la Daulie? Vous reveniez de Delphes, « où vous étiez allé consulter l'oracle; car ce n'est pas

« d'aujourd'hui que vous fatiguez les Dieux de « votre inquiète curiosité. Eh bien! cet homme « dont vous avez versé le sang... Ah! permettez « que je me taise... Faites venir le berger Phor- « bas. »

« Dieux! s'écria Œdipe, maintenant je com- « mence à comprendre tout ce qu'il y a d'obscur « dans ma destinée. J'entrevois les plus funestes « vérités. » Il ne put en dire davantage.

« J'ai toujours présent à la mémoire le moment terrible où tout fut expliqué par le vieux berger, en présence du roi de Thébes et de sa malheureuse famille, qui était accourue. Secret plein d'horreur, qu'à peine j'ose dévoiler ici! abyme de maux, devant lequel je recule encore! Des oracles avaient annoncé à Laïus que l'enfant qui naîtrait de lui et de Jocaste serait le meurtrier de son père, qu'il deviendrait l'époux de sa mère, qu'il serait à-la-fois et le fils de sa femme et le frère de ses fils; qu'ainsi il pourrait donner aux mêmes personnes deux noms également doux et horribles. Dès que l'enfant sur qui reposaient de si funestes oracles était venu au monde, les auteurs de ses jours, en proie à mille terreurs, étouffant tous les sentiments de la nature, avaient résolu de le faire mourir. Ce triste ministère fut confié à un serviteur fidèle, qui, n'ayant pu se déterminer à être cruel qu'à demi, au lieu d'égorger sa victime

à l'instant même, l'avait cachée dans son manteau, et l'avait emportée sur les sommets du Cythéron : là, touché d'une pitié barbare, il perce avec son épée les pieds du fils de son maître, pour y passer une courroie; il le suspend ainsi aux branches d'un arbre, se retire en pleurant, et s'en remet aux bêtes féroces pour achever l'exécution des ordres du roi. L'enfant allait être, en effet, misérablement dévoré, si le berger Phorbas, attiré par ses cris pitoyables, n'était accouru pour le délivrer d'une mort certaine. Mérope, reine de Corinthe, voulut voir ce pauvre innocent, qui, de si bonne heure, connaissait la misère et les souffrances. Charmée des graces de sa figure, et touchée en même temps d'un sort aussi cruel, la reine ne put se défendre de l'intérêt le plus vif; elle le garda dans son palais; et, comme elle n'avait pas d'enfant, elle engagea Polybe à l'adopter. A présent, mes nobles hôtes, vous connaissez toute cette lamentable histoire. Vous avez déja deviné qui est cet enfant exposé sur le Cythéron, et élevé à la cour de Polybe. Vous avez deviné que cet enfant du malheur était OEdipe, OEdipe, qui portait encore, dans les cicatrices de ses pieds, et dans son nom même, la preuve de tant de faits extraordinaires. Vous savez à présent que ce vieillard tué par lui sur les confins de la Daulie était Laïus, et que Laïus était son père. Vous savez enfin

que cette reine de Thèbes, dont il avait obtenu la main pour prix de sa victoire sur le Sphinx, était sa mère. Vous frémissez! Que serait-ce donc si, au lieu de n'entendre qu'un récit, vous eussiez pu voir ce tableau déchirant?

« A peine Jocaste a-t-elle entrevu la vérité, qu'elle s'est enfuie, le front couvert de honte. Étéocle et Polynice, l'œil sombre et hagard, accablent de malédictions leur malheureux père: « O douleur qui « n'a pas d'égale! disaient-ils, nous voilà condamnés « à une éternelle ignominie; il faudra désormais « que nous passions de tristes jours à rougir de notre « naissance. » Mais, Antigone se jetant aux pieds du roi, et embrassant ses genoux: « Mon père, di- « sait-elle, quels que soient les malheurs qui nous « sont réservés, je vous en conjure, confiez-vous « aux Dieux immortels. » Isméne se voilait le visage; elle avait peine à démêler les sentiments divers qui agitaient son ame. Alors les députés de Corinthe déclarèrent qu'ils ne voulaient plus pour roi un homme qui traînait le malheur après lui, et qui avait deux fils si dignes de leur fatale origine. Créon vouait aux Dieux infernaux cette race odieuse qui était venue s'asseoir sur le trône de Labdacus. Ménécée déplorait les maux de sa patrie. Hémon pleurait en silence; mais un autre sentiment pénétra dans son ame, en même temps que la pitié, lors-

qu'il vit la pieuse Antigone baigner de larmes les genoux de son malheureux père. Dès ce moment, son cœur conçut un amour qui ne devait plus s'éteindre. Naguère il avait partagé les jeux des enfants d'OEdipe; chaque jour Antigone s'était embellie sous ses yeux; mille fois il entendit la douce voix de l'aimable vierge se mêler, dans les chœurs de ses compagnes, aux solennités des Muses; mille fois il admira sa grace enchanteresse; mille fois il l'avait prise pour l'une de ces jeunes Nymphes à qui, dans l'antre de Nyssa, fut confiée l'enfance de Bacchus : mais, en ce moment, l'ame de l'héroïne fut révélée au fils de Créon. « Généreuse et tou-« chante fille, dit-il en lui-même, tu seras mon « épouse, ou je mourrai. » Antigone, à son tour, avait démêlé les secrets sentiments d'Hémon; et je ne sais quel doux charme s'était glissé dans son sein, parmi tant de douleurs.

« Ainsi, au milieu du trouble et de la désolation qui régnaient dans le palais d'OEdipe, deux nobles cœurs s'étaient entendus; les sentiments généreux que développe l'infortune les avaient captivés bien plus fortement que les riantes séductions du plaisir et du bonheur. Hémon connaissait peu ce que la vie offre d'agréable. Élevé loin des cours, son enfance fut confiée à un Centaure, qui lui apprit à braver les rigueurs des saisons, à manier les ar-

mes, à dompter un étalon fougueux, à poursuivre le sanglier dans les forêts. De bonne heure il fut privé des douces caresses de sa mère; et son père avait toujours été dur à son égard. Étonné des choses nouvelles qui se passaient au-dedans de lui, il se sentait comme renaître à une autre existence.

« Antigone, la pieuse Antigone, ne suspendait ses consolations envers ses parents infortunés que pour remplir des devoirs religieux. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle offrait des libations aux autels de ses Dieux domestiques. C'est là qu'Hémon la trouva seule pour la première fois. Il veut lui parler, mais les paroles s'évanouissent à mesure qu'elles se forment sur ses lèvres. Chose étrange pour un homme qui n'a jamais tremblé devant le danger, de demeurer ainsi sans voix devant une vierge timide! A la fin, les larmes du héros coulent le long de ses joues; Antigone répond par des larmes; et telle fut pour eux la première expression de l'amour. Ils sentent l'un et l'autre la profondeur de leur misère. Mais Hémon croit que c'est à lui de lutter contre tant de maux réunis: «Antigone, dit-il « à la fille d'Œdipe, vous n'êtes pas seule sur la « terre. Les Dieux m'envoient près de vous; et je « viens vous offrir un appui. Prenez confiance en « mon courage; mon bras sera assez fort pour vous « retenir sur le bord de l'abyme. » Ensuite il ajouta

à voix basse, et en tremblant : « Un homme est le « bouclier de son épouse. »

« Prince, répondit Antigone en rougissant, la « colère des Dieux est autour de nous. » Elle ne peut rien dire de plus. Deux pensées différentes l'occupaient en même temps ; l'amour, ce sentiment si nouveau pour elle, ensuite la honte de sa naissance.

« Hémon l'avait comprise : « Croyez-moi, lui dit- « il, le malheur ne doit point nous effrayer. Le mal- « heur ! eh ! comment pourrais-je le haïr ? c'est lui « qui m'a fait connaître Antigone. Écoute, fille su- « blime, écoute, l'adversité n'est pas sans quelque « charme. La joie et les plaisirs causent d'amères « distractions ; il faut, pour mieux unir les hom- « mes, cette terrible association du malheur. An- « tigone, mettons en commun nos mutuelles dis- « graces. »

« A ce discours, la fille d'Œdipe, les yeux baissés, resta quelque temps en silence. « Non, prince, « répondit-elle enfin, je ne puis être votre épouse ; « j'ai à remplir d'autres devoirs. » Elle parlait ainsi ; mais, au fond de son cœur, l'infortunée écoutait encore la douce voix de l'espérance. Tels sont des matelots au moment d'une affreuse tempête. Le vaisseau est ouvert de toutes parts, la terreur et la mort régnent sur les flots ; mais, tout près d'être

engloutis dans l'abyme, ils ont encore les yeux tournés vers l'étoile d'Orion, qui laisse échapper quelque faible lueur au travers de l'obscurité profonde.

« Grand roi, et vous, famille florissante de Priam, permettez que je suspende aujourd'hui mon récit. Mon ame est remplie de douleur. Ah! toutes les calamités qui faisaient du royaume de Thèbes un vaste théâtre de deuil et de désolation avaient cessé, et semblaient s'être réfugiées dans le palais du roi. N'attendez pas que je vous les raconte en détail. Je ne vous peindrai point Jocaste affaissée sous le poids de si grandes calamités, s'éteignant entre ses deux filles, pareille à la lampe d'un tombeau, sans plainte, et comme sans douleur. Je ne vous peindrai point le désespoir d'Antigone et d'Isméne frappant l'air de leurs cris, pendant qu'OEdipe disait, avec une tranquillité sinistre: « Tu fais bien de mourir, « épouse déplorable, mère plus déplorable encore! « tu fais bien de mourir! il y a assez de moi pour « achever d'épuiser sur ma triste vie toute la colère « des Dieux! » Et qui pourrait peindre cet OEdipe, ce digne objet de terreur et de pitié? Immobile, les yeux fixes et hagards, il semblait Sisyphe changé en rocher; mais il y avait dans cette tête auguste toute la majesté du malheur, et tout ce que la nature humaine a de plus noble et de plus beau. En voyant

cette famille dans les différentes attitudes de la douleur et du désespoir, on eût dit qu'un vaste reptile l'enveloppait de ses anneaux immondes, et faisait éprouver à tous différents genres de supplice. Le souvenir de tant de misère me déchire encore le cœur.

« O ma fille! ô Daphné! prends ta lyre; chante « les sources du Dircé, les sommets de l'Hélicon, « le tombeau d'Amphion et de Zétus. Hélas! j'ai « besoin de me remettre sans cesse dans la pen- « sée les douceurs de la patrie. Le soleil ne luit plus « pour moi; mais je sens quelque chose dans l'air, « qui n'est pas le parfum de l'Aonie. La fleur du « lotos ne m'envoie plus ses suaves émanations. Ma « fille, chante la patrie qui ne recevra point mes os; « car je suis destiné à errer encore dans des contrées « étrangères. Quant à toi, sans époux, comme « Antigone, à cause de ton père, que devien- « dras-tu? »

« Mon père, dit la prêtresse d'Apollon, pourquoi « vous inquiéter avant le temps? Laissez-moi chan- « ter la patrie. Peut-être les accents des Muses pour- « ront-ils ramener le calme dans votre ame. »

A ces mots, Daphné accorde sa lyre mélodieuse, et chante, avec une douceur infinie, la terre des prodiges, les aventures merveilleuses qui l'ont illustrée, ces sites enchanteurs qui furent le berceau des

beaux-arts. Elle dit le char de Bacchus, traîné par des tigres apprivoisés; les travaux d'Hercule, qui ont répandu par toute la terre la gloire du nom thébain. Elle dit la poésie et la musique, qui ont adouci les mœurs des premiers hommes.

« Vos chants, ô belle Daphné, reprend aussitôt « Priam, ressemblent à ces doux concerts que des voix « inconnues font entendre dans les bosquets sacrés « de l'Ida ou de Thymbrée. Mais, ô vénérable vieil- « lard! et vous, charmante prêtresse d'Apollon, « pourquoi regrettez-vous tant cette patrie où vous « n'avez recueilli que des douleurs? pourquoi re- « grettez-vous le sol ensemencé par Cadmus, ce sol « si funeste à ses habitants, cette terre ravagée par « mille fléaux et par des guerres impies? »

« Vous ne savez pas, ô Priam! répond Tirésias, « vous ne savez pas les rigueurs de l'exil. Rien ne « peut nous détacher de la terre qui nous a vus « naître, où nous avons formé nos premiers pas, où « nous avons en quelque sorte essayé la vie. L'air y « deviendrait de feu, que nous voudrions encore le « respirer. Nos souffrances elles-mêmes nous atta- « chent à la patrie; et nous aimons les lieux où nous « avons souffert. Nous voudrions du moins y trou- « ver un tombeau; car souvent, hélas! tel est l'uni- « que desir de l'homme. »

Pendant le discours du vieillard, Héléne soupi-

rait en pensant à cette riante Lacédémone célèbre seulement par des aventures aimables, et qu'elle avait abandonnée, au mépris de toutes les affections et de tous les devoirs. Andromaque était plongée dans la rêverie, au souvenir de cette autre Thèbes qu'elle avait quittée pour être l'épouse du plus vaillant des fils de Priam. Ainsi la patrie a mille charmes pour tous les cœurs.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ANTIGONE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. Œdipe aveugle. Nouveaux outrages de ses fils et de Créon. Plaintes d'Ismène. Dévouement d'Antigone. Œdipe enfermé dans une tour. Ses deux filles partagent sa captivité. La couronne de Laïus tirée au sort par Étéocle et Polynice. C'est Étéocle qui est désigné pour régner le premier. Œdipe banni par ses fils. Malédictions proférées par le roi détrôné. Antigone accompagne son père. Sortie de Thèbes. Entretiens près du tombeau d'Amphion et de Zétus. L'exil. Pressentiments et troubles d'Œdipe. Voyage sur le Cythéron. Terreurs de la mort, et souvenir cruel du meurtre de Laïus. Antigone, dans ce moment solennel, empêche son père de renouveler ses malédictions contre de coupables fils. Dernières paroles d'Œdipe, et nouvelle consécration d'Antigone. Mort merveilleuse de l'homme du destin. Antigone, restée seule, se réfugie chez un berger du Cythéron, pour y mener une vie cachée. Effets de la consécration de la fille d'Œdipe. Antigone dévouée refuse les soins et l'appui d'Hémon, qui était venu la chercher dans sa retraite. Tirésias, pour la seconde fois de cette journée, suspend son récit.

ANTIGONE.

LIVRE SECOND.

Le lendemain, la famille de Priam se réunit autour de Tirésias, pour entendre la suite de son récit; et le divin vieillard continua en ces mots :

« OEdipe croit conjurer le malheur en se privant lui-même de la douce clarté du jour. Il enfonce de ses propres mains une agrafe d'or dans ses yeux; et, sans se plaindre des tourments qu'il endure, il dit, avec une sorte de joie affreuse : « O que je me « plais dans ces ténèbres! Il me semble qu'enfin je « commence à entrer en possession du calme si desi- « rable qui nous attend au fond du tombeau. Ob- « scurité terrible et douce, je te salue! Sois mon « asile! sois le lieu de mon repos! Je pourrai peut- « être supporter la vie, lorsqu'elle ne sera pour moi « qu'une longue mort! Soleil, dont j'ai si long-temps « profané la lumière, je ne te verrai plus colorant « des premières teintes de l'aurore la double cime « du Parnasse, ou inondant de tes feux les riches « campagnes de Thèbes, ou te jouant parmi ces « nuages étincelants qui, le soir, entourent d'une

« ceinture charmante les sommets de l'Hélicon!
« Ombre de Laïus! accepte mon sacrifice volontaire!
« Et vous, redoutables Euménides, ne poursuivez
« pas davantage ma famille! Déja la compagne mal-
« heureuse de mes tristes destinées, cette femme
« que je n'ose appeler d'aucun nom, m'a précédé
« dans la nuit éternelle! Paix à sa cendre! Que la
« terre soit légère à ses os, et qu'à présent je sois seul
« exposé au courroux des Dieux! »

« Étéocle et Polynice, tous les deux également insensibles, ne peuvent être touchés du spectacle si pitoyable d'OEdipe s'arrachant les yeux avec un courage barbare. Créon, sans respect pour ce qu'il y a de sacré dans le malheur, accable encore le roi des traits d'une sanglante ironie. « Où s'arrêtera, se
« disent-ils tous les trois, où s'arrêtera sa fureur?
« L'insensé! après avoir lassé Némésis par son or-
« gueil, après avoir comblé la mesure de l'impru-
« dence, après avoir appelé sur lui-même sa propre
« malédiction, il livre à ses mains impies son visage
« déshonoré! Quel sentiment veut-il que nous lui
« gardions, quand il ne craint pas de se traiter
« ainsi? Roi de l'énigme, ajoute Créon, le sceptre
« aurait-il encore quelque charme pour vous? Re-
« noncez-vous à tout, excepté au rang suprême? »

« Mon père, s'écrie Isméne, vous venez d'en-
« tendre Créon : hâtez-vous d'abandonner à cet

« ambitieux des choses qu'il prise au-dessus de la « pitié et de la justice. »

« Avait-on besoin, répond Œdipe, de ces dures « paroles pour me dépouiller du vain titre de roi? « Oui, je consens à descendre d'un trône où je ne « suis monté que par un crime affreux! Eh! n'ai-je « pas dit assez que je ne veux conserver de la vie que « ce qu'elle a de plus triste et de plus fâcheux? J'irai, « oui, j'irai mendier mon pain; et celui que le ban- « deau royal poursuivait en quelque sorte n'aura « plus de retraite assurée. Qui se croirait obligé de « remplir à son égard les saints devoirs de l'hospita- « lité, lorsqu'il est ainsi repoussé par les siens? Voilà, « dira-t-on, voilà cet Œdipe qui régna sur la race « vaillante de Cadmus; et maintenant, vil rebut des « humains, il erre comme une ombre de lui-même! « Le voilà, celui que les Dieux avaient doué de tant « d'intelligence! Le voilà, cet heureux favori des Mu- « ses! il n'a pas su prévoir ce que le sort lui réservait! »

« Antigone, entourant de ses bras les épaules de son père, et arrosant d'un torrent de larmes la poitrine de ce monarque infortuné, lui disait d'une voix entrecoupée: « Non, vous n'irez pas seul; je « conduirai vos pas; je mendierai avec vous le pain « de la douleur. »

« Eh quoi! voulez-vous donc, s'écrient Étéocle et « Polynice, que notre opprobre soit connu par tout

« l'univers? Ah! du moins, épargnez-nous cette der-
« nière honte; craignez de nous rendre la risée de
« votre peuple et des autres nations de la Grèce. »
Les cruels aussitôt joignent l'outrage à l'insulte.

« OEdipe est enfermé dans une tour. Ses fils le dérobent à tous les yeux : ainsi on cache aux hommes ces maladies qui ont reçu le nom de sacrées, parce-qu'on les regarde comme une marque de la colère des Dieux. Ensuite ils tirent au sort la couronne de Laïus; mais ils jurent auparavant, les perfides! ils jurent de ne régner tour-à-tour que pendant une année. Étrange convention, bien digne, en effet, de cette fatale couronne qui avait ceint le front d'OEdipe! Les Furies, sans doute, reçurent un serment destiné à être violé.

« Antigone et Isméne veulent partager la captivité de leur père; spectacle plus touchant que je ne puis le dire! OEdipe, ce roi naguère si favorisé de la fortune, est maintenant réduit à la solitude d'une prison. Tout cet éclat du trône s'est évanoui; mais il lui reste ses deux nobles filles : elles apprêtent son frugal repas, préparent les modestes vêtements qui doivent désormais lui servir, et charment ses ennuis par d'harmonieux concerts.

« Vous le savez, illustre Priam, il n'est point de repos pour le méchant; une mauvaise action est trop souvent punie par le projet d'une action plus

mauvaise encore. Le coupable est ainsi précipité de crime en crime jusqu'au dernier degré de la perversité. Étéocle et Polynice ont osé s'élever contre leur malheureux père; ils ont osé tirer au sort sa couronne; ils ont osé l'enfermer dans une prison; et, à présent, ils veulent le bannir: car ils en sont venus à craindre que cette tête dévouée aux Dieux infernaux n'attire de nouveaux malheurs et sur eux et sur leur empire. Ils ignorent que c'est à leur détestable ambition qu'ils devront les calamités dont ils sont encore menacés. Le sort désigne Étéocle pour régner le premier; et Polynice consent à s'éloigner. Les deux frères, avant de se séparer, hélas! c'est pour la dernière fois qu'ils seront d'accord entre eux, prennent la résolution impie de faire sortir leur père de sa prison, et de le chasser hors de Thèbes.

« Œdipe alors sent renaître en lui tous les mouvements divers qui l'ont agité: aux combats de l'orgueil contre l'inflexible nécessité succède l'abattement du malheur. Tantôt son courage n'est qu'un affreux désespoir; tantôt il cherche à retrouver dans le fond de son cœur quelque sentiment de la nature. Mais la fureur l'emporte: « Ainsi, dit-il, le « courroux des Dieux n'est pas épuisé! Malheur! « malheur à moi! Périsse le jour où la faim des « bêtes féroces fut déçue! Mais pourquoi serais-je

« seul à plaindre? Mes fils, par leur conduite bar-
« bare, ne sont-ils pas dignes de tout leur oppro-
« bre? Dieux vengeurs, qui écoutez les malédictions
« des pères, écoutez les miennes! Vous pouvez m'être
« favorables aujourd'hui; je ne vous demande que
« d'augmenter mes douleurs! Vous avez vengé sur
« moi le meurtre de Laïus, vengez sur mes fils mes
« propres outrages! Que le fer décide entre eux de
« la triste royauté de l'énigme! » Puis il ajoute, avec un sourire amer: « Oui, je leur jette ma fatale cou-
« ronne, comme, dans une orgie, un homme ivre
« jette à terre des os à demi rongés, pour jouir du
« plaisir ridicule de voir des chiens affamés se dis-
« puter cette vile pâture! »

« Antigone, qui n'avait point quitté son père, Antigone se précipite avec effroi aux genoux d'Œdipe: « Mon père, dit-elle, oh! par tous les maux
« que vous avez soufferts, par vos deux filles que
« vous n'avez point cessé d'aimer, par ce sein mal-
« heureux dont vous déplorez la fécondité, n'acca-
« blez pas mes frères du poids de vos malédictions. »

« Ma fille, répond Œdipe, est-ce ta douce voix
« qui a frappé mes oreilles? suis-je bien éveillé? Ne
« suis-je point le jouet de quelque songe affreux?
« Quoi! tu aurais entendu des paroles qui maudis-
« saient tes frères: je les ai entendues aussi. Ce n'é-
« taient point mes paroles; non, je n'ai pas maudit

« tes frères! Mais il me semble que la lumière du « jour m'est rendue! Où suis-je? Ah! je les vois, « les misérables, je les vois! ils sont armés d'un « glaive! Justes Dieux! quel spectacle me présentez-« vous? Au milieu des cris plaintifs de mille mou-« rants, je distingue leurs cris; leur dernier soupir « à tous les deux retentit en même temps au fond « de ma poitrine. Eh bien! me voici donc parvenu « au comble du malheur! Ma fille, j'ai perdu mes « sens et ma raison. » Ensuite, après un moment de calme, il ajouta: « Antigone, tu as promis de « suivre ton père; viens, guide mes pas; fuyons ces « lieux funestes. » Ainsi parla le fils infortuné de Laïus; et, s'appuyant sur la vierge timide, il sortit de son palais. Isméne accompagna son père et sa sœur jusque hors des murs de la ville. Là, elle reçut leurs embrassements douloureux, et rentra auprès de ses frères.

« A peine OEdipe a-t-il franchi la porte Néitide, que ses deux fils deviennent la proie de toutes les malédictions paternelles. A ce moment solennel et terrible, Étéocle et Polynice sont comme saisis par une main toute-puissante, qui les secoue et les fait chanceler. Leur visage est livide, leurs yeux éteints, leurs cheveux hérissés, et tous leurs os craquent avec violence. Ils veulent parler, et ne poussent que des rugissements. Ah! dès-lors il fut facile de re-

connaître des victimes promises à la colère des Dieux. Ils semblaient marqués au front, pareils à ces troupeaux qui doivent être égorgés pour la nourriture de l'homme, et que le berger fait parquer dans des lieux séparés.

« Cependant Antigone et son père s'éloignaient des murs sacrés de Thèbes. « Hélas! disait le roi fu-« gitif, autrefois je quittai Corinthe pour me sous-« traire à la triste destinée dont j'étais menacé. Com-« bien les temps sont changés! Alors la terre était, en « quelque sorte, ouverte devant moi; et je pouvais « avoir encore quelque confiance en l'avenir. Au-« jourd'hui, je ne sais où je vais; je n'ai plus d'a-« venir. Je suis un sujet de terreur pour les hom-« mes: je n'ai rien à éviter, rien à espérer. Sans ta « piété, ô ma fille! que deviendrais-je? Adieu, disait-« il encore, adieu, ville de Cadmus, où j'ai passé de « si brillantes années. Ma fille, elles sont écoulées à « présent, ces années de gloire et de prospérité; « mais, du moins, j'en ai joui, quoique ce n'ait pas « été sans quelque trouble au fond de l'ame. Et toi, « ma fille, à peine à l'entrée de la vie, tu ignores « tout-à-fait le bonheur! Puissent les Dieux égaler « ta récompense à la peine que méritent tes frères! »

« Mon père, répondit Antigone, pourquoi tou-« jours ainsi mêler avec vos vœux paternels les « anathèmes dont vous accablez mes frères? Hélas!

« ils sont bien malheureux, puisqu'ils sont coupa-
« bles! »

« Conduis-moi, reprenait Œdipe, auprès du
« tombeau d'Amphion et de Zétus: nous y passerons
« la nuit; et demain, au lever de l'aurore, nous con-
« tinuerons notre route du côté qu'il plaira aux
« Dieux de nous indiquer. »

« Quand ils furent parvenus à ce tombeau révéré, Œdipe, assis sur le seuil, méditait en silence. Antigone était debout devant son père. « Mon règne est
« fini, disait-il, ma vie ne l'est point encore. Et que
« sais-je si j'ai bu le plus amer de la coupe? » Ensuite il se mit à chercher dans sa pensée le lieu qu'il devait choisir pour sa retraite. « Ma fille,
« ajoutait-il, où porterons-nous nos pas? De tous les
« rois de la Grèce qui naguère recherchaient mon
« amitié et mon alliance, lequel voudra se souvenir
« de moi? Hélas! que ne m'ont-ils oublié tout-à-fait!
« Je me présenterais à eux comme un étranger que
« la faveur des Muses n'a pu préserver de l'indi-
« gence. Mais, aujourd'hui, il faut que je leur offre
« Œdipe précipité du trône, et que je leur ap-
« prenne, par mon exemple, à ne pas se confier au
« calme trompeur de la fortune. Je leur raconterai
« le Sphinx et son énigme, qui est l'histoire tout
« entière de l'homme. Ma fille, si nous allions à
« Argos? Non, j'y éprouverais des regrets trop amers;

« Adraste, plus heureux que moi, y coule en paix
« ses longs jours entre ses deux filles, princesses
« charmantes, seul fruit d'un hymen tardif : hélas !
« dans les temps de ma prospérité, je pensais qu'une
« double alliance pourrait unir nos deux familles.
« Tels sont les projets des hommes ! Ils ressemblent
« à ces toiles légèrement tissues qu'un insecte in-
« dustrieux tend quelquefois dans nos demeures, et
« qu'une esclave vigilante vient détruire aussitôt.
« Irons-nous à Phère, la plus belle des villes de la
« Thessalie? Là, on connaît tous les devoirs de la
« pitié envers les hommes. Admète fut le compagnon
« d'Hercule, et Apollon lui-même a gardé ses trou-
« peaux sur les bords du fleuve Amphrise. Son
« épouse, la vertueuse Alceste, lorsqu'elle était en-
« core à la fleur de son âge, avait consenti à perdre
« la vie pour prolonger les jours de ce héros ; ce-
« pendant Alcide se souvint de son ancien ami, et
« arracha à la mort cette touchante victime de l'a-
« mour conjugal. Alceste et Admète sont vieux main-
« tenant : ah ! laissons-les terminer avec calme une
« vie qui fut irréprochable ! Les états de Thésée
« sont près d'ici. Lié avec moi par les devoirs de
« l'hospitalité, sans doute ce prince m'accueillera,
« et protégera mon infortune. Mais non, il est en-
« vironné de trop de gloire ; cet éclat d'une fortune
« heureuse me ferait trop sentir l'humiliation qui

« m'accable. Eh bien, ma fille, allons à Corinthe.
« Dieux! que dis-je? un trône m'attendait à Co-
« rinthe: mes malheurs ont toujours commencé
« par la royauté! Hélas! je ne vous habiterai plus,
« palais de Polybe, où j'ai vu s'écouler si paisible-
« ment les premières années de ma jeunesse! »

« Mon père, dit Antigone avec une voix douce et
« modeste, n'est-il donc pour nous d'hospitalité que
« chez les rois? Ne croiront-ils point que vous allez
« implorer des secours afin de remonter sur le
« trône? »

« Tu as raison, reprit OEdipe; cachons nos in-
« fortunes dans la solitude. Le spectacle de la misère
« importune toujours les hommes. Ils croient que
« les malheureux sont tombés, ou par leur faute,
« ou par je ne sais quel effet inconnu de la colère
« des Dieux : c'est ainsi qu'ils ne veulent que des
« prétextes pour excuser leur dureté. Ma fille, tu
« connais une montagne élevée qui sépare la Béotie
« de la Phocide. C'est par-là que passent ordinaire-
« ment tous ceux qui vont à Delphes; nous pour-
« rons demander un asile à quelque pâtre de cette
« montagne. »

« Mon père, dit Antigone en frémissant, cette
« montagne élevée n'est-elle pas le Cythéron? »

« Oui, répond OEdipe, oui, c'est le Cythéron!
« C'est là que mes destinées ont commencé; c'est là

« qu'elles doivent se terminer! C'est là, ajoute-t-il « avec une voix concentrée, c'est là que mes mains « furieuses se sont baignées dans le sang du grand « Laïus. Qu'il me soit permis, avant de mourir, d'y « faire un sacrifice expiatoire aux mânes de mon « père. Ta présence, ma fille, me sera nécessaire; « ton innocence, plus que mon sacrifice, apaisera « cette ombre irritée. »

« Antigone gémissait en entendant ces funestes paroles. « Mon père, disait-elle, quel funeste plaisir pre- « nez-vous à nourrir vos ennuis? Je vous conduirai « sur le Cythéron lorsque vous l'exigerez; mais pour- « quoi tant nous hâter d'accomplir un tel devoir? »

« Ma fille, reprit OEdipe, il est toujours trop tard « de réparer ses fautes, de se purifier de ses crimes. « Néanmoins, je le sais, trop souvent j'ai voulu an- « ticiper sur l'avenir. Commençons donc aujour- « d'hui par accueillir le sommeil; les Dieux l'ont « donné à l'homme pour adoucir ses peines. »

« Ainsi parla OEdipe; et il s'endormit sur les marches du tombeau. La pieuse Antigone, assise aux côtés de son père, et les yeux attachés sur le visage du roi, voulut continuer de veiller. Elle prononçait à voix basse des formules consacrées à Diane, et agréables aux Muses. Elle croyait pouvoir écarter ainsi du front de l'infortuné ces pensées confuses de la nuit, qui produisent les songes effrayants. Aux

premiers rayons de l'aurore, OEdipe se réveilla; et, s'appuyant sur Antigone, il sortit avec elle du tombeau d'Amphion et de Zétus.

« Mon père, dit la vierge, nous ne sommes pas « éloignés des bords de l'Euripe. Croyez-moi, allons « dans l'Aulide; et si quelque étranger veut nous « recevoir dans son vaisseau, nous traverserons le « détroit, nous aborderons à Chalcis. De là nous « pourrons ou parcourir l'Eubée, ou mettre en- « core la vaste mer entre la Gréce et nous. » Elle voulait, par ces paroles, détourner dans l'esprit de son père la pensée du Cythéron: cependant elle songeait elle-même à sa patrie, à sa sœur Isméne, à ses deux coupables frères, à ses aimables compagnes, et sans doute aussi au noble fils de Créon; et des larmes coulaient doucement le long de ses joues.

« Ma fille, répond OEdipe avec un sourire plein « de tendresse pour Antigone et de dédain pour lui- « même, ma fille, j'ai compris ta pieuse ruse. Eh « bien! j'y consens; allons attendre, sur les rochers « déserts de l'Aulide, quelque vaisseau à qui je con- « fierai le reste de mes tristes destinées. Peut-être, « en effet, pourrai-je trouver un peu de repos au- « delà des mers, pourvu toutefois que le récit de « mes cruelles aventures n'ait pas déja rempli le « monde. La renommée, ma fille, publie en un in-

« stant les actions et les sentiments des rois. Ils ne « peuvent ensevelir dans l'ombre ni leurs fautes, ni « leurs malheurs. Les plaintes que la douleur ar- « rache à l'homme revêtu du pouvoir suprême sont « comme un long gémissement qui retentit au « loin. »

« Tels étaient les entretiens des deux exilés. Antigone conduisait son père aveugle, et demandait de temps en temps le chemin de l'Aulide. Lorsqu'ils étaient pressés par la faim, ils entraient dans la cabane d'un berger ou sous la hut e d'un pêcheur, et ils mangeaient en silence le repas de la pauvreté. Souvent ils arrosaient de larmes les grossiers aliments qu'on leur présentait. Plusieurs fois ils voulurent s'embarquer, mais toujours on cherchait quelques vaines raisons pour les éloigner. En voyant la beauté d'Antigone, à l'air auguste et sinistre du roi, chacun était frappé d'un étonnement mêlé de terreur et de respect: d'ailleurs un bruit confus d'Œdipe errant avec sa pieuse fille s'était déja répandu par-tout; par-tout on craignait la rencontre d'un homme visiblement poursuivi par les Dieux vengeurs, et traînant la malédiction après lui. Nul n'osait interroger les deux fugitifs: on ne remplissait envers eux que les plus stricts devoirs de l'humanité; encore n'était-ce qu'avec une sorte de répugnance, tant on craignait la funeste conta-

gion du malheur. « Tu le vois, ma fille, disait « alors OEdipe, acheté-je assez cher le peu de jours « que la clémence des Dieux m'a laissés? Nous avons « fui les palais des rois pour éviter leurs superbes « dédains, mais par-tout la pauvreté est un op- « probre. Ah! sans doute, il y a sur mon front quel- « que marque d'anathème; personne a-t-il jamais « essuyé de pareils outrages? Ma fille, abandonne- « moi à mon sort déplorable. »

« Non, mon père, répondit Antigone, non, je « ne vous abandonnerai point; ne repoussez pas les « soins de votre fille; avec vous, les mépris des hom- « mes ne me font aucune peine. »

Après avoir parcouru pendant quelque temps les ports de l'Aulide, les illustres bannis se retirèrent dans un hameau écarté, sur les bords de la mer. Antigone s'occupait à filer la laine, afin de nourrir son père. OEdipe aimait à rappeler l'histoire des premiers âges du monde, et à tirer de nouveaux sons de la lyre. Ils se promenaient ensemble sur la grève solitaire, ou s'asseyaient sur un rocher battu par les ondes menaçantes. Antigone décrivait la forme des navires qui traversaient l'Europe; elle disait quelle était la couleur des voiles, les emblèmes qui décoraient la poupe, et le nombre de rameurs: OEdipe expliquait alors à quelle nation appartenait chaque vaisseau, car il connaissait

les mœurs et le gouvernement de tous les peuples.

« Cependant le roi portait dans son sein un trouble qu'il ne pouvait plus contenir : son front chargé d'ennuis devenait de plus en plus sombre et terrible; son ame tout entière s'élançait vers le redoutable avenir. Tel un vieux chêne de la forêt de Dodone : l'arbre prophétique a vu s'écouler plusieurs générations d'hommes : son front chenu est tout noirci des coups du tonnerre, son tronc robuste a résisté aux vicissitudes des saisons et aux ravages du temps; mais, au premier orage, il succombera; et il ne sait plus que prédire sa propre fin. Tel était OEdipe.

« Ma fille, dit-il un jour, je ne sais ce qu'il y a en « moi; il me semble que jamais je n'ai senti une telle « tristesse. C'est plus que de la douleur, ma fille; « oui, c'est plus que de la douleur. Je suis comme « jeté hors de la vie, et tu m'y rappelles encore. Je « voudrais pouvoir ne rien aimer, ne rien regretter; « peut-être que je me plairais dans cet excès d'aban- « don et de désespoir. Tes soins me sont importuns, « ta tendresse me fatigue. Ah! que ne puis-je me « soulager par des malédictions! Ma fille, pardonne « ces derniers égarements à ton malheureux père! « J'ai à-la-fois et les desirs et les terreurs de la mort. « J'ai comme une sinistre pudeur qui me porte à « enfouir dans l'ombre mes derniers instants, sem-

« blable à cet insecte merveilleux qui se retire à l'é-
« cart, sur des arbustes solitaires, pour s'y con-
« struire un tombeau. Ah! laisse-moi, Antigone,
« laisse-moi; veux-tu donc me suivre sur les bords
« affreux du Styx? »

« Oui, s'écrie Antigone, oui, je vous suivrai sur
« les bords affreux du Styx! »

« Fille magnanime, reprend OEdipe, ton cou-
« rage me confond : quoi! pour ton père tu re-
« nonces à la vie; eh bien! je veux à présent que tu
« y renonces pour toi-même. Viens t'asseoir à mes
« pieds, repose ta tête sur mes genoux; je t'enve-
« lopperai de mon manteau pour te dérober à la
« douce clarté du jour. »

Antigone obéit; et son père l'enveloppe de son manteau, symbole des ombres mystérieuses de la mort. « Voici que je suis satisfait, dit OEdipe à voix
« basse, mon Antigone est séparée de toute la terre.
« Qui pourrait être digne de respirer le même air
« qu'Antigone? Ah! ma fille, tiens-toi bien séparée
« de tous les mortels! que tes sentiments leur de-
« meurent inconnus! Garde le secret de tes nobles
« pensées! Puisque les Dieux n'ont pas encore fixé
« le terme de tes jours, ensevelis-toi dans une soli-
« tude profonde. Dédaigne tout ce qui paraît, au
« premier regard, embellir l'existence. J'ai cru au-
« trefois, oui, j'ai cru que les destinées humaines

« avaient quelque chose de desirable. Insensé que « j'étais! je me jouais en quelque sorte sur les bords « d'un abyme. Dans le temps même où je paraissais « enivré de bonheur et de gloire, je méprisais au « fond de mon ame et le bonheur et la gloire. J'y « trouvais je ne sais quoi de fade et d'amer qui me « rappelait le triste sourire du Sphinx. »

« Pendant qu'OEdipe parlait ainsi, Antigone poussait de plaintifs gémissements, semblables à ceux de la colombe délaissée, lorsque le chasseur lui a ravi sa compagne. « Tu pleures, ma fille, disait « OEdipe, tu pleures, infortunée! Ah! mes discours « sont donc bien nouveaux pour toi! Je te com- « prends; malgré tous nos malheurs, tu as encore « conservé quelque confiance en l'avenir. Dis-moi « la vérité; la douce espérance n'habite-t-elle pas « toujours au fond de ton cœur? »

« J'avoue, répond Antigone d'une voix entrecou- « pée, j'avoue que l'espérance n'est pas tout-à-fait « bannie de mon cœur, et que mon ame quelque- « fois se réfugie involontairement dans l'avenir. »

« Désabuse-toi, ô ma fille! reprend OEdipe, dés- « abuse-toi; tout passe autour de l'homme, tout « passe au-dedans de lui. Ses sentiments, ses souve- « nirs, ses douleurs même, n'ont que peu de durée. « Antigone, les jours de ton enfance, encore si près « de toi, ne se sont-ils pas évanouis comme un

« songe? Ainsi passeront tous les autres jours. Les « rapides instants que tu donnes à ton père s'éva- « nouiront eux-mêmes comme le rêve de la nuit. Ces « vains projets de repos et de bonheur qui viennent « quelquefois endormir nos peines ressemblent à « ces fables milésiennes dont on amuse les enfants. « Il n'est rien dans la vie de réel que les larmes. Eh! « quel pourrait être ton avenir, ô mon Antigone! « Fille déplorable d'un père qui est en horreur aux « Dieux et aux hommes, quel pourrait être ton « avenir? Tes frères, tout occupés de leurs dissen- « sions cruelles, n'auront point d'appui à t'offrir; et « ta sœur, la faible Isméne, est un roseau qui ne « sait que plier sous le poids de l'orage. Un époux « selon le cœur d'Antigone rassurerait peut-être ma « tendresse. Mais où trouver un tel époux, l'homme « bon et fort à qui je voulusse confier ton inno- « cence, tes vertus, tes malheurs; l'homme géné- « reux qui ne craignît pas cet héritage de douleur « et d'opprobre, le seul qu'Œdipe en mourant « puisse te léguer, ô ma fille? Si tu m'en crois, An- « tigone, jamais tu ne subiras le joug de l'hymen. « Telle est la fatale condition des mortels, que plus « ils multiplient leurs affections, plus ils multiplient « aussi les chances de leurs misères. Ma fille, je t'en « conjure, ne subis point le joug de l'hymen! Tu « soupires, Antigone! Ah! si je n'étais pas privé

« de la lumière du jour, peut-être verrais-je ton « visage couvert de rougeur! Parle, ô ma fille! puis- « que je ne puis lire dans tes yeux ni sur ton front « ingénu; parle, y a-t-il quelque mortel à qui l'ame « de mon Antigone soit connue? »

« Mon père, répond la vierge timide, le plus « jeune des fils de Créon a pris pitié de vos cruelles « infortunes, et le sang d'OEdipe ne lui est point « odieux. »

« Nouveaux tourments! s'écrie OEdipe; le fils de « Créon! Sans doute c'est un prince noble et géné- « reux; mais son père! ah! son père barbare! « Crois-tu donc que le cœur de cet ambitieux puisse « s'ouvrir à des sentiments désintéressés? Il approu- « vera une telle alliance, si elle est pour lui un « moyen d'assurer le trône dans sa famille; il la re- « jettera avec mépris, si elle doit l'en éloigner; tu « seras pour Créon ou l'héritière du sang royal, ou « la fille de l'inceste. Ah! mon Antigone est-elle « faite pour un pareil outrage? »

« Mon père, dit Antigone, ne craignez point pour « moi: tant que vous vivrez, je mettrai toute ma fé- « licité à vous soulager dans vos douleurs. Et, lors- « que les Dieux m'auront envié ce bonheur, je sais « ce que je devrai à votre mémoire. »

« Depuis cet entretien, la tristesse d'OEdipe n'a- vait fait que s'accroître. Pressé par toutes ses ter-

reurs: « Ma fille, dit-il à Antigone, c'est en vain « que je lutte contre moi-même; je ne puis trouver « de soulagement que là où j'ai commencé à souffrir, « là où je fus coupable pour la première fois. Ma « fille, conduis mes pas sur le Cythéron. »

« Antigone obéit. Œdipe, appuyé sur sa fille, semblait diriger les pas de la vierge timide, tant il était en quelque sorte poussé par l'instinct de sa destinée. Ainsi une cavale de Potnie, dédaignant les gras pâturages qu'arrose l'Asopus, s'élance sur les monts escarpés: elle va au-devant de l'orage; elle sait qu'au sein de la tempête elle respirera le souffle fécond qui doit la rendre mère. Tel était Œdipe s'avançant vers son tombeau mystérieux. »

Ici Tirésias, accablé, s'interrompit un instant. Aussitôt Daphné prend sa lyre accoutumée à charmer les ennuis du vieillard. « Ma fille, lui dit Tiré- « sias, n'articule aucune parole. Fais-nous seule- « ment entendre ces syllabes mélodieuses qui ne « forment aucun mot, mais qui, unies au son de la « lyre, imitent si parfaitement le chant du cygne « près de mourir. »

« Prêtresse d'Apollon, s'écrie Hélène tout en lar- « mes, ne faites pas entendre le chant du cygne. « Hélas! vous me rappelleriez trop vivement les « bords de l'Eurotas. Les accents de l'oiseau mer-

« veilleux ne me sont pas inconnus; ils ravissaient « autrefois mon ame; je n'aurais pas aujourd'hui la « force de supporter de telles émotions. »

Daphné alors accorda sa lyre en souriant, et elle en tira des sons isolés, sans les accompagner de sa voix.

Quand le calme fut un peu rentré dans l'ame de Tirésias, le divin vieillard reprit en ces mots:

« Ainsi, après plusieurs jours de marche incertaine, OEdipe et sa pieuse fille parvinrent au pied du Cythéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève, par une pente insensible, jusqu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues; l'autre aboutit à la ville d'Éphyre, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Élide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et sinueuses de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. « Ah! malheur à « moi, s'écrie à l'instant OEdipe, malheur à moi « d'avoir été si long-temps sans m'inquiéter de sa- « voir qui était cet inconnu que j'immolai avec tant « de fureur! Hélas! je revenais de Delphes, où j'é-

« tais allé consulter l'oracle; je ne voulus pas retour-
« ner à Corinthe, que je croyais être ma patrie. Je
« me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le che-
« min n'est-il pas étroit? Ne tourne-t-il pas rapide-
« ment? N'y a-t-il pas un précipice à ma droite, et
« un rocher menaçant à ma gauche? Un torrent
« ne roule-t-il pas au fond de l'abyme ses ondes tu-
« multueuses? Je l'entends gronder. J'entends aussi
« la source qui était alors consacrée aux Muses, et
« qui maintenant est chère aux Euménides. Ma
« fille, conduis-moi sous les deux chênes qui prêtent
« à la Naïade une ombre hospitalière. Il me semble
« les voir. Le ciel était tout en feu ce jour-là. Les
« branches des deux chênes pliaient sous l'effort de
« la tempête. Le torrent produisait un bruit tout
« semblable aux gémissements confus de mille mou-
« rants qui exhalent leurs dernières plaintes sur un
« champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de si
« funestes présages? Pourquoi vis-je sans terreur le
« rapide roi des airs, l'aigle, frappé de la foudre,
« tomber à mes pieds? Pourquoi refusai-je de croire
« tous les pressentiments que les Dieux faisaient
« naître dans mon ame? Lumière du soleil, que
« n'étais-je alors privé de tes bienfaits! que n'étais-
« je aveugle comme à présent! »

« Antigone, tremblante aux discours d'Œdipe, se hâtait de répondre à toutes ses questions. « Oui,

« mon père, disait-elle, un torrent roule au fond de « l'abyme ses ondes tumultueuses; un précipice est « à votre droite, un rocher menaçant à votre « gauche. Nous voici près de deux chênes: ils « protégent de leur ombre une fontaine qui s'é- « coule en filets d'argent. Le chemin tourne avec « rapidité, et, au bout de l'horizon, je vois les rem- « parts de Thèbes. »

« Tu vois la ville de Cadmus, ô ma fille! je la « voyais aussi; et j'étais bien loin de croire que j'allais « m'emparer de sa fatale couronne. Eh bien! arrê- « tons-nous. C'est ici! oui, c'est ici, je le sens! Dis- « moi, l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur ce « rocher? »

« Non, répondait Antigone, l'ombre de Laïus « n'est point assise sur le rocher. »

« Ah! je la vois, reprenait Œdipe, je la vois! « grande, terrible! une large blessure; des tor- « rents de sang qui en découlent: ses gardes fuient: « il est étendu sur son char: ses mains défaillantes « abandonnent les rênes: un son qui se forme en « vain dans sa poitrine, et qui ne peut devenir une « parole articulée sur ses lèvres mourantes... Dieux! « il a reconnu son fils! Visage auguste, pourquoi « es-tu sur moi? Tes yeux lancent des éclairs. Toutes « mes pensées se troublent. Ombre vénérable, si « tu n'es pas vengée par toute une vie remplie de

« trouble, si tu n'es pas vengée par cet excès d'in-
« fortune et de misère où je suis précipité, sois-le
« du moins par tout ce que je souffre en cet instant.
« Laisse tomber un regard sur mon Antigone : elle
« est innocente, et elle implore mon pardon. Mon
« Antigone, viens dans mon sein; entoure-moi de
« tes bras, fille chérie, je me mets sous ta protec-
« tion. Ah! prie pour moi le ciel! prie le grand
« Jupiter! prie les Muses consolatrices des hommes!
« Terribles Euménides, laissez-moi! Nulle puis-
« sance ne vous est donnée sur la vertu douce et
« modeste; et Antigone m'enveloppe de ses embras-
« sements. Je sens ses larmes qui inondent ma poi-
« trine. Ses lévres pressent sur mon front mes che-
« veux blanchis avant le temps. »

« Ainsi disait Œdipe. Antigone consolait son père par de douces paroles: mais, lorsqu'enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise; et d'une voix pleine de tendresse: « Ma fille, dit-il,
« tu vois en moi une victime destinée au sacrifice.
« Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais com-
« ment s'accomplira ce dernier acte de la justice des
« Dieux; mais enfin je vais mourir. Ma fille, coupe
« sur mon front une boucle de mes cheveux, et tu
« la placeras sur la tombe de l'infortunée à qui tu
« dois le jour. Tu feras des libations de lait et de
« miel sur cette tombe solitaire, qui est restée sans

« honneurs. Ah! c'est la première fois qu'une reine,
« qu'une épouse, qu'une mère, a été ainsi déposée
« sans pompe, et comme à la dérobée, dans le sein
« de la terre. Ma fille rien ne pourra t'empêcher de
« remplir ce pieux devoir : la mort aura tout pu-
« rifié. »

« Après un long silence, il ajouta : « Je vais mou-
« rir! A cet instant solennel, je sens à-la-fois la
« puissance de la vie et la puissance de la mort. La
« vie n'a plus rien à m'apprendre; la mort com-
« mence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis
« plus à mes yeux; mais une autre clarté luit à mon
« intelligence. Demeures fortunées, ouvrez-vous
« pour recevoir celui qui deux fois fut appelé au
« rang suprême; tant son front était fait pour le ban-
« deau royal! ouvrez-vous pour recevoir l'homme
« qui con nut toutes les misères! Et toi, Antigone,
« fille courageuse et magnanime, implore de nou-
« veau la clémence des Dieux immortels. Et puis-
« sent mes derniers sentiments et mes dernières
« pensées, en se reposant sur toi, te rendre un objet
« sacré! Mais tu as encore un service à me rendre.
« Pendant que je me purifierai dans la fontaine, va
« chercher une brebis noire; je l'immolerai aux
« déités infernales. »

« Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance
dans la vallée, et court demander à un pâtre la

victime que desire son père. « A présent, lui dit « Œdipe, retire-toi. » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien « contre la volonté des Dieux. Hélas! je te laisse « seule sur la terre: je ne puis te confier ni à tes « frères barbares, ni à la faible Isméne; ni à Créon, « qu'une secrète ambition dévore, ni même à son « généreux fils. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-« même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, « tu iras trouver Thésée. Le héros d'Athènes est dé-« signé par les Dieux pour protéger les nobles pro-« jets que tu pourras encore former. Il se souviendra « de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi « dans l'illustre cité de Minerve, avec le rameau « des suppliants; car il faut toujours se conformer « à sa fortune. »

« La vierge, baignant de larmes les genoux du roi, n'entend qu'à peine les dernières paroles d'Œdipe; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères: sa propre misère et son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle: « Mon père, s'écriait-elle, avant « que de mourir pardonnez à mes frères. Les Dieux, « n'en doutez pas, ferment l'oreille aux vœux de la « bonté et de l'amour lorsque ces vœux n'embras-« sent pas tous les enfants: ah! pardonnez à mes

« frères, pour que le malheur cesse de s'appesantir « sur moi-même. »

« Ma fille, reprend Œdipe, pourquoi parler « ainsi? Ame sublime d'Antigone, que t'importe le « bonheur ou le malheur? N'auras-tu pas toujours « la paix de la conscience, les louanges des hommes, « et l'amour des Dieux! Va, ma fille, je t'ai devinée; « tu n'as parlé de toi qu'à cause de mes malheureux « fils. Hélas! c'est à eux maintenant que tu vas te « consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli « tous tes jours! Ta vie entière n'aura été qu'une vie « de dévouement et de sacrifice. Non, tant de vertu « ne restera pas sans récompense; ma fille, crois-en « les paroles d'Œdipe qui va mourir. Adieu. »

« Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon, semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout-à-coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un

long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père ; et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas ! hélas ! adieu, « ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour. Antigone s'approche en tremblant ; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? fut-il englouti dans un abyme ? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret.

« La généreuse fille d'Œdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des Dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

« Cependant la renommée commençait à publier la mort du malheureux Œdipe. Mille récits divers circulaient parmi les peuples. Hémon croit qu'An-

tigone maintenant ne refusera plus son appui. Il sort de Thèbes, et va sur le Cythéron pour y découvrir quelque trace des illustres bannis. Il arrive ainsi, conduit par le hasard, devant une cabane ombragée par de vieux chênes. Deux jeunes filles semblables à des Oréades étaient assises à la porte de la cabane, et s'entretenaient à voix basse. L'une d'elles avait un luth qui par intervalles faisait entendre de légers sons pareils au frémissement du zéphyr dans le feuillage d'un arbre; l'autre accompagnait doucement les accords de l'instrument harmonieux: parfois elles s'interrompaient pour s'entretenir. Et alors on eût dit deux ombres heureuses, dans les retraites de l'Élysée, se rappelant les souvenirs de la vie.

« Le fils de Créon, immobile, n'ose respirer, dans la crainte de troubler le concert et les charmants entretiens. Voici ce que disaient les jeunes filles semblables aux Oréades: « La belle étrangère goûte « maintenant les douceurs du repos. Ah! ne trou- « blons pas le silence qui entoure la demeure où « dort la belle étrangère. Sans doute depuis long- « temps elle n'a pas joui du repos, car ses larmes « nous ont révélé ses longs chagrins. As-tu re- « marqué, ma sœur, la noblesse de tous ses traits? « Oui, j'ai vu sur son visage l'empreinte d'une « haute origine. Cependant elle s'est offerte à notre

« père, ou pour garder les troupeaux, ou pour filer « la laine de nos vêtements. Elle semble accoutumée « à l'indigence, mais son ame est fière; elle ne veut « devoir qu'à son travail l'hospitalité qu'elle réclame « pour quelques jours seulement. D'où vient-elle? « où veut-elle aller? et pourquoi nous cacher ses « aventures? nous qui sommes si touchées de ses « mystérieuses infortunes! nous qui aimons tant à « pleurer avec elle! Peut-être la belle étrangère est « une divinité de l'Olympe; et sa tristesse vient de ce « qu'elle a pris en pitié la misère des destinées hu- « maines. Si ce n'était pas ainsi, comment trouve- « rions-nous tant de charmes auprès d'elle? pour- « quoi sentirions-nous un tel soulagement dans la « communication de ses nobles douleurs? Mais ne « troublons pas le silence qui entoure la demeure où « dort la belle étrangère. »

« Hémon pleurait d'admiration. Il ne doutait point que la belle étrangère ne fût Antigone elle-même, la pieuse fille d'OEdipe. Il se rappelait alors le jour terrible où, au milieu des révélations les plus étranges, au milieu des plus grandes calamités, il avait lu pour la première fois dans l'ame de la vierge magnanime. Aussitôt il se montre aux jeunes filles. Elles veulent fuir, mais il leur fait signe de rester. « Ne craignez point, leur dit-il en s'appro- « chant, je connais la belle étrangère, celle qui est

« venue pour consoler les hommes, pour pleurer « avec eux. »

« A ce moment parait Antigone, la tête couverte seulement d'un chapeau thessalien. Aussitôt qu'elle aperçoit Hémon, elle se retire en rougissant. Le fils de Créon continuait de répandre des larmes: il n'eut pas la pensée de suivre la vierge modeste. Il était dans la même attitude, lorsque le vieux pasteur sortit de sa cabane, et, s'approchant du héros, lui dit ces paroles : « Jeune guerrier, entrez dans ma « demeure, je vous offrirai l'hospitalité; votre sœur « paraît en proie à une tristesse plus cruelle que la « douleur. Venez la consoler et pleurer avec elle. » Hémon alors suivit le vieux berger.

« Antigone avait repris un visage serein; et, saluant le fils de Créon d'un sourire plein d'innocence et de majesté, elle lui parle ainsi : « Noble Hémon, « recevez mes adieux. J'ai entendu les derniers en- « seignements de mon père; je dois accomplir ses « volontés : il me semble même que, près de lui, « j'habite déja le séjour des ombres heureuses. Déja « mon ame semble ne tenir à ceux qu'elle a aimés « que par la douce puissance des souvenirs. Retour- « nez dans Thèbes; dites à Ismène qu'Antigone est « destinée à accomplir les dernières volontés de son « père. Noble Hémon, recevez mes adieux. »

« Hémon, en écoutant ces paroles, demeure im-

mobile et frappé de surprise : il veut parler, mais, à l'aspect d'Antigone, il est comme vaincu par une crainte religieuse; cependant il fait de nouveaux efforts, et balbutie avec peine ces mots qui s'échappent de ses lèvres : « Ah! du moins que je vive « pour Antigone, que je lui consacre toute mon « existence! peut-être aura-t-elle besoin d'un ap- « pui. »

« Non, généreux Hémon, non, reprend Anti- « gone, je n'ai plus besoin d'appui; les paroles d'OE- « dipe mourant me suffisent. Je ne reparaîtrai dans « ma patrie que si les Dieux m'inspirent de vouer « ma vie à d'autres sacrifices. »

« Le vieux berger, à ce nom d'OEdipe, a senti une secrète terreur; ses deux filles charmantes pleurent malgré elles. Hémon, entraîné par une force supérieure, ne peut résister aux ordres d'Antigone, et se retire en silence. »

Tirésias, interrompu par l'arrivée d'un héraut, s'arrêta pour la seconde fois, et remit au lendemain la suite de son récit. Ce héraut venait annoncer que tout était disposé pour le sacrifice; car le roi Priam avait voulu que les fêtes de l'hospitalité fussent prolongées pendant neuf jours, et que chaque jour on immolât des victimes aux Dieux immortels. Tirésias, savant dans les choses sacrées, faisait connaître de

nouveaux rites aux prêtres de Troie; mais il refusait toujours, ainsi que Daphné, de prendre les augures.

FIN DU LIVRE SECOND.

ANTIGONE.

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

La famille de Priam tout occupée du récit de Tirésias. Il en reprend la suite. Antigone se retire à Athènes, en suppliante. Accueil de Thésée. Polynice, devenu gendre d'Adraste, et qui a déja soulevé la Grèce pour sa querelle, vient demander des secours à Thésée, afin de remonter sur le trône de Thèbes, que son frère ne veut plus lui céder. Le roi d'Athènes refuse de participer à cette guerre impie. Entretiens d'Antigone et de Polynice. Antigone, toujours en suppliante, va à Thèbes pour chercher à fléchir Étéocle. Elle est escortée par des soldats athéniens, et par Pirithoüs, compagnon de Thésée. Étéocle persiste à garder la couronne. Entretiens d'Antigone et d'Isméne, qui raconte ce qui s'est passé à Thèbes depuis le départ de sa sœur. Antigone, pour dernière tentative, se rend à Argos, afin de dissuader Adraste d'entreprendre la guerre pour soutenir les droits de son gendre. Cour d'Adraste. Histoire de Tydée et de Polynice. Amphiaraüs trahi par son épouse Ériphile. Un collier est le prix de cette trahison. Tydée, envoyé secrètement à Thèbes pour traiter d'une réconciliation entre les deux frères, échoue dans cette mission, et tombe, en revenant, dans une embuscade d'où il sort vainqueur. Projets de vengeance. Douleur d'Adraste. Menaces de Capanée. Funestes pressentiments. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Castor et Pollux.

ANTIGONE.

LIVRE TROISIÈME.

La famille de Priam n'était plus occupée que des malheurs de la race de Labdacus. Le puissant monarque de l'Asie aimait à s'entretenir seul avec le vieillard thébain. Il l'interrogeait sur les choses obscures qu'il n'avait point comprises, ou sur les détails qu'il n'avait point demandés pendant le récit, dans la crainte de l'interrompre. Il s'informait aussi de l'état actuel de la Grèce, des rois qui la gouvernaient, des guerriers qui avaient quelque renommée. Hélas ! il ignorait que le jour n'était pas loin où ces mêmes Grecs porteraient sur ces rivages une lamentable guerre. Daphné, retirée dans l'appartement des femmes, était entourée d'Hécube et de ses nobles filles, qui faisaient aussi mille questions diverses à la prêtresse d'Apollon. Cassandre sur-tout ne quittait point les côtés de la fille de Tirésias. Cette malheureuse Cassandre, prêtresse d'Apollon, comme Daphné, et, comme elle, honorée de l'inspiration du Dieu de Délos, était déja obsédée de la présence confuse de l'avenir ; et elle ne trouvait de calme qu'en se faisant redire la beauté, la

vertu, les malheurs d'Antigone. Hélène, la plus belle des femmes d'Ilion, comme elle avait été la plus belle des vierges de l'OEbalie, Hélène seule se tenait à l'écart, et pleurait amèrement sa faute; mais elle oubliait toujours et ses regrets et ses douleurs, lorsqu'elle voyait paraître celui que trois Déesses n'avaient pas dédaigné de prendre, sur l'Ida, pour juge de leur beauté. Le soir, la famille tout entière se réunissait dans la salle du banquet de l'hospitalité; et Tirésias continuait son récit. Le divin vieillard raconta en ces mots les voyages d'Antigone :

« La pieuse fille d'OEdipe descend des sommets du Cythéron, traverse toute la Béotie, le long des bords de la mer, après avoir côtoyé les rives charmantes de l'Asopus. Elle évitait les routes fréquentées; mais elle ne marchait pas sans quelque frayeur, car elle n'avait point le courage et les mœurs d'une Amazone. A l'entrée de la nuit, et à l'heure des repas, la vierge se présentait avec crainte dans les cabanes qui se trouvaient sur son chemin; et elle allait s'asseoir dans le foyer, sous la protection des Dieux domestiques. Le voile qui couvrait son visage, le rameau des suppliants qu'elle tenait à la main, excitaient une attention merveilleuse.

« C'est ainsi qu'elle arriva, inconnue, dans l'At-

tique. Le peuple d'Athènes, curieux et amateur des choses nouvelles, se pressait autour de l'héroïne pour savoir qui elle était. « Enfants de Cécrops, « disait Antigone, hommes sages et hospitaliers, in- « diquez-moi le palais de votre roi. » Tous s'empressent à l'envi de la conduire. La cour de Thésée était alors dans les larmes. Le vainqueur du Minotaure et des Amazones n'avait pu trouver la paix dans sa maison. Il expiait en ce moment et le crime d'avoir abandonné Ariane dans l'île de Naxos, et celui d'avoir cru le témoignage de son incestueuse épouse.

« La vierge thébaine se présente avec le rameau des suppliants, et rappelle au roi qu'il fut uni à Œdipe par les liens de l'hospitalité. « Je suis bien « loin d'en avoir perdu le souvenir, dit Thésée; « avant de partir pour la guerre des Amazones, je « voulus m'assurer la bienveillance des rois mes « voisins. Le vertueux Polybe régnait à Corinthe, « baignée par deux mers; Adraste occupait le trône « de Sicyone, fertile en oliviers: l'heureux Œdipe, « car alors il était nommé heureux entre les hom- « mes, commandait à la race vaillante de Cadmus. « Mais que sont et la gloire et le bonheur? Polybe « a cessé de vivre, il n'a point laissé d'enfants, et « vous m'apprenez qu'Œdipe n'est plus sur la terre. « Puissent les Dieux accorder d'heureux jours à

« Adraste! Quant à moi, j'ai survécu à ma gloire.
« L'infortune et la honte m'accablent en même
« temps. Mais il m'en souvient, fille du grand
« Œdipe, de tous les rois que je visitai, nul ne me
« reçut mieux que votre illustre père. Neuf jours en-
« tiers furent passés dans les festins; et il ne voulut
« pas me laisser partir sans de magnifiques présents.
« Princesse, restez à ma cour. Je ne puis vous offrir
« une compagne de votre âge; je vous confierai aux
« tendres soins de ma mère. »

« Antigone dépose alors le rameau des suppliants à l'autel des Dieux domestiques, et, conduite par des femmes, elle se rend à l'appartement de la mère de Thésée. Elle demeura ainsi un an à la cour d'Athènes. Toujours modeste, toujours retirée, on ne la trouvait jamais ni dans les assemblées publiques, ni dans les festins du roi. La princesse de Trézène avait vu plusieurs générations de héros; elle connaissait toutes les généalogies de la Grèce, et l'histoire de toutes les cours. Mais elle aimait par-dessus tout à raconter les longues infortunes de sa vie, l'esclavage où elle avait été réduite, l'orgueil des femmes de Sparte, qu'elle avait servies pendant un grand nombre d'années. Elle montrait quelquefois sa tête rasée, en signe de cette condition malheureuse, signe d'opprobre et de douleur qu'elle n'avait jamais voulu ni cacher, ni faire disparaître. « Pourquoi

« rougirais-je? disait Éthra; n'est-il pas arrivé trop « souvent aux filles des rois de filer la laine pour les « vêtements de l'étranger, de préparer la couche « d'une maîtresse hautaine, et de partager la nour- « riture des esclaves? Qui ne connaît l'inconstance « de la fortune? » Antigone écoutait avec complaisance les longs récits de la mère de Thésée.

« Cependant Étéocle, après avoir régné durant une année, n'avait point voulu céder la couronne à son frère Polynice. Celui-ci s'était exilé volontairement, et s'était réfugié chez Adraste, dont il avait épousé la fille. Le malheureux héritage d'OEdipe allait être disputé le fer à la main. Polynice, irrité de l'injustice de son frère, s'efforce de soulever toute la Grèce contre lui. Argos arme ses soldats et ses alliés contre la ville infortunée de Cadmus. Tous les rois s'agitent pour cette guerre impie. Les uns déplorent les malheurs de l'exilé, et les autres s'attachent à la fortune d'Étéocle.

« Ce fut à-peu-près en ce temps que Polynice vint demander des secours à Thésée; mais le roi d'Athènes, effrayé par de sinistres présages, craignit de se mêler dans cette odieuse querelle : alors Polynice voulut du moins engager sa sœur à le suivre. « L'équitable Jupiter, disait-il, donnera sans doute « la victoire à celui des deux frères qui près de lui « gardera la pieuse Antigone. La justice d'ailleurs

« est de mon côté, puisque je viens réclamer un « droit qui m'appartient. »

« Polynice, disait Antigone, toi que j'aimais si « tendrement, oh! par les malheurs de notre fa- « mille, je t'en conjure, renonce à cette guerre dé- « testable, et laisse aux Dieux le soin d'accomplir « toute justice! Peut-être qu'Étéocle, vaincu par ta « modération, se laissera fléchir; et tu régneras à « ton tour. Un trône est-il donc une chose si desi- « rable qu'il faille l'acheter au prix de tant de cri- « mes? Mon frère, les hommes sont habiles à se « déguiser leurs propres sentiments, à donner des « motifs à leurs aveugles passions. Entre dans ton « cœur: c'est moins la justice que l'ambition qui « arme ton bras. » Telles étaient les paroles d'Anti- gone. Mais l'impatient Polynice lui répondait: « Ainsi donc c'est à moi de tout supporter! Quoi! « le sang malheureux d'où je sors ne me donnera « pas du moins le triste avantage de partager la « plus sinistre couronne qui fut jamais! Il ne me « restera de ma naissance que la honte et la misère! « Non, j'en jure par les Dieux vengeurs, je ne dé- « poserai point les armes. »

« Mon frère, reprenait Antigone avec douceur, « que t'importe l'opinion des hommes, si tu fais ton « devoir? et pourquoi prendre à témoin les Dieux « immortels? » Polynice, n'ayant pu persuader sa

sœur, retourne à la cour d'Argos presser l'accomplissement de ses projets de vengeance.

« Alors la fille d'Œdipe forme le projet d'aller à Thèbes; elle veut essayer si elle aura plus de pouvoir sur Étéocle. Thésée lui donne des gardes pour l'accompagner, et protéger son voyage au milieu des préparatifs de la guerre. Il confie le commandement de l'escorte à Pirithoüs, son compagnon d'armes et son ami. Antigone est couverte d'un voile, elle tient à la main le rameau des suppliants; un héraut marche devant elle. Les soldats qui couvraient déja les campagnes laissent avec respect passer la vierge charmante qu'ils ne connaissaient point. Lorsqu'elle est arrivée près de la ville de Thèbes, le héraut crie trois fois au pied des remparts, et la porte s'ouvre à l'instant. Pirithoüs reste avec ses guerriers hors de la ville, parceque Thésée leur a défendu d'entrer dans Thèbes. Ils attendent qu'Antigone vienne se remettre sous leur protection.

« La fille d'Œdipe s'avance seule, précédée du héraut, et se rend au palais du roi. Le peuple se hâte autour d'elle; chacun s'interroge sur cette apparition merveilleuse. Les uns disaient : « C'est la « jeune épouse de l'exilé; elle vient demander la « paix. » Les autres prétendaient que c'était une vierge savante, née d'un sang illustre, et envoyée par les prêtres de la Samothrace pour purifier le

palais d'Œdipe et la ville de Cadmus. Enfin d'autres disaient : « C'est quelque divinité de l'Olympe, « qui vient réclamer un culte et des autels ; et sans « doute, à ce prix, elle promettra le salut de Thé- « bes. » Nul ne soupçonnait que ce fût Antigone, parceque nul ne pouvait penser que la fille des rois dût se présenter en suppliante. Elle parvient ainsi jusqu'au palais de son frère. Étéocle accourt. « Roi, « dit Antigone, faites retirer vos gardes. » Les gardes se retirent, et Étéocle demeure seul. Antigone alors se jette à ses genoux, et, levant son voile : « Recon- « nais ta sœur, dit-elle, reconnais Antigone. » Étéocle reste muet d'étonnement. « Oui, c'est moi, « continue l'héroïne, c'est moi qui ai suivi Œdipe « dans l'exil ; avec lui j'ai partagé le pain de la mi- « sère ; j'ai reposé ma tête où il reposait sa tête. Il a « disparu à mes yeux au sein d'un orage effroyable. « Colère des Dieux, que vous êtes terrible ! Mon « frère, j'ai entendu les dernières paroles de l'infor- « tuné qui fut ton père et le mien, qui fut aussi le « père de Polynice ; j'ai entendu ses derniers gémis- « sements. Te souvient-il des malédictions qu'il pro- « féra lorsqu'il descendit du trône où tu es assis « maintenant ? Étéocle, ô mon frère ! rassure-toi ; « ces malédictions n'ont point acquis cette sorte de « solennité qui accompagne l'heure suprême. Œdi- « pe est mort sans maudire de nouveau ses fils mal-

« heureux. O mon frère! n'attends pas le dernier « moment pour expier tes fautes; les Dieux aiment « le repentir; accomplis toute justice, et rends le « trône à ton frère. Le malheureux, il erre dans « l'exil! Tu ignores, Étéocle, combien il est dur « d'implorer le secours de l'étranger, d'avoir à es- « suyer ses rebuts. Tu ne sais pas combien il est dou- « loureux de vivre loin de la patrie. »

« En parlant ainsi, Antigone tenait embrassés les genoux de son frère, qui détournait la tête pour cacher ses pleurs. « Je connais Polynice, répond « Étéocle après un moment de silence, oh je le « connais! une fois monté sur le trône, il ne voudra « plus en descendre. Antigone, qu'espérer d'un fu- « rieux qui arme contre sa patrie tous ses voisins? « Ma sœur, tu fais de vains efforts, je ne céderai la « couronne qu'avec la vie. »

« Antigone, toujours aux pieds d'Étéocle, le suppliait avec larmes; mais toutes ses prières furent inutiles. Trop sûre à la fin qu'elle ne pourra fléchir l'ame implacable de son frère, elle résout, pour dernier parti, d'aller à Argos implorer la pitié d'Adraste, qui conservait encore dans son cœur quelques sentiments généreux; mais, avant de s'éloigner de Thèbes une seconde fois, elle voulut revoir Isméne sa sœur, et ma fille Daphné, la douce compagne de son enfance.

« Je n'essaierai point de vous peindre cette entrevue déchirante. Lorsque les deux filles d'OEdipe se furent livrées à toute l'amertume de la douleur, elles se retracèrent mutuellement l'une à l'autre les maux qu'elles avaient soufferts. Antigone racontait le voyage de l'Aulide, et la catastrophe du Cythéron. Isméne racontait à son tour les malheurs de Thèbes, et sur-tout les pensées cruelles qui agitaient Polynice à l'instant où il quitta sa ville natale. « C'était le lendemain du jour où tu sortis du « palais de Laïus, avec mon père aveugle, disait « Isméne. Étéocle avait un air calme, mais ce n'é- « tait qu'en apparence; de temps en temps quelque « chose de sinistre s'échappait de ses yeux. Il venait « seulement d'entourer son front du bandeau royal, « et déja il paraissait dégoûté du pouvoir suprême. « Au moment où les deux frères se séparèrent, Po- « lynice versait des larmes. Il voulut serrer pour la « dernière fois dans ses bras Étéocle, qui le re- « poussa en disant avec une voix concentrée : « Quelle valeur peuvent avoir nos embrassements, « nous qui venons de chasser OEdipe? Nous avons « cessé d'être fils, pourrions-nous être restés frères?» « A ces paroles, ils fondent en larmes, et le remords « entre dans leur ame. Mais Créon, avec un sourire « dédaigneux, leur disait: « Vous êtes bien les di- « gnes fils du faible OEdipe! Vous ne savez être ni

« coupables, ni vertueux! Choisissez donc enfin, et « ne vous livrez pas ainsi à ce trouble éternel. De- « meurez affermis dans vos résolutions, ou, si ce « trône vous embarrasse déja, sortez, allez chercher « OEdipe; maintenant qu'il est aveugle, il saura « peut-être mieux diriger les destinées des hom- « mes. Peut-être il vous pardonnera votre impiété! « Vous, vous lui pardonnerez votre opprobre! »

« A ces mots, Étéocle se retire en silence; et Po- « lynice, s'enveloppant dans son manteau, prend « la route de l'exil. J'étais avec lui; je l'accompagnai « jusqu'à la porte d'Électre, comme je vous avais « accompagnés la veille. Je suis destinée aux tristes « adieux. L'infortuné considérait, en gémissant, « ces temples, ces places publiques, tous ces monu- « ments de Thébes. Hélas! il semblait qu'il quittât « pour toujours les lieux de sa naissance; il semblait « saluer pour la dernière fois sa patrie. Funestes « pressentiments, puissiez-vous n'être jamais réa- « lisés! »

« Tels étaient les récits d'Isméne. Antigone ne veut pas retarder plus long-temps son voyage à la cour d'Argos. Un reste d'espérance est encore au fond de son cœur : hélas! la vierge timide ignorait la puissance de l'ambition sur l'ame des mortels. Isméne l'accompagne, et la confie, en pleurant, aux soins de Pirithoüs.

« Antigone, livrée seule à l'incertitude de ses résolutions généreuses, méditait sur la manière de se présenter devant une cour étrangère. Elle priait les Muses de placer sur ses lèvres les paroles qui persuadent les hommes, et qui font tomber les armes de la main des guerriers. « Voici ce que je dirai « à Adraste, pensait-elle en elle-même : « Illustre « petit-fils de Persée, vous qui êtes célèbre dans « toute la Grèce par votre équité, vous ignorez « peut-être que vous entreprenez une guerre impie. « Thèbes est sous la protection de Bacchus et du « Dieu de Tyrinthe; ses murs ont été élevés au son « de la lyre; ses annales sont toutes remplies de « merveilles. Et qui veut renverser la ville de Cad- « mus?... Mais, disait-elle en se reprenant, dois-je « mêler dans mes discours le blâme de mes frères? « Non, j'ajouterai seulement : « Roi d'Argos, retirez- « vous, et laissez aux Dieux le soin de régler les « destinées des hommes. » Muses protectrices, disait- « elle encore, si vous savez quelque autre parole qui « ait plus de pouvoir sur le sage Adraste, daignez « me les enseigner. »

« Enfin elle arrive à Argos, placée au sommet d'un rocher comme l'aire d'un aigle : seule elle traverse la ville; car Pirithoüs, toujours fidèle aux ordres de Thésée, n'était point entré avec elle. La vierge du Cythéron excite sur son passage la même

curiosité et la même admiration qu'à Athènes et à Thèbes. Comme dans ces deux villes, le peuple, en la voyant, se livre à mille conjectures.

« Lorsqu'elle fut introduite dans les appartements du roi, Adraste était entre ses deux gendres, Tydée et Polynice. L'auguste vieillard paraissait plongé dans une tristesse profonde. Vous avez peut-être quelquefois remarqué, sur les bords du Simoïs ou sur les sommets élevés du Gargare, un chêne antique, dépouillé de son feuillage hospitalier. Les oiseaux du bocage ne vont plus, au printemps, y cacher l'asile de leurs amours, y placer le berceau de leur postérité; il est visité seulement par le vautour, qui vient dévorer sa proie, ou par la vieille corneille, qui ne sait que prédire des malheurs. Néanmoins dans son tronc caverneux le pâtre trouve encore des rayons de miel, luxe modeste de son repas champêtre. Tel était Adraste entre ses deux gendres. Son extérieur austère indiquait les ennuis dont il était dévoré, mais au fond de son cœur étaient de généreux sentiments; et ses lèvres laissaient échapper de douces paroles.

« Dès qu'il vit entrer la jeune princesse, il se leva; un sourire de bienveillance et d'admiration vint se placer sur sa bouche vénérable. Des larmes roulaient dans les yeux de Polynice, qui reconnut à l'instant sa sœur. Le valeureux Tydée lui-même

sentit s'amollir son cœur farouche. « Qui êtes-vous, « dit Adraste, vous qui venez ainsi au sein d'une « ville tout occupée des préparatifs de la guerre? « Êtes-vous la fille d'un de nos chefs? Ou si vous « êtes une divinité descendue de l'Olympe, dites-« le-moi, je vous offrirai des sacrifices. »

« Je ne suis qu'une faible mortelle, répondit An-« tigone, mais je viens parler au nom des Dieux. « Illustre petit-fils de Persée, vous qui êtes célèbre « dans toute la Gréce par votre équité, vous ignorez « peut-être que vous entreprenez une guerre im-« pie. Thèbes est sous la protection de Bacchus et « du Dieu de Tyrinthe; ses murs ont été élevés au « son de la lyre; ses annales sont toutes remplies de « merveilles. Roi d'Argos, retirez-vous, et laissez « aux Dieux le soin de régler les destinées des hom-« mes. »

« Un sombre chagrin respirait dans tous les traits de Polynice; mais Tydée frémissait de rage: un froid dédain s'échappe des plis de son front, et la colère étincelle dans ses regards. « Voilà donc, s'é-« crie-t-il, voilà donc les députés que Thèbes nous « envoie! Jeune fille, livrez-vous à d'autres soins. « Qu'ont à faire les femmes dans la querelle des « guerriers? »

« Prince de Calydon, dit Adraste, pourquoi ces « transports? Écoutons ceux qui parlent au nom

« des Dieux. » Puis s'adressant à Antigone : « Ma « fille, lui dit-il, et pardonnez à mon âge si je vous « nomme ainsi; ma fille, je ne vous interrogerai « point sur votre nom ni sur votre naissance; le ra- « meau de suppliante que vous tenez à la main doit « m'inspirer le respect, et me défendre toute cu- « riosité. »

« Mon intention n'est point de vous celer mon « nom, répond la vierge modeste; je suis Antigone, « je suis la sœur de Polynice. »

« Noble princesse, répond Adraste, je connais « tous vos malheurs. Il est vrai, la guerre qui se « prépare est une guerre sacrilège pour Argos aussi « bien que pour Thèbes. Les Dieux m'en sont té- « moins, je ne l'entreprends qu'à regret! Je n'ignore « pas non plus les maux dont je suis encore me- « nacé. De tous les chefs vaillants qui entourent « mon trône, nul ne me survivra. Je resterai seul. « Douleur sans égale que m'ont prédite de funestes « oracles! Antigone, je n'ai jamais été faible dans « les combats, et cependant mon cœur, pour la « première fois, connaît la crainte. Hélas! on ignore « ce qui se passe dans l'ame d'un roi : elle ne peut « souffrir un soupçon injurieux. Si je refusais de « faire rendre à l'époux de ma fille un trône qui « lui appartient, je serais appelé lâche parmi les « hommes. Tels sont les vieillards, dirait-on, ils ne

« savent pas faire respecter leurs droits; ils préfèrent « la honte aux hasards de la guerre. »

« Lorsque le roi eut cessé de parler, il s'approcha de la vierge du Cythéron; et, la pressant contre sa poitrine, il arrosait de larmes sa belle chevelure. La pieuse fille d'Œdipe gémissait profondément: elle se rappelait le souvenir douloureux de son père sur les rivages de l'Aulide. Pourtant Adraste voulait engager Antigone à rester au sein de sa cour. « Non, « seigneur, répondait-elle; puisque je n'ai pu vous « persuader, mon devoir est de rentrer à Thèbes. « Thèbes est ma patrie; c'est là que reposent les « restes de ma mère; c'est là que je dois accomplir « les dernières volontés d'Œdipe; là sont mes Dieux « domestiques, enfin c'est à Thèbes qu'habite ma « sœur, accablée de chagrin. »

« Souffrez, du moins, dit le roi, que pendant « neuf jours nous célébrions la fête de l'hospitalité. « Vous assisterez aux sacrifices que nous offrirons « aux Dieux: ma fille, croyez-moi, vous pourrez « y assister; car je n'ai qu'une chose à demander « aux Immortels, c'est de nous épargner une guerre « impie. Princesse magnanime, vous êtes venue « ici avec des paroles de paix; ne vous retirez pas « si promptement, on pourrait croire que j'ai rejeté « les prières de la suppliante. »

« Le roi, en parlant ainsi, songeait à profiter de

ce retard pour envoyer à Thèbes un ambassadeur. « Si je réussis, disait-il en lui-même, mon cœur « sera comblé de joie; et la vertueuse Antigone ne « sortira point de mon palais sans de riches présents « pour elle et pour son frère Étéocle. Dieux d'Argos, « réconciliez-vous avec les Dieux de Thèbes! » Telles étaient les secrètes pensées d'Adraste.

« Grand roi, dit la vierge timide, je n'aurais pu « traverser seule une contrée inondée de soldats, et « infestée de brigands. Thésée, l'ancien hôte d'Œ- « dipe, a voulu favoriser les desseins de sa fille mal- « heureuse. Il m'a donné une escorte commandée « par Pirithoüs, dont les exploits sont aussi célèbres « que ceux du héros d'Athènes. Mais, comme il « veut rester étranger à la guerre qui menace tous « les états du Péloponèse, il a défendu à Pirithoüs « d'entrer dans Thèbes et dans Argos. Si je reste ici « durant neuf jours, qui remplira les devoirs de « l'hospitalité envers le généreux Pirithoüs et ses « vaillants soldats? »

« Vous pouvez vous en reposer sur moi, répond « Adraste, les guerriers d'Athènes qui ont protégé « votre pieux voyage recevront tous les honneurs « dus à de fidèles compagnons de Thésée. »

« Antigone se retira dans l'appartement des femmes, où elle fut reçue par Argie, épouse de Polynice, et par Déiphile, épouse de Tydée. Là, elle

apprit comment Adraste avait choisi ses deux gendres. « Un ancien oracle, dit-on à Antigone, an-
« nonçait que les filles du roi d'Argos devaient avoir
« pour époux, l'une un sanglier, et l'autre un lion.
« Cette prédiction obscure, dont Adraste ne pouvait
« pénétrer le sens, lui causait mille inquiétudes
« cruelles. Il ne voyait pas sans une sorte de terreur
« Argie et Déiphile croître et s'embellir sous ses yeux
« paternels. A cette époque, pendant une nuit d'o-
« rage, deux fugitifs se réfugièrent sous un des por-
« tiques du palais. Mais ces deux étrangers, au lieu
« de jouir paisiblement du modeste asile qu'ils ont
« choisi pour se reposer, se disputent avec violence
« quelques poignées de chaume desséché, qui
« étaient restées sous le portique : tant il est vrai que
« les hommes attachent quelquefois leur orgueil et
« leur ambition aux choses les plus viles. Adraste
« entendit ce tumulte; il voulut en connaître la
« cause. On lui dit que deux mendiants s'étaient
« battus pour une place sous le portique. « Ce ne
« sont point des mendiants, s'écrie Adraste; j'ai
« entendu les coups terribles qu'ils se portaient l'un
« à l'autre. Quelques unes de leurs paroles réson-
« naient le long des voûtes, et sont parvenues jus-
« qu'à moi. Certainement ce ne sont point des men-
« diants. » On les amène en sa présence. Il voit que
« l'un est revêtu de la peau d'un lion, et que l'autre

« avait les épaules couvertes d'une peau de sanglier. « Il crut alors reconnaître les gendres qui lui furent « annoncés par les oracles. C'étaient Tydée et Po- « lynice, tous les deux exilés et fugitifs. Tydée, qui « avait la dépouille du sanglier de Calydon, s'était « éloigné des rives fleuries de l'Achéloüs, à cause « du meurtre de son frère, dont il s'était rendu cou- « pable. Polynice, héritier de la dépouille du lion « de Némée, avait quitté sa patrie pour laisser son « frère jouir pendant une année du trône de Laïus. » C'est ainsi que l'on fit connaître à Antigone les détails domestiques de la cour d'Argos.

« Cependant à peine la fille d'OEdipe s'était-elle éloignée d'Adraste, que le roi convoqua le conseil des guerriers pour choisir un ambassadeur. On jette les sorts dans un casque d'airain, on les agite, et la première marque qui s'échappe du casque est celle de l'impétueux Tydée, fils d'OEnéus. Adraste, à cette vue, sent une vive douleur au fond de son ame, car il connaît le caractère bouillant du héros; mais il ne peut s'opposer au sort, et d'ailleurs Tydée est son gendre.

« Adraste réunissait chaque jour au banquet de l'hospitalité, et sa famille, et ses nombreux compagnons, qu'il regardait aussi comme sa famille. Il n'y manquait, en ce moment, que Tydée et Amphiaraüs. Tydée s'était rendu à Thèbes. Amphiaraüs,

prêtre d'Apollon, et instruit des secrets de l'avenir, s'était retiré dans une solitude ignorée, pour éviter de prendre part à cette guerre impie. Mais il n'échappera point à sa destinée; son épouse, la malheureuse Ériphile, ne tardera pas de dévoiler l'asile où s'est caché le prêtre d'Apollon.

« Un jour elle était assise à la table hospitalière, à côté de Polynice: elle considérait avec un œil d'envie le superbe collier qui ornait le cou d'Argie, belle entre toutes les femmes. Cette parure fatale appartint à Hermione, et passa de la famille de Cadmus dans celle d'Œdipe. Polynice, qui l'avait reçue de sa mère infortunée, la donna à la fille d'Adraste, lorsqu'elle lui fut accordée en mariage. Ériphile ne cessait d'avoir les yeux fixés sur cet objet de tous ses desirs, tant il paraissait ajouter d'éclat à la beauté d'Argie. Ainsi elle s'abreuvait en silence du cruel poison de la vanité. Polynice s'en aperçut; et, se penchant du côté d'Ériphile: « Vous avez bien raison, lui dit-il à voix basse, d'admirer le collier « d'Hermione, présent magnifique d'une divinité. « Jadis Vénus le détacha de son cou d'ivoire pour en « parer l'épouse de Cadmus. Chef-d'œuvre dont « rien n'égala jamais la perfection, mille doux « charmes sont restés cachés dans ce tissu merveilleux; car ce n'est pas en vain qu'il a été porté « par la reine des Amours. Ériphile, nulle femme,

« sans doute, n'eut moins que vous besoin d'un « ornement étranger; mais il est bien permis à une « mortelle d'ambitionner une parure que Vénus « elle-même ne dédaigna pas. Croyez-en ma parole, « ce collier est à vous, si vous m'enseignez la retraite « qu'a choisie le poëte guerrier dont Argos réclame « le secours. C'est d'Amphiaraüs que dépend la « victoire; il ne pourra manquer d'approuver que « vous m'ayez révélé un secret auquel tient la gloire « de notre patrie. » Ériphile, séduite par ce discours artificieux, indique, en tremblant, le lieu où s'est caché son époux.

« Adraste cependant soupçonne quelque infidélité; sans doute il desire la présence d'Amphiaraüs, mais il ne veut pas la devoir à une perfidie. Aussitôt il prend sa lyre, et se met à chanter une imprécation contre cette vanité funeste qui perdit si souvent le cœur des femmes. Il peint des couleurs les plus tristes la magicienne de Colchos, appelant tout l'art des enchantements au secours de sa beauté. Il peint Déjanire employant des philtres, et ensuite des poisons, pour fixer le cœur du grand Alcide; enfin il peint Niobé s'égalant à une Déesse, et punie de cet attentat. « Ah! disait-il, les femmes ne pour- « ront donc jamais assez compter sur la puissance « de la beauté; elles voudront toujours y associer les « prestiges de l'art et les recherches de la parure. »

Tous les convives se regardaient entre eux : ils ne pouvaient comprendre ce qui excitait ainsi le courroux du vénérable Adraste. Ériphile soupirait, des larmes roulaient dans ses yeux; elle sentait avec amertume tout l'empire de la vanité sur le cœur des femmes, et son front se colorait d'une vive rougeur. Argie, aux discours du roi, éprouva de même un embarras qu'elle cherchait à dissimuler. La sœur de Polynice promenait ses regards interdits sur l'assemblée; et, chose inouïe! cette vierge si pleine de candeur et d'innocence rougissait aussi, quoiqu'elle fût bien loin, sans doute, de mériter de semblables reproches.

« Le neuvième jour, toute la famille et les nombreux compagnons d'Adraste étaient de nouveau réunis dans la salle du festin. Amphiaraüs, victime de la faiblesse de sa jeune épouse, s'y trouvait aussi : le front chargé d'ennuis, mais décidé à subir son sort, le divin vieillard cachait sous un air calme et paisible toutes les terreurs qui désolaient son ame.

« Je ne sais quelles pensées nous occupent en ce « moment, dit Adraste; mais je crois apercevoir sur « tous les fronts l'empreinte de la douleur. Appe- « lons à notre secours les Muses consolatrices. Faites- « nous entendre, princesse de Thèbes, quelques « uns de ces chants que répètent entre elles les « jeunes filles de l'Aonie. »

« Hélas! répond Antigone, comment pourrais-je « répéter les chants de l'Aonie? Roi d'Argos, en ces « jours de tristesse, ma voix ne saurait exprimer les « accents de la patrie. »

« Alors Amphiaraüs, héritier de la lyre d'Orphée, voudrait célébrer d'abord la gloire des enfants de Pélops, la richesse des coteaux de Prosymne, la fertilité des campagnes qu'arrose l'Inachus; mais il craint de causer quelque peine à la fille d'Œdipe. Il voudrait aussi peindre ces événements mémorables conservés dans les traditions de tous les peuples, faits éclatants qui attestent et la justice et la puissance des Dieux; une race perverse noyée dans les eaux du déluge; les Titans écrasés par la foudre dans les plaines de Phlégra, au pied de ces monts qu'ils avaient follement entassés; mais le poëte divin préfère chercher dans son cœur la peinture des sentiments les plus tendres, des affections les plus douces. Quoique récemment trahi par son épouse, elle lui est chère comme au jour où il la reçut pour la première fois dans sa maison. Sa lyre se monte sans effort sur le mode le plus suave et le plus harmonieux, pour dire toutes les douceurs de l'amour conjugal. Hélas! en effet, il aime toujours la belle Ériphile; mais, il faut l'avouer, une sorte de tristesse respirait dans le son de sa voix. On sentait quelque chose des accents d'Orphée, lorsque, sur

les bords du Strymon, le fils de Calliope redemandait aux échos sa chère Eurydice; ainsi Amphiaraüs produit sur sa lyre les plus touchants accords. Il raconte Hyperménestre exposant ses jours pour sauver ceux de son époux; Alceste consentant à mourir pour le sien. Ériphile gémissait. Le vénérable Adraste retient ses larmes avec peine: il pensait à cette rigueur de la mort qui nous prive des êtres les plus chers. « Sacrifice de la vie, disait-il « en lui-même, tu n'es rien! Que ne puis-je mourir « le premier! mais je suis destiné à survivre à tous, « et c'est ce qui fait ma douleur. »

« Antigone avait abaissé son voile. La vierge pudique pleurait en silence. Ces prodiges de l'amour conjugal ravissaient son ame; et son cœur se laissait doucement entraîner à la pensée d'Hémon. Elle eût trouvé mille charmes à souffrir avec un objet aimé, à se dévouer pour lui; et ces souffrances et ces dévouements de l'amour excitaient toute son envie.

« La pieuse fille d'Œdipe est absorbée dans la « douleur, dit Adraste, parceque le poëte divin n'a « fait entendre que des chants plaintifs. Fils d'Oï- « clée, dites-nous quelque chant joyeux. »

« La poésie et la musique, répond Amphiaraüs, « doivent, avant tout, chercher les routes du cœur; « et le cœur de l'homme ne sait que souffrir. Puis-

« sant roi d'Argos, les Muses méconnaissent le plai-
« sir... »

« Il allait continuer. Tout-à-coup les portes de la salle du festin s'ouvrent avec fracas. C'est Tydée, tout couvert de sang et de poussière. « Mort à « Thèbes, s'écrie en entrant le prince de Calydon, « mort à Thèbes! Je suis allé dans la ville perfide, « j'ai parlé au farouche Étéocle : il m'a accablé d'in-« jures, parceque je lui conseillais de céder un trône « usurpé. Je me suis retiré en frémissant de rage. « Arrivé au lieu où se termine la forêt de Némée, « et où l'Inachus sépare les terres fertiles d'Argos « du territoire de Mantinée, je suis inopinément « tombé dans une embuscade de Thébains. Seul « j'ai soutenu l'effort de cinquante guerriers; j'étais « semblable au terrible Até; mon glaive s'est désal-« téré dans le sang. Mort à Thèbes! Ville de Cad-« mus, tu compteras mes blessures à la lueur de « tes incendies! »

« Adraste ordonne aux femmes de se retirer, et confie la malheureuse Antigone aux soins d'Argie et de Déiphile. Les guerriers restés seuls dans la salle du festin, Adraste dit avec douceur au prince de Calydon : « Tydée, vous n'avez aucun respect « pour la faiblesse. La présence des femmes devrait « cependant retenir vos discours. Dans la force de « l'âge, nous savons mal réprimer nos emporte-

« ments; combien je redoute que vous n'ayez cédé à « la colère! Prince, vos menaces auront irrité l'or- « gueil d'Étéocle. Ah! plutôt, que n'ai-je pu en- « voyer quelque sage vieillard, comme Amphia- « raüs! il eût employé le langage de la persuasion; « et le Thébain, sans doute, eût reconnu les droits « de mon gendre. »

« Le droit, c'est le fer, répond Tydée; la justice, « c'est la mort! »

« Mon fils, dit Adraste, je le sais, les combats « plaisent aux héros; mais craignons que trop d'ar- « deur pour la guerre ne nous rende injustes et « cruels. Voyez deux coursiers maîtrisés l'un et « l'autre par une main puissante: le cri de la guerre « les réjouit; ils se dressent sur leurs jarrets ner- « veux; la tête élevée, ils respirent de loin le bruit « de la bataille. Au son de la trompette de Tyr- « rhène, tous leurs sens sont éveillés; ils secouent « leurs crins flottants; de leur ongle d'airain ils « creusent la terre. Tous les deux ont de la flamme « dans le regard; le mépris du danger habite leur « forte poitrine, et la terreur sort de leurs naseaux « fumants. L'un a été nourri dans les étables de « l'affreux Diomède, qui fut tué par Hercule; l'autre « a été élevé dans les riches haras d'Argos. Le cour- « sier, accoutumé à l'horrible pâture qui lui fut « donnée par les esclaves d'un tyran, a quelque

« chose de féroce dans son courage : il lui faut de la « chair et du sang. Le noble animal qui se désal- « térait dans l'eau des fontaines, et qui paissait les « gras pâturages de l'Inachus, n'est pas moins fier, « n'a pas moins de courage; mais un sentiment gé- « néreux l'anime : c'est la gloire toute seule qui « l'entraîne au péril, et non point le desir féroce du « carnage. Telle est la différence de deux guer- « riers. »

« Je vous comprends, dit Tydée, je vous com- « prends, roi d'Argos. Ainsi vous payez mes ser- « vices avec des outrages! Oui, je suis le coursier « nourri dans les étables de Diomède. Oui, il me « faut de la chair et du sang. Mais c'est la soif de « la vengeance qui me rend féroce. Je le sens, les « larmes de Thèbes peuvent seules apaiser les tour- « ments de mon cœur; les cris des épouses et des « mères désolées peuvent seuls réjouir mes oreilles. « Je veux les plaintes de mille mourants; je veux les « gémissements de tout un peuple. »

« Malheur à moi, s'écrie alors Polynice, malheur « à moi! Je porte le fer et le feu dans la ville qui me « vit naître! Je porte le fer et le feu dans la ville qui « me donna l'hospitalité! Je suis pour tous un sujet « de trouble et de terreur! Barbare destin, tu l'as « voulu ainsi! »

« Cependant il se faisait un grand tumulte à la

porte du palais. C'était l'impie Capanée. Il avait vu revenir le prince de Calydon, et le cri de la guerre avait retenti dans tout Argos. Érinnys secoue ses torches invisibles. On entend comme un sourd gémissement dans l'air. Les mères pressent leurs enfants sur leur sein. Les cavales, dans les étables, témoignent une sorte de souffrance par des hennissements douloureux. Les chiens hurlent dans les maisons comme lorsque, en gardant les troupeaux, ils voient des loups affamés rôder sur les hauteurs. Des nuées de corbeaux s'abattent sur les toits, et demandent la proie qui leur est promise. »

Tirésias, en racontant ces choses, avait l'ame oppressée. Il s'arrête; et, adressant la parole à Daphné : « Ma fille, redis-nous l'hymne de Castor et « Pollux, cet hymne qu'un jour les nations de la « Grèce chanteront en marchant au combat; car « les hommes semblent se plaire encore à répéter les « chants de la concorde, au sein même de la guerre, « comme pour en adoucir les horreurs. Ainsi les « Arcadiens, au milieu du tumulte des armes, « aiment à jouer sur la flûte de Pan les airs cham- « pêtres dont ils font retentir leurs montagnes pen- « dant les loisirs de la paix. Ma fille, la peinture de « l'amitié de deux frères soulagera nos cœurs du

« terrible tableau que j'ai à présenter de la haine « implacable de deux autres frères. »

Daphné obéit à son père. Elle prend sa lyre, et chante l'heureuse destinée de Castor et de Pollux, héros de l'âge précédent, devenus célèbres par leur amitié fraternelle. Ils étaient nés le même jour, et de la même mère; mais l'un tirait son origine du grand Jupiter; l'autre était fils de Tyndare, roi de Sparte. Castor se plaisait à dompter les chevaux; Pollux était invincible aux combats du ceste. Jamais les deux frères ne se quittèrent un seul instant. Ils montèrent ensemble le navire Argo; ensemble ils bravèrent les tempêtes du Pont-Euxin et les écueils des roches Cyanées. Toujours ils combattirent ensemble. Ils coururent les mêmes dangers, et se couvrirent de la même gloire. Le même trépas vint trancher, avant le temps, des jours qu'ils s'étaient mutuellement consacrés; et les vierges de la Laconie menèrent un grand deuil autour du tombeau qui rassembla leurs cendres. Ils étaient descendus dans les royaumes sombres, pour ainsi dire, en se donnant la main; mais ceux qui avaient été si unis pendant la vie devaient être séparés par la mort, par la mort, qui d'ordinaire réunit tous les hommes. Castor seul fut introduit dans les demeures fortunées des Immortels; Pollux devait continuer d'habiter le séjour des ombres. Hélas! il trouvait bien

encore en ces lieux l'image des jeux et des combats qui avaient fait ses délices pendant qu'il jouissait de la douce lumière du jour; mais il n'y trouvait plus le frère qui partagea toutes ses peines et tous ses plaisirs. De son côté, Castor se nourrissait sans aucun goût du nectar et de l'ambroisie que lui servait Hébé, Déesse de la jeunesse. Il passait les longs jours de l'Olympe à regretter son frère; l'immortalité même ne pouvait le dédommager de ce qu'il avait perdu. Les Dieux, touchés d'une amitié plus forte que la mort elle-même, décidèrent que les deux frères, sous le nom de Dioscures, occuperaient tour-à-tour une place dans le ciel, et deviendraient une constellation favorable aux nautoniers.

C'est en retraçant de tels souvenirs que Daphné charmait les ennuis de son père dans les palais de Priam; elle peignait sur-tout avec une douceur infinie la première entrevue des fils de Léda dans les plaines azurées du ciel. Hélène pleurait au souvenir de ses frères; et toute la famille de Priam pleurait avec la sœur de Castor et de Pollux.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ANTIGONE.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. Antigone sort furtivement d'Argos. Entretiens d'Antigone et de Pirithoüs. Ils arrivent dans le lieu où Tydée était tombé dans une embuscade de Thébains. Les femmes de Thèbes venues pour donner la sépulture aux morts. Des brigands troublent les cérémonies funèbres. Pirithoüs près de succomber. Hémon, occupé dans la forêt à couper des arbres pour les bûchers, se précipite au milieu des brigands, et les disperse. Pirithoüs confie Antigone à Hémon. Gages d'amitié entre ces deux héros. Les funérailles continuent. La douleur des femmes de Thèbes devient un vertige. Elles veulent immoler la suppliante du Cythéron. Hémon la protège. Histoire de Phisadia racontée par Pirithoüs. Les femmes de Thèbes se calment et se retirent en silence, sous la conduite du héros athénien. Hémon avec les soldats de Thèbes conduit Antigone au travers de la forêt. Orage terrible. Terreur et pressentiments d'Antigone. L'orage s'apaise. Entretiens d'Antigone et d'Hémon. L'amour dans le malheur. Interruption du récit. Daphné chante l'hymne des tombeaux.

ANTIGONE.

LIVRE QUATRIÈME.

Le soleil venait à peine d'éclairer les sommets de l'Ida, lorsque la famille de Priam se réunit dans l'appartement des étrangers. Le roi se place auprès de son hôte, pendant qu'Hécube et ses nobles filles se rassemblaient autour de la charmante prêtresse d'Apollon; les fils et les gendres de Priam étaient déja répandus dans la salle: tous attendaient avec impatience la suite du récit. Tirésias continua en ces mots:

« Antigone ne demeure pas long-temps auprès d'Argie et de Déiphile; elle se dérobe à leurs embrassements; et, sans attendre au lendemain, se retire hors de la ville auprès de Pirithoüs. Elle avait entendu le cri de la guerre; et, n'ignorant point la trahison de son frère Étéocle, elle s'éloigne d'Argos, dans la crainte que sa présence n'irrite le courroux des guerriers, et n'ajoute encore à la tristesse du vénérable Adraste. Ainsi elle s'était enfuie secrétement, comme l'épouse infidèle qui s'échappe de la demeure de son époux, ou comme la vierge

en proie à un amour coupable, et qui se décide, après mille incertitudes, à franchir le seuil de la maison paternelle. La malheureuse fille d'Œdipe sentait une sorte de honte pour le nouveau crime dont Étéocle venait de se souiller.

« Dès que la nuit est descendue sur la terre, et a enveloppé dans ses sombres voiles tous les enfants des hommes, les innocents et les coupables, la vierge du Cythéron se retire en silence, et veille seule auprès d'une lampe. Elle tenait toujours à la main le rameau des suppliants, lui demandant avec larmes quelque protection et quelque appui. Faible ressource contre le malheur! Quelle confiance pouvait-elle avoir en ce signe vénéré, lorsque son frère venait d'outrager la branche d'olivier? Ah! sans doute la pensée de cet outrage lui inspirait sa douce prière. Le vent qui mugissait sur les sommets du mont Larisse produisait des sons tout semblables à des gémissements prolongés; et l'orfraie faisait retentir sur les toits ses plaintes menaçantes.

« Lorsque enfin le soleil fut venu chasser les ombres, Antigone sortit de son asile, accompagnée de Pirithoüs et des guerriers d'Athènes. « Je suis heu-« reux, lui disait l'illustre compagnon de Thésée, je « suis heureux, ô fille du grand Œdipe! de pouvoir « être encore utile sur la terre. Le peu de jours qui « me restent à vivre ne sont pas entièrement per-

« dus, puisque je protége votre pieux voyage. Jadis,
« hélas! je n'aurais pas été destiné à de si pacifiques
« emplois. Les temps ne sont plus où je soutenais
« de terribles combats contre les Centaures qui vou-
« laient me ravir la belle Hippodamie; les temps
« ne sont plus où, dans ma téméraire audace, je
« ne craignais pas de descendre jusque dans l'em-
« pire des morts. Je fus frappé d'immobilité par le
« Dieu des Enfers, que j'avais justement irrité. Trois
« fois Hécate vint visiter les royaumes sombres, trois
« fois elle remonta sur la terre et dans les cieux
« pendant que je demeurai ainsi, comme une froide
« statue créée par le ciseau d'un sculpteur habile.
« Thésée, mon ami, dont je partageais tous les tra-
« vaux et tous les dangers, Thésée était resté dans la
« même attitude que moi. Mais le héros de Thèbes,
« Hercule, vint nous délivrer l'un et l'autre. Je me
« plaisais alors dans les entreprises les plus péril-
« leuses. Aujourd'hui l'âge a glacé mon sang dans
« mes veines; mes armes commencent à me peser.
« Ainsi le noble coursier des héros, qui s'est trouvé
« avec eux parmi les hasards de cent combats, est
« relégué, aux jours de sa vieillesse, dans les étables
« de la métairie: là, au lieu de l'orge blanche et de
« l'avoine dorée que naguère l'épouse elle-même, ou
« la fille d'un guerrier illustre, ne dédaignait pas
« de lui présenter, il mange tristement l'herbe sé-

« chée dont un esclave peu soigneux fournit avec « épargne sa crèche obscure. Il songe encore, non « sans quelque plaisir, aux périls et à la gloire; mais « son œil ne lance plus des flammes, la terreur « n'entoure plus son cou nerveux : s'il entend re- « tentir au loin l'airain sonore, trompé par son an- « cienne ardeur, il soulève avec peine sa tête pe- « sante, et il agite en vain sa flottante crinière. »

« Roi des Lapithes, dit Antigone avec douceur, « la vie des hommes est changeante, quoique de si « peu de durée. Les Dieux ont donné à tous les âges « un genre différent de gloire. Si le jeune guerrier « brille dans les combats terribles, le sage vieillard « dirige les opinions dans les conseils, soit qu'il s'a- « gisse de gouverner les peuples pendant la paix, « ou de conduire à la victoire une armée nom- « breuse. La force elle-même cède à la prudence. « Mais, reprit Antigone, j'aperçois la forêt de Né- « mée. Écoutez-moi, Pirithoüs, vous savez qu'en « ces lieux le prince de Calydon est tombé dans une « embuscade. Tydée, dont le courage est invin- « cible, a immolé à sa juste fureur tous les soldats « d'Étéocle. Je ne veux point excuser la trahison de « mon frère; mais les guerriers de Thèbes n'ont fait « qu'obéir aux ordres de leur roi; et cependant ils « vont être la proie des loups sauvages et des oi- « seaux du ciel. Prince, dirigeons nos pas du côté

« de la forêt, sur les bords de l'Inachus, entre les « terres d'Argos et celles de Némée. »

« Oui, je vous obéirai, dit Pirithoüs; c'est un de- « voir sacré de donner la sépulture aux morts. »

« Hélas! disait encore Antigone, que de maux se « préparent! Digne commencement de cette guerre « malheureuse! »

« Tels étaient les entretiens d'Antigone et de Pirithoüs. Vers la chute du jour, ils entendirent des coups de hache qui retentissaient dans les profondeurs de la forêt. Bientôt des chants funèbres vinrent frapper leurs oreilles. « Sans doute, se dirent- « ils, la contrée où nous sommes est pleine de piété « envers les morts; et les habitants de ce pays sau- « vage sont occupés du triste devoir que nous « allions remplir. Empressons-nous de les aider à « construire le bûcher des funérailles. »

« Ils ne tardèrent pas, en effet, d'arriver sur une des hauteurs qui dominent le vallon où Tydée fit payer si cher aux soldats thébains le crime de leur roi. Ils virent alors, spectacle lamentable! ils virent des femmes, des enfants, des vieillards, arroser de leurs larmes des cadavres défigurés, couverts de sang et de poussière. Cette faible troupe lavait avec soin les blessures profondes, et cherchait sur ces corps inanimés quelques restes de vie. Antigone reconnut le vêtement thébain; car ce n'étaient point

les habitants de la contrée, mais les pères, les épouses, les enfants, les mères des guerriers morts, qui venaient rendre les derniers honneurs à ces victimes de la perfidie. La pieuse fille d'Œdipe descend de la colline avec Pirithoüs, pour se joindre à ces familles désolées, et les soldats du vieillard se répandent dans la forêt. Hémon, à la tête de quelques Thébains, avait déja fait tomber un grand nombre de vieux ormes et de chênes robustes. Il éprouve une douce joie en voyant les nouveaux guerriers qui s'avancent : « Amis, leur dit-il, je vous « reconnais, vous êtes Athéniens ; c'est vous qui « avez accompagné Antigone dans ses courses pé- « nibles : Pirithoüs, le compagnon de Thésée, est « votre chef. Hâtons-nous d'abattre les arbres de la « forêt, car le nombre des morts est grand. Hélas! « le deuil qui nous accable est dû à la faute de notre « roi ; voilà pourquoi nous sommes en si petit nom- « bre. Il a fallu nous dérober, à l'insu d'Étéocle, « pour accompagner ces femmes, ces enfants, ces « vieillards, que vous avez vus dans le vallon. Géné- « reux Athéniens, que Jupiter vous protége dans « toutes vos entreprises ! »

« Cependant les habitants de la Sicyonie étaient un peuple voué aux plus affreux brigandages : ils avaient convoité la riche dépouille des morts ; et, traversant avec précipitation le territoire de Némée,

ils s'étaient furtivement introduits dans le vallon, par un chemin détourné qui leur était connu. Ils croient n'avoir rien à craindre de ces femmes, de ces vieillards livrés tout entiers à la douleur, et ils se jettent à l'improviste sur les riches baudriers, sur les casques étincelants, sur les fortes cuirasses. Mais Pirithoüs, comptant plus sur son courage que sur ses forces, s'élance en criant d'une voix terrible : « Brigands, vous ne savez imiter que les ex-« ploits des loups et des vautours : il ne s'agit plus « de dépouiller impunément des cadavres, de vio-« ler la religion des tombeaux; votre impiété vous « coûtera la vie. » Il dit, et se précipite au milieu d'eux.

« Leur chef, homme fort et robuste, et dans la fleur de la jeunesse, accourt au-devant du roi des Lapithes, et le renverse du premier choc. Tel est un vieux taureau qui fut le roi de la bergerie : naguère sa corne menaçante défiait ses rivaux jaloux; maintenant il est inhabile aux combats comme à l'amour. Si un loup ravissant pénètre dans le parc où reposent en paix les blanches génisses et les innocentes brebis, le taureau, cassé de vieillesse, ne peut plus les défendre. Le souvenir de son ancienne gloire lui donne un instant de vigueur; il s'avance avec courage contre un ennemi que jadis il eût immolé avec dédain; mais aujourd'hui il succombe

dans un ignoble combat. Le loup s'attache à la gorge du roi de la bergerie, déchire de cruelles morsures son fanon flottant, le terrasse, et exerce ensuite avec sécurité ses hideux ravages. Ainsi Pirithoüs fait de vains efforts: il ne peut seul résister aux nombreux assaillants qui l'entourent ; et la mort est près d'envelopper de ses ailes ce généreux vieillard, noble victime de l'hospitalité. Il ne protégera plus la troupe timide des veuves et des orphelins, qui font retentir l'air de leurs lugubres clameurs. Mais Hémon a entendu le bruit des armes, et les cris des femmes et des enfants. Il se précipite dans le vallon avec la rapidité de l'éclair. Ses Thébains et les Athéniens sont accourus en même temps des différents points de la forêt. Le fils de Créon les précède tous. Il arrive assez tôt pour sauver Pirithoüs : seul il dissipe cette troupe lâche et féroce, comme un vent impétueux chasse devant lui des tourbillons de poussière, comme une froide rafale d'automne enlève les feuilles sèches des arbres.

« Prince de Thèbes, lui dit Pirithoüs, vous venez « de sauver la vie à un chef vaillant; car je ne lais- « serai pas un nom obscur après moi. J'ai vécu avec « les héros d'un autre âge, et je n'étais pas indigne « d'eux; je marchais leur égal. Néanmoins, si vous « n'aviez fait que me sauver la vie, votre victoire

« eût été de peu de valeur. Je ne suis plus qu'une « ombre sur la terre : les jours d'un vieillard sont « tristes; et il est destiné à mourir sans honneur, « quelquefois même dans l'opprobre. Mais vous avez « épargné à des Thébains de nouveaux outrages; « et, grace à votre valeur, ces familles désolées pour- « ront ensevelir en paix ces restes chéris. Je vous « confie l'héroïne du Cythéron, que désormais je ne « puis plus accompagner ni défendre. »

« Roi des Lapithes, répondit Hémon, oui, votre « vie a été glorieuse; je connais vos exploits; votre « nom a retenti dans toute la Gréce; et, lorsque j'ap- « prenais le dur métier des armes, le récit de vos « aventures allumait mon jeune courage. Ah! je « n'ai point encore de renommée; j'ai seulement si- « gnalé ma force contre les féroces habitants des « forêts; Diane elle-même, sur les sommets du mont « Pholoé, a daigné m'instruire. Sans doute à présent « j'aurai trop l'occasion de prouver que mon ame « est au-dessus du danger. Une guerre se prépare, « une guerre terrible: je ne serai point lâche; mais « cette guerre m'est odieuse. »

« Généreux Hémon, dit Pirithoüs, échangeons « nos glaives : le mien m'est inutile; il sera mieux « dans vos mains. Ce glaive a été forgé dans les an- « tres de Lemnos; et c'est Thésée qui me l'a donné. « J'avais juré que je ne le céderais qu'avec la vie; en

« vous l'offrant, je ne fais point outrage à l'amitié : « qu'il soit un gage durable de celle qui doit nous « unir. Le vôtre, Hémon, ne peut être pour moi « qu'un vain ornement; mais il me rappellera le « souvenir du vaillant prince de Thèbes. » A ces mots, ils échangèrent leurs glaives.

« Cependant Antigone, retirée à l'écart, adressait de touchantes plaintes aux aimables divinités qui règnent sur le Parnasse, et qui baignent les blondes tresses de leurs cheveux dans les eaux de la fontaine Castalie. Hémon s'approche d'elle, et lui dit : « Fille magnanime du grand Œdipe, l'illustre Pi- « rithoüs, célèbre entre tous les héros de la Grèce, « n'a pu dissiper une vile troupe d'assassins. Pour « la première fois, le roi des Lapithes allait con- « naître un vainqueur; et quel vainqueur, grands « Dieux! J'ai été assez heureux pour sauver sa vieil- « lesse; le compagnon de Thésée n'a point vu ses « cheveux blancs souillés dans la poussière; mais il « ne peut supporter l'affront que ses armes viennent « de recevoir. Antigone, il vous a confiée à mes « soins; il se croit incapable de protéger désormais « l'héroïne du Cythéron. »

« Vous devez aussi, répondit Antigone, l'appui « de votre bras à ces tristes familles qui sont venues « ensevelir les morts. Prince, ne perdons point de « temps pour achever les funérailles. Posez des gar-

« des, afin que les femmes, les enfants, les vieil-
« lards puissent en sûreté se livrer à leur douleur :
« que d'autres guerriers aillent chercher les arbres
« dans la forêt; et hâtons-nous d'élever le bûcher
« funèbre. »

« Ainsi parlait Antigone. Aussitôt des gardes sont placés aux défilés du vallon; et des soldats se dispersent dans la forêt, pour en apporter les arbres qui ont été coupés. Bientôt les corps sont lavés dans une onde pure, et placés sur le bûcher; le feu s'en empare; des tourbillons de fumée montent en ondoyant dans les airs. Vous eussiez alors entendu un bruit triste et lugubre, formé de chants funèbres, de cris d'adieu, de gémissements, de plaintes, se mêlant au petillement de la flamme qui dévorait les pins résineux et les cadavres des Thébains. La lune, dans les cieux, éclairait cette scène de deuil et de désolation. Lorsque les bûchers se furent affaissés, et que le feu n'errait plus qu'en lueurs bleuâtres sur les arbres à demi consumés, on recueillit les os des morts pour les livrer à la terre.

« Mais, à ce moment du dernier adieu, les gémissements devinrent des lamentations, les plaintes furent changées en hurlements sinistres. Le vallon retentit de cris semblables à ceux de la louve affamée, lorsque, dans un jour d'hiver, elle n'a pu

tromper ni la vigilance des bergers, ni le courage des chiens fidèles : ces cris ressemblent encore aux rugissements de la lionne, lorsqu'elle ne retrouve plus dans sa caverne ses jeunes lionceaux, l'espoir de sa race cruelle. Ainsi, enivrées du vertige amer de la douleur, les femmes thébaines courent comme des insensées. Telles ces Ménades qui, sur les bords de l'Hébre, avaient naguère immolé le chantre harmonieux de la Thrace. Dans leur aveugle fureur, elles dispersent la cendre des bûchers, en couvrent leurs têtes échevelées, saisissent des tisons ardents, restes du feu des funérailles, et les lancent au hasard dans les bocages et parmi les bruyères arides. Au travers de leurs cris confus et inarticulés on distingue quelques paroles terribles, paroles de blasphème contre les Dieux, d'imprécation contre les auteurs d'une guerre sacrilége. Elles vouent aux Furies infernales et le traître Étéocle et le barbare Polynice. Malheureuse Antigone ! quelles furent vos pensées, lorsque vous vîtes l'expression de la douleur changée ainsi tout-à-coup en mouvements de rage? Quelles furent vos pensées, lorsque vous entendîtes murmurer à vos oreilles ces mots affreux : « Immolons la suppliante! que son sang in-
« nocent arrose cette triste poussière, et console ces
« mânes plaintifs! Sang odieux d'OEdipe, tu coules
« dans ses veines! Sang innocent, sang odieux, sois

« utile une fois! Immolons la douce victime, pour « apaiser les ombres des morts, pour satisfaire à la « colère des Dieux, pour rendre le calme à la ville « d'Amphion! Immolons la sœur du tyran qui nous « opprime, la sœur du tyran qui voudrait nous op- « primer! » Quelles furent vos pensées, vierge magnanime, lorsque vous entendîtes des discours si nouveaux? Hélas! ce n'était pas la crainte de perdre la vie qui agitait son cœur, mais seulement la crainte d'amasser un crime de plus sur sa malheureuse patrie. Alors Antigone abaisse son voile, et laisse tomber ses mains, en se confiant aux Dieux immortels.

« Cependant Hémon a vu le danger : sa grande ame a frémi de terreur. Il s'élance, et, jetant à terre son glaive étincelant, son casque ombragé d'une aigrette menaçante, il se place devant la fille d'OEdipe, et s'écrie : « Malheur à moi si j'employais mes « armes contre des femmes, contre des femmes que « la douleur égare! mais, je le jure par les serments « les plus sacrés, la suppliante ne recevra aucune « atteinte tant qu'un souffle de vie animera ma poi- « trine! »

« Les guerriers d'Athènes se disaient entre eux : « Ne sommes-nous pas venus pour accomplir les « saints devoirs de l'hospitalité? » Les soldats thébains disaient aussi en gémissant : « Pourrions-nous

« laisser mourir la sœur de notre roi? » Les enfants et les jeunes filles, repoussés par leurs mères, se réfugiaient dans les bras des faibles vieillards; le tumulte allait croissant. Alors Pirithoüs demande un moment de silence : « Épouses et mères désolées, dit-« il, écoutez ma voix; écoutez, femmes de Thèbes! « Pourquoi sacrifier la suppliante? elle a pleuré avec « vous sur les morts, elle a répandu avec vous l'eau « des lustrations, et vous a aidées à laver les corps de « vos époux, de vos fils, de ceux qui devaient être les « époux de vos filles! Les Dieux, n'en doutez pas, « vengeraient le meurtre de la vierge innocente. Je « le sais trop, ils punissent tôt ou tard les attentats « faits à la justice. Ixion, mon père, ses aventures « sont assez connues, Ixion, fils de Phlégias, en est « un exemple mémorable. Moi-même, Dieux ven-« geurs! n'ai-je pas plus d'une fois porté la peine « réservée à de téméraires entreprises? Femmes de « Thèbes, puisque vous prêtez une oreille patiente « à mes discours, écoutez encore, écoutez le récit « d'une histoire merveilleuse qui a fait quelque bruit « dans la Grèce.

« J'avais une sœur, belle entre toutes les filles de « l'Hémonie; on la nommait Phisadia. Elle entrait « à peine dans l'âge de l'adolescence. Un jour elle « s'égara en cueillant des fleurs sur les bords du « Pénée, et perdit de vue le toit paternel; sa voix ne

« pouvait plus être entendue par ses compagnes, et « la jeune fille se livrait à toute sa douleur enfan- « tine. Lorsque la nuit fut venue, notre mère Clia, « agitée d'une inquiétude mortelle, parcourait les « deux rives du Pénée, suivie de ses femmes qui « portaient des flambeaux; elle cherchait ma sœur « parmi les bocages de lauriers et dans la profon- « deur des forêts; elle l'appelait à grands cris, la « demandait aux divinités des bois et des fontaines; « mais ce fut en vain : Phisadia, bien loin de sa « mère, accablée de lassitude, était tombée au pied « d'un figuier sauvage; le doux sommeil avait fermé « ses paupières. Au lever de l'aurore, une lionne « qui était sortie de son antre pour chercher une « proie s'approche de ma sœur; ses yeux sont rouges « de sang, sa langue essuie avec avidité les bords de « sa gueule sèche et brûlante : déja elle flaire avec « joie sa victime; mais elle sent aussi quelque chose « de sacré qui lui défend d'immoler cet enfant « délaissé. Une sorte de pitié combat en elle le sen- « timent de la faim. Doux charme de la beauté et « de l'innocence, noble figure humaine, seriez- « vous une sauvegarde contre l'indomptable férocité « des terribles habitants des forêts? Peut-être la « reine du désert ne respectera pas long-temps la « jeune fille endormie et livrée aux songes paisibles « de l'enfance. Elle entend les cris de ses lionceaux

« affamés, et semble leur promettre, par un rugis-
« sement affreux, la pâture qu'ils attendent : elle
« agite avec inquiétude sa tête menaçante, comme
« pour s'animer au meurtre de cet être sans défense
« qu'elle voudrait encore épargner. A ce moment
« paraît l'épouse d'Ixion; pâle, éperdue, elle se pré-
« cipite devant la lionne étonnée, s'empare de Phi-
« sadia, qui venait de s'éveiller avec terreur, et l'em-
« porte dans ses bras, sans que le généreux animal
« songe à la poursuivre. »

« Tel fut le récit de Pirithoüs. « Femmes de Thè-
« bes, ajouta-t-il, seriez-vous plus cruelles que la
« lionne nourrie dans les âpres rochers du mont
« Pholoé? Phisadia cependant n'avait pas les mêmes
« droits à la pitié que la fille magnanime du malheu-
« reux OEdipe. Mais quels sont encore ces sinistres
« clameurs et ces rires affreux? Voudriez-vous donc
« ressembler aux tigresses et aux panthères de Bac-
« chus, lorsque, dételées du char, elles se sont en-
« ivrées du fruit de la vigne? »

« A ces mots, Pirithoüs rallie les guerriers d'A-
thènes; et, s'approchant d'Hémon, il lui adresse
ce sage conseil : « Fils de Créon, rassemblez vos
« Thébains, emmenez la suppliante, c'est à vous de
« la protéger; fuyez ces lieux funestes; je resterai ici
« pour contenir ces femmes égarées par la douleur :
« lorsqu'elles ne verront plus la victime, leur fureur

« se calmera; et, à la tête de mes soldats, je les ac-
« compagnerai jusqu'aux portes de Thèbes, en sui-
« vant une autre route que la vôtre. » Hémon obéit aux ordres de Pirithoüs; et, suivi de ses compagnons, il prend, avec Antigone, le chemin de la forêt de Némée.

« Les femmes thébaines poussent de nouveaux cris, mais ce sont les derniers accents de la fureur; les larmes recommencent à couler, et le calme rentre dans leur ame en même temps que la tristesse. Les veuves et les mères désolées, après avoir déposé les ossements dans les urnes, retournent en silence dans la ville de Cadmus; les enfants et les vieillards marchent au milieu d'elles, et les guerriers de Pirithoüs forment une escorte à ce faible troupeau.

« Pendant qu'Antigone et Hémon, suivis des soldats thébains, erraient dans la forêt, sans tenir de route certaine, d'épaisses ténèbres couvrent la terre. Bientôt on entend mugir les vents précurseurs de la tempête, le tonnerre roule son terrible fardeau dans les airs; de formidables éclairs traversent l'obscurité immense; les animaux sauvages font retentir les montagnes de leurs tristes hurlements; les arbres sont brisés par la violence de l'orage. Antigone se voit environnée de mille fantômes: c'est le grand Laïus, assis dans un char de feu;

c'est Jocaste, la plus belle des femmes, amassant autour d'elle des nuages pour cacher toutes ses hontes et toutes ses misères; c'est OEdipe, privé de ses yeux, le front sillonné, les cheveux et la barbe souillés de poussière, exhalant l'odeur de la foudre, et murmurant, d'une voix rauque et inarticulée, les paroles du malheur et de l'opprobre.

« La vierge timide, dans l'abattement de la douleur, parle ainsi à son noble guide : « Fils de Créon, « vous pouvez peut-être me défendre contre la mé- « chanceté des hommes, contre la faim des bêtes « féroces, mais non contre la colère des Dieux. « Voyez comme je marche d'infortunes en infor- « tunes, portant toujours avec moi ce funeste héri- « tage d'OEdipe. Les Immortels veulent poursuivre « jusqu'à la fin le sang dont je suis issue. Qui a pu « tout-à-l'heure inspirer aux femmes de Thèbes une « telle horreur pour ce sang malheureux? et cette « tempête, toute semblable à celle qui éclata sur le « Cythéron lorsque mon père disparut de dessus la « terre, qui l'a excitée? »

« Rassurez-vous, répondait Hémon, souvent la « tempête éclate dans ces solitudes. Cette contrée « est voisine de l'isthme; les vents qui tourmentent « la mer de Tyrrhène et celle de Myrthos viennent « quelquefois essayer ici leur puissance, et se livrer « de terribles combats; mais voici que le soleil se

« dégage lentement du sein des nuages. Antigone, « la clarté du jour vous est rendue, et le calme « renaît; ouvrez votre cœur à l'espérance. »

« Antigone n'entendait point ce que lui disait le fils de Créon, tant son ame était en proie à de lugubres pensées. Dans son anxiété, elle croyait être arrivée à son heure dernière; elle voyait sans peine s'échapper son innocente vie, car elle croyait n'être plus utile aux siens. « Hémon, disait-elle « avec amertume, je recommande à vos soins ma « sœur Isméne. Pour moi, je sens que le terme est « arrivé : sans doute, tout est fini pour la fille d'Œ- « dipe; prince, croyez-en les pressentiments qui re- « posent au-dedans de moi. Oui, maintenant j'ai « épuisé toute la destinée qui m'était promise par « mon père. »

« Elle parlait ainsi, mais le son de sa voix n'exprimait point le sentiment de l'avenir : c'étaient la terreur, les mortelles souffrances de l'ame, qui lui inspiraient de tels discours. Hémon, comprenant bien qu'Antigone se trompait elle-même, en ressentit quelque joie. « Vierge sublime, dit-il, les « Dieux vous ont comblée de mille faveurs; mais « ils ne vous ont point donné de connaître les « choses futures. Antigone, ceux d'entre les mor- « tels qui sont tout entiers à leurs affections, qui « sont faits pour tous les dévouements, ne su-

« rent jamais soulever le voile jeté sur les destinées « humaines : le fils de Saturne n'a pas voulu les « épouvanter; il a cru qu'ils avaient assez des dou- « leurs de chaque jour. Ainsi, vos paroles, je ne les « prends point pour les paroles prophétiques qui « errent quelquefois sur la bouche d'un mourant. « Vivez, Antigone, vivez, vierge aimée des Dieux; « ne vous laissez point aller à ce délaissement de « soi-même, à ce déplaisir de la vie, à ce goût des « mystères de la mort; relevez votre courage abattu. « Il vous reste peut-être encore des sacrifices à ac- « complir. »

« Cependant l'obscurité s'était dissipée, l'orage ne grondait plus que dans le lointain, des nuages d'or et de pourpre flottaient à l'horizon, les fleurs de la montagne exhalaient tous leurs parfums.

« Alors un aimable sourire vint se placer sur les lèvres de la vierge innocente : une joie mélancolique animait son regard, qui s'arrêtait avec un charme inexprimable sur le fils de Créon; et de douces larmes s'échappaient de ses yeux. Elle s'assied sur la pointe d'un rocher; Hémon demeure un instant debout devant elle, puis il se place à ses côtés. Le prince n'osait ni se taire ni parler. Retiré en quelque sorte dans l'intérieur de son ame, il pensait à l'éducation sauvage qu'il avait reçue, au caractère inflexible et ambitieux de son père; il

pensait aussi aux longues infortunes qui l'accablèrent durant ses premières années; il pensait surtout à ces tendres caresses d'une mère, qui sont comme l'image des rapides félicités de la vie, et dont jamais il ne put jouir. Hélas! en effet, sa mère, la touchante Eurydice, était morte en lui donnant le jour. « La femme, disait Hémon en lui-« même, la femme est un être secourable accordé « par les Dieux à l'homme; elle est destinée à en-« chanter tous ses jours, à le consoler dans le mal-« heur, à apaiser ses souffrances. Moi seul, entre « tous les mortels, serais-je donc privé de cet appui? « Ah! si jamais une mère ne m'a fait connaître le « charme de son sourire, qu'une épouse, du moins, « une épouse chérie partage ma bonne et ma mau-« vaise fortune! et que je ne sois pas toujours isolé « sur la terre! »

« Ensuite, s'adressant à Antigone : « Fille magna-« nime d'Œdipe, dit-il avec une voix timide, cet « instant me rappelle quelques uns des instants si « fugitifs de ma première jeunesse. Il m'en sou-« vient, lorsque, au sein des forêts, sur les bords « des torrents, parmi les sites les plus âpres, je me « livrais à de douces rêveries, la pensée d'une « vierge innocente s'emparait de mon cœur; je la « voyais toute remplie de graces pures et naïves, et « animée des sentiments les plus élevés et les plus

« généreux. Je cherchais, oui, je cherchais dans ma « pensée celle que je devais aimer plus que moi-« même. Je desirais, je l'avoue, qu'elle ne fût pas « tout-à-fait sans quelque expérience de la douleur. « Je voulais qu'elle fût disposée aux sacrifices les « plus pénibles, aux plus nobles dévouements; mais « j'aurais voulu en même temps les lui épargner « tous; elle m'aurait consacré son existence, la « mienne n'eût été que pour elle. Mon avenir, mes « espérances, mon courage, mes vertus, mon bon-« heur, j'aurais voulu tout lui devoir. Tels furent « les songes de ma première jeunesse. Fille d'OE-« dipe, je trouve en vous cet être que je croyais sans « réalité, et que je me plaisais à orner de mille per-« fections. Cependant je vous voyais alors; vous vous « embellissiez chaque jour sous les yeux de vos pa-« rents: mais que j'étais loin de soupçonner tous « les trésors de votre ame! c'est votre infortune, « Antigone, qui me les a fait connaître. » Et, après un moment de silence: « Oui, dit-il, je suis digne « de vous; j'ai partagé toutes vos douleurs. »

« Prince, répond Antigone avec émotion, pour-« quoi me dites-vous ces choses? Toutes les paroles « d'une vierge doivent être proférées en présence « de la pudeur. Je n'ai pas un père pour diriger « ma volonté; je n'ai point de mère qui puisse ré-« pondre pour moi. »

« Eh bien, reprend Hémon, orpheline délaissée, « votre sort n'est-il pas entre vos mains? Qu'un « époux remplace les appuis que vous avez perdus; « qu'il soit tout pour vous, vous serez tout pour lui! « Ah! j'en jure par les Dieux immortels; ce n'est « pas l'hymen accompagné des joies folâtres, ce « n'est pas l'hymen environné des jeux et des ris, « qui plaît à mon cœur: c'est l'hymen entouré du « cortége sérieux de l'estime réciproque, de l'affec- « tion mutuelle, des pensées graves et austères. »

« Hémon, dit Antigone, comment songer à fixer « sa destinée lorsque celle de la patrie est aussi « incertaine? Ah! je rougirais si je pouvais conce- « voir en ce moment quelqu'un de ces projets qui « annoncent la paix de l'ame et un esprit rassuré sur « l'avenir. Mais vous, prince, je le sais, vous n'avez « pas les mêmes raisons que moi de dédaigner les « illusions de l'espérance. »

« Vierge magnanime, répond le héros, tous vos « devoirs sont accomplis envers la patrie, envers « votre famille, et, si vos vertus ne suffisent pas « pour expier les fautes du sang malheureux de « Laïus, je redoute peu cette sorte d'anathème dont « vous vous croyez sans cesse menacée. Tout mon « bonheur serait de supporter avec vous le poids « terrible qui vous épouvante, malgré votre cou- « rage. Oh! que bien volontiers j'habiterais avec

« Antigone ou la cabane d'un pâtre, ou la hutte « d'un pêcheur! que bien volontiers je mendierais « avec elle le pain de la pauvreté! Le mépris même « des hommes ferait ma joie. Antigone, je ne suis « pas étranger non plus à l'infortune. Et sur-tout « combien n'ai-je pas à rougir de l'odieuse ambition « de mon père? »

« Prince, dit-elle en gémissant, ne voyez-vous « pas que je suis comme ces génisses à qui le ber- « ger n'impose jamais le joug, parceque, dès leur « naissance, il les a destinées aux sacrifices? Hémon, « ne songez point à vous lier à mon sort. Les infor- « tunes qui vous poursuivent sont des infortunes « qui doivent finir: les miennes, plus terribles, « tiennent en quelque sorte à mon existence. Je suis « née dans le malheur, je dois vivre, et, sans doute, « hélas! mourir dans le malheur. Le malheur est le « tissu même de ma vie. Hémon, cherchez une « épouse qui plaise à votre père; les Dieux veulent « que nos parents reçoivent de nous leur appui et « leurs consolations. Cherchez une épouse qui puisse « s'abandonner aux riantes séductions de l'espé- « rance: qu'elle aime à sourire aux enchantements « de la poésie; que les Muses lui apprennent leurs « plus doux secrets pour charmer les peines de votre « vie. Mais il est des misères qui flétrissent le cœur; « Hémon, que votre épouse n'ait pas le cœur ainsi

« flétri par cette adversité qui ne laisse aucune res-
« source au courage : l'imagination alors perd son
« éclat et sa fraîcheur ; les pensées austères et sé-
« rieuses sont elles-mêmes sans attrait ; on n'a plus
« de goût que pour les choses tristes ; on ne semble
« se plaire que dans la douleur. Hémon, oubliez la
« fille d'OEdipe. »

« Le visage d'Antigone était inondé de pleurs, et sa noble figure avait une expression sublime au-dessus de la nature humaine ; on y découvrait l'amour le plus élevé et les sentiments les plus généreux. Illustre famille de Priam, vous tous qui m'écoutez, instruits de ce que la beauté peut acquérir de ravissant par l'impression d'une haute pensée, vous ne sauriez vous peindre encore ce qu'était Antigone en ce moment où sa destinée tout entière se présentait devant elle. Entraîné par un sentiment que les paroles ne peuvent rendre, Hémon tombe aux genoux de la vierge magnanime : « Antigone, lui dit-il, quel est cet ascendant que « tu exerces sur moi ? Oui, je sais que tu es une « mortelle ! Nous avons les mêmes aïeux ; je t'ai vue « croître dans le palais de ton père ; j'ai connu l'heu-« reuse femme qui t'a nourrie de son lait ; et moi-« même, plus d'une fois, je t'ai donné le doux nom « de sœur. Mais, je t'en conjure, dis-moi quelque « chose qui soit d'une mortelle. »

« Alors Antigone, s'inclinant sur le fils de Créon, et l'entourant de ses bras innocents, comme s'il eût été son frère : « Prince, lui dit-elle, quels que soient « les sentiments qui reposent dans le cœur d'une « vierge, elle doit garder le silence. La parole a je « ne sais quelle force inconnue qui nous entraîne « au-delà de nous-mêmes, elle est comme un lien « mystérieux qui nous engage plus que nous ne « le voudrions. Ah! ne mettons aucun obstacle à « l'accomplissement de nos devoirs. Mais qu'ai-je « besoin de le dire? Pourrais-je ne pas aimer celui « qui a jeté les yeux sur moi, dans l'abyme de maux « où j'étais plongée avec ma famille infortunée; « celui pour qui les terribles calamités de mes pa- « rents n'ont pas été un objet d'éloignement et « d'horreur? Lorsque tous nous abreuvaient d'ou- « trages, toi, Hémon, tu nous prodiguais dans ton « cœur ta noble compassion, tu avais pitié de nos « souffrances, tu desirais unir ton sort à celui de la « fille du malheur. Oui, je t'aime, et que ne m'est- « il permis de te le prouver! Hémon, vous me don- « niez autrefois le doux nom de sœur; ah! donnez- « le-moi encore, soyez toujours mon frère. Œdipe, « à ses derniers moments, a connu l'amour de son « Antigone pour le fils de Créon. »

« Hémon, en écoutant ces paroles, versait des larmes abondantes. « Ne t'afflige pas, reprend An-

« tigone, écoute encore : Œdipe a connu mon « amour; il n'en a point été irrité, non, il n'en a « point été irrité. Il a craint qu'il n'y eût entre nous « une barrière éternelle : et cette crainte agitait son « ame à l'instant même où il recevait toutes les révé- « lations de la tombe. Il me disait, oh! il m'en sou- « vient bien ; il me disait que je serais pour Créon, « ou l'héritière du sang des rois, ou la fille de l'in- « ceste; et son cœur paternel ne pouvait supporter la « pensée que son Antigone fût exposée à une pareille « alternative. Il voulut, avant de mourir, m'appren- « dre combien il faut peu se confier aux promesses « de l'espérance; il voulut me montrer comme tout « passe, le bien et le mal. Ainsi, avec une tendre « sollicitude, il attirait mon ame vers le véritable « avenir, vers cette autre vie où rien n'est passager, « où l'on est exempt de malheur, lorsque l'on est « exempt de faute. »

« C'en est assez, s'écrie Hémon d'une voix op- « pressée ; c'en est assez, noble fille, il me suffit de « savoir que tu m'aimes. Oui, Antigone, je le sens à « présent, si vous eussiez pu consentir à devenir « mon épouse, je n'aurais peut-être pas supporté cet « excès de bonheur. Hélas! j'ignorais que l'homme « n'était pas né pour de grandes félicités; j'ignorais « que les larmes et la douleur fussent son seul par- « tage. Eh bien, Antigone, ma vie sera comme la

« vôtre, une vie de sacrifice; et, dans cet oubli de « moi-même, que vous m'avez enseigné, je trou- « verai le véritable soulagement à mes peines. Ainsi « vos vertus deviendront en quelque sorte les mien- « nes; et nous serons du moins unis par cette asso- « ciation intime de pensées généreuses et de senti- « ments élevés. Ah! j'embrasse avec joie ce moyen « de lier encore ma destinée à celle de l'être le plus « parfait qui ait jamais existé. Oui, je t'appellerai « toujours ma sœur; mais, à ce titre, je te consacre, « dès à présent, mon existence tout entière. Tu seras « l'objet de toutes mes actions, tu seras mon unique « but, et mon unique modèle. »

« Pendant qu'il parlait ainsi, sa voix altérée décelait le trouble de son ame. Antigone n'osait regarder le fils de Créon : elle pleurait aussi; son cœur était en proie à mille douceurs et à mille amertumes. « Antigone, dit le héros, y a-t-il sur la terre deux « mortels plus malheureux? »

« Hémon, répond la vierge, ne parlons plus de « nos maux, n'usons pas notre courage à creuser « nos propres infortunes. Peut-être l'avenir nous « réserve-t-il, dans ses mystérieux trésors, quelque « félicité inconnue! Mais cet opprobre de la nais- « sance, mais cette haine de deux frères, qui m'en « délivrera? Qui me délivrera de ne pouvoir pleurer « sans honte les déplorables auteurs de mes jours?

« Et ces paroles prophétiques de l'homme des desti-
« nées, ces paroles qui ont acquis la sanction de la
« mort, la solennité des tombeaux, qui les ôtera de
« mon sein? »

Ici Daphné, s'approchant de Tirésias: « Mon
« père, lui dit-elle, vous êtes ému, je le vois; vous
« avez besoin de repos : laissez-moi répéter l'hymne
« des tombeaux, que je chantais à Thèbes, lorsque
« Antigone, pour obéir aux ordres d'OEdipe, se
« rendit avec sa sœur Isméne dans le lieu obscur et
« retiré où Jocaste attendait les honneurs funèbres.
« Sans doute, mes chants ne pourront pas adoucir
« l'impression de la douleur que vous avez fait naître;
« ce sera néanmoins une sorte de soulagement, car
« souvent tout ce que l'homme desire, c'est de chan-
« ger de tristesse. »

A ces mots, la prêtresse d'Apollon prit sa lyre; et, pendant qu'elle cherchait dans sa mémoire les paroles qu'elle avait dites autrefois, elle préluda par une harmonie douce et plaintive qui semblait promener l'ame parmi les souvenirs d'un autre âge. D'abord elle peignit la vie sous l'emblème d'un exil rapide. Le voyageur, sur les rives étrangères, charme les fatigues de la route par la pensée de la patrie : tantôt sa vue s'arrête avec tristesse sur les arbres dont l'ombre ne protégea point son berceau; tantôt

elle s'égare au loin sur de vastes plaines qu'il ne connut jamais, sur des montagnes qui paraissent le séparer des lieux où sa mère lui donna le jour. Ainsi l'homme reste comme étranger sur la terre; il rêve sans cesse à un bonheur qui le fuit, à une patrie inconnue d'où il se sent en quelque sorte exilé. La prêtresse d'Apollon ouvrit ensuite la porte des Champs-Élysées, mille fois plus beaux que les jardins des Hespérides, et gardés par de chastes nymphes plus belles mille fois que les Hespérides elles-mêmes. Puis, avec une voix toute pleine de grace et de douceur, elle peignit la rencontre d'OEdipe et de Jocaste dans ces champs fortunés. « Les « voilà, disait-elle, les voilà qui errent au sein de « ces bosquets merveilleux formés d'arbustes im- « mortels. Ils se racontent les chagrins et les misères « de la vie. Leur ame en est encore tout agitée, car « ils ne jouiront du repos que lorsque tout leur sang « aura expié leur crime. Ah! filles d'OEdipe, disait- « elle encore, comme si elle eût été en présence « d'Antigone et d'Isméne, filles d'OEdipe, les mys- « tères de la justice des Dieux sont voilés à mes « regards. »

Daphné se tut. Toute la famille de Priam versait des larmes abondantes. La belle Cassandre, d'une voix émue, demande le détail des cérémonies de l'expiation au tombeau de Jocaste. La fille de Tiré-

sias s'empresse alors de raconter les libations de lait et de miel, la boucle de cheveux coupée par Antigone sur le front de son père, et attachée à l'urne funèbre avec des guirlandes de fleurs; elle redit les paroles d'adieu proférées trois fois avant de quitter le monument; elle dit le prodige du serpent qui vint se repaître des libations, et qui s'était ensuite retiré doucement dans son antre.

La famille de Priam ne se lassait point d'écouter les récits de Tirésias et de Daphné; mais le roi, religieux observateur des moindres devoirs de l'hospitalité, faisait trêve à son attention, pour engager ses hôtes à prendre quelque repos.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ANTIGONE.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Pressentiments sur Troie. Tirésias reprend son récit. Guerre de Thèbes. Premiers combats. Veille de la dernière journée. Augures menaçants. Imprécations. Apprêts du siège. Les sept portes. Les sept chefs thébains et les sept chefs argiens. Sacrifice magique d'Amphiaraüs. Entretiens d'Hémon avec ce chef qui est englouti vivant dans la terre. Antigone et Ismène dans la ville. Le siège. Capanée frappé de la foudre. Tydée attaque la porte Proétide. Mort de Ménalippe qui la défend. Hyperbius à la porte Néitide. Il sort pour attaquer les Argiens. Hémon et Étéocle se précipitent avec lui hors de la ville. Tydée y pénètre. Hémon refuse le combat avec Parthénopée qu'il trouve trop jeune. Parthénopée tué par Étéocle. Douleur d'Atalante, et imprécations que profère cette mère désolée, en mourant avec son fils. Polynice et le vieillard Lasthénès. Mort du chef thébain. Dévouement de Ménécée. Hémon rentre dans la ville pour s'opposer aux ravages que Tydée y exerce. Combat des deux chefs. Mort furieuse de Tydée. Activité d'Étéocle et de Polynice. Différence des deux frères. Les Argiens plient. Le vieil Adraste dans son camp retranché. La bataille se prolonge pendant la nuit, au sein même d'une tempête qui annonce le courroux du ciel. Guerre de malédiction. Combat des deux frères dans l'horreur des ténèbres et de la tempête. Leur mort. Le ciel reprend sa sérénité. La victoire est à Thèbes. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Orphée et Eurydice.

ANTIGONE.

LIVRE CINQUIÈME.

Le vieillard thébain, resté seul avec Daphné, lui disait : « J'aurais mieux fait, ma fille, de ne « point céder aux prières du roi. Mes récits renou- « vellent toutes mes douleurs, et font naître en moi « mille pressentiments pour l'avenir. Je ne puis me « trouver, sans une tristesse profonde, au milieu de « cette famille florissante de Priam. Elle, qui prend, « hélas! un intérêt si vif aux malheurs de Thèbes, « ignore tout-à-fait à quels maux elle est réservée « elle-même. Je suis affligé de cette prospérité qui « va finir. La malheureuse Cassandre déja laisse « échapper quelques paroles prophétiques qui ne « seront que trop tôt expliquées. Hièr encore, n'as- « tu pas entendu, ma fille, comme elle chantait je « ne sais quelles prédictions du vieux Nérée, pas- « teur des troupeaux de Neptune? Le bruit des « chars, le cliquetis des armes, les cris des mourants, « un grand empire détruit, des guerriers égorgés, « des femmes traînées en esclavage, voilà ce que « disaient les chants de Cassandre. Ma fille, as-tu « remarqué qu'à tous ces tableaux confus elle joi-

« gnait, au hasard, les noms des enfants de la « Grèce? Mes discours, je n'en puis pas douter, sont « pour quelque chose dans ces inquiétudes mor- « telles de la belle Cassandre. Jusqu'à présent, du « moins, j'ai pu me réfugier en quelque sorte dans « le souvenir d'Antigone, de cette vierge magna- « nime qui fut ta compagne; mais demain, je n'au- « rai à entretenir mes nobles hôtes que de guerres « et de batailles. Ne dois-je pas, en effet, rappeler « les principales circonstances du siége de Thèbes, « et du combat des deux fils d'Œdipe? »

« Mon père, répondait la prêtresse d'Apollon, je « sens votre peine; néanmoins je vous conseille de « ne point interrompre votre récit : seulement évitez « les détails, ne faites point le dénombrement des « guerriers, ne dites que ce qui est nécessaire pour « faire comprendre la suite de cette histoire fu- « neste; et, pour ne pas prolonger vos ennuis, pour « éviter de la fatigue à nos hôtes illustres, hâtez- « vous d'arriver à la dernière journée de cette guerre « impie. »

Tirésias se rendit aux conseils de Daphné; et le lendemain, dès que la famille de Priam fut réunie, le divin vieillard continua en ces mots :

« Antigone était rentrée dans la ville de Cadmus, accompagnée d'Hémon et des guerriers thébains.

La troupe lamentable, conduite par Pirithoüs et par les soldats d'Athènes, était aussi rentrée, et avait arrosé de ses larmes le seuil de la porte Néitide. Le roi des Lapithes, toujours fidèle aux ordres de Thésée, s'était retiré aussitôt dans la noble cité de Minerve.

« Puissant monarque de l'Asie, vous savez les funérailles de Jocaste. Daphné vous a redit l'hymne des tombeaux; elle vous a raconté la cérémonie de la boucle de cheveux, le prodige du serpent, les libations de lait et de miel. Aujourd'hui, je ne vous entretiendrai que de la guerre des sept chefs et des malheureux enfants d'OEdipe.

« Déja des combats terribles s'étaient donnés au pied du mont Phicéus, que le Sphinx a rendu célèbre, dans les plaines fertilisées par les ruisseaux qui descendent du Cythéron, parmi les gras pâturages de Lerne. Déja cette vallée immense, où les murailles de Thébes s'élevèrent au son de la lyre, avait été couverte de morts; déja les ondes du Dircé et de l'Ismène avaient été teintes du sang de mille guerriers.

« Mais les peuples impatients, las d'une guerre sans issue, demandent à grands cris que cette querelle soit terminée en un jour, ou par le combat des deux frères, ou par une bataille générale et décisive.

« La veille de ce jour, jour affreux qui aurait dû ne pas naître, le soleil se leva au milieu des présages les plus sinistres : les oiseaux du ciel volent avec inquiétude dans les airs, en poussant des cris plaintifs; les animaux sauvages hurlent au fond des forêts; les chevaux et les cavales gémissent dans les étables. Le divin Amphiaraüs, du côté des Argiens, et moi, du côté des Thébains, l'un et l'autre le front ceint du laurier d'Apollon, l'un et l'autre entourés de victimes, nous nous préparons avec douleur à remplir un ministère de malédiction. Nous prenons les augures, ils sont menaçants des deux côtés. Les vigoureux taureaux égorgés rendent un sang noir, et leurs entrailles fumantes inspirent l'horreur; le feu du sacrifice refuse de consumer les victimes. Il reste une génisse fauve, destinée à l'impitoyable Érinnys. Alors commencent les imprécations; alors Amphiaraüs voue aux Dieux infernaux, et la ville de Cadmus, et ses habitants, et l'injuste Étéocle, qui veut priver son frère du trône paternel; alors moi-même je voue aux Dieux infernaux, et le camp des Argiens, et les nombreux guerriers qui le remplissent, et l'impie Polynice, qui vient porter le fer et le feu dans le sein de la patrie. Justes Dieux, vous agréâtes, sans doute, les imprécations des deux peuples! La génisse fauve fut consumée à l'instant. Les Argiens évoquent

ensuite le génie de Thébes; les Thébains, à leur tour, évoquent le génie d'Argos. Noble famille de Priam, je ne vous dirai point les injures, les menaces, qui accompagnèrent ces évocations terribles. Desir sacrilége de la vengeance, tu dictais toutes ces paroles : c'est toi qui dévoilas, en ce moment, des crimes ensevelis jusqu'alors dans l'ombre et le silence; c'est toi qui voulus faire rougir les enfants des crimes de leurs pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération! Noble famille de Priam, chastes épouses, vierges pudiques, qui m'écoutez, ne craignez pas que je souille vos oreilles de discours si nouveaux.

« Les Argiens avaient nommé sept chefs pour attaquer à-la-fois les sept portes de Thébes; les Thébains nomment sept chefs pour défendre chacune des portes. La Renommée a sans doute porté jusqu'à vous les noms de ces guerriers célèbres; mais vous ignorez peut-être les dispositions de l'attaque et de la défense.

« Tydée s'était placé devant la porte Proétide; Capanée, devant la porte d'Électre; Hippomédon, devant la porte Ogygienne; Parthénopée, devant la porte Néitide; Amphiaraüs, devant la porte Homoloïde; Polynice, devant la porte Crénée; Adraste, devant la porte Hebdome. Dans l'intérieur de la ville, les sept chefs thébains tirent au sort les

postes qu'ils doivent occuper. Trois fois la porte Crénée échut à Étéocle, trois fois les habitants de la ville de Cadmus repoussèrent une telle impiété. Je proposai de ne point jeter le sort sur la porte attaquée par Polynice, et d'en confier la défense à un chef désigné. Cet avis fut adopté avec joie. Hommes aveugles, qui croyez vous garantir de l'impiété par cette vaine précaution, comme si cette guerre n'était pas en elle-même une guerre toute sacrilége! Mais les justes Dieux sauront bien se jouer de votre prudence pusillanime: lorsqu'on est décidé au crime, il faut être décidé aussi à toutes les suites du crime. Ménalippe est opposé à Tydée; Polyphonte, à Capanée; Mégarée, à Hippomédon; Hyperbius, à Parthénopée; Étéocle, à Amphiaraüs; Lasthénès, à Polynice; Créon, à Adraste. Je ne vous décrirai point les emblèmes qui décoraient les armes de tous ces chefs vaillants, dignes, pour la plupart, de se signaler dans une meilleure cause; je ne vous peindrai point leurs casques éclatants, et les aigrettes menaçantes qui les faisaient distinguer au loin: je ne dirai point tous les détails de ces affreux combats: je rassemblerai seulement sous vos yeux tous les traits qui peindront le mieux cette guerre odieuse, cette sorte de guerre civile; car, vous le savez, tous les peuples de la Grèce forment comme une seule et même famille.

« La nuit couvrait la terre; la triste Hécate s'était levée sur l'horizon, et éclairait d'une lumière douteuse toute la campagne de Thèbes. De temps en temps, des nuages noirs venaient couvrir d'un voile épais le disque argenté de la lune. Alors les feux des troupes argiennes offraient seuls quelque clarté, mais une clarté sinistre, et dessinaient comme une ceinture de mort autour des remparts thébains; et du sein d'un profond silence il sortait des sons inarticulés, semblables à des voix gémissantes; il y avait une odeur de soufre répandue dans l'air; le présage de mille maux accablait tous les cœurs, et la nature elle-même paraissait être dans une attente lamentable.

« Amphiaraüs, assis devant son camp, considérait la porte Homoloïde, gardée par Étéocle, et vers laquelle il devait diriger son attaque. Il voyait avec effroi cette inquiétude secrète qui régnait de toute part, ce tourment qui semblait sortir même des objets inanimés. Il fit, en tremblant, un sacrifice à la Terre. Ce sacrifice magique ne rassura point son ame: « Dieu de Délos, dit-il en lui-même, vous « aviez promis à votre grand-prêtre qu'il ne serait « pas obligé de combattre dans cette guerre; ah! « daignez me ravir à la lumière. Et vous, mère « commune des hommes, vous à qui je viens d'of- « frir des sacrifices expiatoires, ouvrez-moi votre

« sein. » A ces mots, il attelle lui-même ses nobles coursiers à son char, sur lequel il place les victimes qu'il vient d'égorger; et, incertain du parti qu'il va prendre, il s'y place lui-même. Il s'avance vers la porte Homoloïde, et fait le tour des murailles de la ville; ses coursiers marchaient lentement. Ainsi, le cœur rempli d'angoisses, et livré tout entier aux plus noires pensées, Amphiaraüs semblait se laisser conduire au hasard; les rênes flottaient dans ses mains mal assurées. Les gardes vigilantes, placées au haut des tours, examinaient avec étonnement le vénérable vieillard, revêtu des bandelettes sacrées, le front couvert de la tiare des grands-prêtres, et entouré de victimes, sur le char où il était tristement assis. « Il continue ses funestes conjurations, « disaient les Thébains: voyez cet air prophétique; « le malheur et l'effroi reposent à ses côtés; il est « environné comme d'une lueur livide, et de sinis- « tres éclairs brillent dans ses yeux. A la clarté dou- « teuse de la lune, on dirait un fantôme évoqué du « fond des Enfers, et qui peut soutenir à peine les « ténèbres transparentes de la nuit. Qu'un de nos « guerriers sorte, et aille à la rencontre de ce chef « mystérieux; qu'il l'invite à se retirer, ou qu'il « emploie la force pour l'éloigner des murs d'Am- « phion! »

« Étéocle ordonne au vaillant Hémon de sortir de

la ville. La porte Homoloïde roule avec fracas sur ses gonds pesants. Monté sur son char, et revêtu de ses armes, Hémon franchit le seuil vénéré; et, s'avançant vers le magnanime fils d'Oïclée: « Prêtre « d'Apollon, lui dit-il, votre présence alarme les « habitants de Thèbes; ils n'ignorent point votre « science des formules puissantes, et ils craignent que « vous n'invoquiez contre eux quelque divinité en- « nemie. Prêtre d'Apollon, retirez-vous! Les Thé- « bains souffrent assez de maux; je vous en sup- « plie, n'en attirez pas sur eux de plus grands « encore. »

« Non, répondit Amphiaraüs, non, je ne fais « point de conjuration contre la ville infortunée de « Cadmus. J'erre sans projet autour de ces murailles « élevées au son de la lyre d'un poëte divin. Jeune « guerrier, j'ai été instruit dans l'art de prédire l'a- « venir; mais l'avenir n'existe plus: il n'y a plus « maintenant ni crainte, ni espérance; nous som- « mes tous comme sous le poids d'un anathème. « Chacun se sent frappé dans sa patrie, dans ses « affections les plus chères: le deuil est dans toutes « les familles; et chaque famille me paraît participer « en quelque sorte de cette destinée obscure et fu- « neste qui poursuit le sang d'OEdipe. Une main « divine est étendue sur les nations de la Grèce: « c'est un mystère de vengeance et de mort qui s'ac

« complit. A Argos, comme à Thèbes, une douleur « intime et profonde, une tristesse sans mesure, ré- « gnent au fond de tous les cœurs.

« Hier, pendant que je prenais, avec les chefs « d'Argos, un repas qui sera peut-être le dernier « pour moi, un aigle a enlevé ma lance. J'ai accepté « avec joie ce présage; il me confirmait la promesse « que me fit Apollon de me dispenser de cette guerre « odieuse, de cette guerre qui ne ressemble à nulle « autre. L'aigle a ensuite laissé retomber ma lance, « qui s'est enfoncée dans la terre fertile, et qui s'est « changée en laurier, dernier témoignage, sans « doute, de l'honneur qu'Apollon veut que l'on « rende à son grand-prêtre. Oui, ma fin est pro- « chaine. Jeune guerrier, ce n'est pas volontiers que « je suis venu contre Thèbes. La trahison de mon « épouse, la belle Ériphile, m'y a forcé. Ah! je sens « au-dedans de moi une secrète terreur, comme ces « terreurs que l'on verse dans l'ame des initiés, aux « mystères d'Éleusis, pour éprouver leur courage. « Il me semble que la mort habite déja ma poi- « trine. Ce n'est point la crainte des hasards qui me « cause de telles angoisses. Regarde-moi, j'ai des « victimes sur mon char, j'ai les vêtements de grand- « prêtre, une mitre couvre mon front; mais je suis « guerrier aussi, et je puis à l'instant même revêtir « la cuirasse et le casque, et armer mon bras d'un

« glaive menaçant. Mes armes jamais n'ont trompé « mon courage. Écoute encore, jeune guerrier, « écoute; ne crains pas d'approcher de moi : je sais « que tu es le généreux Hémon; je sais que tu aimes « la pieuse fille d'OEdipe; je sais que les plus no- « bles sentiments sont dans ton cœur. Les malheurs « qui te sont réservés touchent mon ame, Un seul « instant tu t'es confié aux séductions de l'espé- « rance; mais bientôt tu as compris ce que l'expé- « rience seule enseigne à ceux qui ont vécu de longs « jours. Courage, magnanime jeune homme! con- « tinue de consacrer ta vie aux mâles vertus, aux « généreux sacrifices! Ne t'importune point de la « pensée de l'avenir; accomplis tes devoirs. Hélas! « je ne puis le dissimuler, tu auras besoin de toute « la force de ton ame. Ce que les Dieux exigent de « toi n'est point un dévouement ordinaire. C'est sur « les sombres bords qu'Orphée retrouva son Eury- « dice; c'est aussi sur les sombres bords que tu sa- « lueras du nom d'épouse celle qui, sur la terre, « est déja l'épouse de ton choix. Quel homme pou- « vait, en effet, espérer que la vierge sublime fût la « compagne de son sort? Toi-même, Hémon, t'en « croyais-tu digne? et, au fond de ton ame, n'as-tu « pas dit qu'un tel bonheur était au-dessus de ton « attente? Réjouis-toi cependant : à cause de tes sen- « timents élevés, tu suivras de près les pas de ton

« épouse future, lorsqu'elle sera enlevée à la douce « lumière du jour. »

« Il finissait à peine, et, Dieux immortels! un abyme s'ouvre devant le char du grand-prêtre. Le ciel était en feu, la terre exhalait des flammes. Les chevaux épouvantés se cabrent et reculent; mais le vieillard auguste, les animant du geste et de la voix, les invite à descendre dans ce chemin nouveau. « Adieu, Argos, dit-il, je ne te verrai plus; « adieu, ville de Thèbes, que je considère pour la « dernière fois; adieu, noble prince! Et toi que j'ai « aimée au-delà de tout, trop faible Ériphile, adieu! « Sache que, sur les sombres bords, tu seras encore « l'objet de mes regrets! » Ses chevaux, cependant, poussaient des hennissements douloureux. Une fumée épaisse sortait du gouffre profond; il en sortait aussi une vapeur de soufre: on vit encore quelques instants la belle figure du vénérable vieillard. Plein de sérénité, il semblait sourire au fils de Créon, en le saluant d'un geste amical. Il disparut ainsi, tout semblable à ces apparitions merveilleuses produites par les paroles d'une Thessalienne savante dans l'art d'évoquer les morts. La terre s'était refermée aussitôt. Ce lieu semblait comme brûlé par un incendie; on l'eût dit embrasé de la chaleur d'un vaste bûcher; ou plutôt on l'eût pris pour un de ces champs de Phlégra qui fument encore

de la foudre. Tout le sol d'alentour était devenu mobile: telle, sur les bords de la mer, cette arène infertile que l'on remue à la hâte pour y ensevelir de malheureux naufragés. Les roues du char d'Hémon s'enfonçaient jusqu'au moyeu dans la terre; et ses coursiers vigoureux, en s'enfonçant eux-mêmes, y creusaient avec peine de profonds sillons.

« Le prince Thébain, frappé d'étonnement, adressait au grand-prêtre des adieux qui ne pouvaient parvenir jusqu'à lui qu'en traversant la terre. Il serait sans doute encore resté long-temps immobile, sans des cris qui, retentissant de tous côtés, l'arrachèrent à sa rêverie. Les Argiens, devant leurs tentes, les Thébains, du haut des tours de la ville, avaient vu la mort merveilleuse du fils d'Oïclée. Quels temps furent plus féconds en prodiges? Naguère OEdipe a disparu au milieu d'un orage; et voilà Amphiarüs qui s'enfonce dans le sein de la terre! On doutait de la réalité de cette scène lugubre; on n'osait se fier à ses sens; on craignait d'avoir été trompé par ce jour incertain et douteux de la lune. Mais, peuples infortunés! ce n'est que le commencement de prodiges plus extraordinaires et plus funestes. Un nuage de feu couvre la ville de Cadmus, et s'étend sur toute la campagne d'alentour; des gerbes de flammes sortent des som-

mets du Cythéron. Le mont Phicéus paraît tout embrasé. On entendait dans les airs comme un cliquetis d'armes; on entendait même le cri des combattants, le râlement des mourants, et les sifflements des serpents d'Érinnys: tous les éléments semblaient rentrer dans le chaos. Les Thébains ouvrent leurs sept portes; les Argiens sortent de leurs tentes; tous ensemble crient vers le ciel. Terre de Cadmus, on eût dit que la funeste semence des dents du dragon hérissait de nouveau tes sillons terribles. Terre de Cadmus, vas-tu de nouveau dévorer cette moisson lamentable?

« Hémon rentre dans la ville, et raconte une partie des paroles d'Amphiaraüs. Les guerriers apprêtent leurs armes. Les femmes, les vierges, les vieillards, les enfants, remplissent les temples.

« Antigone et sa sœur Ismène, retirées dans le palais d'OEdipe, se disaient leurs mutuelles inquiétudes et leurs trop faibles espérances. Le cœur de l'homme est inépuisable en ressources pour se déguiser un sinistre avenir. Les deux infortunées, seules au milieu de ces appareils de combats, croyaient encore que leurs frères finiraient par entendre la voix du sang. Néanmoins elles ne s'aveuglaient pas tout-à-fait sur l'excès de leur malheur; elles savaient trop l'orgueil des fils d'OEdipe, cet orgueil qui se révolta si fort contre l'opprobre et la

misère. De noirs pressentiments venaient agiter leurs ames. Isméne sur-tout succombait à la douleur, et elle s'étonnait toujours de plus en plus du courage de la pieuse Antigone. Elle lui demandait, avec larmes, quel appui leur restait. « Hélas! disait-« elle, qu'avons-nous à faire dans de si grandes « calamités? Que peuvent deux vierges timides? « Étéocle pourrait peut-être nous faire sortir de « Thèbes; nous nous réfugierions à Athènes. Cette « ville a voulu rester étrangère à la guerre: son « prince, le vaillant Thésée, vous a déja reçue à sa « cour, ô ma sœur! il ne craindra pas d'accueillir « les deux filles d'OEdipe. »

« Isméne, lui répondait Antigone, nous devons « nous abandonner à la clémence des Dieux immor-« tels. Pourquoi irions-nous chercher ailleurs le « repos qui fuit tous les nôtres? C'est sur-tout dans « les dangers que nous devons être fidèles à la pa-« trie. Les épouses et les mères restent pour soigner « ceux qui partagent leur couche ou qui leur doi-« vent le jour; elles restent pour apprêter le repas, « pour laver les blessures, hélas! et pour ensevelir « les morts. Ainsi les femmes d'Argos remplissent la « tente du vénérable Adraste. Quant aux vierges, « elles demeurent sous la protection des Dieux do-« mestiques; elles demeurent pour préparer les « choses nécessaires aux blessés, ou pour veiller

« dans les temples des Dieux immortels, et tâcher « de fléchir leur courroux. »

« Savez-vous, disait Isméne, quels maux la guerre « traîne après elle? Savez-vous les dangers que « court une vierge solitaire et délaissée? Les épouses, « du moins, ont un motif; et d'ailleurs elles sont « protégées par leurs époux. »

« Ma sœur, répondait encore Antigone, les Dieux « veillent sur l'innocence. »

« Je n'ai pas assez de force, reprenait Isméne, je « n'ai pas assez de force pour les circonstances af- « freuses où nous nous trouvons. Comme le héros « cherche les dangers, comme l'aigle place son aire « sur les rocs escarpés, ou s'élève dans la région « des orages, toi, ma sœur, tu sais t'imposer de ri- « goureux devoirs; tu ne connais que les hautes « pensées, ton ame ne sait exister qu'au milieu des « dévouements et des sacrifices. Ah! du moins, « prends pitié de ma faiblesse; permets-moi d'espé- « rer. Hélas! tous mes vœux étaient si faciles à ac- « complir, que je les forme encore au-dedans de « moi avec quelque confiance. Il me semble que les « Dieux ne peuvent pas refuser de m'accorder le « peu que je leur demande. Le bonheur le plus « simple, la condition la plus modeste est ce qui « me convient. J'aime par-dessus tout la douce des- « tinée de la colombe, qui vit cachée au fond des

« forêts : elle est heureuse sans charmer les bocages « de l'harmonie de ses chants. Je n'envie point le « sort du cygne, qui ne sait faire entendre ses ac- « cents mélodieux qu'à l'heure de sa mort. Ma sœur, « laissons aux hommes les choses éclatantes de la « vie ; laissons-les acheter la gloire au prix de leurs « sentiments les plus chers. »

« Qui t'a dit, répliquait Antigone en souriant « avec une douceur infinie, qui t'a dit que je ne « saurais pas me contenter de cette sorte de félicité « obscure que tu desires pour toi? Mais les Dieux « ne nous ont pas donné le choix d'une vie calme « ou d'une vie agitée. »

« Isméne pleurait. Alors Antigone reprit en ces mots : « Ma sœur, tu soupires, je vois des larmes « dans tes yeux ; sans doute quelque secret repose « au fond de ton cœur. Mais pourquoi me célerais- « tu des chagrins particuliers qui viennent aug- « menter en toi la douleur des maux de la patrie? » En parlant ainsi, la voix de la vierge magnanime était légèrement altérée, et annonçait une tendresse inexprimable.

« Hélas! répond Isméne, comment oserais-je en- « tretenir Antigone de peines qui lui furent tou- « jours si étrangères? Ma sœur, je vous l'ai dit, votre « ame habite une région trop élevée pour moi. Vous « êtes au-dessus de toutes les faiblesses ; vous dédai-

« gnez le joug des affections domestiques; et peut-« être vous ne concevez même pas le charme que « l'on peut trouver à vivre dans un autre. » Elle se taisait de nouveau; mais encouragée par un sourire aimable d'Antigone, sourire plein de bienveillance et en même temps de mélancolie, Isméne entoure de ses bras le cou de sa sœur; puis, la flattant de caresses timides, comme une jeune fille qui veut obtenir quelque grace de sa mère, elle fait, en rougissant, l'aveu de l'amour qu'elle a conçu pour Acis, beau jeune homme né dans l'opulente Cyrrha, et que, dans des temps plus heureux, elle vit pour la première fois à une solennité des Muses.

« Antigone, émue d'une douce compassion, et répondant aux caresses de sa sœur: « Non, lui dit-« elle, non, mon ame n'habite point une région si « élevée; non, je n'ai point de mépris pour le joug « aimable des affections domestiques. Je comprends « toute la félicité que l'on peut trouver à vivre dans un « autre que soi-même. Je sens, oui, je sens le charme « qu'il y aurait à partager sa bonne et sa mauvaise « fortune avec un époux selon son cœur, à appuyer « son existence sur la sienne, à lui confier sa destinée « tout entière. Noble, plein de sentiments généreux, « il sait s'oublier; il sait, puisqu'il le faut, renoncer « à son amour même. C'est le malheur qui me l'a

« offert; c'est la mort, sans doute, qui nous donnera « l'un à l'autre. »

« Dieux! s'écrie Isméne, pardonne, ô ma sœur! « je t'admirais; mais que j'étais loin de connaître « toute l'étendue de tes sacrifices! » Antigone rougit à son tour; l'envie de justifier en quelque sorte sa sœur à ses propres yeux avait entraîné la vierge magnanime au-delà de ce qu'elle voulait dire. Elle ajouta ensuite quelques paroles d'espérance; car, dans son cœur généreux, l'espérance n'était tout-à-fait éteinte que pour elle-même.

« Tels étaient les entretiens des deux sœurs dans le palais d'OEdipe, et pendant le silence de la nuit. Les Thébains veillaient aussi. Les chefs faisaient la revue des dépôts d'armes, et préparaient tout ce qui était nécessaire pour soutenir les attaques des Argiens. De longues pièces de bois, des blocs énormes de pierre, étaient placés derrière les portes des remparts; les chars destinés aux attaques du dehors étaient rangés sur les places publiques: on distribuait aux coursiers une nourriture abondante. Étéocle, avec une activité incroyable, visitait tous les postes, animait les soldats, et donnait tous ses soins aux préparatifs de la défense. Les Argiens, de leur côté, craignaient de se livrer au repos, et Polynice ne montrait pas une moindre ardeur pour assurer les succès du siége. Le ciel cependant con-

tinuait de se montrer irrité. Des tonnerres effroyables grondaient dans le lointain. A de profondes ténèbres succédaient tout-à-coup des lueurs sinistres et prolongées, semblables à des torches que l'on agiterait dans le fond d'une caverne. Redoutables Euménides, étaient-ce vous qui, vous livrant à de funestes joies, exécutiez dans les airs vos danses odieuses?

« Lorsque l'aurore pâle et livide s'éleva sur l'horizon, les sept chefs s'avancèrent contre la ville. Ici, on voyait le superbe Tydée, couvert d'une armure moitié grecque et moitié barbare, entasser, auprès de la porte Proétide, des branches sèches que lui-même avait liées dans la forêt, ensuite y mettre le feu, pendant qu'une grêle de pierres et de flèches pleuvait sur lui du haut des murailles. Là, on voyait Hippomédon assiéger, avec non moins de fureur, la porte Ogygienne. Chaque chef faisait de son côté des efforts différents.

« Capanée s'écrie : « Je franchirai les murailles ! « Dieux de l'Olympe, on dirait que vous voulez au- « jourd'hui protéger la ville perfide; mais Jupiter « lui-même ne la garantirait pas de ma fureur. Oui, « je défie celui qui tonne au haut des cieux! »

« Ainsi parle l'impie, et, soulevant une échelle énorme que dix guerriers auraient eu peine à dresser, il l'appuie contre les murs. Soldats d'Argos,

peuples de Thèbes, vous fûtes frappés de surprise! Mais l'étonnement se change en terreur pour les Thébains, lorsqu'ils voient Capanée au sommet des murs élevés. Les fléches avaient glissé sur sa cuirasse, les pierres avaient rebondi sur le vaste bouclier dont il couvrait sa tête. Son glaive redoutable brille dans sa main comme l'éclair qui traverse une nue obscure, comme un météore précurseur de mille fléaux. Les soldats qui gardaient les tours élevées, pâles, éperdus, s'enfuient en jetant leurs armes. Capanée, debout sur la muraille, et semblable à un Titan, reste immobile sur ses jarrets nerveux; il proméne autour de lui des regards terribles, et pousse un cri de désolation et de mort qui retentit par toute la ville. « Race hideuse d'OE-« dipe, s'écrie-t-il, ton jour est arrivé! Nous allons « voir ce que feront les Dieux! » A ces mots, il arrache des blocs de pierre, et écrase la foule éperdue des Thébains; mais l'impie ne jouit pas long-temps de son triomphe: un foudre parti du marchepied de Jupiter vient le frapper. Le corps du géant fume un instant du tonnerre qui lui a ravi le jour; et il tombe du sommet des remparts, pareil à un chêne renversé par l'orage.

« Cependant Tydée continuait d'assiéger la porte Proétide. Déja les ais d'un bois de chêne réunis par de fortes bandes d'airain sont à moitié consumés

par le feu. Tantôt le farouche Étolien attise la flamme avec le fer de sa lance, tantôt il pousse d'un bras vigoureux un frêne énorme contre la porte, qui rend de sourds gémissements. Enfin les ais embrasés tombent, les fortes bandes d'airain fléchissent, et les débris de la porte continuent de brûler dans le foyer de l'incendie, qui gagne les pièces de bois et les chars entassés derrière. « Je puis donc « enfin me venger! s'écrie le prince de Calydon. « Satellites du tyran, reconnaissez ce Tydée qu'il « n'a pas craint d'outrager! il avait bien raison de « vouloir ma mort! Femmes et filles de Thèbes, je « vous épargnerai la vie, parceque je veux de belles « esclaves pour aller puiser l'eau dans les fontaines « d'Argos! Mais où est Polynice? qu'il vienne! « Voici le chemin que je lui fraye vers le trône. »

« Il dit, et il appelle à grands cris l'époux d'Argie. Polynice accourt; son cœur est ému de douleur et de pitié, en revoyant, pour la première fois, au travers, pour ainsi dire, d'un rideau de flamme, l'intérieur de la ville qu'il avait quittée, couvert de la malédiction de son père. Un soupir sortit de sa poitrine oppressée, quelques larmes échappèrent de ses yeux, et il resta immobile, absorbé dans les plus funestes pensées; il lui semblait entendre comme une voix intérieure qui lui criait: « Jamais « tu ne régneras sur la race vaillante de Cadmus! »

« Non, dit-il à Tydée après un instant de silence, « non, je n'entrerai point le premier en ennemi « dans la ville qui m'a vu naître. »

« Tydée l'écoute à peine, et il s'élance. Déja il a franchi le seuil embrasé; d'autres guerriers se précipitent à sa suite. Des torches ardentes sont jetées dans les maisons, pendant que le fer immole les soldats de Thébes. Tydée, pareil au dieu Mars, se rassasie de vengeances. Impatient de ce qu'il ne trouve point d'ennemi digne de son courage, il égorge avec dédain ce peuple obscur qui voudrait en vain se soustraire à ses coups. Ménalippe fait des prodiges de valeur pour défendre la porte qui lui fut confiée; il meurt de la main du prince de Calydon, qui se réjouit d'avoir privé de la lumière du jour le vaillant fils d'Astracus. Les soldats de Ménalippe tombent autour de leur chef: les infortunés veulent du moins soustraire son corps sanglant aux outrages d'un vainqueur barbare; c'est en vain: le vaillant Tydée s'empare du cadavre, et le remet à ses compagnons. Les maisons retentissent de cris et de hurlements. La malheureuse ville de Cadmus est en proie à mille terreurs; l'incendie menace ses palais et les temples de ses Dieux; ses citoyens sont immolés sans pitié sur le seuil même de leurs demeures : un nuage noir l'enveloppe comme d'un voile funèbre. La tempête qui

bouleverse les éléments; les cris confus qui retentissent au loin, semblables à une mer agitée venant se briser contre d'affreux récifs; le petillement des flammes : tout est terrible, tout annonce la colère des Dieux, la destruction, la mort.

« Le vaillant Hyperbius, qui défendait la porte Néitide, impatient de ne point voir un ennemi dont il entendait les féroces clameurs, avait ordonné d'ouvrir cette porte, et s'était précipité dans la campagne; Étéocle et Hémon s'y étaient précipités avec lui. Déja plus d'un Argien et plus d'un Thébain avaient mordu la poussière : Hyperbius lui-même, victime de sa témérité, était tombé percé d'une multitude de flèches.

« Parthénopée, dans la fleur de la première jeunesse, et beau comme une nymphe des bois, à la vue des héros thébains s'avance, et brûle de signaler son courage en combattant contre eux. « Qui « êtes-vous? dit le généreux Hémon. Seriez-vous la « fille chérie d'une belliqueuse Amazone? Retirez-« vous, vierge charmante; vous êtes faite pour or-« ner les solennités des Muses, et non pour vous « mêler aux jeux sanglants de Mars. »

« Je ne suis point une vierge timide, répond le « guerrier; je suis un adolescent plein de force et « de courage. Mon quinzième printemps vient de « naître; je me suis échappé des bras de ma mère

« Atalante, parceque je me lassais de poursuivre « dans les forêts les animaux sauvages : j'ai cherché « la gloire des héros, et Adraste m'a ordonné d'atta- « quer les enfants de Cadmus qui voudraient « échapper par la porte Néitide. La beauté qui pare « quelquefois le visage des jeunes hommes n'est « point un signe de faiblesse. Calaïs était beau, et « il fut distingué entre les vainqueurs des Bébrices. « Hylas, qui fut le compagnon d'Alcide, était re- « nommé par sa beauté, et il partagea les fatigues et « les dangers de l'invincible fils d'Alcméne. Quels « hommes furent plus beaux que Castor et Pollux, « dont les noms sont devenus si célébres parmi les « nations de la Gréce? Et vous-même, ô jeune héros! « votre beauté frappe tous les regards. »

« Aimable adolescent, lui dit Hémon, je ne sau- « rais tirer le glaive contre toi. Pense aux larmes « que répandrait ta mère, si tu venais à périr. »

« Prince, répond Parthénopée, pourquoi as-tu « pitié de ma jeunesse? pourquoi mon sang te coûte- « t-il plus à verser que celui de mille autres guer- « riers? et pourquoi les larmes de ma mère t'inspi- « rent-elles plus de compassion que les larmes des « autres mères? Ah! ces cruels hasards de la guerre « sont-ils autre chose qu'une suite funeste de morts « prématurées? Thébain pitoyable, je te remercie « néanmoins; je reconnais le sentiment qui te fait

« tenir un pareil langage. Si tu avais du mépris « pour ma jeunesse, tu allumerais ma colère, et je « voudrais me venger; mais reçois ma main en « gage d'amitié, et puissé-je un jour, sur les mon- « tagnes d'Arcadie, t'offrir les présents de l'hospita- « lité! Je vais toutefois essayer mon courage contre « des guerriers moins redoutables. »

« A ces mots, les deux chefs se séparent. Hémon, averti en ce moment des ravages que Tydée exerce dans Thèbes, y rentre pour sauver la ville, ou pour mourir, s'il le faut, de la main du prince de Calydon. Cependant Parthénopée cherche à se distinguer par quelque action qui signale d'une manière glorieuse ses premières armes. Mais il n'a plus la même assurance; cette sorte de pitié que vient de lui montrer le noble fils de Créon a amolli son courage. Il commence à sentir toutes les terreurs de Mars. Il se précipite avec quelque peine au sein de la mêlée sanglante. Ce ciel d'airain qui, semblable à la voûte d'un vaste tombeau, couvre la ville aux sept portes, ce jour lugubre répandu sur toute la campagne, lui paraissent alors être pour lui seul un présage menaçant. Son effroi augmente encore, lorsque, non loin de lui, il aperçoit le roi même de Thèbes, Étéocle à la forte cuirasse. Toute sa vigueur semble l'abandonner; il voudrait fuir, mais la honte le retient : il regrette amèrement les forêts où

s'écoulèrent les jours de son enfance; ses beaux yeux sont humides de larmes, il songe avec anxiété à sa mère Atalante. Il ignore, hélas! qu'elle soit si près de lui : pleine d'une inquiétude mortelle, lorsqu'elle avait appris que son fils imprudent ne l'avait quittée que pour tenter les périls de la guerre, cette mère malheureuse était accourue pour le soustraire aux combats meurtriers, pour lui faire un rempart de son corps. Hélas! il sera trop tard : déja l'infortuné est aux prises avec le redoutable fils d'Œdipe. Le jeune chef, par sa légèreté et par son adresse, se soustrait quelques instants à son funeste destin; mais enfin il succombe, il reçoit une large blessure dans le flanc: il tombe sur ses genoux défaillants; ses yeux roulent dans les ombres de la mort, sa bouche murmure un dernier adieu à la vie. Il est étendu sur la terre, pareil à la fleur des champs qu'un orage aurait détachée de sa tige et jetée au loin, décolorée et flétrie. Dieux puissants! quel spectacle pour sa mère! Pâle, échevelée, elle arrive au moment où son fils exhalait le dernier soupir; elle accuse, dans son injuste douleur, les Arcadiens d'avoir laissé périr leur compagnon, le fils de Méléagre.

« La Nymphe du Ménale, vêtue comme une Amazone, ressemble à Bellone ou à Pallas. Elle relève le guerrier, le presse contre son sein maternel,

le pose sur son char, et se place à ses côtés. Là, elle contemple encore d'un œil stupide la blessure du beau jeune homme, et s'élance au milieu du torrent de la bataille. Les héros s'égorgent autour de son char, où elle reste immobile, les yeux toujours attachés sur le visage de son fils. Enfin son courage s'allume: d'une main sûre, elle lance des flèches qui toutes donnent la mort. Quand elle a immolé un assez grand nombre de victimes obscures, elle veut choisir un guerrier célèbre entre tous les Thébains, en attendant qu'Étéocle vienne s'offrir à ses coups. Alors elle aperçoit le roi de Thèbes lui-même, entouré d'Argiens qu'il précipite dans les royaumes sombres, comme le moissonneur fait tomber sous sa faucille tranchante le blé mûri par la douce chaleur du soleil. « Cruel fils d'Œdipe, « lui crie-t-elle, mon glaive est altéré de ton sang! « Ah! ne crois pas que je ne sois qu'une femme; je « suis une mère désolée. Barbare, tu peux bien « combattre une femme, puisque tu n'as pas craint « d'employer tes forces contre un enfant. Tu n'aurais « pas vaincu ainsi Méléagre. » Elle dit; et brandissant un énorme javelot, elle le lance contre Étéocle. Le javelot traverse l'épaisse cuirasse; mais il ne fait qu'une légère blessure au chef irrité, qui s'approche, avec un sourire dédaigneux, de la vaillante Amazone. Le combat n'est pas long-temps incertain:

Étéocle, après avoir écarté, par sa force indomptable, les coups qui lui sont portés, s'élance, le glaive à la main, et enfonce le fer étincelant dans le sein de l'héroïne. Elle tombe à côté de son fils. Les rênes échappent de ses mains, et ses fidèles coursiers demandent en vain le signe qui doit les guider. C'en est fait, elle rassemble ses forces épuisées pour prononcer ces paroles d'une voix expirante : « Je « suis satisfaite, puisque je meurs de la main qui « m'a ravi mon fils. Ah! si tu n'étais pas Étéocle, je « te prierais de réunir dans un même tombeau ma « cendre à la cendre de cet enfant que j'ai nourri « de mon lait; je te donnerais pour rançon de cette « double dépouille tous les trésors que renferme « mon palais : mais une mère peut-elle adresser sa « prière à un impie sur qui repose la malédiction « paternelle? Homme odieux, va je ne te demande- « rai rien; tu es voué à la colère des Immortels : il « ne te sera permis d'accomplir aucun de tes des- « seins! Non, tu ne rentreras point à Thèbes! Impie, « attends une mort digne de ton impiété. » Le casque de l'héroïne s'était détaché de sa tête charmante; ses yeux jettent un éclat terrible avant de s'éteindre dans les ombres de la mort. L'expression de la vengeance, mêlée sur sa figure avec tout ce que la beauté et la tendresse ont de plus touchant, confond Étéocle de terreur et d'admiration. Cette

mère et ce fils, étendus à côté l'un de l'autre sur le même char, et dont il se reproche en cet instant le trépas cruel, lui font éprouver quelque chose des premières angoisses de la mort. Il sent de nouveau le poids de la malédiction paternelle. Plein d'effroi, il commence à se regarder comme un coupable poursuivi par la colère des Dieux : il reste ainsi absorbé dans les plus sinistres pensées en contemplant ces deux belles et nobles victimes, sur lesquelles on retrouve encore les traces de la vie. L'immobilité de leurs traits n'a rien ôté à l'éclat de leur beauté, mais il en sort je ne sais quoi de menaçant et de sinistre. Telle fut, dit-on, la fille de Phorcus, Méduse aux cheveux de couleuvres, lorsqu'elle fut outragée dans le temple même de Minerve.

« Étéocle s'enfuit; et, dans le sein du carnage, il croit échapper aux tourments qui déja déchirent son cœur.

« Polynice, de son côté, n'exerce pas de moindres ravages. Lasthénès, près de la porte Crénée, avait péri sous ses coups. Lasthénès, né à Orchomène, ville des Myniens, vivait au sein de l'abondance avec sa jeune épouse; car, après avoir mené une vie pleine de dangers, dans sa vieillesse il s'était donné une compagne, pour goûter enfin un repos acheté par mille fatigues. Mais l'homme est insatiable de gloire. L'oisiveté bientôt

devint insupportable à Lasthénès; et, lorsqu'il apprit que la guerre s'était allumée entre Thèbes et Argos, il ne put résister au desir de s'illustrer une dernière fois dans les combats meurtriers. Il se rangea sous les drapeaux d'Étéocle, parcequ'une ancienne alliance unissait les Myniens avec les peuples de la Cadmée. Il ne tarda pas à se repentir de sa témérité, et à comprendre qu'il n'y avait point de renommée à acquérir dans une telle guerre. Il se sentit alors comme enveloppé aussi dans ce vaste filet de malédiction qui s'étendait sur les nations de la Grèce; et la vieillesse pesa sur lui de tout son poids. C'est ainsi qu'épouvanté des nouveaux périls où il s'était engagé, son bras affaibli ne portait que des coups sans vigueur, et ne lançait que des traits inutiles, lorsque Polynice, après avoir fait un affreux carnage des Myniens, arrive à leur chef, et le renverse d'un premier coup. Le vieillard tombe sur le timon; embarrassé dans les rênes, il roule sous les pieds des chevaux, qui se cabrent, et reculent afin de ne pas écraser leur maître. Polynice aussitôt descend de son char, pour donner la mort à l'infortuné; mais Lasthénès, d'une voix suppliante, dit ces mots au chef inexorable : « Ne te souvient-il « plus, Polynice, que je t'ai reçu naguère dans mes « palais? Tu étais fugitif: je ne pensais point que « nous dussions nous rencontrer sitôt, et dans de si

« affreux moments pour moi; cependant je te com-
« blai de tous les honneurs que l'on doit à un hôte
« illustre. Épargne mes cheveux blancs; fais plus,
« aide-moi à me relever, et à remonter sur mon char.
« Je me retirerai, avec mes Myniens, du sein des
« batailles sanglantes; et puisse Jupiter t'accorder la
« victoire! Reçois pour prix de ma vie les nombreux
« trésors que j'ai acquis par tant de travaux et tant
« de gloire. »

« Eh! malheureux, répond Polynice, que viens-
« tu me parler d'hospitalité? Tu ignores donc
« comment un fils d'Œdipe sait payer un bienfait?
« Vois la guerre odieuse où j'ai précipité Adraste.
« Que viens-tu encore me parler de victoire? Insensé!
« il n'y a point de victoire pour ceux que Jupiter a
« flétris de sa haine. Vieillard, je veux t'apprendre à
« si mal choisir tes hôtes! » A ces mots, il détourne ses yeux secs; et, comme saisi de démence, il enfonce son fer homicide dans la poitrine de l'homme généreux qui l'accueillit aux jours de l'exil; puis il va porter ailleurs mille morts.

« Tels étaient les dignes exploits des deux fils d'Œdipe. Plusieurs Thébains vaillants avaient également trouvé le trépas, auprès de Lasthénès, en combattant pour leurs foyers. Polyphonte faisait un horrible carnage dans le camp des Étoliens, restés sans chef par la mort du géant Capanée. Mégarée

et Hippomédon se disputaient, avec des succès divers, la porte Ogygienne. Créon soutenait courageusement les efforts d'Adraste, qui cherchait à s'emparer de la porte Hebdome.

« Inspiré par l'amour de la patrie, le généreux Ménécée, celui qui donna le premier à Créon le doux nom de père, venait de concevoir un magnanime dessein. Il se précipite vers la porte Homoloïde, se la fait ouvrir, et, couvert de bandelettes noires, il cherche le lieu où Amphiaraüs avait été englouti. Un ancien oracle disait que le sacrifice volontaire d'un noble Thébain épargnerait de grands malheurs à la ville de Cadmus. Sur la foi de cet oracle, Ménécée dévoue sa tête au salut de sa patrie. Mais le sol qui s'était ouvert pour recevoir le fils d'Oïclée refuse une seconde victime. Ménécée erre tristement et sans armes parmi ces sillons terribles que les bataillons d'Argos craignent de fouler, même dans la fureur des combats. Nulle part la terre raffermie ne s'ouvre sous ses pas. Alors il se jette au milieu des guerriers ennemis, leur livrant sa vie sans la défendre. Les Argiens écartent leurs rangs pour laisser passer le généreux Ménécée.
« C'est un illustre Thébain, se disaient-ils entre
« eux, qui se dévoue pour sa patrie : refusons-lui la
« mort. Épargnons la victime expiatoire de Thèbes!
« que le mal demeure sur l'héritage malheureux

« d'OEdipe! » Ainsi Ménécée ne pouvait accomplir son sacrifice. Cependant la tempête allait toujours croissant. Le soleil éclairait à peine le carnage au-dedans de la ville et hors de ses murs. Des flèches innombrables se croisaient dans les airs, et volaient frapper au hasard. Enfin un javelot lancé du haut des murailles vient, en s'égarant, frapper le fils de Créon, qui tombe au pied du laurier d'Amphiaraüs. « Puisse, dit-il en mourant, puisse mon trépas « épargner à la cité sainte les maux qui suivent une « guerre impie! » Il expire en arrosant de son sang le laurier du prêtre d'Apollon; et l'arbre merveilleux, agitant son funèbre feuillage, fit entendre un long gémissement. Telle fut la fin du généreux Ménécée, qui périt par un des siens: nul n'a pu savoir de quelle main était parti le fatal javelot.

« Au moment où le fils aîné de Créon exhalait le dernier soupir, son frère intrépide, le vaillant Hémon, qui était venu remplacer Ménalippe, immolé par Tydée, opposait au prince de Calydon une prudente et courageuse résistance. L'épouvante était répandue dans la ville: c'en était fait de Thèbes. Hémon seul ose marcher contre le farouche destructeur de sa patrie. Il s'ouvre une voie sanglante au travers des bataillons argiens, qui déja inondaient les rues et les places publiques, et arrive, couvert de sang et de poussière, jusqu'au lieu où le féroce

Étolien animait le carnage par ses paroles et par son exemple. Le gendre d'Adraste, plein d'une présomptueuse audace, s'avance au-devant du fils de Créon : « Je devrais avoir pitié de toi, lui dit-il « avec un sourire amer; tout-à-l'heure n'as-tu pas « voulu épargner Parthénopée? Ah! puisque la « beauté et la jeunesse ont de tels droits à ta com- « misération, que ne ménages-tu ta propre vie, beau « jeune homme? Quant à moi, je suis insensible; « et, dussé-je m'attirer la colère de Vénus, je te « foulerai sans peine sous mes pieds; sans peine je « traînerai dans la poussière ta chevelure char- « mante, que ne pourra protéger ton casque bril- « lant. »

« Cruel Tydée, répond Hémon, tu m'outrages, « parceque j'ai voulu épargner un chef argien, trop « faible pour mon bras! Je ne me plais point, ainsi « que toi, à immoler ceux qui ne peuvent m'op- « poser une résistance égale. Je méprise la gloire « sans péril. Au reste, tes paroles ne sauraient me « blesser; je suis éprouvé comme le fer par le feu; « et mon courage est au-dessus des dangers et des « insultes. »

« Ces paroles sont à peine prononcées, que les deux héros s'élancent l'un sur l'autre, et en viennent aux mains. Le carnage paraît un instant suspendu : on dirait que le sort de la guerre tienne à

l'issue du combat des deux chefs. Hémon, voulant du moins essayer de soustraire la ville aux hasards de la guerre, pare avec adresse les premiers coups de son redoutable ennemi, lui échappe, tourne rapidement autour de lui, et se précipite en avant. Tydée étonné, aussi prompt que l'éclair, obéit à tous les mouvements d'Hémon, qu'il poursuit sans relâche, et qu'il ne peut parvenir à serrer d'assez près. De distance en distance, le fils de Créon se retourne, et s'arrête dans une attitude menaçante: il croise un instant le fer, puis échappe encore, et recule de nouveau. Il n'a d'autre but que d'attirer hors des murs le prince de Calydon, parcequ'il ne sait pas s'il sera assez fort pour le priver de la vie. Antigone, du sommet d'une tour, voyait avec joie et anxiété ce nouveau genre de combat: elle pénètre sans peine le secret dessein du généreux Hémon. Elle était comme une femme en proie aux tourments que font endurer les cruelles Ilithyes, à ces tourments mêlés de tant de bonheur. Enfin le fils de Créon parvient jusque sur le seuil de la porte Proétide, qu'il franchit d'un pied léger. « Compagnons, « s'écrie-t-il lorsque Tydée, en le poursuivant, eut « également franchi le seuil, compagnons, mainte- « nant que votre plus barbare ennemi est sorti de « vos murs, barricadez la porte, et disposez-vous à « l'empêcher de rentrer, s'il parvient à me ravir la

« douce lumière du jour : sa troupe, privée de son « chef, sera facilement vaincue. »

« Tydée furieux ne contient plus sa rage; il se précipite sur le prince de Thèbes, qui reste immobile comme le roc affermi sur le rivage de la mer. Jamais combat ne fut plus acharné; jamais on ne vit de plus horribles blessures. Les deux héros, haletants, et dégouttants de sueur et de sang, ne pouvaient se vaincre ni l'un ni l'autre. La campagne, autour d'eux, était couverte d'Argiens et de Thébains, qui continuaient de s'entr'égorger, sans presque faire attention au combat des deux chefs, tant était grande la fureur qui animait tous les soldats. Cependant un cri formidable retentit au loin : c'est Tydée frappé à mort : Hémon venait de lui enfoncer dans la poitrine son fer terrible. Le fils d'Œnéus, qui voudrait lutter contre son inexorable destinée, se roidit, et demeure un instant debout, comme le rocher détaché de la montagne, et retenu par son propre poids sur le penchant d'un profond abyme. Étonné d'être vaincu, il porte à son front ses mains incertaines, pour essuyer la sueur glacée de la mort. Enfin il tombe, et, furieux, il se roule dans la poussière, en proférant d'impuissantes menaces, en maudissant le jour où il connut Polynice, le jour où il embrassa la cause de l'exilé.

« Hémon, affaibli par tout le sang qu'il a ré-

pandu, se soutient à peine. Quelques Thébains s'échappent de la mêlée, et s'approchent du fils de Créon pour affermir ses pas chancelants. Le héros rentre ainsi dans la ville, qui était entièrement délivrée; car ceux des imprudents compagnons de Tydée qui ne s'étaient pas hâtés de fuir, avaient péri misérablement dans l'intérieur des murs.

« Mais le prince de Calydon, resté sur le champ de bataille, avait trouvé encore assez de force, avant de fermer les yeux à la lumière, pour se traîner auprès d'un Thébain mourant comme lui, et comme lui couché sur la terre. Oserai-je le dire! on vit alors le cruel Argien saisir, dans le délire de son dernier courroux, la chevelure du Thébain, qui ne faisait plus entendre que quelques râlements douloureux... Dieux immortels! non, je n'achèverai point; non, je ne dirai point par quelle vaine et odieuse fureur le fils d'OEnéus souilla la fin d'une vie si glorieuse. Qu'il me suffise de vous rappeler le tigre lorsque, au fond des forêts, il est tout hérissé des traits mortels que lui a lancés le chasseur intrépide: s'il parvient jusqu'à son antre sauvage, il essaie de broyer entre ses fortes mâchoires les ossements dépouillés des victimes qu'il dévora les jours précédents; et cette image hideuse de ses repas barbares répand comme de la joie, mais une joie affreuse, sur les tourments qu'il endure.

« Étéocle et Polynice se portent dans tous les lieux où leur présence est nécessaire, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Ils semblent se multiplier; ils sont toujours au milieu des combats les plus acharnés. Souvent ils se rencontrent sur les différents champs de bataille; d'abord ils s'éloignent, mais en frémissant de rage, car ils sont altérés du sang l'un de l'autre. Une fureur secrète et irrésistible les pousse à se chercher; et, lorsqu'ils se retrouvent parmi ces scènes de désolation et d'horreur, un sentiment de la nature, qui survit à toutes les inimitiés, et qu'il n'est jamais possible d'éteindre tout-à-fait, les force à s'éviter. Alors ils trompent en quelque sorte leur haine impie, en immolant autour d'eux une foule éperdue. Malheur aux guerriers qui s'offrent à ces deux maudits! qu'ils n'espèrent aucune pitié! Ainsi le chien fidèle à qui le berger confiait naguère la garde de ses troupeaux: attaqué d'un mal affreux qui lui fait méconnaître tout-à-coup les douces habitudes de la maison où il est né, il fuit, l'œil hagard, la tête baissée: néanmoins, rappelé par ses anciens souvenirs, il revient sur ses pas, et fait tristement le tour de la bergerie; s'il rencontre son maître, il s'élance sur lui, puis il se retient, et fuit de nouveau. Pressé par le cruel besoin de dévorer une proie, et contenu en même temps par un reste d'affection et de reconnaissance, il se détourne pour

se jeter sur des victimes qu'il puisse déchirer avec quelque innocence; et, s'il doit mourir dans la douleur, il voudrait du moins éviter le dernier crime et le dernier opprobre. Mais, fils d'Œdipe, vous n'éviterez ni le dernier crime, ni le dernier opprobre!

« Par-tout où ils sont, le carnage augmente avec une rapidité effroyable; et par-tout, sur leur passage, lorsqu'ils portent d'un lieu à un autre leurs pas sanglants, ils inspirent tous les deux à leurs soldats je ne sais quoi de furieux et de désespéré que je n'ose nommer courage. On ne veut que tuer, sans s'occuper du soin de sa propre vie: on se bat pour donner ou pour recevoir la mort, et non point pour vaincre. Étéocle, qui n'a su jamais que faire peser un joug de fer sur ses peuples, et qui, plus d'une fois, a fait détester son pouvoir, Étéocle ne peut compter sur l'affection de ses Thébains. La patrie elle-même a cessé de leur être chère: au-dessus des éloges comme des menaces d'un chef aveuglé par l'ambition et par la colère, ils lui sont fidèles néanmoins. Mais, s'ils courent à un trépas certain, ce n'est point par dévouement pour lui; c'est par un vague sentiment du devoir, par la pensée confuse de la gloire, pensée immortelle dans l'ame des Thébains. Peut-être sont-ils enchaînés aussi par le cruel attrait du danger; peut-être enfin

sont-ils dominés encore par cet ascendant fatal et irrésistible que conservent jusqu'à la fin ces hommes de fer à qui Némésis livre quelquefois les peuples. Tel un voyageur, perdu sur les sommets escarpés des monts Riphées, lorsqu'il arrive inopinément sur le bord d'un précipice: oubliant sa femme qu'il a laissée seule avec des enfants en bas âge, oubliant tout ce qui peut lui faire aimer l'existence, l'infortuné, fasciné par la puissance mystérieuse du vertige, et attiré par le précipice même, s'y élance avec force, et va chercher, au fond de l'abyme, une mort ignorée. Polynice, qui fut doué d'un caractère naturellement humain, et en qui reposent quelques sentiments élevés, environné d'ailleurs de cet intérêt qui accompagne toujours une destinée aventureuse, Polynice a rencontré des compagnons non moins fidèles, mais plus dévoués: ses Argiens meurent volontiers pour la cause du proscrit, du gendre de leur roi, le vénérable Adraste. Étéocle a trouvé dans les charmes de la royauté assez de force pour braver l'anathème qui ceint de misère son front orgueilleux; il a conservé toute son énergie et toute son assurance, quoiqu'il sente en son cœur de cuisants chagrins et d'amers déplaisirs. Polynice, au contraire, qui fut frappé par l'exil en même temps que par la malédiction paternelle, plein de trouble, n'a plus qu'une audace apparente; et sa faiblesse

se change en férocité. Le misérable, lorsqu'il se trouve en présence d'un Thébain qu'il connut dans sa première jeunesse, se hâte de lui porter son fer au visage, comme pour se délivrer du poids du remords.

« Illustre famille de Priam, je vous ai promis de ne point peindre tous les combats qui se livraient autour des murailles de Thèbes. Ah! quand je le voudrais, je ne le pourrais pas; je succomberais de douleur et de fatigue. Vaillance malheureuse! courage perdu! Et le ciel lui-même semblait vouloir couvrir de ténèbres tant d'actions qui eussent été glorieuses dans toute autre guerre. La tempête était dans les régions de l'air; la tempête était sur la terre. Les cris des combattants, les plaintes des mourants, les gémissements des vents furieux, formaient un bruit confus et terrible. J'étais monté, avec ma fille, sur une des tours de la ville; Antigone y était, au milieu de quelques femmes thébaines. Là, j'entendais avec effroi raconter tout ce qu'on apercevait au loin, dans les instants où les masses de nuages noirs s'entr'ouvraient pour verser des torrents de feu qui inondaient la campagne. Antigone voyait ses frères se cherchant pour se livrer d'odieux combats, s'évitant lorsqu'ils s'étaient rencontrés, disparaissant ensuite de nouveau dans la mêlée et dans l'ombre. Elle leur adressait la parole, comme si elle eût pu être entendue par eux.

Nous partagions les inquiétudes mortelles de la vierge magnanime qui élevait en vain vers le ciel ses mains suppliantes. Elle refusait de se livrer au penchant qui l'entraînait vers l'exilé. Hélas! elle ne pouvait souhaiter la victoire ni de l'un ni de l'autre; mais Polynice était le plus malheureux.

« Enfin les Argiens plient de tous les côtés. Ils se réfugient dans le camp d'Adraste, au pied du mont Teumesse, où ils sont poursuivis par les guerriers de Thèbes, qui brûlent d'y porter l'incendie et la mort. Déja les fortes palissades soutenues par des pieux de chêne durcis au feu sont enlevées. Spectacle lamentable! le vieil Adraste est debout sur son char, ses yeux sont fixes et immobiles, sa barbe vénérable descend jusqu'à sa ceinture; il est entouré de ses serviteurs fidèles et d'un grand nombre de femmes d'Argos. Il ne voit point auprès de lui ses chefs vaillants; il interroge avec anxiété tous les guerriers qui arrivent successivement dans sa tente; et, à chaque fois, il apprend, hélas! que le sort des combats ou la colère des Dieux a moissonné celui qu'il vient de nommer. Argie est à ses pieds, et demande, au milieu des sanglots, son époux chéri. Le cœur oppressé et les yeux noyés de larmes, ce roi malheureux appelle à grands cris ses deux gendres. « Tydée, lui dit-on, a péri sous les coups « du généreux Hémon. On a vu Polynice s'enfon-

« çant dans les bataillons thébains, où il est resté « enveloppé; néanmoins le bruit de sa mort n'est « point parvenu jusqu'à nous. »

« Dieux! dit Adraste, voilà donc l'oracle accom- « pli! je reste seul de tous les chefs que j'ai conduits « au siége de Thèbes. Qui protégera ma vieillesse? « qui protégera ces femmes? »

« Alors on entendit les hurlements des femmes. Argie et Déiphile s'arrachaient les cheveux. Évadné accusait Jupiter qui l'avait privée de Capanée. Ériphile exhalait ses plaintes touchantes; elle s'avouait coupable de la mort d'Amphiaraüs. Et cependant le carnage et l'incendie exerçaient leurs ravages dans le camp. Créon, l'impitoyable Créon, au milieu de ses soldats victorieux, égorgeait sans pitié tous ceux qui se présentaient devant lui. Il allait porter sur le vieux roi sa main homicide; il commençait à l'insulter: « Insensé, lui disait-il, les « Dieux t'avaient sans doute ravi la raison, lorsque « tu t'es laissé persuader de prendre pour gendres « deux aventuriers, l'un fuyant pour éviter de por- « ter la peine d'un crime, l'autre poursuivi par les « malédictions du ciel. Mais où les Dieux t'ont le « plus aveuglé, c'est sans doute lorsqu'ils t'ont con- « seillé de donner ta fille à un fils d'Œdipe. Le mal- « heur attire le malheur. » Il achevait à peine, que Polynice lui-même, échappé à la défaite des troupes

argiennes, rentre dans le camp d'Adraste. Le combat recommence avec un acharnement affreux. Les Thébains sont chassés à leur tour du camp du roi, comme les Argiens avaient abandonné Thèbes, forcés à la retraite par le courage mesuré du noble fils de Créon.

« La tempête ne ralentissait point la bataille. Ce long jour de carnage était près de finir : les combattants redoublent de fureur, comme pour prévenir l'oisiveté de la nuit. Les malheureux! ne dirait-on pas qu'ils ont tous promis un certain nombre de victimes au farouche Mars, et qu'ils veulent accomplir ce vœu barbare? Ainsi, sur les fertiles coteaux de Prosymne, des vignerons, après avoir, depuis le lever de l'aurore, sans relâche, arrosé de leurs sueurs les sillons d'un maître exigeant, lorsque le soleil commence à descendre derrière les montagnes, s'ils n'ont pas achevé de remplir la cuve où fermente le vin généreux, prolongent encore leurs travaux, malgré la fatigue qui les accable, pour se soustraire aux durs reproches dont ils se croient menacés. Ainsi étaient les guerriers autour des murs de Thèbes. Alors, justes Dieux! quel spectacle vîtes-vous des sommets de l'Olympe! Ah! je pense que les Furies elles-mêmes durent frémir. C'était, sur tous les points, une horrible mêlée. Les bataillons se précipitent au milieu des bataillons, et s'y fondent,

comme, dans une grande tempête, un flot immense vient se perdre dans le flot sur lequel il retombe en gémissant. Le bruit du fer heurtant le fer se fait seul entendre. Pas un cri! Dieux! pas un cri pour exprimer la rage des combattants! Le tonnerre, qui retentit par intervalles, annonce que la vengeance des Immortels n'est pas encore satisfaite. On croirait les hommes frappés tous de la foudre, au lieu d'être immolés par la main des hommes, tant cet étrange silence est affreux! Calamité horrible qui pèses sur les peuples, ne vas-tu point cesser? Quelques cris rares et faibles retentissent de nouveau çà et là: « Grace! pitié! rançon! » A ces cris succèdent aussitôt ceux-ci: « Point de grace! point « de pitié! Vengeance! mort! » Puis encore le silence: calamité horrible, tu touches à ta fin!

« La nuit était descendue sur la terre, et des nuages de feu remplacent, par une lueur livide, la clarté déja si douteuse de ce jour de ténèbres. Le moment est arrivé. Les paroles de l'opprobre et du malheur vont s'accomplir: la malédiction serre de nœuds terribles les coupables fils d'Œdipe; ils n'échapperont point à leur funeste destinée. Ainsi jadis j'ai vu le serpent du mont Hémus: caché dans une caverne, le reptile redoutable jetait la terreur dans toute la contrée. Une magicienne vient au secours des habitants du pays. Elle arrive près de la ca-

verne, et profère, à voix basse, les formules occultes. Vous eussiez vu alors le dragon immonde sortir de sa retraite, se glisser sur la terre, et suivre, avec une apparence de docilité, les pas de la vierge savante, au travers des bruyères arides; ses écailles luisantes brillent au soleil de mille couleurs sinistres, ses yeux lancent de lugubres éclairs. Si, sur son passage, il entend la voix mélodieuse du rossignol, il voudrait se détourner pour essayer encore cette force mystérieuse qui fascinait naguère l'hôte innocent des forêts; et sa triple langue répand avec rage sur la terre un venin qui ne donnera plus la mort. Il y a quelque chose de plaintif et d'affreux dans ses sifflements prolongés, qui expriment en même temps et la menace et l'effroi. A la fin, la magicienne trace un cercle, où elle place des charbons ardents : le serpent, devenu tout hideux, se replie sur lui-même pour éviter le brasier; mais c'est en vain, il est forcé d'obéir et de se jeter dans le bûcher magique, où il expie, au sein des tortures, une vie odieuse. Tels sont les hommes coupables entre les mains de la justice divine. Tels vont être les fils malheureux d'Œdipe, enfermés, en quelque sorte, par la malédiction paternelle, dans une aire de crime et de mort d'où ils ne pourront plus sortir.

« Deux chefs, l'un Thébain et l'autre d'Argos, se rencontrent auprès du tertre de Niobé, là où cette

mère infortunée, trop punie d'avoir voulu s'égaler à une Déesse, vit naguère ses filles tomber autour d'elle sous les flèches d'Apollon, ses filles qui faisaient son orgueil et son amour. Épuisés de fatigue, les deux chefs, restés seuls, ont été conduits en ce lieu funèbre par les chances de la bataille. Ils s'arrêtent avant d'avoir connu à leurs armes qu'ils sont ennemis: aussitôt ils sentent s'allumer en eux toutes les fureurs d'Érinnys; et je ne sais quel instinct de haine les porte à s'entre-déchirer. Après s'être observés un instant, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une rage de désespoir. Tous les deux pleins de force, animés tous les deux des sentiments qui auraient suppléé à la force, ils se frappent de coups également redoutables. Déja ils sont couverts de plaies affreuses. Pendant qu'ils se disputent ainsi l'étroit terrain marqué par une destinée vengeresse, un long éclair vient sillonner le ciel et envelopper d'une lueur sinistre toute la scène du carnage. On eût dit que les Furies infernales étaient venues secouer autour d'eux leurs torches funèbres. Alors les deux frères, alors, ah! j'en frémis! les deux frères se reconnaissent à leurs emblèmes. Thèbes leur apparaît dans le lointain: elle leur semble baignée dans un océan de feu; et mille sons plaintifs, qui partent du sein de la ville natale, parviennent à leur oreille épouvantée. Ils poussent un cri d'hor-

reur, mais ils continuent de combattre. La soif du sang fraternel n'est point apaisée par tout le sang fraternel que les misérables viennent de répandre. Leur fureur ne connaît plus de bornes. Tous les sentiments de la nature sont enfin morts dans leurs cœurs : leurs forces sont triplées. Bientôt le combat prend un caractère solennel, sombre et farouche. Ce n'est plus de la rage, c'est une sorte de calme mille fois plus affreux. Ils ont oublié qu'ils sont frères ; ils ont oublié qu'ils sont ennemis : ils se battent sans colère, sans acharnement ; ils se cherchent, ils s'évitent, ils ne se perdent point de vue ; ils choisissent les endroits où ils veulent se frapper, ils parent les coups, ils méditent des ruses : on les prendrait pour les champions d'une autre querelle. Ils sont devenus impassibles comme la justice des Dieux, dont ils exécutent en ce moment les redoutables arrêts. Telle, sur les bords de la Tauride, la prêtresse d'une Divinité cruelle enfonçant le couteau sacré dans le sein des malheureux que le naufrage lui a livrés : elle sent toujours murmurer au fond de son cœur cette douce pitié qu'inspire la nature pour nos semblables ; mais, accoutumée à ce funeste ministère, elle obéit ; et ni la révolte de tous ses sens, ni les cris de sa victime mourante, ne peuvent la détourner de son barbare devoir. Tels paraissent les coupables fils d'Œdipe, accomplissant

en silence, à l'égard l'un de l'autre, le châtiment qu'ils ont mérité tous les deux.

« Cependant quelques soldats de Thèbes et d'Argos, attirés par le combat des deux chefs qu'ils ne connaissaient point encore, se sont approchés. « Dieux! s'écrient-ils aussitôt, c'est Étéocle! c'est « Polynice! » Une voix furieuse se fait entendre à l'instant; c'est celle de Polynice, qui demande un trône ou la mort. « Tiens, répond Étéocle, tu auras « la mort. » En effet, il enfonçait son épée tout entière dans la gorge de l'exilé. L'infortuné ne réclame plus un trône; d'une voix suppliante il implore un tombeau, qui lui est refusé avec une ironie amère. Mais Étéocle lui-même ne peut plus céder un trône, ni refuser un tombeau; en se précipitant sur son frère pour lui porter un dernier coup, il est tombé sur le fer de Polynice, qui avait recueilli tout ce qui lui restait de force pour immoler son frère, et lui arracher une victoire dont il ne devait point jouir. La poitrine d'Étéocle est ouverte par une large blessure. Ainsi périrent les fils d'Œdipe. Les soldats de Thèbes et ceux d'Argos, pleins d'effroi, sans songer à s'attaquer, sans songer à enlever les cadavres des parricides, se retirent en gémissant. Le ciel alors reprend sa sérénité.

« Quelques uns assurent qu'on avait ouï pendant le combat des deux frères un son lugubre et pro-

longé, qui semblait sortir de tous les monuments de Thèbes : on avait même vu l'ombre d'Œdipe errante au sein des ténèbres ; à-la-fois suppliante et implacable, elle criait grace et vengeance : d'autres disent que, dans le temple de Pallas, le visage de l'auguste Déesse avait été inondé de sueur. Les prêtres, saisis de frayeur, abandonnaient les autels, où ils ne trouvaient que des signes menaçants. Les vigoureux taureaux, sur le point d'être immolés aux Dieux protecteurs de la patrie, s'échappaient ; et la foule épouvantée s'ouvrait devant eux, car on croyait qu'il sortait de la flamme de leurs naseaux fumants. Les femmes se répandaient dans les rues et sur les places publiques, en poussant des hurlements affreux.

« Enfin, la victoire s'est déclarée pour les Thébains. La ville de Cadmus est insensible à un triomphe si chèrement acheté. Elle reste plongée dans la consternation, comme le camp des Argiens. Et qui pourrait dire le désespoir d'Antigone et d'Isméne?

« Hémon souffrait moins des cruelles blessures dont il était couvert que des maux sans nombre qui accablaient l'héritage malheureux d'Œdipe. Il apprend, avec une douleur sans égale, la fin déplorable d'Étéocle et de Polynice ; et la joie impie que Créon dissimulait mal faisait éprouver déja mille tourments à son noble fils.

« Mais où trouverai-je la force pour finir ce récit? Famille de Priam, souffrez que je m'arrête; et toi, ma fille, si tant de tristes souvenirs te laissent encore quelque courage, prends ta lyre, je t'en conjure; jamais je n'eus plus besoin de la douceur de tes chants pour ramener le calme dans mon ame. »

Ainsi parla le vieillard; et Daphné, essuyant ses yeux, choisit des chants qui pussent à-la-fois apporter quelque soulagement à l'amer chagrin de son père, et offrir à ses hôtes une heureuse distraction. Elle peignit, avec des sons pleins de tristesse et d'harmonie, le législateur de la Thrace descendant sur les sombres bords pour redemander son épouse qui lui fut si cruellement ravie. La voix de l'aimable vierge rappelait en ce moment ces accents merveilleux qui fléchirent jadis le Dieu de l'empire des ombres, qui eurent le pouvoir de suspendre les tourments des lamentables habitants de l'Érèbe. La prêtresse d'Apollon préparait ainsi l'ame de ses auditeurs, et se préparait elle-même aux tristes funérailles d'Antigone, à l'hymen funèbre de la vierge magnanime. Les larmes coulaient en abondance de tous les yeux; et Daphné arrosait de ses pleurs sa lyre détendue, qui bientôt resta muette.

FIN DU LIVRE CINQUIEME.

ANTIGONE.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Tirésias se décide à achever son récit. Retour sur les premières années d'Antigone, sur sa mission de victime pure et expiatoire. Hymne à la Beauté. Suite du récit. Deuil de Thèbes. Adraste demande à ensevelir ses morts. Refus de Créon. Antigone, résolue de donner la sépulture à Polynice, propose à Ismène de venir avec elle auprès de Créon pour chercher à le fléchir. Créon reste inflexible. Antigone se décide à remplir seule ce devoir. Elle sort furtivement de Thèbes. Ses terreurs, au milieu de la nuit, sur le champ de bataille où son frère est étendu. Ses entretiens avec des gardes qui veillaient pour empêcher d'approcher du corps de Polynice. Ce qu'il y a d'essentiel dans les cérémonies funèbres accompli à la dérobée par Antigone. Deux gardes la reconduisent à Thèbes. Elle est condamnée à mort, et conduite dans une caverne où elle doit mourir de faim. Pitié d'un soldat. Désespoir d'Ismène. Entretiens des femmes et des jeunes filles autour de la caverne. Antigone leur répond. Chants alternatifs. Arrivée d'Hémon. Il ôte la pierre qui scellait l'entrée de la caverne. Dernier sourire et douce mort d'Antigone. Douleur solennelle du héros, en présence des femmes et des jeunes filles. Créon survient, mais il est trop tard, pour sauver Antigone, et son fils lui-même dont les blessures se sont rouvertes. Hémon meurt en contemplant Antigone. Funérailles d'Antigone et d'Hémon. Épithalame funèbre chanté par les jeunes hommes et par les jeunes filles. Douleur farouche de Créon. Fin du récit. Nouveaux pressentiments sur Troie.

Épilogue.

ANTIGONE.

LIVRE SIXIÈME.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le dernier récit de Tirésias. Le vieillard thébain, dans un trouble dont il n'était pas le maître, gardait un silence douloureux; et Daphné, qui partageait toutes les tristesses de son père, ne rencontrait plus les princesses phrygiennes sans verser des larmes. Le troisième jour, Tirésias, entouré de toute la famille de Priam, essayait mille entretiens nouveaux. Il croyait pouvoir éloigner ainsi de la pensée de ses hôtes, et de sa propre pensée, les souvenirs amers, les pressentiments cruels, dont il était sans cesse obsédé. « Hélas! disait-il à sa fille, n'avons-nous pas assez du « passé, sans porter encore le poids de l'avenir? » Mais enfin il comprit qu'il ne pouvait éviter davantage de peindre le dernier dévouement d'Antigone, et sa mort prématurée, qui fut comme un paisible sommeil, et ses funérailles où l'on vit les pompes de l'hyménée unies au deuil des tombeaux. Il n'allait faire entendre que des chants funèbres: toutefois il se félicitait en lui-même de n'avoir plus à répéter les paroles de l'opprobre et de la malédiction. Ce

fut donc avec quelque assurance qu'il reprit en ces mots :

« La fille d'OEdipe a épuisé toutes les douleurs ; elle a rempli tous les devoirs envers sa déplorable famille; elle a fini toute la destinée qui lui fut promise sur les rivages de l'Aulide et sur les sommets du Cythéron : sa vie désormais serait une vie vulgaire et sans but. C'est à présent qu'il faut que la suppliante meure! Il faut qu'elle meure étrangère à tous les plaisirs, à toutes les félicités : il faut que ses lèvres pudiques aient touché à peine la coupe séduisante des illusions; il faut que son existence, séparée des autres existences, s'éteigne comme enveloppée encore sous le manteau mystérieux d'OEdipe. Elle sut naguère sourire à l'adversité; elle va savoir sourire à la mort. Pareille au Phénix, qui se construit lui-même un bûcher, elle semble consentir à son arrêt. Sortez donc des funestes palais de Laïus, vous n'êtes plus faite pour les habiter; sortez des palais de Laïus, vierge sublime! Sortez, non point pour charmer les regards des hommes, non point pour être l'ornement de la maison d'un époux, mais pour accomplir votre dernier sacrifice, le sacrifice expiatoire qui doit effacer les crimes non vengés, qui doit désarmer la colère du ciel, et mettre fin à tant de calamités. Ah! lorsque les premières

années de son enfance sont venues, depuis, se retracer dans ma mémoire, j'ai bien compris que les Dieux avaient pris soin eux-mêmes de parer d'avance cette noble et touchante victime. Heureux encore les peuples de la Béotie, s'ils voulaient ne pas rendre inutile une telle rançon! Il te souvient, Daphné, des jours où Antigone, distinguée entre toutes ses compagnes, répétait, avec une voix si pure et si naïve, l'hymne à la Beauté, qu'une tradition ancienne attribue aux Muses.

« Jadis, vous le savez, les Muses ne dédaignaient pas la société des faibles mortels. Plusieurs fois on les vit descendre des sommets du Parnasse, ou sortir des bois sacrés de l'Hélicon, pour venir dans les demeures de nos ancêtres. C'est ainsi qu'accompagnées des Graces décentes, elles assistèrent aux noces d'Hermione et de Cadmus. Elles y chantèrent l'épithalame des deux époux. L'hymne à la Beauté, que redisait Antigone, est tout ce qui nous est resté de ces accents merveilleux dont la mémoire se lie pour nous à tant de prodiges. Oh! qu'il retentisse encore une fois à mon oreille cet hymne si célèbre parmi les filles de l'Aonie! Et vous, mes nobles hôtes, vous aimerez sans doute à l'entendre aussi. Daphné, donne à ton vieux père le soulagement de le transporter, pour un instant, au milieu des riantes solennités du Parnasse, parmi les chœurs

des vierges de Thèbes, mêlées aux vierges de la Phocide! et, s'il se peut, imprime à ta voix la douce magie de la voix d'Antigone! »

Le vieillard finissait à peine, et déja Daphné prenait sa lyre; car elle ne sut jamais se refuser aux desirs de son père. D'abord, ses doigts légers se promenant comme au hasard sur l'instrument mélodieux, le frémissement des cordes sonores produisit une musique aérienne qui endormait l'imagination dans l'oubli des soins de la vie; ensuite, s'élevant à un ton plus régulier, plus solennel, sa voix se maria aux sons de sa lyre. Elle s'était emparée peu à peu des pensées de ses auditeurs; bientôt elle devint maîtresse de leur ame tout entière. Le front du devin aveugle s'était épanoui à cette harmonie touchante qui lui retraçait si bien la patrie. La famille de Priam partageait le ravissement du vieillard. Tous, le cou tendu, l'œil immobile, plongés dans le silence le plus profond, étaient, pour ainsi dire, suspendus à la bouche de la prêtresse d'Apollon. Elle-même, comme absorbée dans l'impression qu'elle produisait, semblait en chercher la cause avec étonnement. Le chant de Daphné, ainsi que celui dont la plaintive Philomèle fait résonner les échos pendant les belles soirées du printemps, se composait d'une suite d'images aimables et sévères, groupées, avec une grace infinie, autour d'une

seule idée, que ramenait, à des temps égaux, le retour de la même mesure.

« Parole de l'homme, comment dirais-tu le charme « et la puissance de la beauté? comment dirais-tu « ce qu'il y a en elle de si vague et de si positif, de si « faible et en même temps de si fort? Saurais-tu dé- « finir cet attrait victorieux qui subjugue les sens, « qui captive le cœur, qui entraîne l'imagination, « qui ôte toute liberté à la pensée? Si tu ne peux « peindre ni le regard, ni le son de la voix, ni l'ex- « pression de la figure, ni ces reflets de l'ame qui bril- « lent dans tous les traits, qui donnent la vie à tous les « contours, à tous les mouvements; parole de l'hom- « me, pourrais-tu dire le charme et la puissance de la « beauté? Timide, pleine de délicatesse et de douceur, « elle paraît faite pour recevoir des lois; et c'est elle « qui en donne: elle maîtrise à l'égal de la nécessité; « souvent elle fait la destinée des hommes, et même « des empires: devant elle, toute force cède, et de- « vient faiblesse. Mais si toutes les choses merveil- « leuses qui font la joie et l'orgueil des mortels n'ont « que la durée d'un instant, combien cet instant « est fugitif pour la plus merveilleuse de toutes! Sa « présence nous plonge dans une rêverie ravissante; « et, lorsque nous sortons de cette rêverie, la beauté « n'est plus; elle a passé comme une ombre; elle « s'est évanouie comme le souvenir confus d'un

« songe plein d'enchantement. Ce qui reste en nous « ressemble, hélas! à la trop faible trace que laisse « dans notre oreille le son inspirateur détaché d'une « lyre d'or. On éprouve donc un sentiment à-la-fois « amer et doux, aimable et triste, dans la contem- « plation de la beauté, ce fragile chef-d'œuvre des « Dieux immortels, sur lequel ils ont laissé tomber « un rayon, mais un seul rayon de leur gloire. Pa- « role de l'homme, comment dirais-tu le charme « et la puissance de la beauté? »

Telles étaient les images retracées dans les chants mélodieux de Daphné; mais ces images étaient revêtues de tout ce que les Muses ont jamais inspiré de plus tendre et de plus doucement gracieux. Le mouvement uniforme de la musique et la cadence répétée du rhythme ajoutaient encore à la mélancolie que de pareilles idées faisaient naître. Daphné avait cessé, qu'on écoutait encore. « Vous venez « d'entendre, reprit Tirésias, vous venez d'entendre « l'hymne de l'Aonie, que chantait Antigone en « conduisant les brillantes théories qui allaient de « Thèbes à Delphes. Personne alors ne voyait en « elle une victime parée pour le sacrifice. Un sou- « rire de la Divinité semblait se reposer sur la jeune « vierge, et lui promettre le plus riant avenir. Seu- « lement il y avait un contraste inattendu entre ce « calme parfait de l'innocence et ces objets aima-

« bles, mais fugitifs, dont elle faisait la sensible « peinture. On éprouvait je ne sais quelle surprise « de la voir en même temps si belle et si pleine de « candeur, et de l'entendre chanter ainsi le charme « et la puissance d'un attrait qu'elle ignorait en elle. « Sa voix contenait quelque chose de la plainte, et « l'éclat de ses regards modestes était tempéré par « de longues paupières qui déja cachaient des lar- « mes. Sans doute, à son insu, les Muses lui avaient « découvert les mystères sérieux de la vie, et lui « avaient donné, dans ses songes, le pressentiment « de toutes les douleurs dont son ame devait être « accablée. Elle ne tardera pas, en effet, à être fou- « lée aux pieds par le malheur; et bientôt le souffle « glacé de la mort achèvera de la détruire avant le « temps. »

Pendant que Tirésias parlait, Daphné pleurait au souvenir de la fille d'OEdipe. Hécube et ses nobles filles pleuraient aussi. Hélène avait abaissé son voile pour dérober aux autres sa vive émotion; la pensée toujours présente de sa faute faisait qu'elle osait à peine pleurer les infortunes de la vertu.

Après un moment de silence, Tirésias se décida enfin à achever son récit. Il le continua en ces mots:

« La ville de Cadmus est délivrée, mais à quel

prix, Dieux immortels! Les Argiens avaient fui; ils avaient abandonné tous leurs camps, excepté celui d'Adraste, au pied du mont Teumesse, où ils s'étaient retranchés. Les familles de Thèbes, sortant des remparts, se répandaient dans les campagnes. Oh! qui pourrait peindre l'aspect de ces champs couverts de cadavres? Qui pourrait peindre ces femmes, ces enfants, ces vieillards parmi ces vastes moissons de la mort, et cherchant à reconnaître leurs parents, leurs amis? Qui pourrait peindre la douleur de ces mères lorsqu'elles retrouvent leurs fils privés de vie, de ces jeunes épouses arrosant de leurs larmes ceux avec qui elles se promettaient de si heureux jours? Qui pourrait peindre encore la stupeur de ces guerriers se reposant avec inquiétude sur leurs armes, et tout épouvantés de leurs triomphes sanglants, de leur gloire funeste? Oh! combien je me félicite de n'avoir point vu de telles scènes de deuil!

« Cependant Créon, proclamé roi par le sénat de Thèbes, ordonne de magnifiques funérailles pour les héros morts en défendant la patrie. Devant chaque porte de la ville on construit d'immenses bûchers. L'eau des lustrations purifie les seuils inondés de sang. Les corps sont choisis avec soin, pour livrer aux flammes ceux des Thébains, et abandonner aux oiseaux du ciel et aux chiens dévorants

ceux des enfants de Danaüs. Étéocle, revêtu des ornements de la dignité royale, vains ornements achetés par tant de crimes! Étéocle est placé sur un bûcher séparé, le plus élevé de tous.

« Les Thébains étaient occupés de ces lugubres apprêts, lorsque deux hérauts, envoyés par Adraste, se présentèrent : l'un tenait à la main le rameau des suppliants, et l'autre portait le rameau d'olivier. Ils sont introduits devant Créon. Le héraut que protége le rameau des suppliants s'avance le premier, et parle en ces termes : « Roi de Thèbes, la « victoire a couronné vos armes; mais voici ce qu'a « dit le vénérable Adraste, comblé de mille dou- « leurs : « L'homme ne doit point s'enorgueillir de « ses succès; car la fortune est trompeuse, et Ju- « piter envoie des malheurs à ceux qui n'usent pas « avec modération de la prospérité. Que Créon me « permette d'enlever les Argiens morts sous les murs « de Thèbes; je lui rendrai ceux des Thébains qui « ont péri dans mon camp. Et, lorsque trois jours « auront été passés dans le deuil et dans les larmes, « lorsque, pendant trois jours, nous nous serons « nourris, dans les festins funèbres, de la chair des « victimes immolées pour le repos des mânes, alors « je me retirerai avec les débris de mon armée. » Le « vénérable Adraste nous a dit encore, ajoute le hé- « raut : « Dès que vous aurez obtenu la permission

« d'enlever les morts, vous vous hâterez de venir me « l'annoncer, afin que j'aille moi-même chercher, « sur mon char, mes deux gendres malheureux, le « vaillant Tydée, et Polynice, le plus infortuné des « hommes. J'ordonnerai ensuite les préparatifs pour « les autres funérailles. »

« Le héraut cesse de parler; et Créon, le farouche Créon, qui avait eu peine à le laisser achever, Créon, promenant autour de lui des regards sinistres, s'écrie d'une voix terrible : « Malheur aux « vaincus! Il sied bien à Adraste de venir aujour- « d'hui réclamer des bienfaits! Malheur, trois fois « malheur aux vaincus! Tydée est un furieux qui « a déshonoré les derniers instants de sa vie; Poly- « nice est un sacrilége : je jetterai au loin les cada- « vres de tous les deux, pour qu'ils soient l'un et « l'autre dévorés avec ignominie par les bêtes fé- « roces. Je ne souffrirai pas non plus qu'aucun « de vos soldats reçoive la sépulture. Malheur, mal- « heur aux vaincus! Quant au petit nombre de « Thébains morts dans le camp d'Adraste, je n'ai « pas besoin qu'ils me soient rendus; je saurai bien « les envoyer chercher, et les faire enlever malgré « votre roi. »

« Telle fut la réponse de Créon : les hérauts ministres de paix se retirent en gémissant; et le tyran fait publier cette loi : « Tous ceux qui donneront

« la sépulture aux traîtres seront punis de mort. » Il envoie en même temps de forts chariots, posés sur quatre roues, avec une escorte nombreuse, pour recueillir les corps des Thébains qui ont péri dans le camp d'Adraste. Le roi d'Argos, privé de tous ses chefs vaillants, entouré de veuves désolées, et livré lui-même, avec ses soldats, à cet abattement qui ôte tout courage, ne peut opposer aucune résistance. Forcé de céder à la cruelle nécessité, sitôt qu'il connaît le barbare dessein de Créon, il se décide à fuir avec précipitation, et à se retrancher derrière le mont Teumesse pour attendre la nuit.

« Les Thébains trouvent le camp abandonné : ils s'emparent des corps de leurs compagnons, les placent avec soin sur les chars, et se retirent, non sans avoir auparavant prodigué des outrages aux cadavres des Argiens, et sans avoir enlevé d'éclatantes dépouilles. Les femmes d'Argos, cachées sur les sommets du mont Teumesse, voyaient de loin s'éloigner les chars funèbres. Elles poussaient vers le ciel de lugubres clameurs. « Épouses et mères de « Thèbes, s'écriaient-elles, que vous êtes heureu- « ses ! » Elles forment néanmoins des simulacres de funérailles, et ménent un deuil insensé. Elles prennent alors la résolution d'aller, en suppliantes, à la cour de Thésée pour implorer les secours de ce héros contre la barbarie de leurs ennemis. Là, sont

les autels de la Miséricorde, qu'elles embrasseront jusqu'à ce qu'elles aient obtenu justice et pitié.

« Famille de Priam, je ne vous entretiendrai point de cette ambassade douloureuse qui donnera lieu à la guerre des Épigones, guerre équitable, puisqu'elle avait pour objet la religion des tombeaux. Ce sont les maux que cette guerre funeste a attirés à ma patrie qui m'ont forcé de l'abandonner avec ma fille. Hélas! devin de malheur, j'étais devenu insupportable à l'inflexible Créon, qui ne voulut pas accepter la dure leçon de l'adversité. Mais qu'ai-je besoin de vous parler de mes propres infortunes! Je vais continuer mon récit.

« La ville de Cadmus était plongée dans la consternation la plus profonde. Il n'y avait point de famille qui n'eût des pertes à pleurer; les maisons étaient vides, car tous les habitants étaient autour des bûchers : il n'était resté que des guerriers blessés, et, auprès d'eux, des vieillards et des femmes pour leur prodiguer les soins nécessaires. Antigone errait, tout en larmes, dans cette ville déserte. Elle n'avait pas voulu se rendre aux pompeuses funérailles d'Étéocle, parceque Polynice était destiné à ne pas recevoir les honneurs funèbres. Elle roulait dans sa pensée mille projets incertains; son cœur magnanime luttait entre l'obéissance aux lois et le desir d'affranchir du dernier opprobre le frère

que lui donnèrent les Dieux. Elle était agitée par cet instinct de dévouement qui vivait toujours en elle, et qui la portait à surmonter même la retenue de son sexe. Elle s'informe avec soin de ceux qu'elle rencontre, et qui viennent des funérailles, du lieu où est étendu le corps de l'exilé. « Polynice, lui dit-on, « a été dépouillé, et laissé nu au pied du tertre de « Niobé : c'est là que ce triste objet de terreur et de « pitié a reçu le coup de la mort. Des gardes sont à ses « côtés, pour écarter ceux qui auraient la témérité « de vouloir l'ensevelir. Les chiens et les corbeaux « peuvent seuls s'approcher du cadavre. »

« Antigone, alors, décidée à braver tous les obstacles, se rend auprès d'Isméne, qui s'était retirée dans le palais pour cacher à tous les yeux ses mortelles douleurs. « Ma sœur, lui dit-elle, nos mal- « heurs ne sont pas finis. Comme si notre déplorable « famille n'avait pas assez des maux qu'elle a endu- « rés, voilà que Créon livre Polynice aux bêtes sau- « vages et aux oiseaux du ciel. Ah ! s'il fut coupable, « ses fautes ne sont-elles pas expiées par une vie si « misérable, et par une mort plus misérable encore? « Isméne, j'ai conçu un projet hardi sans doute; « mais dans les grandes infortunes on ne peut pas « régler toutes ses démarches comme durant le « cours ordinaire de la vie. Dès que la nuit aura « couvert la terre, j'irai donner la sépulture à Po-

« lynice : si vous voulez m'accompagner, un tel « projet sera plus facile à exécuter. »

« Ma sœur, répond Isméne, c'est aussi une grande « douleur pour moi de savoir le malheureux Poly- « nice privé de sépulture; mais comment enfreindre « des ordres aussi sévères? si les hommes doivent « obéir, à plus forte raison de jeunes filles. Nous « n'avons ni la force qui fait qu'on peut braver la « rigueur d'une loi, ni, laissez-moi vous le dire, « cette raison élevée qui permet d'examiner jusqu'à « quel point cette loi est juste ou injuste. »

« Ma sœur, disait à son tour Antigone, les lois « peuvent-elles jamais ordonner une impiété? Non, « il ne s'agit point ici d'examiner. Je ne désapprouve « pas cependant vos réflexions timides; je crains « qu'en effet vous n'ayez raison de vous opposer à « ma résolution : je l'exécuterai néanmoins; oui, je « l'exécuterai; car je me sens poussée comme par « une force invincible qui m'entraîne au-delà de « moi-même, au-delà du devoir peut-être. »

« Antigone, reprit Isméne, allons nous jeter aux « pieds de Créon, et demandons au frère de Jocaste « la grace de l'exilé. » Antigone consentit à suivre l'avis de sa sœur; mais elle était bien loin de s'attendre au succès.

« Les deux sœurs se rendirent aussitôt dans l'appartement de Créon. Il revenait des funérailles de

son fils Ménécée, qui s'était si généreusement dévoué pour la patrie. « Roi de Thèbes, lui disaient-« elles en embrassant ses genoux, prenez pitié de « ce reste malheureux du sang d'OEdipe. Ah! nous « vous en conjurons par tant de souvenirs cruels « qui reposent sur deux orphelines délaissées; nous « vous en conjurons par l'urne modeste où reposent « les cendres de celle qui se nommait votre sœur, et « qui nous donna le jour, ne prolongez pas les mi-« sères de notre frère Polynice. Jamais il ne ceignit « la triste couronne d'OEdipe: il est mort sous le « poids de l'exil, à la vue de sa ville natale, et au « milieu des champs où se joua son enfance for-« tunée. Hélas! ce ne sont point les honneurs du « bûcher funèbre que nous implorons pour lui; ses « mânes plaintifs, au défaut du trône, demandent « seulement quelques grains de poussière. »

« Je pourrais me dispenser, dit Créon, de vous « rendre compte des raisons qui m'ont porté à une « telle sévérité; néanmoins je veux bien vous en in-« struire. Étéocle est mort roi de Thèbes; et, avant « de mourir, il a défendu que Polynice, assassin de « la patrie, fût enseveli. Qu'y a-t-il de plus sacré « que la volonté des morts, sur-tout lorsque c'est un « roi qui commande du sein du tombeau? »

« Créon, s'écrie Antigone, ce n'est point le roi de « Thèbes qui a prononcé l'arrêt; c'est le génie

« aveugle de la vengeance. Ah! pour Étéocle lui-« même, ne croyez pas à des paroles que la mort l'a « empêché de rétracter; ne le punissez pas d'avoir « laissé les Furies parler par sa bouche. »

« N'abusez point de ma patience, dit Créon avec « colère: filles de l'opprobre et du malheur, ce n'est « point à vous à interpréter la volonté d'un roi « mourant. D'ailleurs le sénat de Thèbes s'est ex-« pliqué. » En parlant ainsi, l'inexorable Créon s'éloigne, et laisse les deux sœurs plongées dans un douloureux étonnement. Antigone alors comprend qu'elle seule pourra rendre les derniers devoirs à son frère. Semblable à l'alcyon timide, qui se cache parmi les algues du rivage, lorsque, sur la mer, la tempête vient lui causer trop de terreur, Isméne s'enfuit, épouvantée des dures paroles de Créon, et se retire dans son appartement.

« Antigone se retire aussi dans le palais d'OEdipe, palais que désormais elle n'habitera plus; mais c'est pour aller pleurer encore une fois dans le lieu obscur qui recelait les restes de la malheureuse Jocaste. Elle réunit, sur cette tombe ignorée, une boucle de ses cheveux à celle des cheveux de son père, qu'elle-même y avait attachée.

« Dès que la nuit a étendu ses voiles sur la terre, elle s'échappe furtivement, semblable à la magicienne qui va converser avec les mânes. Hélas! la

vierge magnanime ignore les enchantements et l'art d'évoquer ceux qui ne sont plus; mais elle croit que la mort ne peut rompre les liens de nos affections. Couverte d'un long voile, elle se glisse mystérieusement dans l'ombre. Arrivée près de la porte Néitide, elle est interrogée par les gardes vigilants : « Sans doute, lui dit-on, vous êtes une jeune « épouse que la guerre vient de rendre veuve, et « vous allez nourrir votre douleur autour des bû- « chers qui ont consumé le guerrier courageux; « mais, femme infortunée, croyez-nous, il serait « plus sage d'attendre que le jour fût venu. Vous « allez être effrayée par les ombres des morts; car « c'est l'heure où les mânes qui n'ont pas encore « traversé le Styx accourent, avec un triste empres- « sement, pour se repaître des libations faites au- « tour des tombeaux, et pour goûter le sang des « victimes expiatoires. Croyez-nous donc; il serait « plus sage d'attendre que le jour fût venu. »

« Hélas! répond Antigone, je ne suis point une « jeune épouse; je suis une fille délaissée qui a « perdu ses deux frères, moissonnés misérablement « à la fleur de leur âge; et maintenant je suis « seule. »

« Infortunée, réplique l'un des gardes, ceux qui « vous ont donné le jour ont-ils donc aussi péri? »

« Oui, répond Antigone, mon père et ma mère « ne sont plus; je suis seule. »

« Ne vous reste-t-il pas au moins une sœur ché- « rie? » reprend encore l'un des gardes.

« Il me reste une sœur, dit Antigone en soupi- « rant; mais elle est plus jeune que moi, et elle ne « peut me servir d'appui. »

« Pauvre orpheline, dit alors le même garde, je « ne suis point étonné que la douleur ôte toute pru- « dence. Si vous veniez à être saisie par l'effroi, seule, « vous pourriez mourir dans d'inexprimables an- « goisses. Jeune fille, retirez-vous, rentrez dans « Thèbes, et demain vous pourrez, à votre gré, « mener le deuil parmi les funérailles. »

« Mais Antigone, sans écouter davantage les discours qu'on lui tenait, franchit le seuil de la porte Néitide, et dirige ses pas du côté du tertre où repose Niobé avec ses filles.

« Des soldats veillaient auprès du corps de Polynice, jeté nu, comme le naufragé, sur les bords de la mer, et que les pirates ont odieusement dépouillé. Ce corps, éclairé par la lueur blanchissante de la lune, paraissait de loin un de ces monceaux isolés de neige qu'aux premiers jours du printemps on aperçoit encore parmi des mousses rougeâtres, sur les croupes élevées du Ménale. La vierge du Cythéron n'est point assez près pour re-

connaître son frère; mais elle ne doute pas que ce ne soit lui-même. Polynice lui paraît seulement endormi; puis elle croit le voir se réveiller doucement, se lever et marcher à sa rencontre. Il a une taille plus haute qu'à l'ordinaire; son air est calme et solennel; et il salue sa sœur d'un geste amical. Alors elle s'arrête et pousse un grand cri; mais elle ne tarde pas de reconnaître son erreur: elle voit que le malheureux est resté couché dans la poussière. Elle fait un effort sur elle-même, et elle continue de s'avancer, quoique ses genoux défaillants se dérobent sous elle. Hélas! rien ne favorisait le pieux dessein de la vierge timide. Il n'y avait aucun bosquet où elle pût se cacher pour épier le moment favorable; aucun nuage ne troublait la sérénité d'un ciel étoilé. Cependant elle s'approche, toujours à pas lents, et la tête baissée, car ses yeux ne peuvent regarder autour d'elle sans voir de grandes ombres qui se traînent sur les rives des fleuves et le long des fontaines. Elle prie les Dieux immortels de la pardonner si son action renferme quelque chose de répréhensible. Elle tremble de frayeur au milieu de ces campagnes désolées; et son oreille épouvantée entend de longs et sourds gémissements qui sortent du sein de ce morne et vaste silence: « Terre de deuil, dit-elle en elle-même, tu « gémis! » De temps en temps, les bêtes féroces,

réveillées par l'odeur du carnage, se lèvent à moitié dans leurs tanières, et poussent d'affreux rugissements qui retentissent dans la profondeur des forêts! Déja elles se sont rassasiées de cadavres; mais elles voudraient s'en rassasier encore. La nuit n'est pas assez avancée; elles attendent le moment où elles ont coutume de tromper la vigilance des chiens et de surprendre plus facilement les troupeaux dans le parc du berger qui a succombé au sommeil.

« Les gardes allaient et venaient auprès du corps de Polynice; et, lorsqu'ils se rencontraient, ils s'arrêtaient un instant pour vouer le proscrit à la colère des Dieux infernaux. Antigone se présente à eux: « Soldats, leur dit-elle avec douleur, pour-« quoi outragez-vous ainsi ce corps sans défense? « Ah! c'était lorsque la voix de Polynice pouvait « se faire entendre, lorsque son front attendait le « bandeau royal, qu'il fallait lui prodiguer vos « menaces! Maintenant où est le courage? »

« Jeune fille, répond un des soldats, vous qui « errez ainsi, pendant la nuit, au sein de ces ter-« ribles solitudes, qui êtes-vous? Qui êtes-vous, « pour venir nous interroger et nous blâmer de ce « que nous exécutons les ordres sévères qui nous « ont été donnés? »

« Je ne vous blâme point, réplique Antigone en « pleurant, je ne vous blâme point de ce que vous

« exécutez les ordres qui vous sont donnés ; mais je « vous blâme d'outrager un mort. Il fut le fils de « votre roi ; il devait être un jour votre maître. « Quant à moi, infortunée! je suis la sœur du « proscrit. Du moins vous me permettrez de ras- « sasier ma douleur par la vue de ce corps ina- « nimé. »

« A ces mots, sans attendre la réponse des gardes, et, profitant de l'étonnement dont ils sont frappés, elle s'élance auprès du cadavre. En même temps elle détache à la hâte le long voile qui couvre sa noble figure, et jette ce voile pudique sur le corps de son frère. Puis, s'inclinant sur le visage de ce frère chéri, Antigone le baigne de larmes, et lui adresse de touchantes paroles, qui eussent ému l'ame la plus farouche. « O mon frère! disait-elle « ensuite à voix basse, non ta sœur ne souffrira « pas que tu sois exilé des royaumes sombres, « comme tu l'as été de ta patrie et du trône de tes « pères ! » En parlant ainsi, elle avait pris, à la dérobée, une poignée de poussière dont elle parsemait le corps de Polynice. Les gardes veulent la retenir, mais ils n'osent porter la main sur la fille des rois. D'ailleurs un respect religieux pour le devoir qu'elle accomplit en cet instant les contient comme malgré eux. Le souvenir des vertus d'Antigone, de son dévouement pour son père, leur inspire aussi un

sentiment d'admiration qui les fait hésiter sur ce qu'ils ont à faire. Enfin ils la conjurent d'avoir pitié d'elle-même, et de ne point s'exposer à la mort.

« Elle, pendant que les gardes délibèrent entre eux, va puiser un peu d'eau à une fontaine qui coulait non loin de là. Elle lave la blessure de Polynice, place une boucle de ses cheveux sur la poitrine de l'infortuné, et, sur son front, une fleur de lotos, symbole de la vie future. Elle jette encore une seconde et une troisième poignée de terre autour du corps, et lui crie un dernier adieu. Maintenant elle est satisfaite; la cérémonie expiatoire est accomplie, les mânes plaintifs de son frère sont apaisés. Au moment où elle allait se retirer, deux des gardes se placent à ses côtés pour la conduire dans la ville, et de là au palais de Créon. Elle marchait sans crainte entre les deux soldats : le visage de la vierge magnanime était à découvert, car elle avait laissé son voile sur le corps de Polynice.

« Le sort d'Antigone ne fut pas long à être décidé. Elle habite quelques instants encore la prison où elle avait déja été enfermée pour soigner la dure captivité de son père. Elle sait qu'elle n'a point de grace à attendre. Elle commence à se familiariser avec les idées de la mort. Hélas! la vie n'avait eu jamais aucun charme pour elle; et néanmoins elle

sent quelque regret de la voir sitôt lui échapper. Il lui semble que, quitte envers sa famille, elle pourrait désormais vivre pour elle-même. Elle pense avec amertume à Hémon, noble choix qui lui fut indiqué par le malheur. Une douleur intime et profonde réveille en elle tout ce qui peut y rester de faible. Elle va mourir, elle en est certaine; mais elle ignore quel supplice lui est réservé. Elle craint que la vengeance trompée ne s'étende sur elle après sa mort, et que la sépulture ne lui soit encore refusée. Quel courage eût pu soutenir de telles idées, un tel état d'abandon et de délaissement? Cependant elle est rassurée par les dernières paroles d'OEdipe mourant; et elle se plaît à répéter en elle-même tous les discours de son père. « Telles sont, se di-« sait-elle, les choses sublimes qu'il me racontait « sur les rivages de l'Aulide; tels furent ses adieux « sur le Cythéron. »

« Il n'est que trop vrai, Antigone est condamnée à mourir; et de quelle mort, grands Dieux! Elle sera enfermée dans une caverne, un pain et un vase plein d'eau seront mis à ses côtés. Créon croit éviter ainsi tout reproche d'impiété, et se soustraire à cette sorte de souillure qui atteint le juge lorsqu'il déclare qu'un coupable mourra de faim, séparé de la société des hommes. L'entrée de la caverne sera scellée par une pierre énorme. Tel est l'arrêt

du roi : cet arrêt est confirmé par le trop faible sénat de Thèbes.

« Antigone est tirée de sa prison pour marcher à la mort : douce victime, elle allait à son dernier asile sans faire entendre une seule plainte. Affaissée sous le poids de tant de maux, elle forme avec peine ses pas. C'est la force et non le courage qui lui manque. Un soldat la soutient en gémissant. Mais la vierge pudique regrette de n'avoir point, comme dans les jours où elle voyageait en suppliante, un long voile pour cacher son visage charmant, baigné de larmes. « Hélas! disait-elle à ses « gardes, je n'aurai donc pas la douceur d'embras- « ser une dernière fois ma sœur Isméne ; je ne verrai « point, avant de mourir, la compagne de mon « enfance, la fille de Tirésias! Sans doute, ajoutait- « elle ensuite, sans doute il vaut mieux que je su- « bisse mon sort dans la solitude. » Le soleil éclairait de ses derniers rayons les sommets du mont Phicéus. « Lumière du jour, disait-elle alors, je n'ai « plus à jouir que quelques instants de tes bien- « faits! Ah! je respire encore l'air des vivants! Je « ne tarderai pas de retrouver les déplorables au- « teurs de mes jours, et mes deux frères malheu- « reux ; peut-être pourrai-je leur être de quelque « secours dans le sein des royaumes sombres. Cet « anathème qui pesait sur le sang d'OEdipe, cet

« anathème terrible ne se prolongera pas au-delà « de cette vie passagère. La mort aura tout purifié! « Et ma désobéissance, trop punie, sans doute, aura « du moins permis à Polynice de se réunir avec sa « famille. J'aurai fini son exil. »

« Pendant qu'elle parlait ainsi, on arrive à la caverne. La vierge sublime y entre; un soldat y entre avec elle, dépose à ses pieds le vase plein d'eau, et le pain, dernier aliment accordé à la fille d'Œdipe. Il y joint une corbeille de fruits, et il se retire en versant un torrent de larmes. Ensuite, pour obéir aux ordres cruels qui lui sont donnés, il roule devant l'entrée de la caverne une pierre énorme.

« Le bruit de l'arrêt qui condamne Antigone à mourir de faim ne tarde pas de se répandre dans la ville. Isméne, qui était retenue dans son appartement par des gardes, est saisie d'un violent désespoir: maintenant elle se reproche sa faiblesse; elle s'estimerait heureuse de partager le sort de sa sœur. Elle parvient enfin à s'échapper, et elle accourt auprès de ma fille Daphné. Toutes les deux, avec leurs jeunes compagnes et quelques mères vénérables, se rendent auprès de la caverne. Hélas! aucune d'elles n'ose concevoir la pensée de chercher à enlever la pierre qui en ferme l'entrée, tant était grande la terreur qu'imprimait le caractère inexorable de Créon! tant le respect pour une

loi avait aussi quelque chose de religieux et de terrible! D'ailleurs il ne fallait pas de faibles bras pour accomplir un tel dessein; et des gardes, dispersés çà et là, semblaient surveiller de loin le tombeau de la vierge magnanime.

« Alors commencent les entretiens de la mort. Antigone, reconnaissant la voix de sa sœur, celle des compagnes de sa jeunesse et des mères vénérables, éprouva une vive joie. Elle parlait aux jeunes filles des jeux de l'enfance, elle parlait aux mères des révélations d'une autre vie. « Ma sœur, disait-« elle ensuite, et toi, Daphné, je vous en conjure, « n'amollissez pas mon courage par vos plaintes tou-« chantes; chantez alternativement les hymnes de « l'Aonie: les accents des Muses suspendent les peines « de l'ame; ils adouciront ce que les derniers in-« stants ont de trop funeste. » Elles chantaient pour obéir à Antigone; mais elles chantaient en pleurant. Antigone, du fond de la caverne, répondait à ces doux refrains qui avaient été faits pour les jours de fête. Et lorsque les chants cessaient, on entendait un concert de gémissements. Antigone demandait de nouveaux chants; elle y répondait toujours: ensuite revenaient les entretiens de la mort. Voici quelques unes des paroles d'Antigone:

« Souvenirs de la vie, éteignez-vous en moi. Fleurs « des prairies, déja depuis long-temps vous n'aviez

« plus de charmes pour la fille d'OEdipe : souvenirs « de la vie, soyez à présent pour moi ce qu'étaient « naguère les fleurs des prairies. Mon père, sur les « rivages de l'Aulide, me racontait un jour l'his- « toire d'Eurydice. Cette nymphe charmante mou- « rut au printemps de son âge. Son époux descendit « sur les sombres bords; et, vainqueur du Dieu des « Enfers, il ramenait Eurydice sur la terre. Elle « commençait à entrevoir avec étonnement la clarté « du jour : Orphée, oubliant la loi qui lui fut im- « posée, se retourne pour considérer celle qu'il ai- « mait; et elle lui fut ravie de nouveau : elle s'é- « chappe, fugitive comme un songe. Ah ! je ne veux « pas regarder derrière moi ! Souvenirs de la vie, « éteignez-vous dans mon cœur. L'espérance a tou- « jours habité mon sein; mais, à la fin, l'espérance « s'est enfuie. Oui, maintenant je vivrais en vain; je « le sens, la douleur a tout détruit. L'arbre consumé « par le feu laisse-t-il autre chose que des cendres ? « Mais vous, mes compagnes, que j'entends gémir, « ne vous interdisez pas l'espérance : vous n'êtes pas « les filles d'OEdipe. Et toi, Isméne, ne t'interdis « point l'espérance, tu n'es pas Antigone : ton père « mourant ne t'a point dit les illusions de la vie. Va, « tu ne seras pas seule sur la terre; lorsque ta sœur « ne sera plus, ta faiblesse trouvera un autre appui. « Hélas ! devenue faible moi-même, je n'aurais pu

« protéger long-temps ma sœur Isméne. Vous toutes, « mères vénérables, et vous, compagnes de mon « enfance, ne me plaignez point; ce jour n'est pas « sans avenir. La mort ne finit pas nos destinées. »

« Personne ne viendra-t-il délivrer la suppliante? » disaient les mères vénérables, en regardant autour d'elles. « Personne ne viendra-t-il délivrer la vierge « innocente, la douce victime? » disaient, à leur tour, les jeunes filles en pleurant. « Non, répondait « Antigone, personne ne viendra délivrer la sup- « pliante. Il serait trop tard, je sens les premières « atteintes de la mort. Ah! les pressentiments de la « mort ne sont pas nouveaux pour moi, je les ai « déja éprouvés. J'en fus délivrée alors; mais au- « jourd'hui nul ne viendra me secourir. Nul ne « viendra me montrer que les orages sont apaisés. « Dites-moi, mes compagnes, si le ciel est toujours « serein, car ici je suis dans une obscurité pro- « fonde. » On lui dit que le ciel avait toute sa sérénité.

« En effet, jamais le manteau de la nuit ne brilla d'un plus doux éclat. La lune, au haut des cieux, ressemblait à la lampe des tombeaux : cette lumière douteuse, tempérée encore par les vapeurs de la terre, paraissait, en éclairant tous les objets, les couvrir d'un voile mystérieux et paisible. De temps en temps un vent léger agitait le feuillage des arbres, et se jouait dans les boucles de cheveux des

jeunes filles. Il y avait dans l'air un parfum qui s'exhalait des plantes et des fleurs. Sacrifice de l'innocence, tu étais agréé par les Dieux!

« La nuit se passa ainsi, avec des alternatives de chants et d'entretiens. Quelquefois Antigone demandait si la nuit était bien avancée; et, lorsque le crépuscule parut, elle demanda si l'aurore était prochaine. « Oui, lui répondit-on, l'aurore est bien « près de paraître. Les sommets des montagnes com- « mencent à être éclairés; des nuages de feu dorent « l'horizon. »

« L'aurore est bien près, dit Antigone; je ne la « verrai point. Ah! il me semble qu'un peu de lu- « mière entre dans ma caverne. » Elle voulut alors reprendre les entretiens; mais sa voix baissait. Elle pria de recommencer les chants : et elle ne répondit point aux refrains. Elle fut appelée avec angoisse par Isméne et par ma fille; et on n'entendit qu'un léger murmure qui ne put devenir une parole articulée. Les pleurs et les gémissements redoublèrent. Le soleil, en ce moment, s'élançait sur son char de feu : on interrogea encore; mais aucun bruit ne sortit de la caverne.

« Cependant Hémon, que ses graves blessures retenaient sur un lit de douleur, était dans une inquiétude mortelle. Il s'était fait raconter les funérailles des héros; il s'était informé du sort de

Polynice. Il avait osé blâmer son père du barbare traitement qu'il faisait essuyer à un fils d'Œdipe; et le chagrin amer qu'il en avait ressenti n'avait fait qu'aggraver son mal. Mais il était bien loin de se douter du dernier dévouement d'Antigone, et du sort qui était réservé à cette princesse magnanime. Il l'apprend enfin. Aussitôt il se lève, et se traîne, presque mourant, aux genoux de son père, qui demeure inflexible. Alors, sans perdre de temps, et rassemblant le peu de forces qui lui restent, il se revêt de ses armes, à l'insu de ses gardiens. Il se dérobe ainsi à tous les regards : c'était le moment où le sommeil a le plus de charmes pour les mortels. Il accourt du moins pour recueillir les dernières paroles d'Antigone. Il arrive, il demande, à grands cris, où est la douce victime. On ne lui répond que par des larmes et des gémissements. Il interroge de nouveau avec une anxiété terrible. On lui montre la pierre qui scellait l'entrée de la caverne. « Femmes, dit-il, et vous, jeunes filles, re-« tirez-vous : que la faute, s'il y en a une, re-« tombe toute sur moi ! Retirez-vous, dit-il encore ; » car on ne peut lui obéir assez promptement au gré de son impatience. Alors, sans consulter ses forces, épuisées à-la-fois par les vives douleurs de ses blessures, et par les cruelles souffrances de l'ame, il saisit la pierre, il l'ébranle, la détache,

et la fait rouler assez loin pour dégager l'entrée de la caverne. Il se précipite dans le tombeau de la vierge magnanime : elle rendait paisiblement le dernier soupir, comme l'enfant qui s'endort, plein d'innocence, sur le sein de sa nourrice. Les yeux d'Antigone ont pu néanmoins, avant de mourir, voir encore une fois le généreux Hémon. Elle ne lui a adressé aucune parole ; mais un sourire de résignation et de bonheur s'est reposé un instant sur ses lèvres ; et ce sourire, dernier éclair de la vie, a été remplacé aussitôt par le calme solennel de la mort.

« Hémon, saisi d'une joie douloureuse, a recueilli dans son ame le sourire de la victime, expression touchante d'un amour qui fut toujours si pur, et qui maintenant est revêtu d'immortalité. Le soleil éclairait de ses premiers rayons la caverne, tapissée de lierre et de mousse. Antigone n'avait point touché aux aliments qui furent mis à ses côtés. Elle n'avait cependant pas succombé aux cruelles angoisses de la faim ; mais elle s'était flétrie, semblable à un beau rosier dont l'orage aurait brisé la tige. L'arbuste odorant, détaché de la terre qui l'a nourri, et jeté sur une pierre aride, peut conserver quelques instants encore ses fleurs charmantes ; mais elles ne tardent pas de se faner, et le parfum qu'elles exhalent finit par s'évanouir tout-à-fait dans les airs. Ainsi Antigone mourut accablée sous le poids

des souffrances, et non dans les angoisses de la faim. Ainsi furent trompées à-la-fois et la vaine précaution du roi de Thèbes et la pitié stérile du soldat. Le fils de Créon, s'inclinant sur la vierge privée de vie, lui parle à voix basse, comme dans la crainte d'interrompre le repos sacré de l'innocence: « C'est donc aujourd'hui, dit-il, que la sup-« pliante du Cythéron devient mon épouse! Oui, « c'est aujourd'hui que vont s'accomplir les pro-« messes d'Amphiaraüs. Antigone, tu n'attendras « pas long-temps celui que tu daignas aimer au « fond de ton cœur. »

« Les femmes et les jeunes filles s'étaient rapprochées de la caverne; elles entendaient les paroles du héros: elles gardaient le silence, sans oser l'interroger; mais elles ne pouvaient se persuader que les yeux de la vierge fussent fermés sans retour à la clarté des cieux. Isméne, tout en larmes, s'approchant encore, considérait avec une sorte de respect sa sœur ensevelie dans les ombres mystérieuses de la mort: « C'en est fait, disait-elle, Antigone n'existe « plus. Elle s'est éteinte dans l'excès de la douleur. « Et moi, infortunée! que vais-je devenir? Trop « tard j'ai appris à te connaître, ame sublime de « ma sœur! Ah! il fallait que je fusse bien étrangère « à tous les sentiments élevés, pour avoir pu ignorer « si long-temps ce que ton cœur renfermait de tou-

« chant et de magnanime. Accoutumée à apprécier « l'existence d'après des idées moins hautes que les « tiennes, je te voyais sans envie concevoir et exécu- « ter de généreux desseins. Le malheur s'étendait « autour de nous, le malheur frappait toute notre « famille déplorable; et j'accueillais encore l'espé- « rance, et l'avenir avait encore des charmes pour « moi. Hélas! j'ai été faible jusqu'à la fin. Mainte- « nant que je pourrais comprendre tes paroles, et « m'encourager de tes exemples, maintenant tu m'es « ravie. »

« Daphné, accablée elle-même de douleur, cherchait à calmer la douleur d'Isméne. Elle la serrait avec tendresse dans ses bras; et toutes deux pleuraient amèrement la mort d'Antigone.

« Les femmes et les jeunes filles versaient aussi des larmes abondantes; elles se disaient les unes aux autres: « Voyez la douce victime! comme elle « repose paisiblement! comme, sur sa belle fi- « gure, on retrouve encore la trace des plus nobles « pensées, des affections les plus touchantes! Ne « dirait-on pas que, dans un songe merveilleux, « elle reçoit les graves révélations des Muses? »

« Hémon, debout aux côtés d'Antigone, la considérait, sans faire attention aux entretiens des femmes et des jeunes filles. De temps en temps il laissait échapper de sa poitrine de profonds soupirs; puis

il repassait dans sa mémoire les paroles qu'il avait ouïes sortir de la bouche d'Antigone, lorsqu'il traversait, avec la suppliante, la forêt de Némée. « Déja, lui disait-il, tu avais entendu la voix qui « sort des tombeaux; déja, trop cruellement blessée « par la douleur, tu te penchais, arbuste charmant, « vers la terre, dernier asile des hommes. Ah! si du « moins l'aquilon eût retenu, à l'instant même, son « souffle destructeur! »

« A ces mots, Hémon, se retournant du côté des femmes et des jeunes filles, leur parle ainsi d'une voix pleine de douceur : « Mères vénérables, et vous, « vierges modestes, vous toutes qui entouriez la ca- « verne, dites-moi, Antigone, du fond de sa de- « meure funèbre, a-t-elle conversé avec vous? Avez- « vous recueilli quelques sons harmonieux du cygne « mourant? »

« Oui, répond une femme, Antigone a conversé « avec nous; et sa voix mélodieuse avait le pouvoir « de suspendre un peu l'amertume de nos peines. « Elle nous parlait de la vie future; et ses nobles « pensées élevaient notre ame. »

« Pour nous, dit une jeune fille en pleurant, elle « nous entretenait des jeux de notre enfance. Hélas! « désormais nous ne cueillerons plus les fleurs des « prairies, si ce n'est pour parer son tombeau. »

« Elle a été pour la mort, reprend une femme,

« ce qu'elle fut pour le malheur, douce et magna-
« nime. »

« Ismène et Daphné, durant de si tristes discours, se tenaient embrassées, et ne faisaient que gémir.

« Hémon était debout et immobile, comme, dans un temps calme, un superbe peuplier sur le bord d'un torrent; il écoutait avec tranquillité les réponses des femmes et des jeunes filles. Alors méditant, à son tour, les pensées de la mort, dans son cœur, il dit adieu à cette vie pleine de troubles et de misères. Il ne forme qu'un vœu, celui de franchir la seule barrière qui le sépare à présent d'Antigone. Il veut rendre les honneurs de la sépulture à la vierge sublime, puis mourir.

« Le fils de Créon recueille le peu de forces qui lui restent; il se baisse avec peine, et, appuyant un de ses genoux contre la terre, il saisit la fille d'OEdipe dans ses bras, pour la sortir de la grotte qui devait être sa tombe ignorée. Le héros se relève, et fait quelques pas en se reculant, chargé de ce douloureux fardeau, qu'il dépose mollement sur un tapis de verdure embaumée, tout près de l'entrée de la caverne. Il veut rester encore debout à contempler, pour la dernière fois, l'épouse que lui donne la mort. Mais il est trop faible : ses forces sont entièrement épuisées. Il ne peut plus se soute-

nir; ses blessures lui causent d'inexprimables angoisses; une sueur froide inonde son visage décoloré. Il s'assied alors à côté d'Antigone, et s'incline légèrement sur la noble figure de la vierge, qu'il ose à peine regarder de si près, tant il respecte, jusqu'à la fin, les lois austères de la pudeur. « Ce « que j'éprouve en cet instant, dit le guerrier, sans « doute, victime innocente, tu l'as éprouvé aussi; « car nul être ne peut mourir sans douleur. »

« Les femmes et les jeunes filles demeurent immobiles dans le silence et dans les larmes.

« Créon, apprenant que son fils avait dirigé ses pas du côté de la caverne, accourt avec une inquiète sollicitude. Ce n'est plus un sentiment d'aversion contre le sang d'OEdipe, ce n'est plus une aveugle sévérité contre la suppliante du Cythéron, qui le conduit: hélas! il ne veut que sauver du désespoir le seul fils qui lui reste; et il est décidé à le sauver, même au prix d'une alliance avec la fille d'OEdipe, avec la fille de l'opprobre et du malheur. Il arrive; il voit Antigone sans vie, et auprès d'elle le généreux jeune homme plongé dans une sorte de calme que son père prend pour le calme stupide de la douleur. Il essaie de le ramener par des paroles flatteuses. Hémon refuse un instant de répondre; puis, craignant que son silence ne soit un outrage à l'auteur de ses jours, sans quitter son attitude,

sans ôter les yeux de dessus l'objet de ses regrets, il laisse échapper ce peu de mots : « Mon père, « votre tendresse est bien tardive; je vous remercie « néanmoins : je sais à présent qu'un peu d'amour « pour moi reposait au fond de votre cœur. Hélas! « ma seule ambition fut de devenir l'époux de cette « fille sublime; mais je serai son époux dans la « tombe. Le prêtre guerrier que les Dieux voulurent « soustraire à une guerre impie, Amphiaraüs, avant « de descendre dans les abymes de la terre, m'a « prédit que je devais être l'époux d'Antigone sur « les sombres bords. Voilà que ses promesses vont « s'accomplir. Le fils d'Oïclée était enveloppé des « vapeurs que déja exhalaient autour de lui les « fleuves des Enfers; et c'est au milieu de ces vapeurs « de la mort que le ministre auguste d'Apollon, « prenant pitié de mes secrètes douleurs, m'a fait « cette prédiction solennelle. Ah! la vérité parlait « par sa bouche; et il connaissait tout le prix de la « vierge magnanime, car il me disait encore : « Qui « pourrait, sur la terre, être digne d'unir sa desti- « née à la destinée d'Antigone? » Mon père, je vais « rejoindre l'épouse qui m'est promise. Régnez en « paix sur les peuples de la Béotie. Adieu, mon père. »

« Il expire à ces mots. Accablé de fatigue, ses larges blessures s'étaient rouvertes; le sang, qui ne pouvait plus être contenu par les appareils, s'était

échappé avec violence ; et, Dieux ! le vêtement blanc de la vierge pudique fut à l'instant même inondé de ce sang généreux. Hémon mourut ainsi, les yeux toujours attachés sur la fille d'Œdipe.

« Créon se retira, entraîné par ses amis, qui étaient accourus près de lui. Les deux époux furent placés sur le même bûcher, et ensuite ensevelis dans le lieu où ils avaient été réunis par la mort.

« Isméne et Daphné, avec les compagnes de leur âge et les mères vénérables, menaient le deuil pour la vierge du Cythéron ; nul ne menait le deuil pour le prince de Thèbes, parceque son père malheureux, solitaire dans les palais de Laïus, se livrait tout entier à son morne désespoir. Les cérémonies des funérailles durèrent tout le jour, et se prolongèrent pendant la nuit.

« La ville de Cadmus était dans les larmes : la douleur publique fut augmentée encore par ce nouveau malheur : chaque famille pleurait, dans le silence, les deux victimes, comme si elles leur eussent appartenu par les liens du sang.

« La jeunesse de Thèbes se rassembla le lendemain autour du tombeau de la pieuse Antigone et du généreux Hémon. Les jeunes filles avaient des branches de myrte et des couronnes de roses ; les jeunes hommes tenaient à la main des couronnes de chêne et des branches de laurier. Un vieillard,

assis sur le tertre du tombeau, soutenait à peine une cithare voilée, et versait des larmes, comme dans les jours orageux de sa jeunesse. Après un long silence, il parla en ces mots : « Les Dieux « n'ont-ils donc prolongé ma vie que pour me « rendre témoin de tant de maux, pour me faire « assister à tant de funérailles? Heureux, et mille « fois heureux ceux qui n'ont pas vu la funeste « gloire d'Œdipe! Guerriers échappés au glaive, « vous qui fûtes les compagnons du prince de « Thèbes, chantez l'épithalame funèbre. Filles de « l'Aonie, dont les premières années s'écoulent dans « la douleur, vous qui avez si souvent marié vos « voix à la douce voix d'Antigone, chantez aussi « l'épithalame funèbre. Jeunes hommes, jeunes « filles, qui ignorez encore et les charmes et les « tourments de l'amour, déposez sur ce triste lit « nuptial les couronnes que vous avez tressées pour « les nouveaux époux, les branches que vous avez « coupées dans les forêts pour orner la couche où « ils doivent dormir ensemble. Dites la gloire de « l'un, la grace de l'autre, la vertu et l'amour de « tous les deux. Ah! ce n'est pas la blonde Vénus « qui est venue présider à leur union, c'est l'aimable « sœur du Sommeil, c'est la Mort. Les embrasse- « ments vulgaires n'étaient pas faits pour eux; il « leur fallait les longs embrassements, les embras-

« sements éternels des ombres heureuses dans les « Champs-Élysées. Déplorable famille d'Œdipe! « l'amour fut profané par toi; et voici deux époux « qui te rendent ta pureté première! Allons, jeunes « hommes et jeunes filles, prêtez l'oreille aux sons « de ma cithare, et qu'elle dirige vos chants. »

« A ces mots, le vieillard se leva; et les guerriers et les jeunes filles s'avancèrent tour-à-tour, et déposèrent sur la tombe leurs couronnes et leurs branches de feuillage, pendant que la cithare voilée préludait par une harmonie doucement plaintive, semblable aux soupirs de la vierge timide qui entre avec crainte dans la chambre nuptiale. Alors les chants commencèrent.

« Voilà ton époux, disaient les guerriers, voilà « ton époux; jeune, beau, plein de sentiments gé- « néreux, il t'aime comme on aime la gloire, comme « on aime sa propre vie, lorsque tout sourit dans « l'avenir, lorsque toutes les pensées reposent dans « l'espérance. Il t'a consacré ses jours brillants, ses « belles actions, ses nobles sentiments; oh! lève tes « yeux sur lui; ses cheveux sont couronnés de la « fleur d'hyacinthe; on lit sur ses lèvres les paroles « harmonieuses qui vont y éclore. Ne refuse pas de « voir comme ses regards s'enivrent du bonheur de « te contempler dans l'éclat de l'innocence et de la « beauté. Il te tend ses bras, qui semblent en ce

« moment désaccoutumés du glaive menaçant. Néan-
« moins la force habite sa mâle poitrine : il saura te
« protéger et te défendre ; son bouclier t'environ-
« nera dans ta faiblesse. Vierge modeste, approche
« de ton époux. »

« La voilà, disaient les jeunes filles, la voilà celle
« qui excite tant d'amour. Voyez comme elle est
« belle! Elle est meilleure encore qu'elle n'est belle.
« Une couronne de roses couvre son front ingénu.
« Les Graces elles-mêmes ont tissu le voile léger qui
« descend sur son visage ; ses yeux laissent échapper
« une douce flamme ; l'expression de mille senti-
« ments tendres et élevés semble errer sur ses lèvres
« charmantes. Nous la connaissons, c'est notre com-
« pagne, c'est notre amie ; nous avons passé avec
« elle les premières années de notre enfance parmi
« les prairies fertiles qu'arrosé le Dircé. Plus d'une
« fois nous nous sommes baignées avec elle dans les
« eaux de la fontaine Acidalie ; plus d'une fois nous
« l'avons aidée à tresser des guirlandes pour parer
« les autels des Muses. Ah! ce sera le souvenir le
« plus beau de notre vie, ce sera le sujet éternel de
« nos entretiens d'avoir ainsi été les compagnes, les
« amies d'Antigone. Pourquoi veux-tu nous quitter,
« ô la meilleure et la plus belle? T'avons-nous fait
« quelque déplaisir? Es-tu dégoûtée de nos jeux
« innocents? Et ton époux t'aimera-t-il mieux que

« ne t'aiment tes compagnes? Qu'as-tu besoin de « protection et d'appui, ô la meilleure et la plus « belle? Ta vertu, tes graces parfaites, ne font-elles « pas ta sûreté? Les Dieux te défendraient, au dé- « faut des hommes. Une vierge ressemble à ces « fleurs solitaires qui exhalent leurs plus suaves « parfums dans le vallon écarté, ou dans le creux « d'un rocher inaccessible. Elles ne sont visitées que « par les rayons de l'aurore; elles vivent de la rosée « du ciel. Ainsi une vierge passe ignorée au mi- « lieu des hommes. Les Dieux seuls connaissent les « secrets de son cœur et le charme de ses pensées « intimes. »

« Non, reprenait le chœur des jeunes hommes, « non, la meilleure et la plus belle ne se plaint point « de ses aimables compagnes; mais vous ignorez, « ô jeunes filles sans expérience! vous ignorez ce « qu'est la vie. Il ne suffit pas d'aimer et d'être aimé; « le malheur tourne sans cesse autour de la vertu. « Vierge timide, mets-toi sous la protection de « l'homme fort. Le courage est nécessaire pour « marcher au travers des périls dont notre car- « rière est semée; il est nécessaire pour s'avancer « vers ce terme inconnu et mystérieux qui est la « mort. »

« Qu'elle cherche un époux, disaient les jeunes « filles, qu'elle cherche un époux, celle qui ne sait

« ni conjurer le malheur ni braver la rigueur du « destin. Mais celle qui trouve en elle-même et la « force pour accomplir ses devoirs, et le courage « pour résister à l'infortune et à la douleur, celle « dont l'ame est au-dessus des plus grands revers, « qu'a-t-elle besoin d'un époux? Le héros que le « danger réjouit au sein de la bataille pâlirait de- « vant les calamités qui n'ont point intimidé Anti- « gone. Refuse le joug de l'hymen, fille du malheur; « refuse le joug de l'hymen, ô la meilleure et la plus « belle! Est-ce à toi, en effet, de connaître l'amour, « l'amour que l'on peint entouré des jeux et des ris? « Toutes ces illusions de plaisir d'un instant et de « félicité éphémère ne sont pas faites pour toi. D'ail- « leurs l'amour s'écoule avec l'âge aimable de la jeu- « nesse; le flambeau qu'il tient à la main pâlit de « jour en jour, les fleurs cessent peu à peu de naître « sous ses pas; et le cœur d'Antigone ne doit s'ou- « vrir qu'aux choses durables, aux choses qui ne « passent point en même temps que les heures for- « tunées de la jeunesse. »

« Pourquoi, disaient à leur tour les jeunes hom- « mes, pourquoi voulez-vous qu'Antigone demeure « dans la solitude? L'époux que nous lui présentons « est digne d'elle; c'est un prince noble et généreux, « tous les sentiments qui honorent l'homme sont dans « son cœur. Il apprit à l'école de l'adversité à pra-

« tiquer la vertu. Jamais il n'a vu le sourire de sa « mère; il s'est nourri, au sein des forêts, de la « moelle du lion, du miel que l'on trouve dans le « creux des vieux chênes. Ah! nous le savons, le « bonheur sera une chose sérieuse pour l'époux « que nous offrons à Antigone. Ne vous effrayez « donc point du temps qui s'écoule comme l'onde, « de la jeunesse qui s'enfuit, et qui entraîne avec « elle les jeux et les ris. Jeunes filles, apprenez les « véritables secrets de l'amour : pour ceux qui s'ai- « ment réellement, pour ceux qui n'ont qu'une « ame et qu'un cœur, pour ceux dont toutes les pen- « sées résonnent à l'unisson, comme les cordes d'une « lyre, pour ceux enfin qui sont animés du même « souffle de vie, le temps ne passe point, la jeunesse « dure toujours. Aimer, c'est commencer de vivre « au-delà de cette vie passagère, c'est se soustraire « au temps qui s'enfuit, c'est anticiper sur l'immor- « talité. Jeunes filles, prenez pitié de l'homme fort; « voyez sa souffrance; voyez ses yeux s'éteindre, ses « joues pâlir, sa couronne de fleurs d'hyacinthe se « flétrir sur sa tête. Laissez sortir du milieu de vous « la royale épouse d'un prince magnanime. »

« Eh bien, répondaient les jeunes filles, nous ne « te retiendrons plus parmi nous, ô la meilleure et « la plus belle! Tu peux aller embellir la demeure de « celui qui s'est nourri de la moelle du lion, du miel

« du vieux chêne; va répandre sur ses jours cette « joie sérieuse qui est le véritable amour. Entre dans « la chambre nuptiale; précède ton époux, selon « l'usage, et reçois nos adieux sur le seuil. Hélas! cet « hymen ne coûtera aucun sacrifice à la pudeur. « Adieu, ô la meilleure et la plus belle! »

« Adieu, répétaient les jeunes hommes, adieu, « noble prince; adieu, vierge charmante! adieu, ô « le plus généreux et le plus vaillant! adieu, ô la « meilleure et la plus belle! »

« A ces paroles touchantes, à cette triste fiction d'une fête de l'hymen, les jeunes filles se mirent à pleurer et à gémir. Les jeunes hommes pleuraient et gémissaient aussi. Le vieillard laissait retomber sa cithare, qu'il n'avait plus la force de tenir. Mais nul ne faisait entendre des cris aussi déchirants qu'un chef thébain, qui était venu assister, comme furtivement, à cette dernière pompe de l'hymen uni à la mort. Il se tenait à l'écart, sur la pointe d'un rocher; sa tête était enveloppée dans son manteau. On ne savait qui était ce personnage voilé, qui semblait en quelque sorte représenter le deuil de Thèbes : on ne voulait point l'interroger, parcequ'on respectait sa douleur.

« Cependant les chants recommencèrent. La cithare se tut. Une seule voix faisait entendre quelques accents lugubres, et cette voix disait :

« L'amour et le malheur ont été une même chose « pour eux : pour eux la mort et l'hymen devaient « aussi être une même chose.

« Le peu de jours qu'ils ont passés sur la terre ont « été consacrés tout entiers à de belles actions. Leur « vie à tous les deux fut une vie d'expiation pour « plusieurs et d'exemple pour tous.

« Ils ne sont plus. Ainsi passe tout ce qu'il y a « d'aimable et de bon ; ainsi s'éteignent les plus « belles vies. Ah! s'il y avait des êtres dont on dût « desirer de voir prolonger l'existence, c'étaient sans « doute la pieuse Antigone et le généreux Hémon. « Mais cette terre éclairée par le soleil n'était pas « pas faite pour eux. Ils sont allés recevoir la récom- « pense de leur piété envers les Dieux, de leur piété « envers leurs parents. »

« Ici le personnage voilé se dégagea lentement de son manteau, et l'on vit alors à découvert l'expression d'une douleur qui ne ressemblait à aucune douleur. C'était l'infortuné tyran de Thèbes, c'était Créon, qui était venu entendre les chants funèbres. S'accusant d'avoir ajouté le dernier malheur à tous les malheurs de sa patrie, il n'avait pas voulu se soustraire aux malédictions qu'il méritait, et dont il croyait qu'on l'accablerait. C'eût été pour lui un soulagement; et ce roi, tout-à-l'heure si orgueilleux, maintenant est devenu si misérable, qu'il a

soif d'outrages, comme d'autres ont soif de consolations. Trompé encore dans cette attente, il en éprouve un reste de joie qui devient à l'instant même un surcroît de douleur. Immobile, les regards fixes et sans larmes, il garde un silence terrible. De temps en temps il jette des cris affreux, comme les rugissements d'un lion blessé à mort, et ces cris sortent du fond de sa poitrine sans agiter ses lèvres. On dirait un homme que les Dieux, par pitié, ont changé en marbre, dans le moment du plus violent désespoir.

« Alors tous les pleurs furent taris, tous les sanglots cessèrent. Quelle douleur, en effet, ne devait pas se perdre dans cette douleur immense et sans bornes?

« Isméne et Daphné n'avaient pris aucune part aux chants de l'épithalame funèbre : elles étaient confondues dans la foule, et elles pleuraient avec la multitude. La présence du roi, enchaîné ainsi par les remords cruels, ne les avait point distraites de leurs amers regrets : elles continuaient de faire entendre leurs plaintes touchantes. Néanmoins Isméne considérait avec effroi, sur la figure farouche et immobile de Créon, ce formidable caractère dont le ciel marque les sacrilèges; car le mépris pour le malheur est une odieuse impiété qui ne reste jamais impunie. »

Tirésias, à ces mots, s'arrêta; et toute la famille du puissant monarque de l'Asie, ainsi que le roi lui-même, restèrent plongés dans le silence le plus profond.

Tels étaient les récits du devin aveugle dans les palais de Priam. Et cependant quelques pressentiments funestes commençaient à faire germer les inquiétudes au fond des cœurs. Les graves leçons que le vieillard thébain mêlait à tous ses discours, bien plus encore que les vagues prédictions de la belle Cassandre, réveillaient dans les ames la crainte du châtiment pour la justice outragée, pour l'hospitalité trahie. Hélas! des bruits menaçants vont éclater tout-à-coup : le cri de la guerre retentira en même temps et dans les vallées de la Thessalie, et sur les rives de l'Eurotas, et parmi les îles nombreuses de la mer. Déja les nations de la Grèce, qui sortent à peine des combats terribles, se préparent à de nouveaux combats non moins terribles. Les fils de ceux qui ont péri devant Thèbes seront aussi vaillants que leurs pères, et trouveront, dans les plaines de Troie, des héros également redoutables. Les jours d'Ilion s'approchent, ses destinées vont finir : de ses cendres naîtra un nouvel empire, qui long-temps, à son tour, agitera le monde. Ainsi les peuples se succèdent les uns aux autres sans rencontrer le repos; ainsi les générations naissent et meurent au

sein de la douleur; ainsi l'homme vit dans de continuelles alarmes, et la voix du gémissement sans cesse se fait entendre par toute la terre.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

ÉPILOGUE.

Lorsque je formai le projet de peindre Antigone, j'étais bien loin de ne vouloir retracer que d'anciens malheurs, des malheurs qui, depuis Eschyle jusqu'à nos jours, n'ont jamais cessé d'attrister la Muse tragique. Ces calamités devenues triviales, cette inflexibilité d'un destin aveugle, tous ces lieux communs qui sont comme un reste déplorable de l'héritage d'Œdipe, auraient peu mérité, sans doute, qu'on s'en occupât encore pour les présenter sous un jour nouveau. Mais, il faut bien le dire, les traditions que j'ai entrepris de rassembler ici ont été, depuis les poëtes grecs, à-peu-près entièrement méconnues. On a refusé d'y voir l'histoire même de l'homme, l'histoire de ses misères, de ses faiblesses, de ses courtes et trompeuses félicités, de ses longues douleurs, de ses chagrins amers, de ses tristesses infinies : on a refusé aussi d'y voir le développement des plus hautes pensées et des sentiments les plus généreux; car le malheur est une belle révélation de l'homme moral.

L'antique énigme du Sphinx dénonce un être qui n'a qu'une voix, et qui n'est debout qu'un instant. N'est-ce pas là tout l'homme? N'est-ce pas là

cet être qui ne sait que gémir, et dont la vie, sans durée, se perd, pour ainsi dire, entre deux enfances misérables? Il marche par des chemins obscurs en s'avançant vers un but qu'il ignore. Souvent il desire ce qu'il devrait éviter; souvent il forme des projets qui trompent son attente, lors même qu'ils ont succédé selon ses vœux. Ses pas sont incertains, ses passions l'égarent, et sa prudence elle-même lui tend des piéges cruels. Quelquefois encore il croit ne commettre que des fautes, et c'est de grands crimes qu'il s'est rendu coupable: leçon rare, mais terrible, qui lui est donnée pour lui enseigner à conserver son cœur toujours innocent! Tel fut OEdipe. Mais cet homme du malheur, cet homme que l'antiquité regardait comme l'emblème des destinées humaines, ce roi de l'énigme, eut des enfants, qui vinrent en quelque sorte compléter une telle vie. Nous voyons ses fils, héritiers malheureux de son ambition, de son orgueil, de son caractère inflexible, se disputer, à main armée, le trône de leur père. Ses filles, colombes gémissantes, méritèrent d'avoir les belles qualités qui le firent distinguer parmi les hommes: elles eurent quelque chose de son brillant génie, et tout-à-fait son goût pour les choses honnêtes et pour la vertu. Antigone seule reçut en partage la magnanimité d'OEdipe, et l'élévation de ses sentiments: elle eut, de plus, cette

douceur et cette patience qui aiment sur-tout à s'approcher du cœur des femmes; elle eut cet oubli de soi-même, qui met le comble à toutes les vertus héroïques : aussi Antigone est-elle, au milieu d'une famille si funeste, et parmi les calamités de sa patrie, tantôt comme une divinité secourable qui encourage et console, tantôt comme une victime pure qui expie les fautes des autres. Nous ne sommes donc point isolés sur cette terre de deuil; non, Dieu jamais n'abandonna sa noble créature : à côté des erreurs, de l'infortune, même de l'opprobre, il plaça l'innocence, la vertu, le dévouement; et l'homme, ce roi détrôné, traverse son exil, toujours accompagné de l'Antigone que le ciel lui envoya.

Mais qu'on ne cherche point ici de rapprochement ni d'allusion : ce n'est pas une allégorie que j'ai prétendu faire; j'ai dit tout mon dessein. D'ailleurs, au moment où j'écrivais, trop d'amertume était au fond de mon ame pour qu'il me fût permis de me livrer à de tels jeux de l'imagination; et trop de respect aurait enchaîné ma plume : non, ma pensée ne s'est point élevée jusqu'à ces objets d'un culte filial et douloureux, dont on pourrait croire que j'ai voulu rappeler l'image, à l'aide d'une fiction mensongère. Ah! ce n'aurait pas été ainsi qu'il eût fallu peindre de si augustes malheurs et de si hautes vertus! Néanmoins, si, en retraçant, d'après

l'antiquité, l'idéal d'une vie de dévouement et de sacrifice, j'ai rencontré quelques traits de cette princesse admirable qui a passé sa première enfance dans les prisons et sa première jeunesse dans l'exil; de cette princesse née pour expier les fautes des hommes et pour consoler un grand monarque dans ses peines; de cette princesse éprouvée par de si étranges infortunes, par des souffrances qui semblent dépasser les limites des forces humaines; enfin si j'ai rencontré quelques traits de cette princesse magnanime, qui n'a reçu le nom d'Antigone française que parceque ce nom, consacré par la vénération des siècles et par les merveilles de la poésie, est devenu celui de la piété filiale elle-même: alors j'aurai atteint un degré d'estime et de gloire auquel j'étais bien loin de prétendre.

Et pendant qu'inspiré par la Muse de la douleur j'essayais de dire la grandeur et la misère de la condition humaine, les destinées de ma patrie s'agitaient dans les balances de l'Éternel. Le plus bel empire de la terre paraissait accablé sous le poids de la malédiction; un peuple remarquable entre tous les peuples expiait ses fautes nombreuses, ses coupables erreurs, de trop vastes triomphes. Un autre Œdipe, un nouveau roi de l'énigme, précipitait la malheureuse France dans la consternation et dans les larmes. L'Europe entière était de-

venue comme l'ancienne Cadmée; par-tout les sillons engraissés de sang semblaient ne produire sans cesse de nouveaux bataillons que pour présenter sans cesse de nouvelles moissons à la mort. L'incendie et le meurtre, se succédant sans relâche, étaient continuellement vengés par le meurtre et l'incendie; le carnage ne s'arrêtait jamais; et nos villes, naguère si florissantes, attendaient, à chaque instant, le sort le plus déplorable. Qui n'eût dit alors que c'était la fin de toutes choses? Atteint de funestes pressentiments, ainsi que Tirésias à la cour du roi Priam, je prévoyais une ruine entière: le devin fugitif portait d'avance, dans son ame attristée, le deuil de la grande métropole de l'Asie; et moi, dans ma pensée, déja je cherchais avec angoisse la place de nos cités détruites. Mes terreurs avaient de trop justes fondements; car il ne s'agissait plus de présages, ni de vagues considérations sur les vicissitudes humaines, sur le cours ordinaire des évènements: ah! l'avenir nous était ôté; et nous étions, après toutes les horreurs d'une effroyable tempête, livrés à un naufrage certain. Pouvions-nous, en effet, connaître les secrets de cette Providence divine qui veillait encore sur nous? Pouvions-nous savoir que tout-à-coup aux prodiges de la colère allaient succéder les miracles de la clémence?

Mais d'illustres victimes priaient pour nous dans le ciel, en même temps que l'exil nous conservait les restes précieux du sang de nos rois. Religion des souvenirs, tu n'étais pas éteinte dans nos cœurs : tu préparais en silence le retour de cette famille qui semble être pour nous la patrie elle-même; tant la patrie et cette famille auguste sont intimement unies par des liens d'affection, d'honneur et de gloire. Le dépôt de nos véritables lois, de nos véritables mœurs, des seules institutions qui nous convinssent, ce dépôt sacré existait loin de nous : il nous a été rapporté intact par le noble héritier de nos touchantes et vénérables traditions. Et, s'il m'était permis de parler encore une fois un langage auquel j'ai dû m'accoutumer, je dirais que nos Dieux domestiques nous ont été rendus.

FIN DE L'ÉPILOGUE.

L'HOMME
SANS NOM.

Fata viam invenient.
VIRG.

C'est au commencement de 1820 que *l'Homme sans nom* a été imprimé pour la première fois; comme je n'avais pas alors l'intention de le rendre public, il n'en fut tiré que cent exemplaires.

La seconde édition, imprimée en 1828, fut faite uniquement pour être jointe à la *Palingénésie sociale*, qui elle-même n'était pas encore destinée au public.

Ainsi *l'Homme sans nom* et l'*Élégie* qui est à la suite ne reçoivent qu'aujourd'hui une publicité réelle.

J'ajoutai à la seconde édition une Préface que je laisse subsister ici, parceque j'y rends compte des raisons qui m'engagèrent aux précédentes demi-publicités, et sur-tout parceque j'y appelle l'attention du lecteur sur l'époque où l'ouvrage fut composé.

Toutefois, pour marquer aussi le moment de la présente publication, je crois devoir terminer la Préface de 1828 par un *Post-scriptum* de février 1830.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Cette seconde édition de *l'Homme sans nom*, et de l'*Élégie* qui est à la suite, est destinée seulement à accomplir une promesse que j'ai faite dans les *Prolégomènes* de la *Palingénésie sociale*, imprimés en 1827.

Si je crois ne pas devoir donner encore la Palingénésie au public, c'est que j'ai voulu me réserver la faculté de la revoir dans son ensemble, et dans l'accord de ses parties. Une pensée aussi féconde, revêtue de tant de formes différentes, et qui demande cinq volumes pour s'exprimer, ne peut arriver de suite à l'état de son plein développement. Ce n'est cependant que lorsqu'elle sera parvenue à cet état, qu'il lui sera permis de se produire au grand jour.

Telles ne sont point les raisons qui me portèrent, lorsque j'imprimai, pour la première fois, il y a plus de huit ans, *l'Homme sans nom*, à me restreindre dans les limites d'une demi-publication; j'en avais d'autres non moins puissantes. Pour m'expliquer, à cet égard, j'aurais besoin de retracer les circonstances où nous nous trouvions à cette époque, et je ne m'en sens pas le courage. Qu'il me suffise de rappeler les discussions passionnées qui remuaient tous les esprits; les orages qui, partant de l'Espagne, menaçaient d'embraser l'Italie; ces in-

quiétudes qui se répandaient de Paris dans nos provinces les plus éloignées, par-tout le sol tremblait sous les pas, par-tout le vent des révolutions soufflait, et des armées échelonnées depuis la mer Blanche jusqu'à la baie de Naples témoignaient trop des terreurs de l'Europe. Je ne voudrais pas retracer de si pénibles conjonctures. Il m'en coûterait sur-tout de rappeler le soudain et fatal empressement qui fut mis à ramasser l'ignoble couteau d'un odieux assassin, avant même que le sang de la royale victime eût cessé de couler ; de ramasser ce fer, sans forme connue, pour le présenter comme un instrument fabriqué à loisir dans les ténébreux ateliers d'une vaste faction prêchant dans toutes les langues la mort de tous les rois. On se souvint à propos des patriciennes émotions excitées par la vue du poignard de Lucrèce, des plébéiennes clameurs produites par la robe sanglante de César étalée sur la tribune aux harangues. On serait allé jusqu'à créer des complices à un féroce maniaque dont l'ame ténébreuse et solitaire était stupidement séparée de toute sympathie; et, plus tard, on faisait apparaître par-tout des fantômes menaçants, pour prolonger, à tout prix, l'angoisse que j'ai essayé de peindre dans l'Élégie. Il ne me convenait donc point de me mêler à de telles exaspérations ; de peindre les douleurs de la France au moment où on outrageait aussi indignement ces douleurs elles-mêmes, pour les faire servir à de tristes réactions. Il ne me convenait pas, non plus, de repousser les plaintes, d'accuser les résistances que faisaient naître ces essais malheureux de réactions, et je devais encore moins m'y associer. Certaines vérités de l'ordre le plus élevé, sans doute, avaient besoin d'être

dites; mais je ne pouvais les aventurer au milieu de si vives, et quelquefois de si coupables récriminations de tous les genres; il eût fallu, pour me satisfaire, qu'elles parvinssent aux oreilles de ceux seulement à qui il eût été bon de les faire entendre. Ainsi je ne voulais livrer la pureté de ma pensée, et j'oserais dire la pudeur de mes sentiments, ni à des souvenirs implacables, ni à d'ombrageuses méfiances, ni à ces inquiétudes terribles qui agitaient en mille sens divers toutes les classes et tous les partis. J'aurais desiré placer la discussion, qui alors eût été grave et solennelle, au-dessus des atteintes d'une polémique souvent indiscréte, plus souvent incendiaire. Je ne crois pas avoir atteint le but que je m'étais proposé; à force de susceptibilités et de précautions, je me suis comme retiré au désert; il n'a pas été en mon pouvoir de choisir tous mes lecteurs, et je suis loin d'avoir eu précisément ceux à qui j'eusse voulu m'adresser.

Aujourd'hui, il me semble que la même réserve ne m'est point imposée. Tout se dit à la face du ciel. Néanmoins je ne changerai pas un mot au livre; il paraîtra tel qu'il a été conçu dans le temps. Il ne recevra une véritable publicité que lorsqu'il entrera en pleine possession de la Palingénésie sociale, c'est-à-dire lorsque toutes les questions d'unité, de solidarité, de nationalité, celles encore du libre arbitre agissant soit dans la sphère individuelle, soit dans la sphère civile et politique, celles enfin qui intéressent la civilisation générale d'une époque, lorsque toutes ces questions si difficiles seront arrivées à un point suffisant de maturité; car il est évident qu'elles ne peuvent être l'objet d'une simple préface.

Plusieurs personnes ont cru que *l'Homme sans nom*

était fondé sur un fait; que le malheureux exilé était un être réel: deux conventionnels se sont retirés, assure-t-on, aussitôt après le jugement. Il n'en est point ainsi; j'ai fait un apologue; et cet apologue appartient à un système d'idées, qui, à peine ébauché ici, n'aura tout son relief que dans la *Ville des Expiations*, l'une des parties les plus considérables de la Palingénésie sociale. L'Homme sans nom et l'Élégie sont une seule et même chose; ils forment un tout complet dans leur unité poétique. La moralité extérieure est une doctrine politique; la moralité intérieure est une doctrine philosophique qui fait l'objet de mes méditations habituelles, la doctrine des épreuves, que je montrerai dans son application aux individus, aux sociétés, au genre humain tout entier. Je n'aime pas à rester long-temps sur le terrain fangeux que se disputent les factions; mon vol m'emporte naturellement au-dessus de la région des orages.

Au reste, le myste de ma fable, ce n'est point par moi qu'il a été nommé, je n'aurais pas commis une telle faute; il ne m'appartenait pas de flétrir le nouvel Œdipe qui n'a pu soutenir le regard du formidable sphinx assis sur la montagne sanglante de la Convention; s'il a pu se donner à lui-même le nom de régicide, ce nom n'est devenu le sien que parcequ'il l'a voulu. La plupart des expressions que je mets dans sa bouche ne doivent point m'être attribuées; elles sont dans la vérité de ce personnage destiné à rendre sensible toute l'horripilation d'un instant funeste, le plus funeste qui puisse peser sur la tête d'un homme. La vérité historique y est aussi, mais vue par celui qui n'avait ni la faculté, ni même le droit de la juger. Est-ce dans le lieu où se forme la tem-

pête, que l'on peut embrasser le tableau de la tempête? D'ailleurs, il est des situations irrésistibles qui brisent toute liberté de penser; il est des états de vertige amer, de fascination cruelle, où l'homme est, s'il est permis de parler ainsi, dépouillé avec violence de la responsabilité de ses actes. Le chrétien le sait; et, dans sa prière de chaque jour, il demande à Dieu de lui épargner de telles épreuves.

Eh bien! il est des jours néfastes où un peuple, par un jugement incompréhensible de Dieu, est livré à ces épreuves terribles.

Sans doute, nous ignorons ces conditions extraordinaires, qui empêchent si souvent d'apprécier les circonstances et les événements, et qui appartiennent directement à la juridiction divine; nous ne pouvons que les entrevoir avec un respectueux tremblement. Gardons-nous de nous immiscer témérairement dans ces questions ardues d'imputabilité; la Providence a voulu se les réserver en dernier ressort, parcequ'elle ne s'est jamais dessaisie de son souverain domaine sur les affaires humaines.

On le sentira maintenant, le personnage créé par moi devait être élevé très haut dans la sphère philosophique où je voulais introduire mon lecteur. Il le fallait pour que ma fable produisît ce que j'exigeais d'elle. Je le répète, cette composition est un apologue dont la forte moralité ne peut être que le pain de ceux qui y sont préparés. Ceux-là s'apercevront à peine de la partie politique et transitoire qui lui sert d'enveloppe. La Ville des Expiations achèvera d'expliquer ma pensée à cet égard.

Mais pour ceux qui voudraient refuser de percer cette enveloppe, qui préféreraient ne point aller au-delà d'un vulgaire intérêt dramatique, j'ai besoin de me placer hors de cause dans des débats auxquels je dois rester complétement étranger. Je leur dirai donc :

Malheur à qui traiterait la nation française comme l'Homme sans nom se traitait lui-même ! aussi le prêtre du Dieu vivant, l'hiérophante de ma fable, l'a-t-il accusé d'exagération, l'a-t-il dispensé d'une plus longue expiation, l'a-t-il déclaré revêtu de la robe de la seconde innocence.

Non, la nation française n'a plus rien à expier ; elle n'a point de pardon à implorer des inexorables prophètes du passé. Elle a trop souffert des crimes des factions diverses. Elle a subi des fléaux de tous genres. Elle a même subi l'exil, car elle fut exilée sur son propre sol. Sans avoir été transportée sur les bords des fleuves de l'Euphrate, elle a vu ses tombeaux profanés, son culte proscrit, ses terres à l'encan, ses enfants en servitude, ses cités sous le poids de l'interdit. Quelle expiation voulez-vous encore ? En savez-vous plus que les justices de Dieu ?

Et toutefois nulle victoire n'a été refusée aux armes de ce peuple que vous outragez. Nulle gloire n'a été déniée à cette nation qui, du sein même des plus grandes calamités, était toujours marquée pour imposer au monde le décret de l'affranchissement.

L'horreur et l'immensité de la crise révolutionnaire prouveraient plutôt la grandeur et l'importance de l'œuvre que devait accomplir la révolution. Hommes doux et pacifiques, ne frémissez pas ; mais, qu'il me soit permis

de le dire à présent, si cette crise horrible n'eût point été nécessaire, elle n'aurait pas eu lieu. Rien d'inutile ne s'accomplit dans le monde des épreuves, des expiations, du progrès. Remarquez bien qu'une loi de la Providence, une loi toujours constante, et qui semble incessamment raconter à la nature humaine le mystère fondamental de sa déchéance et de sa réhabilitation, c'est que le bien sorte du mal, c'est que le bien ne puisse s'opérer sans douleur, c'est que la grandeur du bien se mesure même par l'étendue et l'intensité de la douleur.

Qui songe cependant à nier la solidarité? Elle est dans les choses, ce qui prouve qu'elle est de Dieu. Et voyez si en effet, à toutes les idées généreuses d'affranchissement, de diffusion des lumières, on n'a pas opposé constamment le tableau de nos déplorables malheurs; voyez si les partisans de l'émancipation n'ont pas été souvent réduits au silence. Mais la solidarité, parcequ'elle est un jugement de Dieu, ne saurait être un jugement des hommes. Lorsque les hommes, ignorants des desseins de la Providence, prétendent appliquer ce jugement toujours rigoureux, ils se rendent coupables d'une usurpation impie. Épreuves, expiations, liberté : voilà toute la destinée humaine; voilà tout le problème de nos grandeurs et de nos abaissements, de nos gloires et de nos misères, dans tout le cours des âges, au travers de toutes les vicissitudes des temps.

Eh! que parlé-je encore de la crise révolutionnaire? N'est-ce point assez des peintures qui se trouvent dans *l'Homme sans nom?* Irai-je me rendre complice de ceux qui ne sont jamais assouvis de souvenirs cruels? Puisque nous sommes entrés dans une nouvelle série de faits, di-

sons, une fois pour toutes, que la révolution française n'est plus, pour nous, que de l'histoire ancienne. A force d'accuser, n'allons pas commander de fatales justifications.

C'est le Testament de Louis XVI, qui a frayé le retour de la légitimité exilée; ce sont la Déclaration de Saint-Ouen et la Charte qui ont consacré l'alliance d'une ancienne dynastie, devenue une dynastie nouvelle, avec une nation antique devenue aussi une nation nouvelle.

Les civilisations européennes sont toutes filles de traditions dont elles ne peuvent ni ne doivent s'affranchir, et il ne saurait être ici question des civilisations américaines qui sont nées d'hier et sans traditions. Il est bon de faire cette remarque dès à présent, pour éviter toute observation tirée d'un ordre de choses qui est sans analogie avec le nôtre. Cette part faite à une objection qui ne mérite aucun égard, je continue de m'exprimer d'une manière générale, comme si l'exemple des Amériques n'existait pas; car cet exemple est incompatible avec toutes les théories où nous pouvons être placés, nous que l'Orient gouverne toujours.

Dans toute institution, il y a une origine mystique; et j'emploie ici cette expression dans un sens en quelque sorte légal. Le véritable titre de Louis XVIII a été le Testament de son frère, de l'auguste victime; le titre de la nation est la Charte donnée par son roi: ces deux actes ne peuvent se séparer. Déchirer l'un des deux, c'est les déchirer l'un et l'autre. Alors on ne sait plus où s'est réfugié le droit; la France passe sous la dictature du fait: hypothèse inadmissible, à moins d'une révolu-

tion rétrograde : si l'on a souvent vu, dans le monde, le fait érigé en droit, jamais on n'a vu le droit converti en fait. Le fait est un levier dont se sert quelquefois la Providence pour remuer la terre sociale jusqu'au tuf, et en faire surgir un droit nouveau, caché sous les ruines d'un droit vieilli. Mais un droit qui voudrait se rajeunir en déguisant sa caducité sous la forme énergique du fait, serait, à l'instant même, dépouillé de toute sa puissance; car le fil des traditions, lorsqu'il est rompu, ne peut plus se renouer; et le vieux droit se trouverait obligé de lutter corps à corps contre un droit brillant de force et de jeunesse. Je ne serais point en peine d'établir cette doctrine, non par des subtilités, mais par la réalité des choses. Louis XVI, roi palingénésique, a reçu l'inspiration du moment solennel et redoutable où il écrivait ce Testament, qui est lui-même une charte; et les mots sacramentels dont il s'est servi ne sont pas seulement ces *novissima verba*, sacrés chez les anciens, ils sont sur-tout l'expression profondément douloureuse, mais profondément vraie, d'une situation, comme la Charte de Louis XVIII est le procès-verbal profondément exact d'une autre situation : ces deux situations, si différentes et si analogues, symboliquement exprimées, constituent la pensée intime, à-la-fois religieuse et sociale, qui est dans l'Homme sans nom, aussi bien que dans l'Élégie.

Deux sortes de notes font partie de l'Homme sans nom, et sont à la suite de cet ouvrage, détachées les unes des autres, comme dans la première édition.

J'aurais pu en introduire quelques unes de nouvelles, et, à cause de la différence des temps, les distinguer des anciennes; mais j'ai voulu m'abstenir de toutes ces ad-

ditions, dont la nécessité pouvait être plus ou moins contestée; elles seront bien facilement suppléées par ceux pour qui les événements ne sont pas un vain spectacle, ou une leçon inutile.

D'ailleurs, si, une fois, je m'étais mis à faire autre chose qu'une réimpression pure et simple, je ne sais plus où je me serais arrêté. Par exemple, il est évident que la note sur l'abolition de la peine de mort, à l'époque où elle fut écrite, n'est qu'un grain jeté à l'aventure dans le sillon. Elle n'est qu'une indication bien insuffisante, sans doute, de cette grande pensée devenue, depuis, tout-à-fait à l'ordre du jour. Au reste, une telle question, tenant à tout un ensemble d'institutions, ne peut point être traitée isolément. Ainsi donc il était parfaitement inutile de toucher à cette première note. On verra, dans la Palingénésie sociale, comment l'abolition de la peine de mort exprime un ordre de choses complet.

Une autre note, celle où il est dit que Louis XVI aurait dû s'investir lui-même des hautes fonctions de législateur, cette note aurait mérité quelques développements; toutefois j'ai dû encore m'en abstenir : s'il est un petit nombre de personnes pour qui la révolution française soit un immense accident, une grande perturbation de toutes les lois qui régissent les sociétés humaines, et non une crise d'âge dans la nation et dans l'esprit humain, je ne crois pas avoir besoin de rien écrire pour ces personnes.

Enfin, et ceci eût été plus en harmonie avec le reste de l'ouvrage, j'aurais pu saisir cette occasion pour commenter, comme il me semble qu'il doit l'être, le Testa-

ment de Louis XVI, acte vénérable et sacré dont, même à présent, on est loin, à mon avis, de comprendre toute l'importance. J'en ai dit quelques mots dans le cours de cette préface; je desire que ce peu de mots mette le lecteur sur la voie.

POST-SCRIPTUM.

Février 1830.

On sait à présent les raisons qui m'avaient fait retarder la publication définitive de la Palingénésie sociale et de l'Homme sans nom : ces raisons, je crois, n'existent plus.

Au moment où le premier volume de mes ouvrages est sous presse, une polémique ardente s'empare de toutes les questions les plus *périlleuses;* mais ce n'est point par des voies détournées et subreptices : tout est clair, explicite, dégagé de formules prudentes ou évasives et insidieuses. C'est la grande différence du temps actuel comparé à celui dont la préface ci-dessus rappelle le triste souvenir. Toutefois, il est bon de le remarquer, la théorie et la spéculation sont redevenues la proie des partis comme si rien n'était fondé. On passe à côté du fait comme si le fait n'existait pas, comme s'il n'existait pas puissant, adulte, revêtu du droit. Il faut peu s'en étonner; sitôt que les uns mettent en doute la Charte, en invoquant le pouvoir constituant qui l'a fondée, en mettant en oubli tout un ordre de choses qu'elle sanctionna, il est tout simple que d'autres re-

tournent à l'origine de cette ère nouvelle ; qu'ils demandent avec anxiété si l'épreuve, toute cruelle et toute sanglante qu'elle a été, est insuffisante; si l'initiation n'est pas acquise; s'il n'y aurait pas lieu plutôt à la réclamer plus étendue et plus complète. Ceci peut effrayer quelques esprits timides; mais je crois que l'alarme a été fort exagérée : le pays en sait plus que les journaux ne peuvent lui en apprendre.

L'Homme sans nom entre aujourd'hui dans une publication générale; je n'ai plus besoin de le placer dans le cadre même de la Palingénésie.

Plus tard, les questions indiquées dans la préface que l'on vient de lire, celles encore dont la polémique actuelle s'est emparée, comparaîtront devant nous. Je n'irai point à leur rencontre, mais je ne les éviterai pas. Je les interrogerai à mesure qu'elles s'offriront à moi, dans les volumes suivants.

L'antique Sphinx n'est plus assis sur le mont Phicéus pour dévorer ceux qui cherchent à deviner les diverses énigmes de l'humanité. Le génie de la progression est le nouvel Œdipe qui a vaincu l'antique sphinx.

L'HOMME
SANS NOM.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous étions au mois d'août 1814; j'allais en Italie, où quelques affaires m'appelaient, et où je devais faire un assez long séjour. J'arrive au pied des Alpes. Un de ces accidents de voiture, qui surviennent si souvent en route, m'ayant obligé de m'arrêter, je voulus, pour me distraire de cette petite mésaventure, m'enfoncer un peu dans l'intérieur du pays. Je pénètre, de gorge en gorge et de précipice en précipice, jusqu'à un hameau perdu au milieu d'une nature affreuse.

Enterré dans des fondrières et des ravins, ce hameau n'avait pour horizon qu'un mur circulaire de rochers nus et pelés, semblables aux monts de Gelboé, maudits par le prophète, et que la rosée du ciel refusait de fertiliser. Rien de pittoresque ne s'offrait à la vue. On eût dit un lieu privé de toute communication, destiné à enfermer des malfaiteurs. Cependant quelques chétives ha-

bitations se groupaient autour d'une église rustique, ruinée par le temps, et qui fut autrefois grossièrement réparée. Elle n'avait, comme les pauvres cabanes dont elle était entourée, qu'un misérable toit de chaume noir à demi consumé.

Je crus d'abord que ces tristes masures étaient les restes d'un ancien village abandonné. Tout me paraissait tomber de vétusté. Je n'apercevais les traces d'aucune créature humaine, ni d'aucun animal domestique : nul mouvement, nulle voix, nul cri n'animait cette solitude désolée.

Mais bientôt je remarquai une petite maison, assise loin de toutes les autres, au milieu d'une prairie aride : la porte était entr'ouverte, ce qui me fit juger que quelqu'un y demeurait. Je jugeai en même temps que le village était aussi habité. D'ailleurs, si je n'avais vu les traces d'aucun animal domestique, je n'avais vu non plus les traces d'aucune bête sauvage. J'en conclus que les habitants étaient au loin répandus dans des vallées moins stériles, ou dispersés pour différents travaux, sur les montagnes. Dans un tel pays, l'homme, déshérité de toutes les douceurs de l'existence, n'a ni le loisir ni la pensée de soigner sa demeure. C'est bien assez pour lui d'avoir à lutter contre les torrents, contre les orages, contre mille dévastations ; d'avoir à écarter tous les fléaux, qui, chaque jour, mena-

cent les petits carrés de terre où repose l'espérance précaire de l'année.

J'errais donc au hasard, pendant qu'on était occupé, dans le bourg voisin, à réparer ma voiture. Heureusement, il était de très bonne heure, et j'espérais qu'avant la fin du jour, je pourrais continuer ma route. Accoutumé aux contrariétés, je supportais ce retard sans trop d'impatience.

Un voyageur n'est jamais complètement seul et délaissé. La patrie absente, la famille et les amis dont on est séparé, les contrées inconnues que l'on va parcourir : en voilà plus qu'il n'en faut pour peupler les déserts, et pour que l'imagination ne soit pas un instant oisive. Éloigné de ses habitudes, privé de ses affections, le voyageur passe en revue ses souvenirs et ses espérances : un peu de plaisir et beaucoup d'amertume se mêlent à tous ses rêves, car un voyage est comme une suite de rêves qui se succèdent; et la vie elle-même est-elle autre chose qu'un rêve plus ou moins douloureux?

J'étais ainsi absorbé dans des pensées vagues et sans objet, lorsque j'en fus distrait par un enfant qui vint à passer près de moi : au profond salut qu'il me fit, je conçus de suite la meilleure opinion du caractère et des mœurs des bonnes gens qui habitaient le village.

J'arrêtai l'enfant pour lui faire quelques ques-

tions auxquelles il répondit fort bien. Je lui demandai s'il savait à qui appartenait la petite maison isolée que je venais de remarquer.

« Oh! oui, monsieur, me dit-il, c'est la maison du Régicide. »

« La maison du Régicide! m'écriai-je; et comment se nomme-t-il? »

« C'est là son vrai nom, répondit l'enfant; du moins c'est ainsi que tout le monde l'appelle. Quand on lui parle, on ne le nomme pas autrement; mais on évite le plus qu'on peut de lui parler, car cela l'ennuie beaucoup. Il se contente de remercier et de répondre oui ou non. Il est cependant bien bon et bien poli, mais il est toujours triste; il n'aime qu'à être tout-à-fait seul. » J'écoutais l'enfant avec attention, sans l'interrompre, et il ajouta : « Ce pauvre homme a eu autrefois de grands chagrins; on raconte à son sujet des histoires que je ne puis pas encore comprendre, parceque je suis trop jeune. »

« Le Régicide, me disais-je en moi-même; je voudrais bien voir et entretenir un instant l'être singulier qui n'est connu que sous un tel nom, et qui ne s'offense point de ce qu'on le lui donne. » L'enfant qui me voyait préoccupé et qui comprit mon desir, me dit : « Monsieur, voilà le Régicide qui sort de sa maison, et qui vient de ce côté. »

Je vis en effet le mystérieux personnage sortir

silencieusement de sa maison, et marcher, la tête baissée, dans le même sentier que celui où j'étais. Aussitôt je m'avançai au-devant de lui, et il ne m'aperçut que lorsqu'il ne pouvait plus se détourner pour éviter un inconnu. Il me considérait avec une sorte de curiosité timide et suppliante. Quant à moi, mes regards avides le dévoraient; je cherchais à le pénétrer tout entier. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure noble, couronnée de beaux cheveux blancs. Il était facile de reconnaître que l'âge seul n'avait pas sillonné son front découvert; mais ni l'âge, ni la violence des tourments dont il paraissait avoir été la proie, n'avaient pu parvenir à effacer l'empreinte de facultés éminentes. Dans le temps où le feu de la jeunesse et de l'enthousiasme animait ses yeux, ils durent être pleins de puissance et de charme. Sa démarche et l'ensemble de sa personne annonçaient la défiance de soi qu'inspire le malheur, et non point celle que produit la honte du remords. Je ne savais comment expliquer le contraste de traits si parfaitement bons, si peu dégradés, avec le signe de sombre exaltation et de terreur dont cet homme était marqué par son nom.

Nous ne tardâmes pas de nous rencontrer. Je le saluai; il me rendit mon salut. Je m'arrêtai; il s'arrêta aussi, mais involontairement, et comme un

automate qui obéit, sans joindre la pensée à l'action. « Cette maison, lui dis-je avec embarras, en montrant celle d'où il venait de sortir, cette maison est à vous? » — « Oui, monsieur, répondit-il, c'est là que je demeure; et sans doute vous savez déja quel homme je suis. » Mon embarras augmenta, je fus tout près de ne pas poursuivre; néanmoins je me rassurai, et je repris en balbutiant, et en cherchant mes mots: « Je ne me crois pas très bien instruit sur vous, monsieur; on m'a dit seulement, et je crains de le répéter, on m'a dit: C'est la maison du Régicide. »

Je le vis alors pâlir légèrement; ses yeux levés sur moi exprimaient le sentiment d'une longue et profonde souffrance, d'une souffrance intime à laquelle il n'y avait aucun adoucissement possible, ni par les années, ni par les distractions. Quelques gouttes de sueur vinrent mouiller son triste front: vous eussiez cru qu'un souvenir douloureux lui apparaissait tout-à-coup et pour la première fois. Ses mains, qu'il se mit à considérer avec horreur, semblaient vouloir écarter un être surnaturel et menaçant, ou une ombre accusatrice. Puis il se remit un peu. Son visage ne présenta plus que l'aspect d'un calme presque stupide. Son regard, qui tout-à-l'heure implorait si bien la compassion, était devenu terne, sinistre, d'une sombre indiffé-

rence. Cette apathie terrible, cette funeste résignation, pénétraient mon ame de je ne sais quelle épouvante, et me glaçaient le cœur. Un lugubre fantôme s'était placé aux côtés du Régicide; le Régicide venait de m'être signalé par la révolte de tous mes sens, par un instinct de crime et de mort. A mon tour, je sentis comme une sueur froide sur mon front. Mon trouble ne fut qu'un éclair; le fantôme disparut, et me laissa seul avec la plus misérable des créatures.

Il y eut donc entre cet homme et moi un instant d'un pénible silence qui nous accablait également, et que nous ne pouvions ni l'un ni l'autre nous décider à rompre. Enfin il reprit avec une profonde altération de voix : « Eh bien, monsieur, on vous a dit vrai. Tous m'appellent ici le Régicide. Non seulement j'ai voulu que l'on m'appelât ainsi, mais même j'ai voulu que l'on ne pût pas m'appeler autrement. Je me suis dépouillé du nom que j'avais reçu sans tache de mes nobles parents, pour me revêtir de celui que désormais je dois traîner jusqu'à la fin, flétri du sceau de la haine et de l'horreur. Dans ce pays on ignore donc tout-à-fait mon ancien nom; et, dans les lieux où il est connu, on ne sait pas quelle retraite j'ai pu choisir pour y cacher ma douloureuse ignominie. Je suis devenu le fils de mon crime, l'enfant de la réprobation. Je

dois porter le nom du père que je me suis fait. Le bruit de ma mort a couru en France; ma cendre a déja été maudite.

« Ma maison est isolée : le Régicide n'est-il pas un pestiféré du monde social, une sorte de lépreux condamné à la solitude et à l'opprobre? Il ne fallait pas que mon habitation fût jointe à celle des autres hommes. Une pauvre femme du village m'apporte, chaque jour, ma chétive nourriture; elle la place sur la table, où elle trouve le prix convenu pour le service qu'elle me rend; puis elle se retire sans que jamais nous nous adressions la parole l'un à l'autre. Je ne pouvais pas être servi d'une autre manière, parceque je ne suis pas digne qu'une créature innocente et exempte de tout reproche ait une communication plus directe avec un homme tel que moi. J'ai dû, pour tous les besoins de la vie, me retrancher dans les limites de la plus absolue nécessité.

« Les habitants de ce village sont des gens simples et bons qui me traitent avec beaucoup plus d'égards que je n'en mérite. Dans les premiers temps de mon séjour, ils me considéraient avec une sorte de pitié, mêlée de saisissement et d'effroi; le calme apparent de ma figure leur inspirait du respect, et mes yeux ternes de la frayeur; ils ne s'approchaient point de moi; j'étais pour eux un être sacré, dans le sens où l'entendaient les anciens, c'est-à-dire

un être visiblement poursuivi par la colère céleste. C'était ou la funeste contagion d'un malheur flétrissant qu'ils redoutaient, ou la présence d'un homme qui avait violé d'une manière inconnue toutes les lois divines et humaines, car on ne se faisait pas une idée claire et précise de l'attentat dont on me présumait coupable. Je fus même assez long-temps un objet de superstition pour toute la contrée. J'avais, disait-on, de fréquents entretiens avec les esprits malfaisants. On me supposait le pouvoir d'évoquer les morts, de faire obéir les démons. Mais les mœurs douces de ces bonnes gens, et la triste monotonie de mes habitudes ont bientôt fait évanouir tous ces prestiges; et il n'est plus resté à mon égard qu'une crainte religieuse, adoucie par la compassion. Cependant, maintenant encore, quelques femmes font toujours le signe de la croix quand elles sont obligées de passer près de la maison du Régicide.

« Croiriez-vous, monsieur, que ce déplorable patrimoine de mes remords m'ait été plus d'une fois contesté? Plus d'une fois, en effet, j'ai été obligé de fuir dans les forêts, ou de me cacher au fond des précipices. Je désertais ma demeure parcequ'on me faisait un crime du mystère d'ignominie dont je me tenais enveloppé. Si je n'eusse pas été protégé par la pitié, et peut-être même par cette sorte d'hospitalité superstitieuse que je vous peignais tout-à-l'heure,

je n'aurais point échappé aux recherches qui se faisaient sans cesse en tous lieux. Souvent, sur-tout durant les deux premières années, j'ai erré sans asile, privé d'aliments, exposé à toute l'inclémence des saisons. Je revenais lorsque je croyais avoir été oublié. Enfin l'on a bien voulu me laisser me nourrir en paix de mes angoisses.

« Non seulement j'ai renoncé à la société des vivants, mais je m'abstiens même de celle des morts illustres. De tous mes livres je n'ai conservé que la Bible : celui-là me console et m'effraie en même temps ; il ne me distrait point de mes pensées amères ; il me laisse vivre avec mes remords, sans y ajouter.

« Depuis que j'habite ce hameau écarté, je n'ai parlé à personne ; vous êtes, monsieur, le premier qui ayez eu le pouvoir de me faire enfreindre la rigueur du ban auquel j'ai cru devoir me soumettre par le sentiment de toutes les justices outragées. »

Après qu'il eut fini : « Monsieur, lui dis-je, tout ce que je viens d'entendre m'indique assez que vous vous êtes malheureusement trouvé au sein de cet orage terrible qui a englouti le trône de Louis XVI ; et qu'ensuite vous fîtes partie de cette assemblée, de funeste mémoire, qui s'arrogea le droit de juger l'infortuné monarque ; mais enfin un si long repentir, une détestation si continue et si persévérante de la part que vous avez prise à ce grand crime, ne

vous en ont-ils pas remis la peine? Dieu pardonne à sa faible créature; est-ce à la faible créature qu'il convient de conserver un immortel ressentiment? Elle doit pardonner aux autres, et se pardonner à elle-même. »

« Monsieur, monsieur, répondit cet homme, penseriez-vous qu'un fils, qui aurait tué son père, pût jamais être absous? Et immoler son roi, n'est-ce pas commettre plus que mille parricides? Monsieur, Dieu avait mis dans mon cœur des sentiments élevés dont le souvenir me reste pour augmenter mes tourments. Je suis plus criminel qu'un autre, parceque je suis descendu de plus haut pour me jeter dans cette fange odieuse. L'assassinat de l'auguste martyr n'a point été le forfait d'un obscur scélérat, d'un aveugle fanatique. Il y a eu, à son égard, l'apparence et le plus grossier déploiement de quelques formes juridiques, parodie monstrueuse de la justice légale, de la justice des sociétés humaines. La victime, dévouée d'avance, a été interrogée; elle s'est résignée jusqu'à ne pas refuser de répondre. Ses prétendus juges, qui étaient en même temps ses accusateurs, se dirent, et paraissaient être en effet les délégués de la nation française. Louis XVI fut condamné en présence de cette nation elle-même. Voilà, monsieur, ce qui ajoute à l'énormité de mon crime. Il ne m'atteint pas seul, je l'ai fait partager à

un grand peuple. Ah! de tous les peuples qui vivent sous le soleil, nul n'était plus éloigné que celui-là de mériter une pareille flétrissure. Il a fallu, je ne dirai pas faire violence à ses mœurs anciennes et nouvelles; mais il a fallu le séparer de lui-même, le traîner d'excès en excès, de vertiges en vertiges, pour le courber sous le joug d'une si exécrable fatalité. Ce terrible fardeau des vengeances célestes, qui a pesé si long-temps sur ma malheureuse patrie, c'est moi qui l'ai attiré. Dieu a dû punir la nation devenue par moi la nation régicide. Et c'est moi! juste ciel! c'est moi qui suis l'auteur de tant de maux. C'est moi qui ai créé pour notre belle et noble France l'affreuse solidarité de mon parricide. C'est moi, puisque moi tout seul, peut-être, je n'étais pas étranger à la connaissance de ces rapports intimes qui unissent les peuples et les souverains; c'est moi, puisque les véritables croyances sociales n'avaient jamais cessé de reposer au fond de mon cœur. Les sophismes du siècle avaient pu égarer ma raison, mon imagination avait pu souvent être séduite par de vaines théories; mon ame n'a jamais été complètement aveuglée. Je savais ce que je faisais. Oui, monsieur, le vrai Régicide, c'est moi.

« Suis-je parvenu, monsieur, à vous faire comprendre pourquoi je me trouve si criminel, pourquoi je me regarde comme un être hors de la na-

ture? Vous connaissez l'histoire de ce guerrier fameux qui, sur un vaisseau battu par une horrible tempête, voulut mettre entre le ciel et lui une créature innocente. Il saisit un enfant sur les genoux de sa mère qui, dans ce moment de cruelle détresse, pressait son fils contre son sein. Le farouche guerrier l'élève au-dessus de sa tête courbée, et, se jetant à genoux, il implore la clémence divine pour l'équipage près de périr. Mais il n'avait point fait de mal à l'innocent dont il se faisait un bouclier pour lui et les siens. Et moi, malheureux! je n'ai à interposer entre moi et le ciel irrité que ma victime elle-même. Je ne puis pas me réclamer de mes brutales ignorances; je ne puis accuser de mon crime l'entraînement d'un fanatisme aveugle. »

Lorsque j'entendis ces étranges paroles sortir de cette bouche, je fus frappé d'une sorte de stupeur. J'éprouvais à-la-fois de l'admiration, de l'horreur, et de la pitié. Qui aurait pu s'attendre à trouver l'expression d'une doctrine si sublime sur des lèvres souillées par l'arrêt de mort d'un homme juste entre les justes? Cependant, l'infortuné restait debout devant moi, comme un criminel chargé de chaînes, et qui n'essaie pas même de fléchir son juge.

Alors, me rapprochant de lui pour trahir ma propre répugnance, et pour lui inspirer un peu de courage, je lui dis: « La vivacité de vos remords

me touche, la profondeur de vos discours m'étonne. Si vous vouliez rentrer dans votre demeure et me permettre de vous y accompagner, je me sens disposé à compatir à toutes vos douleurs, à écouter avec un intérêt infini le récit de vos souffrances, qui sont de véritables expiations. Soyez-en certain, monsieur, ce n'est point une vaine curiosité qui me porte à vous faire cette demande. »

« Monsieur, me répondit-il, vous avez pris un tel ascendant sur moi, que je n'ai rien à vous refuser. D'ailleurs, redire mes infirmités à un homme tel que vous, me couvrir de confusion devant le visage d'un Français vertueux, qui sans doute aussi a été frappé, dans lui ou dans les siens, par les maux que j'ai fait déborder comme un torrent sur la patrie, ce sera un renouvellement de honte et de douleur dont je dois être avide. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de fuir la morsure du scorpion. Il ne m'appartient point non plus de me soustraire aux outrages que j'ai trop mérités. C'est par lâcheté encore que je suis venu dans cette solitude, et que je continue à y vivre loin du commerce de mes semblables. J'aurais dû bien plutôt me précipiter au milieu des peuples, et attirer sur moi toutes leurs imprécations, si même ils eussent refusé de me lapider. Allons, monsieur, entrons dans la maison du Régicide. »

Nous nous acheminons vers la maison, formée d'une seule chambre au niveau du sol. Tout le mobilier de cette chambre consistait en une chaise grossière, une table, un vieux bahut pour serrer un peu de linge et quelques vêtements. La plus modique vaisselle de terre était rangée sur une planche fixée au mur. De méchantes gerbes de paille remuée comme une vile litière étaient dans un coin. C'est sans doute sur ce lit des cachots, sur ce lit du crime et de la misère, que l'infortuné s'étendait pour dormir, ou plutôt pour attendre les rêves inexorables de la nuit. Le seul livre qu'il se fût réservé, la Bible, était sur la table.

« Mon Dieu! monsieur, me dit-il, lorsque nous fûmes entrés, je ne puis vous offrir cette chaise sur laquelle s'assied tous les jours un homme que vous devez haïr et mépriser. Vous allez être obligé de vous tenir debout. » — « Ne soyez point en peine de moi, lui répondis-je; je m'appuierai contre cette table pendant que vous me parlerez. »

Alors il s'assit : « Vous voyez, me dit-il, tout ce qui compose ma demeure. C'est plus qu'il n'en faut à celui qui a sur ses mains le sang du plus innocent et du plus vertueux des mortels. Hélas! sur ce grabat, rarement renouvelé, je me couche comme un chien sans maître, lorsque l'heure du repos est venue pour les autres hommes, et que, pour moi,

revient l'heure des visions vengeresses. Monsieur, ne me plaignez point; il y a bien assez d'infortunes non méritées à qui les gens de bien doivent leur consolante pitié. Ne me plaignez point. J'ai livré la grande victime, l'auguste innocent, celui sur qui put être prononcée, au moment du sacrifice impie, cette parole venue du ciel même: « Fils de « saint Louis, montez au ciel. »

« Jadis le patriarche de l'Idumée s'écriait, dans l'amertume de sa douleur: « Périsse le jour où il a été dit: Un homme est né! » Et moi, misérable! quelles malédictions ne dois-je pas au jour qui a fait luire à mes yeux la clarté dont je devais me rendre si indigne! Ah! le crime n'avait jamais été la nourriture de Job; jamais il ne se revêtit à plaisir du manteau de l'iniquité. Ses mains étaient pures; les maux qu'il souffrait étaient une épreuve et non une vengeance. Aussi osa-t-il contester avec son Créateur; et Dieu ne dédaigna pas de lui répondre. Et moi, misérable encore une fois, misérable mille fois! je ne pourrais contester avec Dieu que comme Caïn le premier meurtrier, mon premier frère dans le crime. Je ne pourrais pas même dire avec lui: « M'aviez-vous donné le juste en garde? » Hélas! je ne pourrais qu'ajouter le blasphème à mon forfait, et, oubliant que j'ai reçu comme les autres hommes le don de la liberté, dire à mon Créateur: « Pourquoi

avez-vous mis en moi, dès l'heure de ma naissance, un cœur faible et présomptueux? »

« Oui, monsieur, ainsi que vous le disiez tout-à-l'heure, je faisais partie de cette assemblée à qui l'on donna le nom de Convention nationale, pour exprimer qu'elle devait recommencer les destinées du peuple français. Jamais, vous le savez, mandat si solennel ne fut si solennellement trahi. Réunion étrange, informe, terrible, de hauts talents, de vertus austères, de sentiments exaltés, de crimes, de bassesses, d'instincts anti-sociaux, d'envies long-temps comprimées; on eût dit que les hommes dont elle était composée représentaient à-la-fois les farouches républicains de Sparte, les fiers citoyens de la Rome de Brutus, les complices de Catilina, les esclaves révoltés que Spartacus entraînait sous ses drapeaux. On eût dit que ces hommes, choisis à la lueur des torches de septembre, étaient des échappés des bagnes de Toulon, cachant sous la toge l'empreinte de leurs fers honteux; qu'ils étaient d'habiles phrasiers d'académie; qu'ils sortaient des salons, des antichambres, des barreaux, et des ateliers. Tous, arrivés au rendez-vous ou pour égorger ou pour être égorgés, devaient être tantôt assassins et tantôt victimes dévouées; on leur promettait à-la-fois l'échafaud, le poignard, des couronnes civiques souillées de sang. Les uns croyaient

avoir de longues injures à venger; les autres, de brillants systèmes à réaliser; d'autres, enthousiastes féroces, méprisaient les obstacles, les hommes, et les choses; d'autres enfin, lâches vainqueurs, conquérants iniques, ne voulaient qu'enlever les dépouilles opimes d'une civilisation s'écroulant sur elle-même. C'était un amalgame monstrueux des passions les plus viles et les plus généreuses, de la haine la plus invétérée et de la bienveillance la plus universelle, des éléments les plus dissemblables forcés de fermenter ensemble. Cette assemblée devait reproduire toutes les turbulentes inquiétudes qui soulevaient la vase de la société, et toutes les vaines théories politiques ramassées sans choix, sans distinction des temps et des lieux, dans l'histoire de l'esprit humain. Enfin elle devait essayer de réaliser toutes les idées bonnes et mauvaises, produites avec une témérité inouïe par le siècle qu'elle terminait sous tant de sinistres auspices.

« Je vous demande pardon, monsieur, de m'être aussi étendu sur la composition de cette formidable assemblée : mais je l'ai cru nécessaire pour vous faire mieux sentir combien je devais y être déplacé. Quoi qu'il en soit, elle se hâta de proclamer, sans délibération, un nouvel ordre de choses dont elle ne connaissait point les bases futures; elle se hâta de proclamer le nom, mais le nom seul, d'un gou-

vernement inconnu et purement spéculatif, dont elle ne cherchait pas même à prévoir l'organisation. Elle dédaigna de méditer ses propres pensées. Mais ce qu'il serait impossible de peindre, c'est la situation de la France à cette funeste époque. Par-tout des proscriptions, des massacres, des scènes de désolation; par-tout on entendait comme le sourd craquement de l'édifice social ancien qui s'écroulait de toutes parts. Les ruines tombaient dans le sang, et le sang ensuite venait inonder les ruines. Et encore ce n'était que le commencement des calamités. L'ange de l'anathème n'avait versé que la première coupe. Le premier sceau des mystères de la colère venait seulement d'être brisé par lui.

« Maintenant que nous sommes éloignés de ces jours néfastes, comment nous y prendrions-nous pour nous expliquer l'imperturbable sécurité de ceux qui, au milieu de tant de ravages, de tant de larmes, d'une terreur si intime et si générale; de ceux qui, sous le glaive des assassins, continuaient les songes de leur jeunesse, et croyaient pouvoir faire de nobles et gigantesques utopies? Ils prenaient hardiment la société comme un bloc de marbre informe, d'où ils voulaient tirer la statue qui leur était jadis apparue au travers des nuages d'une imagination livrée à mille déréglements. Ainsi donc le Titan de la révolution mettait le peu-

ple français sur sa terrible enclume, le traitant à l'égal du fer brut qui sort de la mine. On avait aboli toutes les lois, et l'on croyait qu'il n'y avait qu'à faire de nouvelles lois. On prétendait créer la société, comme si auparavant la société n'eût pas existé. L'expérience, les siècles, les traditions, tout disparaissait pour faire place à je ne sais quoi qui dormait dans le chaos des rêveries humaines, dans les fougueuses conceptions de la vanité affranchie de tout frein. Il ne s'agissait plus d'interroger avec prudence et sagesse le passé, et d'en obtenir des enseignements pour l'avenir; il ne s'agissait pas même de la seule France : toutes les proportions étaient agrandies tout-à-coup; l'horizon n'avait plus de bornes connues, et l'artisan le plus dépourvu de toute instruction ne savait parler que d'organiser le genre humain. Le pouvoir révolutionnaire devait être le seul droit public de l'Europe. Pour se débarrasser de la Providence, on aurait craint même de se confier au hasard; il fallait que ce que l'on voulait fût, dût-on prodiguer les crimes, les angoisses, le désespoir. C'était une création toute nouvelle sans antécédents : sur une aire pétrie de sang et de cendres arides allait s'élever l'édifice projeté. Moi, cependant, je me trouvais dans la tourmente, je faisais partie de l'orage, et j'étais entraîné par lui. Je ne croyais qu'une barrière impossible à franchir

pour moi, c'était celle du crime. Mais j'en étais arrivé à le tolérer dans les autres; j'avais bu dans la coupe de la colère, et l'esprit de vertige avait soufflé sur moi.

« A peine la Convention eut-elle cru avoir fondé une république, qu'elle voulut anéantir d'un seul coup quatorze siècles de nobles souvenirs et d'augustes illusions. Elle voulut par un seul crime surpasser tous les crimes qui couvraient la vaste surface de notre patrie. Le mandat qu'elle avait reçu ne lui suffisant point, elle osa accepter de nouveaux pouvoirs qui lui étaient offerts avec d'affreuses menaces, par des bandes d'assassins. Elle s'investit sans hésiter du droit de juger celui que Dieu avait fait chef d'un grand peuple, celui que Dieu avait établi son ministre sur la terre.

« J'adorais les vertus de Louis XVI; sa constance et ses malheurs, et sur-tout son inépuisable bonté, m'avaient ému jusqu'au fond de l'ame; mais j'étais le plus lâche des hommes. Ah! puisque je n'avais pas le courage de résister au torrent des circonstances, comment n'eus-je pas plutôt une autre sorte de lâcheté, celle de fuir? Mais, monsieur, il faut cependant que je l'avoue, j'espérais toujours qu'au moment où elle me serait nécessaire, je trouverais dans l'intimité de ma conscience quelque force ignorée de moi-même; je croyais que l'im-

possibilité de faire le mal, impossibilité qui me semblait être le lien de toutes mes facultés, suffirait pour me garantir de succomber, pour m'empêcher de céder en présence d'un danger même le plus imminent. J'ai trop présumé de moi. Peut-être aussi pensais-je que Dieu viendrait, dans sa bonté, visiter celui qui n'avait point encore prévariqué, mais qui était sans énergie pour persévérer au milieu de passions d'un ordre tout-à-fait nouveau. Je demeurai donc.

« N'ayant pas perdu toute confiance en mes intentions, je plaignais ceux qui, engagés dans de criminelles routes, n'osaient plus reculer devant le remords. Je les plaignais de ce qu'ils étaient retenus ainsi par une fausse honte qui les empêchait de rompre tout pacte avec l'iniquité. Je plaignais aussi tous ces malheureux dont j'étais entouré, et qui employaient les dons les plus glorieux au renversement des objets sacrés de notre culte filial, au renversement de l'édifice dont la chute devait les écraser à leur tour. Ils détournaient les yeux de la patrie en pleurs, pour lui plonger dans le sein un poignard que d'autres avaient aiguisé. Ils se faisaient les ministres de fureurs qu'ils ne partageaient point; souvent ils furent féroces par lâcheté. Ces hommes frappés d'aveuglement n'étaient plus eux-mêmes. Ils venaient chaque jour s'enivrer et nous enivrer

tous d'un philtre empoisonné qui allumait une fièvre de frénésie en même temps factice et vraie. Néanmoins la funèbre et sauvage éloquence de quelques uns, la vive conviction qui parfois éclatait dans leurs discours extravagants et sans mesure, tout en me faisant frémir, me subjuguaient moi-même malgré toute l'antipathie que j'opposais, et me plongeaient tout entier dans le bain mortel d'une funeste et délirante contagion. J'étais comme en proie à un rêve affreux d'où je ne pouvais m'arracher. L'ivresse des idées du siècle, breuvage peut-être trop généreux pour moi, m'avait dès long-temps dépouillé de ma raison sans me dépouiller de ma nature primitive, sans me dépouiller de mes premiers instincts. L'exagération des sentiments, l'immensité des pensées a je ne sais quoi qui étonne toujours les intelligences faibles, les cœurs mal affermis, et je trouvais beau d'immoler ses propres affections. Je me débattais contre la puissance du mal; souvent, hélas! je détestais et j'admirais. Mon Dieu! mon Dieu! quel théâtre pour le plus lâche et le plus simple des hommes! Que faisais-je au milieu de cette atmosphère de crimes, de sang, de larmes, de poignantes douleurs, de farouches vertus! Non, je n'étais à la hauteur ni de ces crimes étrangers à nos mœurs, ni de ces vertus transplantées de vive force, et qui n'étaient point acclimatées.

« Ne soyez point étonné, monsieur, si je me perds dans les discours que je vous tiens. Je voudrais vous transporter parmi les vagues furieuses qui battaient le vaisseau. Je voudrais vous faire participer à l'incohérence des idées qui nous remuaient dans tous les sens; vous rendre témoin de notre trouble, de nos terreurs; vous faire assister à ces orgies de dissolution, de mort, de vengeance. Je voudrais enfin vous rendre l'un de nous. Je voudrais sur-tout éviter d'arriver au moment fatal qui fit de moi un affreux parricide. Je voudrais à-la-fois vous cacher et vous découvrir mon ame, et implorer en même temps et votre pitié et votre mépris. Mais continuons.

« Je ne vous rappellerai point, monsieur, toutes les phases du procès de Louis XVI, toutes les questions qui furent agitées et résolues d'avance, pour marcher avec plus de certitude et de célérité au dénouement de ce drame terrible. La plupart d'entre nous, il faut le dire et vous le savez, avaient l'intention de sauver le monarque déchu; mais ils ne craignirent pas de trahir leurs sentiments dans les délibérations préliminaires, et de se réunir à une majorité coupable ou égarée. Nous commençâmes par arracher à notre roi le manteau de son inviolabilité constitutionnelle, par le condamner avant de l'entendre, par lui refuser tout sursis, par violer

le dogme de la religion sociale que nous venions d'établir, celui de la souveraineté du peuple, en ôtant à l'auguste accusé la faculté de l'appel; nous voulions nous réserver tout notre courage pour le moment où il s'agirait de l'application de la peine. J'eus donc aussi cette première condescendance pour les passions forcenées, ou plutôt je me laissai entraîner à ces premières lâchetés, gage assuré de la dernière; car d'un instant à l'autre les circonstances devenaient plus menaçantes, le poste plus périlleux. Étrange position que celle d'admettre des principes dont on se promet de repousser ensuite les conséquences, comme si les conséquences n'étaient pas toujours forcées et inévitables! comme s'il ne fallait pas plier devant la fatalité qu'on a faite soi-même! D'ailleurs nous nous trouvions tous au milieu d'hommes que le comble même du crime n'épouvantait point; et nous, timides et irrésolus, nous ne pouvions nous communiquer nos pensées pusillanimes.

« Je ne vous parlerai point non plus ni de cet acte d'accusation qui était un tissu de mensonges ou d'inculpations sans autorité; qui dénaturait les faits en les isolant, en les empoisonnant, ou en les falsifiant; qui tronquait des pièces déja frappées de discrédit par elles-mêmes ou par la manière dont elles avaient été recueillies: je ne vous parlerai ni

de cette violation si évidente de toutes les formes juridiques, conservatrices de l'innocence, ni de cet interrogatoire où le trouble le plus ignoble et l'inquiétude la plus passionnée étaient du côté des juges, et le calme le plus majestueux, le plus inaltérable, et, pour ainsi dire, le plus impassible, du côté de l'accusé; ni de cette défense qui fut à la fin permise, mais qui ne fut qu'une odieuse dérision, puisqu'elle ne put être préparée ni appuyée par aucun des documents nécessaires, et qui ne devait servir qu'à faire éclater le généreux dévouement de deux Français. Tous ces détails ont été recueillis par l'histoire, et je n'ai à vous entretenir que de moi.

« Lors donc que fut venue la terrible journée du jugement, je me rendis à la Convention. Je voulais, et d'autres voulaient comme moi, anéantir, dans ce dernier effort d'un pouvoir usurpé, les sinistres concessions que nous avions faites. Je croyais, oui, je croyais que ma chétive voix finirait par s'élever en faveur du juste. Ah! je ne saurais me lasser de le répéter, quel profond malheur que d'être à-la-fois faible et présomptueux!

« Monsieur, s'il pouvait y avoir quelque excuse pour moi, c'est-à-dire pour un caractère dépourvu de toute énergie au moment de l'épreuve, je vous peindrais cet appareil menaçant qui entourait l'as-

semblée, je vous peindrais cette orageuse stupeur de l'assemblée elle-même; je vous dirais les cris affreux d'une vile populace, qui, couverte de sang, ne demandait qu'à en répandre encore, et qui surtout voulait le sang du juste; je vous dirais ce délire solennel et muet qui vint s'emparer des prétendus juges, qui vint transformer tant d'ames, jusqu'alors des ames humaines, en véritables instruments de crime et de mort.

« Enfin le moment de voter arriva. Mes oreilles entendirent des accents inouïs qui troublaient l'affreuse monotonie d'un murmure d'effroi; elles entendirent des discours sans suite, expressions sacrilèges qui planaient avec terreur sur tous, blasphèmes confus qui me glaçaient d'épouvante. J'étais résolu, oui, j'étais résolu de m'absoudre moi-même en prononçant l'absolution de l'innocent. Je cherchais d'avance à compter les voix, à les deviner, à interroger jusqu'au trouble des consciences. Ce sentiment sympathique et contagieux qui vient se saisir d'une multitude assemblée, qui se réfléchit de tous sur chacun, restait impénétrable pour moi, et je ne pouvais rien prévoir. J'espérais cependant que, soit justice de la part des uns, soit pitié de la part des autres, le grand parricide ne s'achèverait pas.

« Déja plusieurs votes avaient été émis, et ces votes divers me faisaient passer par toutes les in-

certitudes les plus cruelles, par toutes les alternatives de l'abattement et de la douleur. Je les notais avec angoisse dans ma mémoire. Celui dont un sort cruel appela le nom immédiatement avant le mien prononça d'une voix assurée l'arrêt de mort. Des murmures d'une exécrable approbation l'accompagnèrent lorsqu'il descendit de la tribune; des murmures de menace me suivirent lorsque je me présentai pour y monter. J'y arrive en frémissant. Je sentis comme mille poignards à-la-fois tous les yeux, qui furent spontanément fixés sur les miens: cette multitude de regards inquiets et inexorables ainsi concentrés exercèrent aussitôt sur mon ame une puissance surnaturelle de trouble et de fascination que je ne puis expliquer. Autour de moi rien ne m'encourageait, et tout au contraire m'épouvantait. Aucun cœur ne semblait vouloir me répondre. Je me trouvais seul comme un homme suspendu sur le penchant d'un abyme, et privé de tout secours. Livré à l'abandon le plus absolu, je ne sais quel attrait du crime, je ne sais quel goût du remords et du désespoir vint saisir avec des bras de fer une pauvre créature délaissée. Eh Dieu! je crois qu'en ce moment funeste une parole inconnue, une parole qui n'était pas la mienne, vint se placer sur mes lèvres iniques. Arraché de ma propre conscience, perdu dans la confusion de mes

idées et de mes sentiments, j'étais un être sans moralité. Ma bouche, devenue le plus vil instrument, avait à mon insu prononcé l'arrêt de mort. Que ne m'est-il permis d'en douter! Mais je l'ai entendu aussi distinctement que le vote de celui qui m'avait précédé; je l'ai entendu comme une voix étrangère qui mentait à ma pensée, qui immolait ce que j'avais de plus cher en moi. D'ailleurs n'ai-je pas vu, malgré tout le désordre de mes sens, cette joie atroce et convulsive, ce mépris insultant, qui se manifestèrent sitôt qu'on eut acquis une voix sur laquelle on ne comptait point?

« Dès que je fus descendu de la tribune, me faisant horreur à moi-même, je voulus y remonter pour me rétracter, pour abjurer le crime de mes lèvres; le souverain Juge, le Juge des peuples et des rois, qui lisait dans nos cœurs, sait seul si j'aurais eu le courage d'accomplir cette généreuse résolution; mais je fus écarté de la fatale tribune par plusieurs de mes collègues frappés comme moi de l'anathème céleste. Du moins quelques uns étaient affermis dans leurs fanatiques opinions, et ils venaient avec une horrible impatience jeter une goutte de sang sur le crêpe dont la patrie était couverte. Quelques autres croyaient échapper à la guerre civile en achevant de réduire en poudre le trône antique de Clovis. Sans haine réelle contre Louis XVI, il

était nécessaire à leurs yeux que la mort de celui qui fut roi vînt rendre à jamais impossible le retour des institutions anciennes. C'était moins l'homme que la monarchie et la royauté qu'ils immolaient. Ils regardaient le lien du sang et du crime comme le plus fort de tous. Plusieurs même, semblables au second Brutus, frappaient en gémissant cette victime désarmée. D'autres, pareils aux prêtres de certaines divinités païennes, se hâtaient d'accumuler tous les malheurs sur une seule tête, d'accabler d'imprécations un seul homme, pour lui faire porter toutes les calamités des peuples. Dans leur étrange superstition, ils pensaient n'avoir jamais assez tôt immolé un infortuné rejeté par la tempête entre leurs mains barbares. D'autres ne prétendaient qu'à ensevelir tous leurs forfaits précédents sous l'éclat de ce dernier forfait, à tuer le remords à force d'attentats. D'autres peut-être ne voulaient que se débarrasser du spectacle déchirant d'une si grande infortune, ôter du milieu d'eux le sinistre emblème des adversités, l'image importune des plus grands revers. Sans doute encore il y en avait qui, lassés de la constance d'une si haute vertu, eussent desiré de l'anéantir. D'autres enfin, affreux courtisans de la multitude, et sous le poids d'une invincible terreur, convaincus d'ailleurs que l'innocent devait périr, exagéraient l'expression de la férocité, pour écarter

de leur poitrine le fer sanglant dont ils se croyaient seuls et sans cesse menacés; ils pensaient ne pouvoir trop chèrement acheter une vie abjecte et misérable. Qui tenterait, monsieur, d'expliquer tout ce qui se passe dans le cœur des hommes lorsqu'ils sont la proie de si vives, de si tumultueuses, de si rapides agitations? Et moi, aurais-je pu, pourrais-je encore expliquer moi-même ce qui se passait dans le mien? Que sais-je si, lié comme j'étais par cette odieuse confraternité de parricide; que sais-je si, dans le cruel abandon où je me trouvais..... Ah! faut-il qu'après tant d'années il me reste un tel doute?..... Non, non, je sais seulement que j'écoutais avec une farouche anxiété; je sais que les différents votes me frappaient d'une égale horreur, parcequ'à chacun je faisais un retour sur le mien; et tous, quels qu'ils fussent, renouvelaient mon supplice. Quel droit avais-je pour desirer le salut du juste, pour exiger des autres un courage que je n'avais pas eu, pour oser même accuser ou leur fanatisme ou leur égarement? Et même les formes atroces du langage, dont quelques uns ne se servaient que pour se faire pardonner ou leur clémence, ou leur pitié, ou leur justice si tardive, n'étaient-elles pas une preuve certaine que la victime, toute couverte déja des bandelettes du sacrifice, n'échapperait pas à sa funeste destinée? La

plupart de ceux qui voulaient sauver cet homme qui fut roi, n'insultaient-ils pas à plaisir la majesté tombée? Pour le soustraire à la mort ne le couvraient-ils pas de mille outrages? Ainsi le divin Représentant de la nature humaine, après avoir été soumis aux plus infames traitements, parut devant le peuple avec une couronne d'épines et un sceptre de roseau dans la main. Faible et lâche comme ceux de mes collègues qui ne votaient pas la mort, mais des peines ignobles, le proconsul romain ne put sauver le Juste en le couvrant du manteau de la douleur et de la dérision. Et moi, insensé! tous ces outrages gratuits dont on abreuvait mon roi, et qui lui laissaient la vie, me faisaient une sorte de bonheur stupide. Bientôt toutes mes alternatives de crainte et d'espérance cessèrent. J'eus trop de complices. Le père du peuple fut condamné; il le fut à une majorité douteuse. Une sueur froide vint alors inonder mon visage. Le frisson de la terreur parcourait tous mes membres. Mais, dois-je oser vous le dire? je sentis d'abord comme un immense soulagement; je pus respirer sous le fardeau de l'ignominie. Serait-il donc vrai que l'extrême malheur fût préférable à l'attente du malheur? Serait-il donc vrai aussi que l'on trouve quelque repos au fond de l'abyme? Du moins je pouvais sans trop de confusion tourner les yeux autour de moi : j'avais

des compagnons de rage et de désespoir; je n'étais pas seul sur l'étang de feu.

« Cependant la profonde abjection où j'étais tombé n'avait pas achevé de me pervertir. Une espérance me retenait encore, espérance vague et incertaine, mais qui, nourrie dans mon sein, acquit peu à peu une grande force. Je disais en moi-même: Non, il n'est pas possible qu'un tel crime soit consommé à la face du ciel, en présence d'un grand peuple, d'un peuple qui a toujours marché si noblement dans les voies de l'honneur et de la civilisation! Insensé mille fois! comme si, arrachée des mains des bourreaux, la victime dévouée n'eût pas rencontré ou les piques de septembre ou les poignards des juges assassins! D'ailleurs, et je l'ai bien compris depuis, l'arrêt qui venait d'être prononcé n'était-il pas le parricide lui-même? Le sceptre des rois ne venait-il pas d'être ignominieusement brisé? La vie ou la mort de cet homme qui n'était plus qu'un homme de bien, puisque sa couronne avait été traînée dans la fange et le sang, la vie de cet homme précipité du trône... ah! vous frémissez, monsieur, et des paroles si nouvelles pour vous alarment votre conscience irréprochable; j'achéverai néanmoins, dussiez-vous me retirer toute votre pitié, dussiez-vous m'accabler de tout votre mépris... la vie ou la mort de cet homme n'étaient-

elles pas devenues, en quelque façon, des choses indifférentes, et comme de simples accidents?

« De telles pensées sans doute ne peuvent se présenter à l'esprit que de celui qui a trempé ses mains dans le sang, et encore lorsqu'il est séparé par de longues années du jour où il a commis un si grand attentat, lorsque l'ame tout entière a été, pendant ces longues années, employée à pénétrer les mystères profonds des événements. Ombre auguste que je continue d'outrager, si toutefois il est possible de vous outrager; ombre auguste, vous le savez sans doute, ce n'est point pour affaiblir le sentiment de mon crime, ce n'est point pour être moins à l'étroit dans les liens du remords, que j'ose ainsi me livrer à d'inconcevables méditations.

« Pardon, monsieur, je reviens à mon triste récit. Tout semblait consommé du côté des juges de Louis XVI, lorsque les défenseurs de ce roi de toutes les adversités se rendirent au sein de la Convention pour accomplir un dernier devoir de leur ministère sacré. Hommes heureux, dont j'enviais si bien le sort, vous qui illustriez à jamais votre vie par un si beau dévouement, pendant que moi j'allais être condamné à traîner la mienne dans l'opprobre, que j'eusse voulu, au prix de vos nobles dangers, de dangers mille fois plus grands encore, être comme vous à la barre de l'assemblée, et, comme vous, parler au nom

d'un roi réservé au supplice, au nom d'un roi qui n'avait plus à répandre que des malheurs pour graces! Hommes dignes de tous nos respects, qu'avez-vous à dire aux bourreaux de Louis XVI? Qu'y a-t-il de commun entre vous et eux? Ah! vos discours seront simples et modestes comme il convient lorsqu'on remplit une mission du juste qui n'est plus roi, mais qui est le premier des mortels, et dont la place est toute prête dans le ciel. Ils ne se plaindront point; ils ne protesteront point contre l'iniquité de l'arrêt; ils ne déposeront point l'amertume de leurs accusations au pied du trône éternel de celui qui juge les justices: toutes paroles qui eussent été vaines et triviales dans de pareils moments! Les consciences savaient plus de choses qu'on ne pouvait leur en révéler.

« Quelques jours auparavant, Louis XVI avait interdit à ses défenseurs la faculté d'employer les ressources de l'éloquence; moyens qui sortaient naturellement d'une telle cause, si c'eût été en effet une cause, s'il se fût agi du triomphe ordinaire de l'innocence et de la justice momentanément voilées de quelques nuages. Il leur avait fait supprimer la péroraison de sa défense, parcequ'elle était trop pathétique et trop touchante. Il n'eût pas voulu descendre à attendrir les juges que le crime lui avait donnés. Lors donc que les défenseurs de

Louis XVI se présentent pour la dernière fois, ils contiennent encore leur ame dans les limites d'une simple discussion : toujours fidèles aux instructions de leur auguste client, ils se bornent à remarquer la faible majorité qui a suffi pour le condamner, et l'incertitude même de quelques uns des votes ; ils se bornent à remarquer de plus que les formes admises pour les jugements criminels exigent un plus grand nombre de voix contre un accusé ; et ils concluent de toutes ces remarques la convenance plutôt que la justice de l'appel au peuple. Quelques lignes écrites par Louis XVI lui-même contiennent cette demande exprimée avec les termes du barreau, comme aurait fait un simple particulier devant des juges communs à tous, pour en appeler légalement à un tribunal supérieur. Cet acte est terminé par l'expression noble et pure de sa persévérante confiance dans les anciennes affections d'un peuple que le malheureux monarque a aimé jusqu'à la fin. Mais cet écrit ne contient ni plainte, ni regret, ni pensée de ce qui fut, ni retour vers le passé, ni recours à l'avenir. Cet acte enfin ne semblait avoir été écrit par lui que dans un sentiment tout-à-fait désintéressé de ses propres infortunes, seulement pour décharger la nation d'une si redoutable solidarité, et la faire peser tout entière sur l'assemblée coupable. Encore eût-il voulu, en la couvrant elle-même de

sa céleste mansuétude, la soustraire aussi à l'anathème vengeur. M. de Malesherbes, vieillard vénérable qui ne tardera pas de suivre au supplice son ancien maître, ah! disons mieux, son modèle et son ami, M. de Malesherbes prononça quelques mots entrecoupés par sa profonde émotion. Ces mots sans suite n'avaient d'autre sens que celui qu'ils recevaient de la solennité du moment et des cheveux blancs du noble vieillard. Mais quel moyen de toucher des hommes qui avaient pu voir d'un œil sec la décadence de ce qu'il y a de plus grand sur la terre! Qui le croirait! la demande de Louis XVI et de ses défenseurs ne fut pas même l'objet d'une délibération : elle fut écartée avec indifférence par l'ordre du jour.

« Le 21 janvier luit tristement sur la France consternée. Il faisait un froid très pénétrant; le soleil était enveloppé d'épais brouillards. Quelle nuit longue et affreuse je venais de passer, et que de nuits non moins longues et non moins affreuses celle-là m'annonçait! Si le sommeil, un sommeil de plomb, s'approchait un instant de ma paupière, aussitôt une voix terrible me réveillait pour me raconter mon crime, pour me dire les suites de mon crime. Une implacable Furie était debout devant moi, et me promettait de ne plus me quitter. Quelquefois je voyais le juste élevé déja au sommet de la gloire laisser tomber sur moi des regards sereins et com-

patissants Quelquefois encore il me semblait que Dieu allait briser, à cause de moi, l'ouvrage de la création, et je ne sentais qu'avec une terreur intime que j'avais une ame immortelle. J'étais sorti de ma demeure avant le jour, et je vis les apprêts qui se faisaient pour le sacrifice.

« Une multitude d'hommes armés, pris au hasard, mêlés de manière à ce qu'ils fussent tous étrangers les uns aux autres, seulement distingués entre eux par des marques de craie blanche sur leurs habits, selon les différentes sections auxquelles ils appartenaient, dirigés par des chefs dévoués à la cause impie, comme un vil bétail que le boucher conduit à la mort; cette multitude formait une haie de soldats d'emprunt, disposée sur la longue route que devait parcourir le descendant de soixante-cinq rois, pour aller de sa prison à l'échafaud. Tous les habitants de cette grande cité étaient restés dans leurs maisons exactement fermées comme autant de prisons, car tel fut l'ordre auquel il fallut obéir. Nul n'avait la faculté d'aller et de venir dans les rues, si ce n'est ceux à qui un poste ou un emploi avait été assigné. La ville était changée en une solitude immense, affreusement animée par le funeste et silencieux appareil du supplice. Et moi, je ne pouvais errer dans cette solitude que par l'odieux privilége du parricide.

« Je voulus m'approcher du Temple et voir ces tours funèbres où Louis XVI était enfermé avec la plus déplorable des familles. On vous a dit la scène déchirante des adieux; je n'ai point à vous la retracer, et je n'en serais pas digne. Jamais je n'ai pénétré dans ce sanctuaire de tous les malheurs et de toutes les vertus; je voulus suivre la victime auguste; je me mêlai à cette troupe morne et étonnée, qui se remuait par une consigne inconnue, et qui avait des armes à condition de ne s'en servir que contre elle-même. Peut-être, hélas! un petit nombre d'hommes de courage et dévoués eussent suffi pour délivrer le juste; mais je ne sais quelle puissance invincible enchaînait toutes les ames généreuses, car ce n'est pas le sentiment du danger qui peut ainsi frapper d'immobilité un grand peuple. Peuple français, sans doute tu avais trop à expier pour que le sang innocent ne fût pas versé pour toi et en ton nom! Et lui, cet homme qui fut ton roi, qu'avait-il mérité? Ah! il avait mérité de ne plus habiter une terre désormais livrée à toutes les malédictions célestes. Dieu voulait l'ôter du milieu de nous avant d'achever de vider la coupe de la colère; Dieu enfin voulait le faire sortir du monde, comme jadis les envoyés de Dieu firent sortir un autre juste d'une ville coupable qui allait périr dans un abyme de feu.

« Cette multitude armée, marchant avec ordre

autour et à la suite du char où reposait paisiblement celui qui attendait la couronne du martyr, cette multitude, impassible en apparence, gémissait avec amertume. J'ai vu des larmes couler sur la plupart des visages, mais ces larmes étaient aussitôt essuyées avec effroi. Il y avait dans tout cet appareil et dans tout cet ensemble, comme dans tous les esprits et au fond de tous les cœurs, l'étreinte de l'anathème et d'une immense douleur. Ce n'était point une victime vulgaire qui allait être immolée; la royauté apparaissait toujours: elle se manifestait jusque dans le soin que l'on mettait à l'effacer. On protégeait par les armes l'assassinat de celui qui, dans le temps où il était revêtu de la puissance, refusa de protéger au prix du sang son pouvoir, sa liberté, sa vie. Malgré leur audace, malgré leur feinte assurance, les hommes de la révolte s'effrayaient du coup dont le retentissement ébranlait le monde. Ils ne pouvaient être rassurés par le déploiement de toute cette force militaire. Avec ces cent mille soldats d'un jour, ils auraient porté la désolation dans tout un empire, et ces cent mille soldats suffisent à peine pour leur faire croire à l'impunité, et à la consommation du sacrifice. Il fut facile alors de reconnaître que le prestige de la puissance avait survécu à la puissance abattue; l'innocence si indignement outragée poussait un cri sourd qui était entendu de

tous. Le fanatisme se taisait. Une invincible pitié, une invincible horreur, qu'ils ne pouvaient étouffer, commençaient les tourments d'un grand nombre, leur prédisaient une éclatante punition. Ainsi ceux mêmes qui devaient triompher d'une si funeste victoire ne triomphaient point, et l'épouvante gisait dans toutes les ames.

« Cependant tout était calme, immobile, enchaîné. Nul n'osa sortir de cette profonde stupeur pour prononcer ou le mot de grace ou le mot de salut. Plusieurs pensaient en eux-mêmes qu'inutilement on chercherait à sauver le prince dont on déplorait le sort; et cette pensée vague d'une destinée inexorable mettait à l'aise toutes les lâchetés. N'était-il pas trop vraisemblable en effet que toutes les précautions avaient été prises; que des assassins attentifs aux moindres mouvements de pitié, ignobles et impassibles instruments des passions furieuses, fussent placés près du char funèbre pour immoler à l'instant même celui dont la mort avait été si solennellement jurée, pour l'immoler au moindre signe; pendant que les canons qui roulaient autour du char auraient jeté le désordre, la confusion, mille horribles trépas au sein de la multitude? Le crime puise à pleines mains dans les trésors inépuisables du crime; ses ressources sont infinies, parceque rien ne borne ses exécrables

conceptions, et il met, pour parvenir à ses fins, une énergie que n'eut jamais la vertu. D'ailleurs tous ceux qui assistaient à cette cruelle agonie de la société elle-même, et qui y assistaient avec un cœur déchiré, étaient isolés, sans communication entre eux, dans un état de défiance et de consternation qui ôte toute force morale. Pendant que l'on recueille ses esprits, le temps, qui ne s'arrête point, amène une suite d'instants, d'instants inévitables, jusqu'à ce qu'enfin le dernier de ces instants inévitables, l'instant fatal soit arrivé.

« Toutes ces réflexions, je ne les faisais point alors. Les émotions étaient trop terribles, trop concentrées, pour laisser la liberté de penser ou de se rendre compte de ses propres pensées. Eh! pardonnez-moi, monsieur, si j'interromps ainsi mes récits pour vous faire part de mille idées confuses qui se mêlent dans mon esprit éperdu. Hélas! depuis si long-temps, une seule chose m'occupe, un seul sentiment m'absorbe; je suis, pour ainsi dire, sans passé et sans avenir, tant cette chose seule, tant ce sentiment unique sont toujours présents devant moi: depuis si long-temps aussi je n'ai parlé à personne de mes troubles et de mes angoisses! Il n'est donc pas étonnant que mes discours soient sans suite.

« Vous savez, monsieur, quel lieu fut choisi pour

l'immolation du père de la patrie; et ici il faut encore admirer la profondeur de l'instinct maudit qui avait déterminé un pareil choix. Ils se trompèrent néanmoins dans leur calcul barbare : l'objet d'une vengeance si cruelle et si peu méritée était plongé dans de trop hautes pensées pour qu'il pût être accessible à ces vains regrets d'une grandeur qui n'était plus. L'homme qui allait payer de sa vie une vie consacrée au bien avait secoué de son vêtement mortel cette poussière dont il fut couvert par l'écroulement du trône du grand roi. Ce fut donc devant son propre palais, devant le palais de ses aïeux, que fut dressé l'échafaud. Hélas! ce palais, que près d'un siècle avait désaccoutumé de toutes les magnificences humaines, n'avait jamais été habité par le monarque infortuné que pour être changé d'abord en une fastueuse prison, ensuite en une prison plus étroite, d'où il fallut encore sortir pour aller, dans la tour du Temple, attendre le jugement et la mort. La place de Louis XV, cette place immense, destinée jusqu'alors aux fêtes publiques, devait être témoin du parricide, devait être arrosée du sang innocent. Ah! ce furent bien des fêtes que ces fêtes de l'hyménée royal dont ce lieu rappelait la mémoire, et qui furent troublées par de funestes catastrophes. Sinistre présage d'une si déplorable fin! Les évènements les moins prévus

contiennent-ils donc les pressentiments de l'avenir? Y aurait-il une destinée menaçante enfermée d'avance dans les promesses mêmes d'une longue félicité? Ah! les voilà qui vont se réaliser ces prédictions de sang, de deuil, de larmes, sorties du sein de l'alégresse publique. D'un côté ces jardins superbes, d'un autre côté ces longues avenues croisées de beaux arbres, où une population, jadis paisible et pleine d'amour pour son roi, se plaisait, dans les jours heureux, à chercher d'innocentes distractions : tout était au loin désert. Ainsi toutes ces pompes de tant de siècles, ce palais où se sont succédé tant de générations illustres, tout cet ensemble si majestueux et si imposant n'allait servir que de cadre funèbre au plus funèbre des tableaux. La victime ne devait quitter la terre qu'après avoir laissé tomber un dernier regard sur ces splendeurs passées, qu'après avoir, sans doute involontairement, laissé égarer son esprit attristé dans mille souvenirs de gloire et d'adoration. Ah! si toutes ces grandeurs éclipsées se représentèrent à Louis XVI, ce ne fut qu'une image tout-à-fait fugitive; le bien qu'il avait fait, le bien qu'il avait voulu faire, les graces qu'il avait répandues, durent aussi consoler son ame. Mais, je l'ai déja dit, les assassins si soigneux d'ajouter à l'horreur du supplice s'étaient trompés, et Louis XVI n'habitait plus dans les jours

écoulés; il devançait les jours éternels. Il avait pardonné sur la terre, il méditait les pardons du ciel. Peut-être l'angoisse des adieux à sa malheureuse famille, cette angoisse elle-même s'était-elle déja écoulée dans les solennelles méditations d'un avenir qui sera bientôt un présent sans trouble et sans fin. D'ailleurs ce palais des rois n'avait-il pas été, avant le séjour du Temple, la royale prison du monarque? Dans ce palais des rois, dont la révolte effrénée avait fermé toutes les issues, n'avait-il pas eu le temps de préparer sa grande ame à la douloureuse délivrance?

« Cependant je suivais toujours, me détestant toujours de plus en plus. Je ne pouvais espérer de secours dans les hommes ni dans les choses qui paraissent soumises à l'incertaine volonté des hommes, et je levais les yeux au ciel avec une foi d'émotion qui me faisait un vrai soulagement. Je croyais sentir en moi que les nuées devaient s'ouvrir, et qu'un envoyé de Dieu arriverait pour soustraire le juste à la mort de l'échafaud, pour épargner à mon infortunée patrie le plus grand des attentats et les châtiments qui en sont la suite, pour m'affranchir, moi misérable ver de terre, qui ne mérite que d'être foulé aux pieds, pour m'affranchir d'un remords qui était trop étranger à ma nature, et que je ne pouvais supporter. Il me semblait enfin

que le juste eût pu mieux périr si j'eusse moins souffert de mon crime. Mais il ne descendit du ciel qu'un ange invisible qui apportait la couronne des saints, qui venait soulever l'ame de mon roi de dessous le fardeau des misères humaines.

« Comment expliquer toutes les contradictions du cœur de l'homme? Je vous ai confessé, monsieur, mes faiblesses et mon abjection. Je n'avais pu trouver en moi, comme je vous l'ai dit, assez de force pour être pur du sang innocent, et j'en trouvai assez pour le voir répandre. N'eût-on pas dit que je voulais m'assurer que ma victime ne m'échapperait pas? N'eût-on pas dit que je voulais rassasier mes cruels regards du supplice de celui que je venais de condamner? N'eût-on pas dit que j'étais là pour crier : « Tombe sur moi et sur les miens le sang du juste! » Oui, quelque dégradé que je fusse à mes propres yeux, j'osais assister au plus beau spectacle qu'il soit donné à l'homme de voir, et que des philosophes anciens jugèrent digne de la Divinité elle-même. Mais ici ce n'était point un homme privé que ses hautes vertus garantissaient de la plus grande des ignominies, celle de mourir de la mort des scélérats. Ah! c'était le père de la patrie qui venait, avec une résignation religieuse, déposer sur un échafaud les derniers lambeaux de sa triste couronne; qui venait prier, à son heure suprême,

le Maître souverain des peuples et des rois, le Régulateur éternel des destinées sociales, d'agréer le sacrifice de sa vie en expiation du parricide et des égarements du peuple qui lui fut confié : c'était la royauté elle-même, qui, restée pure et sans tache, se glorifiait de son inévitable résurrection, puisque nul crime, nul excès ne pouvait lui être attribué. La sublimité d'un tel spectacle semblait en voiler toute l'horreur pour moi-même, pitoyable complice de l'assassinat.

« Je vis donc avec une sorte de calme intérieur (c'était sans doute le calme de la victime auguste qui se réfléchissait sur moi, son ignoble bourreau), je vis bien distinctement, car je n'avais alors ni larme dans les yeux, ni trouble dans l'ame, je vis le prince magnanime lorsqu'il monta sur l'échafaud. Je le vis se tourner vers son peuple pour lui adresser ces paroles de pardon, qui reposaient au fond de son cœur paternel, et qu'il avait déja consignées dans son testament de mort, monument sublime de la plus sublime clémence, puisqu'elle embrassait à-la-fois le passé et l'avenir. Il avait les mains liées derrière le dos, ainsi que le plus obscur et le plus vil des scélérats, car aucun genre d'humiliation ne lui fut épargné; mais il était encore roi pour pardonner, et il n'était plus qu'un homme pour souffrir avec douceur tous les outrages, pour

répéter, avant de mourir, qu'il était innocent et comme roi et comme homme. Un satellite de cette ombrageuse tyrannie, à qui tout pouvoir était donné pour éprouver les bons, ordonne aussitôt un roulement de tambours, et la voix de Louis se perd dans ce bruit sacrilége. Ainsi donc ils firent tout ce qu'ils purent pour éloigner d'eux le pardon, pour rester à jamais sous le poids de l'anathème.

« Un prêtre du Dieu vivant, décidé à partager le martyre, avait accompagné Louis XVI jusqu'au pied de l'échafaud. Avant de se séparer de la victime résignée depuis si long-temps, il voulut lui adresser ses dernières exhortations; mais qu'avait-il à lui recommander? Tous les trésors de la miséricorde et de la religion n'étaient-ils pas renfermés dans cette ame sublime qui allait être dégagée de son enveloppe terrestre? Le ministre du Dieu vivant ne sut que prononcer les paroles de l'apothéose, paroles saintes que son Dieu plaça sur ses lévres inspirées, et que le génie de l'histoire a gravées avec un burin d'or sur ses marbres immortels. Puis il bénit le fils de saint Louis, le fils du roi mort sur la cendre parmi les ruines de Carthage; et, se glissant derrière la foule consternée, il se perdit dans la solitude.

« Immobile, les yeux fixes, j'avais vu l'un des bourreaux couper les cheveux de l'auguste victime; mais

je ne vis point la tête de mon roi tomber sous le fer du supplice. Un bandeau de lumière s'étendit en ce moment sur mes yeux éblouis, et changea l'instant du sacrifice en une apparition céleste. Je n'entendis ni ce que dit le bourreau en présentant la tête au peuple, ni le sinistre cri de triomphe, qui, m'a-t-on assuré, s'éleva tout seul du sein d'un morne et religieux silence.

« Je me perdis aussi derrière la foule; mais, bien différent du saint prêtre, ce fut pour traîner après moi tous les fardeaux de ma conscience; car, rendu à moi-même, ce qu'il y avait de si terriblement irrévocable dans la suite funeste de ma lâcheté se présenta devant moi comme une image certaine de l'irrémissibilité de mon crime. Dès-lors ne pouvant m'abjurer moi-même, j'abjurai mon nom.

« Je quittai Paris, après avoir réglé quelques affaires, afin de ne laisser aucune trace après moi. Je ne voulus pas même revoir mes parents navrés de douleur, ni mes amis, qui sans doute auraient renié le Régicide. Hélas! devenu le vil rebut des humains, j'étais seul sur la terre; je me rappelai avec amertume que j'avais souvent desiré fixer mon sort dans une douce et paisible union. Différentes circonstances de ma vie avaient de jour en jour retardé ce moment fortuné; mais l'espérance de cette grande félicité ne m'avait jamais entièrement abandonné.

Ah! il fallait que le sentiment du bonheur domestique fût enfoncé bien avant dans mon cœur pour que le regret de ne l'avoir point obtenu vînt y trouver place au milieu de mes plus cruelles angoisses. Comment aurais-je entraîné une pauvre misérable femme dans cet abyme de douleur et d'ignominie où je m'étais précipité? Comment aurais-je condamné de malheureux enfants à recevoir un tel héritage d'opprobre et de malédiction? Ne pensais-je pas quelquefois, dans mon égarement, que ma réprobation avait été prononcée avant l'heure de ma naissance, et que, victime lui-même d'une destinée implacable, mon vénérable père avait peut-être commis quelque crime secret qui lui faisait mériter un fils parricide, quelque crime inconnu dont je devais à mon tour porter la peine? Oh! pardonnez à votre malheureux fils d'aussi funestes pensées! N'était-ce pas assez d'avoir souillé la vie que vous m'aviez donnée, ô mon père, sans vous attribuer encore toute la misère de ma chute? Non, non, ma famille fut toujours irréprochable; c'est moi qui ai commencé et qui finis pour elle les traditions du crime.

« J'errai quelque temps sans savoir où j'irais cacher mes honteuses douleurs, enfouir le reste de mes jours coupables. Enfin j'arrivai dans ce lieu solitaire; j'y étais tout-à-fait étranger, et j'ai pu m'y

laisser ignorer. Seulement la persécution, ainsi que je vous l'ai déja dit, fut quelquefois éveillée par mon nouveau nom; et je m'enfuyais pour éviter de laisser soulever ce voile de deuil et de châtiment qui faisait toute ma consolation. Mes absences ne furent jamais ni longues ni fréquentes; je retombais bientôt dans l'oubli que je desirais.

« Quoique si bien séparé du monde et de tout ce qui se passait sur la terre, je ne pouvais empêcher la renommée d'apporter de temps en temps jusqu'à moi le bruit confus de tant d'événements qui se succédaient avec une effroyable rapidité. Ces grands théoriciens, ces sophistes législateurs, ces fabricateurs d'essais cruels de gouvernement, dont je venais de me séparer, que j'avais laissés sur l'arène du crime et de l'anarchie, ne devaient pas tarder, pour la plupart, d'être immolés au milieu de la risée féroce de cette multitude qu'eux-mêmes avaient soulevée. Et souvent, du fond de ma retraite, j'ai pleuré sur eux. Hélas! plusieurs n'étaient point détrompés. Ils croyaient encore qu'il aurait pu en être autrement; ils ne s'accusaient donc point; ils mouraient avec un stoïcisme farouche. Moi qui avais partagé leurs erreurs sans partager le courage et le fanatisme qui font que l'on admire en condamnant; moi, que toute la philosophie du siécle avait ébloui plutôt que convaincu, je m'instruisais de plus en plus

à me mépriser. Lorsque, parmi ceux qui, comme moi, s'étaient faits juges de Louis XVI, et qui étaient successivement désarmés de la faux terrible de la révolution pour en être dévorés à leur tour, je venais à découvrir tout-à-coup des prodiges de scélératesse que toute la force des circonstances, que tout l'emportement des passions, ne pouvaient expliquer, alors je m'écriais : « A quels monstres, grand Dieu! aviez-vous livré l'innocent! A quels monstres ai-je associé ma mémoire dans les siècles à venir! Alors je n'étais point même un affreux Séide d'une religion nouvelle, d'une religion barbare; je n'étais plus à mes yeux que l'infame et stupide complice d'une bande d'assassins. Quelquefois aussi je contemplais ce qu'il y avait de si odieusement ignoble dans ces étranges simulacres de gouvernement, et je me disais encore avec une singulière amertume : « Voilà donc l'héritage que nous ont laissé toutes les élégances du siècle de Louis XIV! voilà donc l'héritage que nous ont laissé toutes les mollesses et toutes les gloires littéraires du siècle suivant! voilà donc ce qu'est devenu le peuple le plus poli et le plus éclairé de l'univers! »

« Mais toutes ces funestes méditations ne suffisaient point à mon supplice. Il fallait bien un autre aliment à mes remords! Je sentais comme un besoin infini d'augmenter mes angoisses, d'ajouter à mes

tourments. Une providence vengeresse ne m'a point épargné de si cruelles alternatives. J'ai su tout ce qu'il a pesé de calamités horribles sur la famille du monarque infortuné. J'ai su que la compagne de ses grandeurs et de ses adversités, la noble fille des Césars, avait fini par périr aussi sur l'échafaud. J'ai su que les modestes vertus de madame Élisabeth, cette princesse admirable, si dévouée, qui fut un ange avant d'habiter parmi les anges, n'avaient pu désarmer les bourreaux. J'ai su que l'enfant auguste, héritier du trône sanglant de son père, après avoir végété douloureusement sur la paille humide des cachots, avait succombé sous le poids des plus indignes traitements. J'ai su que la fille de Louis XVI, survivant seule à tant d'illustres funérailles, entourée d'un silence impénétrable comme dans les prisons muettes de Venise, n'avait enfin recouvré la liberté que pour quitter ce sol français abreuvé du sang de tous les siens. Destinée à errer d'exil en exil sur les terres étrangères, que seront pour elle les jours de l'adolescence et de la jeunesse! Elle fut le prix d'un échange; elle ne fut pas même jugée digne d'une rançon. En abandonnant la France, il ne lui était pas permis d'être rassurée sur les cendres sacrées qu'elle laissait parmi nous. Elle partait au sein de l'abolition et de la profanation de tous ses souvenirs.

« Mais que dis-je! j'ai su! Ah! j'ai long-temps ignoré la plus lamentable et la plus cruelle partie de ces royales infortunes. Peut-être même le jour de toutes les révélations n'est pas encore arrivé. J'ai donc long-temps ignoré tous les supplices qui ont précédé le dernier supplice, devenu enfin une délivrance. Oui, je savais cette affreuse solitude des prisons; mais pouvais-je soupçonner tout ce que le délire du crime inventa pour rendre cette solitude et ce délaissement plus affreux encore? Pouvais-je imaginer ces hideux haillons qui couvraient une grande reine? C'est la première fois sans doute que la majesté royale et la beauté ont reçu de tels outrages. La mort seule jusqu'à présent avait eu le privilége de flétrir ainsi les deux plus merveilleuses idoles du cœur de l'homme. Enfin j'ai su, et je n'ose en renouveler l'odieuse mémoire, oui, j'ai su l'accusation étrange qui fut portée contre Marie-Antoinette, et l'innocent complice que les infames voulurent donner à une si monstrueuse accusation. Ah! tous les visages des anges du ciel durent se couvrir de rougeur. Elle, la fille des Césars, la veuve du juste, comprenant à peine l'inculpation inouïe qui lui était faite, ne put qu'invoquer le témoignage des mères. Elle en avait bien acquis le droit, cette haute créature qui fut une mère si tendre, si vigilante, si dévouée; elle qui de toutes

ses grandeurs ne regrettait que de ne pouvoir être avec ses enfants, pour partager avec eux sa profonde douleur, pour manger avec eux le pain de la misère, pour raccommoder leurs grossiers vêtements comme elle était condamnée à raccommoder les siens, pour remuer enfin la paille de leur chétif grabat. Il ne faut pas s'y tromper, les sentiments les plus simples de la nature ont quelque chose de plus élevé et de plus exquis selon la hiérarchie des rangs. Marie-Antoinette souffrait donc en même temps et comme reine et comme mère.

« En vérité, monsieur, j'aurais dû me trouver moins coupable lorsque j'apprenais de pareils détails; et toutes ces recherches d'une basse perversité auraient dû peut-être atténuer en moi le sentiment de mon crime: mais il n'en était pas ainsi. Il ne s'agit plus de rappeler et les pompes de Versailles, et la vanité de toutes les magnificences humaines, pour les comparer avec de telles décadences, avec de telles adversités. Toute expression humaine devient froide, et Bossuet lui-même ne saurait où prendre des paroles pour les égaler à la douleur.

« Et sur-tout, faut-il encore réveiller en vous ce souvenir affreux? et sur-tout le second régicide, le long meurtre de l'enfant de Louis XVI, recule toutes les bornes connues de la scélératesse et de la tyrannie. On a vu quelquefois d'ombrageux usurpateurs

vouloir dérober aux regards les héritiers de droits antiques et vénérables. Des enfants sur lesquels reposaient des espérances que l'on voulait éteindre, furent condamnés à languir dans l'obscurité : tantôt ils furent expatriés, ou élevés, sous de faux noms, dans une condition privée ; tantôt ils furent exposés dans les bois, à la merci des bêtes féroces, moins cruelles souvent que le cœur des ambitieux : on jeta les uns dans des cloîtres ou des cachots ; d'autres ont été livrés à la mort par le fer ou le poison ; d'autres enfin ont été indignement mutilés, ou ont eu les yeux crevés par le feu. Tyrans et bourreaux de tous les temps qui nous ont précédés, que vous étiez peu savants dans la science des tortures ! que vous étiez peu habiles à préparer le breuvage de la douleur et de la misère ! allez, vous ne connaissiez pas toutes les ironies et toutes les dérisions que l'enfer peut réserver à la nature humaine la plus élevée !

« L'opprobre de la majesté royale n'avait pas satisfait les horribles factieux qui gouvernaient la France. Ils voulurent flétrir par un attentat tout-à-fait nouveau cette majesté qui n'était pas tombée assez bas. L'innocence de Louis XVI avait préservé la royauté de toute atteinte contagieuse et mortelle. Le sang d'une victime pure ne souille point. Ils voulurent donc faire pénétrer la profanation jusque dans le sanctuaire où réside la puissance qui gouverne, la

puissance qui reçoit les inspirations du ciel. Tout ce qu'il y a de saint dans l'innocence, tout ce qu'il y a de céleste dans la pudeur, furent ternis par leur souffle impie. Le jeune roi les effrayait également par la beauté de son ame ingénue, et par la beauté de sa ravissante figure. Ils voulurent essayer de le faire descendre au rang des animaux immondes, et de détruire à-la-fois l'intelligence et les organes. L'enfant auguste portait sur son noble front la double empreinte de la plus haute humanité et de l'élection des races royales: ils voulurent, à force d'abjection et de tourments, essayer d'effacer cette double empreinte, cette double auréole du souffle de Dieu. On épouvantait sa tendre et douce imagination, en troublant son sommeil par des terreurs subites, en exigeant, avec des dédains et des menaces, les services les plus humiliants, en jetant devant lui, comme une vile aumône, sa chétive et grossière nourriture, en plaçant sur ses lèvres virginales une sorte de langage inouï que les êtres les plus corrompus ne se permettent que dans leurs orgies. Le jeune martyr n'eut bientôt plus, dans son bouge infect, d'autre asile que son imperturbable silence où il persista jusqu'à sa mort, silence vraiment extraordinaire et sublime! Sans doute il ne voulut plus proférer aucune parole, parceque la sainteté de la parole avait été outragée pour ce

pauvre ange du ciel, resté seul au milieu des méchants; et sa mort, dernier acte d'une si douloureuse enfance, fut la triste fin d'une maladie dégradante, fruit horrible de tant d'impies traitements. Vous savez, monsieur, ce que des tyrans, à Rome, imaginèrent, pour concilier le texte de la loi qui interdisait le supplice d'une vierge avec leur atroce besoin de répandre un sang innocent. La sorte de profanation qui fut alors inventée peut seule donner une idée de celle qui fut exercée sur l'enfant malheureux, héritier de tant de rois, héritier du magnanime pardon de son père.

« Néanmoins, siècles futurs, le croirez-vous? la Convention fut soupçonnée d'avoir été trop compatissante à l'égard des enfants de Louis XVI, calomnie étrange, et qui seule caractériserait ces temps de délire et d'abrutissement! Le comité de sûreté générale, accusé d'avoir voulu assurer par quelques soins l'existence et l'éducation des deux orphelins du Temple, était venu affirmer, au sein de l'assemblée, *qu'il avait été étranger à toute idée d'améliorer leur sort, ou de leur donner des instituteurs,* et *qu'il n'avait eu en vue que le matériel d'un service confié à sa surveillance. Le comité et la Convention,* disait-il, *savent comment on fait tomber la tête des rois, mais ils ignorent comment on élève leurs enfants.* Et c'était quatre mois après le 9 thermidor

que l'on repoussait une telle calomnie par de telles expressions! et c'était quatre mois après le 9 thermidor que l'on continuait de mettre en oubli le décret rendu la veille du jour où le juste devait périr, si toutefois ce décret lui-même n'avait pas été déja une atroce dérision de plus, une dernière raillerie de tout ce qui pouvait rester encore d'humanité dans le fond des cœurs! Quoi qu'il en soit, par ce décret, conçu dans des termes que je n'oserais redire, il fut promis qu'après la mort du roi *l'on prendrait soin de sa famille, et qu'on lui ferait un sort convenable.* Justice du ciel, vous qui êtes quelquefois si patiente à tout souffrir, parceque le temps vous appartient, justice du ciel, que votre réveil est quelquefois terrible!

« Après de tels crimes faut-il donc s'étonner de toutes les calamités qui pesèrent sur ma patrie? Après de telles infortunes y a-t-il des infortunes qui puissent exciter la pitié? Eh bien, monsieur, suis-je assez coupable? car il faut bien que je m'accuse et de ces forfaits inouïs, et de ces calamités que nulles calamités n'ont jamais égalées, et de tant d'infortunes diverses qui venaient s'asseoir au sein de toutes les familles. Il faut bien que tout le sang injustement versé retombe sur ma tête, que toutes les infamies s'attachent à mon cœur pour le

dévorer sans relâche! Il faut que je porte aussi la peine du second régicide, long et silencieux attentat auquel je n'ai cependant point participé. Je voudrais en vain secouer le fardeau de toutes ces épouvantables responsabilités. Il pèse sur moi comme une montagne.

« Qu'ajouterais-je, monsieur, à tout ce que je viens de vous dire? Vous entretiendrais-je encore de tout ce qui fut fait pour confirmer d'une façon si atrocement solennelle la religion du régicide? Vous parlerais-je de la violation des tombes royales de Saint-Denis, de la fête sacrilége du 21 janvier où l'on exigeait le serment de la haine, fête instituée pour rendre le peuple entier complice du grand attentat que Louis XVI avait voulu ne faire porter que sur ses auteurs? Vous peindrais-je ce peuple français traité par la vengeance du ciel, comme dans les anciens jours, ces hommes à qui l'on refusait le feu et l'eau; sorte d'excommunication immense dont il n'a pu être purifié que par d'immenses malheurs? Vous peindrais-je ce même peuple en quelque sorte exilé sur le sol dévorant où il souffre mille maux, n'ayant pas besoin d'être porté sur les bords des fleuves de l'étranger pour regretter la patrie absente, et n'ayant d'autre refuge contre tant de fléaux de tous les genres que les camps ou les échafauds? Vous le montrerais-je

n'échappant, plus tard, à l'anarchie que pour tomber dans les bras de fer du despotisme?

« Cependant, vous le savez, de nobles protestations s'élevèrent du sein même de ce grand peuple opprimé par un destin inexorable. La guerre civile, étendue de l'intérieur à l'extérieur, le nombre sans mesure des martyrs, prouvaient l'horreur générale; et si tant de forfaits inouïs sollicitaient continuellement la colère de Dieu, le généreux dévouement de tant de victimes innocentes sollicitait continuellement aussi sa clémence. C'est du sein de mille désastres que j'ai souvent entendu retentir des chants de victoire; mais, il faut bien vous l'avouer, j'étais peu sensible à la gloire de nos armes. L'éclat de nos triomphes militaires ne pouvait m'absoudre de mes remords. Enfin le rétablissement du trône de Clovis a fait briller un rayon de joie sur ma triste vie. J'ai pensé que si je n'étais pas affranchi de mon ignominie, du moins la généreuse nation sur qui j'en avais attiré la funeste solidarité était devenue libre. Mais, moi, je suis demeuré sous le poids du courroux céleste. Oui, monsieur, jusqu'à présent j'avais cru la société perdue. Je la voyais arrachée de ses bases, et je n'apercevais aucun appui pour elle. Cette vieille Europe, ébranlée d'un bout à l'autre, devait, à mon avis, exécuter sur elle-même et sur ma mal-

heureuse patrie les irrévocables arrêts de la vengeance du ciel. J'avais perdu tout droit à cette vertu que la religion nomme l'espérance : pouvais-je donc espérer encore que le bras de mon Dieu ne voudrait pas de sitôt briser son ouvrage? pouvais-je espérer que les tribus d'Israël allaient voir finir les jours de la servitude? Ainsi la tyrannie se débattait en vain dans son agonie sanglante. Le sceptre de la domination lui échappait. La France, la reine des nations, envahie de toutes parts, sans être encore vaincue, tout-à-coup abaisse ses armes, non point devant les chefs de la croisade européenne, mais devant les fils de saint Louis. Une si heureuse révolution sans doute imprimait plus fortement sur mon front l'anathème; je n'eus pas de peine à me résigner, puisque c'était un moyen de plus d'expier mon crime.

« Maintenant, monsieur, vous savez quel homme je suis; et je vois à votre attendrissement que vous n'êtes pas sans pitié pour moi. Cette retraite âpre et sauvage où j'ai continué de vivre inconnu et solitaire, je m'y suis toujours plus attaché, parce-qu'elle est tout-à-fait conforme à la situation de mon ame. Que n'ai-je pu en trouver une plus âpre et plus sauvage encore! Que n'ai-je pu voiler le soleil, et faire qu'il restât pour moi comme il était le jour du 21 janvier! Que ne puis-je défendre à la

lune d'éclairer mes pas durant la nuit, où de pénétrer dans mon odieuse demeure! Je n'ai pas la triste puissance de m'exiler de la nature entière. Mon Créateur continue de faire descendre jusqu'à moi les dons qu'il voulut répartir entre tous les hommes. Il n'ignore point que j'ai profané le mystère sacré de l'existence; mais je ne l'ignore point non plus. Et, soyez-m'en témoin, monsieur, n'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu pour me soustraire à de tels bienfaits? A moins de répandre moi-même mes entrailles sur la terre, et de jeter mon sang contre le ciel, que puis-je faire de plus?

« Sous cette paille à demi pourrie qui me sert de lit est une fosse dans laquelle je veux être enterré lorsque Dieu jugera à propos de m'appeler en sa présence, pour que je reçoive mon jugement définitif; car, dès à présent, monsieur, le supplice que j'éprouve est un avant-coureur de ce jugement redoutable. J'ai déposé ma dernière volonté dans un écrit que je ne puis vous montrer. Cette maison doit être démolie pour couvrir ma fosse de ses débris; et, durant au moins une génération, les hommes, en voyant ces ruines, diront: « Ce tas de pierres fut la maison qu'habita le Régicide. » En attendant ma mort, que je redoute, et qu'en même temps je desire, je ne veux point avoir d'autre société que ma Bible, parcequ'elle m'enseigne les desseins de

Dieu sur l'homme et sur les empires de la terre.

« Je vais quelquefois, la nuit, porter mes pas dans l'enceinte du cimetière; j'y considère avec envie les tombes des innocentes créatures qui y sont ensevelies. Des larmes les arrosèrent, et les arrosent chaque jour; et la mienne, obscure et délaissée, sans doute, sera maudite de loin. Souvent je m'enfuis de cette enceinte paisible, dans la crainte de troubler, par ma présence, le repos de ces ombres qui furent les bien-aimées de mon Dieu, qui vécurent et moururent sans crime. J'ose quelquefois, cependant, m'asseoir sur les marches de cette croix que vous voyez au milieu du cimetière. Puis, je me mets à genoux devant ce signe sacré, et je lui demande avec douleur si le Rédempteur des hommes est venu aussi pour celui qui tua son père, pour celui qui versa du poison dans la coupe de sa mère. Je lui demande si le Dieu du pauvre et de l'affligé est venu pour consoler aussi le Régicide. Je me rappelle alors les dernières paroles qui précédèrent le cri de la dernière agonie de l'Homme-Dieu. Ne furent-elles pas, comme celles de mon roi, des paroles de pardon? Eh quoi! toujours de la miséricorde; et moi, j'ai été sans miséricorde! « Ils ne savent ce qu'ils font! » Ah! si telle fut la cause du pardon, moi, je suis hors de toute espérance de pardon. Moi, je savais ce que je faisais!

« Quelquefois les fossoyeurs, poussés par la curiosité, entrent dans le cimetière pendant que je suis occupé de ces sinistres pensées. Alors je leur dis : « Par charité, mes amis, ne vous inquiétez pas de mon corps, quand ma pauvre ame ne l'habitera plus. Vous le laisserez dans le lieu où moi-même je l'aurai laissé; et vous démolirez ma maison pour cacher ma dépouille sous les débris de ma funeste demeure, et pour abolir la mémoire du Régicide. Mais abstenez-vous, je vous en conjure, abstenez-vous de me maudire ; car j'aurai subi le jugement de Dieu, et vous ne voudrez pas ajouter à la rigueur de ce jugement. » Les fossoyeurs ne me répondent point, mais ils inclinent la tête en signe d'adhésion à ma volonté.

« Lorsque le curé me rencontre dans mes promenades solitaires, il m'aborde toujours, et il me demande avec bonté pourquoi je ne viens point dans l'église chercher les consolations de la religion. Je lui dis : « Monsieur le curé, je ne suis point digne de trouver place dans l'assemblée des fidèles; mais il y a un petit réduit connu de moi seul où je vais me mettre à genoux durant les offices. Je ne manque jamais à ce devoir que je me suis imposé. De là j'entends vos chants solennels : j'envoie au ciel mes prières isolées. Ah! pourvu que mes prières n'irritent pas encore le ciel au lieu de l'apaiser! »

« Sans doute les jours sombres et tristes me plaisent; il me semble que Dieu me les envoie; car, dans mon funeste délire, je voudrais que Dieu daignât me manifester sa colère au lieu de ne la faire entendre que sourdement au fond de mon cœur. Je vais chercher sur ces hautes cimes toutes les terreurs des orages; je vais savoir si je pourrai ouïr plus distinctement l'arrêt du Juge suprême. Mais là comme ailleurs, mais dans ces moments comme dans tous les autres, je n'entends toujours que le cri de ma conscience; et mon Créateur ne se révèle à sa créature déchue que par la terrible voix des pressentiments. Je reste abymé sur le seuil de cette obscurité redoutable dans laquelle Dieu se retire, mystère de vie pour les justes, mystère de mort pour les pervers.

« Ma santé néanmoins a rarement souffert des tourments de mon ame. C'est un bonheur pour moi de n'être point malade; car je ne voudrais implorer l'assistance de personne, et cependant une sorte de pudeur m'obligerait à vaincre cette répugnance, et à accepter les secours de la charité chrétienne, de cette charité qui ne craint ni la contagion du malheur, ni l'approche du crime; de cette charité qui descend au fond des cachots, qui va dans les bagnes, qui monte sur les échafauds. Si donc je me trouvais sérieusement malade, sans doute je ferais prier les

sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, établies dans le bourg voisin, de venir soigner le Régicide; sans doute encore j'admettrais dans ma demeure monsieur le curé, le ministre d'un Dieu mort sur la croix. »

Tel fut le récit de l'infortuné. Je cherchais à le consoler, à le rassurer, à lui inspirer quelque confiance. Il ne m'écoutait point. Il se lève et sort de sa maison en me saluant. J'y restai encore quelques instants après lui, croyant qu'il allait revenir; mais il errait autour de sa demeure, comme s'il m'eût oublié. Alors je sortis, l'ame pénétrée d'une compassion profonde, et je me retirai.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME
SANS NOM.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsqu'à mon retour de l'Italie je repassai les Alpes, je me souvins du Régicide, et je voulus m'informer de ce qu'il était devenu. Plus de trois ans s'étaient écoulés; j'étais impatient de savoir ce que tant de circonstances nouvelles avaient pu apporter de changements dans l'ame de cet homme. Il n'est plus: son nom est resté inconnu. Voici ce que j'ai appris des derniers temps de sa vie.

L'infortuné, après l'entretien que j'avais eu avec lui, n'avait été que plus triste et plus enfoncé dans ses funestes pensées. Sa retraite était devenue plus rigoureuse encore et plus profonde. Il fuyait plus que jamais les hommes; il se tenait plus que jamais éloigné des solennités de l'église. Il était facile de comprendre que, sans se l'avouer à lui-même, le retour du roi avait armé de pointes plus aiguës le rude cilice de la malédiction et du remords. Ses yeux avaient quelque chose de hagard; il respirait

avec peine. Toutes les plus nobles compassions, toutes les bienveillances les plus attentives se seraient en vain approchées de lui, elles n'auraient pu le soulager. Il était dans cette cruelle situation, lorsque le 20 mars lui apparut comme un sinistre météore, comme une évocation de l'enfer. Cette ame sombre et inquiète fut remuée jusque dans sa vase. Ceux qui ont eu occasion de le voir durant les cent jours, m'ont raconté à ce sujet des détails singuliers et douloureux. Toutes les terreurs superstitieuses, qui avaient été si long-temps à s'apaiser parmi les habitants du pays, commencèrent bientôt à se réveiller. Comment croire en effet que le génie du mal n'avait pas soufflé sur tous ceux qui jadis lui furent si dévoués, ou qui s'étaient une fois laissé fasciner par lui? Ce pouvoir gigantesque, inconnu, si parfaitement analogue à la fatalité des anciens, ce pouvoir de la révolution, tout-à-coup se soulevant tout armé, n'allait-il pas retrouver ses agents invisibles, ses vieux serviteurs qui n'avaient pu sommeiller un seul instant, peut-être les anciens bourreaux qui se disposaient à gagner leurs salaires accoutumés? Et lui-même, le Régicide, on l'entendit alors s'écrier: « Homme du 21 janvier, qu'y a-t-il que tu ne te réjouis point? Maintenant cette couronne de saint Louis n'importunera plus ton imagination! Elle vient d'être brisée de nouveau, d'être

brisée à jamais! Réjouis-toi donc comme Satan se réjouit lorsque le mal se fait sur la terre! »

« Il m'en souvient, disait-il un jour avec égarement au curé du hameau, oui, il m'en souvient; j'étais jeune encore. Le peuple français, saisi d'un vertige qui le rendait indomptable, distrait de la guerre par les troubles intérieurs, et des troubles intérieurs par la guerre, marchait avec une force toute-puissante et toute machinale dans la voie terrible où, effroyable berger, la révolution le poussait devant elle. J'ai vu les souverains de l'Europe outragés, sans qu'ils pussent trouver la moindre énergie dans le sentiment de ces outrages; j'ai vu la mort non vengée de mon roi inspirer à la nation frappée de stupeur une sorte de dédain pour tout ce qui n'était pas le pouvoir de la révolution, et un grand mépris pour les calamités et la mort; j'ai vu ensuite la révolution tout entière passer dans les mains d'un seul homme; et cet homme, le voilà! Il n'a besoin que de paraître, la révolution le proclame à l'instant son représentant. Il traverse les cités et les campagnes avec une pleine autorité, comme ministre du destin; il n'a rien à craindre, car c'est lui, et il est entouré d'une sauvegarde que lui seul connaît. Marat, Robespierre, noms ignobles que l'histoire n'osera prononcer, vous pouvez rester inconnus dans les siècles à venir : le sang de cinq

millions d'hommes n'a pas coulé autour de vous et à vos pieds; vous ne fûtes, ainsi que moi, que de vils instruments. L'héritier du comité de salut public comparaîtra pour nous tous devant la postérité; il cachera nos crimes et nos avilissements sous le manteau de son inconcevable fortune, de son immense gloire. »

Tels étaient les discours extravagants du Régicide; mais l'héritier du comité de salut public fut vaincu à Waterloo; il fut vaincu par la seconde croisade de l'Europe, ou plutôt il se crut vaincu, et il le fut en effet. Ce fut lui qui manqua à son armée. Dieu voulait le salut de l'Europe aux dépens de la seconde humiliation de la France.

L'homme du 21 janvier retomba sur lui-même: il rentra dans ses remords comme le malade, après une fièvre ardente, rentre dans le bon sens et la raison. Les remords étaient redevenus son état naturel, et il n'avait rien fait qui pût les augmenter; il n'avait point proscrit de nouveau le sang de ses rois. Ses paroles inconsidérées n'avaient été que le délire de ses souffrances, la folie de sa profonde misère.

Peu après cette époque désastreuse, deux prêtres d'un rare mérite, d'une grande charité, et d'une éloquence pénétrante, vinrent à passer par le bourg voisin du hameau où habitait le Régi-

cide. Ils entendirent parler de lui; ils desirèrent le voir; ils allèrent le visiter dans sa demeure. Émus, ainsi que je l'avais été, de tous ses bons sentiments, de l'élévation de ses idées, touchés surtout de ses mortelles angoisses, ils résolurent de le réconcilier avec lui-même, en cherchant à lui démontrer que la religion défend de jamais désespérer de soi. Ils ne craignirent pas de lui rappeler le seul homme de qui il ait été dit: *Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né.* « Le traître Judas, remarquaient-ils, refusa la réconciliation, et n'écouta que le cri du désespoir. Ce n'est point à cause de son crime, et quel crime cependant! ce n'est point à cause de son crime qu'une telle parole a été prononcée sur lui; c'est parcequ'il avait douté de la clémence de son Dieu. Il jeta dans le temple le prix ignoble de sa trahison, et il garda dans son ame l'odieux sentiment de la trahison elle-même. Il croyait à son Créateur la puissance de lancer les mondes dans l'espace, d'animer d'un rayon d'intelligence une vile poussière, et il ne lui crut pas celle de rendre de nouveau bon ce qui fut bon en sortant de ses mains divines. Ainsi il se précipita de plein gré au-devant du redoutable jugement. » Puis ils ajoutaient: « Le respect que vous avez conservé pour la mémoire du roi vous impose le devoir d'acquiescer au pardon, comme jadis ses ordres

vous auraient imposé le devoir de mourir pour lui, selon la carrière où vous vous seriez trouvé engagé. Toujours la loi du devoir est inflexible; elle ne se plie ni à nos goûts, ni à nos répugnances. La remise de votre crime vous est assurée, à la seule condition d'accepter ce que nous oserions appeler votre seconde innocence. Votre victime, qui fut votre roi, commande encore du séjour éternel pour les choses où le pouvoir lui fut donné pendant sa vie, comme les volontés d'un père qui n'est plus enchaînent toujours ses enfants. Louis XVI, dans le ciel, n'a pas cessé d'être le ministre du pardon de Dieu. Celle qui fut son épouse sur la terre, celle que nous vîmes environnée de tant d'éclat, celle qui reçut parmi nous toutes les sortes d'hommages que peut recevoir une mortelle, celle enfin qui fut précipitée de si haut dans un si profond abyme d'humiliations et de douleurs, la reine a pardonné aussi : le témoignage de son pardon nous a été conservé par un miracle de la Providence; lorsqu'il nous a été révélé pour la première fois, son ame magnanime, depuis long-temps, intercédait, au pied du trône des miséricordes divines, pour cette malheureuse France qu'elle aima toujours, pour cette patrie de son choix où elle connut toutes les grandeurs et toutes les misères. Cette autre femme, cette vierge des lis; ah! le malheur n'a pu la rendre plus pure,

plus noble, plus excellente que Dieu ne l'avait faite! Madame Élisabeth vous conjure par notre voix d'accepter votre pardon; elle vous revêtira elle-même de la robe sans tache; elle peut rendre à vos vêtements souillés plus que la blancheur de la neige. Et cet enfant qui devait régner, et qui n'a pu que souffrir, cette colombe si belle et si douce, qui s'est enfuie vers les régions de l'innocence éternelle, cet ange de toutes les jeunes douleurs, le royal orphelin a rompu, dans le séjour de la paix inaltérable, le silence dont il voulut s'envelopper dans le séjour de toutes les corruptions; et il a rompu ce silence pour être aussi l'intercesseur du pardon. A peine sorti de cette fange d'iniquité que des infames avaient amassée autour de lui, il a paru dans toute sa beauté native; et ses paroles se sont trouvées aussitôt semblables aux paroles qui sont le langage du ciel. Il a pu de suite se mêler aux concerts de l'amour sans fin. Celui-là n'a point pardonné: il a fait plus; il a remercié ses bourreaux qui furent si patients à accumuler sur un enfant toutes les infirmités humaines, à faire respirer à cette ame neuve le poison de leur perversité. En voilà-t-il assez? ajoutaient-ils; que pouvons-nous vous dire pour ébranler votre funeste résolution de vous laisser dévorer par l'amertume de vos pensées? Et cependant pour quel coupable a-t-il jamais été fait

plus de miracles? Le pardon et l'oubli non seulement sont pour vous descendus du ciel, mais ils ont d'augustes interprètes sur la terre. Le frère du roi-martyr semble être monté exprès sur son trône pour vous rassurer. Il étend sur vous sa royale inviolabilité. Et nous, les ministres du Dieu vivant, nous que les persécutions et la dispensation des saints mystères ont instruits dans tous les secrets de la bonté infinie, nous avons survécu à mille calamités, nous avons traversé les monts pour venir à vous dans le temps qui a été fixé. Dieu nous a envoyés vers le pauvre lépreux pour achever de le guérir, pour lui dire qu'il peut maintenant aller sans crainte au milieu de la foule des peuples, qu'il a été racheté comme les autres hommes; que sa chair est redevenue saine et pure; que son ame immortelle peut s'ouvrir dès à présent aux espérances de ceux qui ont bien vécu. »

Les deux prêtres ne voulaient pas priver le Régicide de ses remords; mais ils voulaient qu'il se reposât avec confiance dans de si puissantes médiations et dans les miséricordes de Dieu. Lorsqu'ils virent que l'attendrissement était enfin parvenu dans l'ame de cet homme, lorsque des larmes d'émotion eurent commencé à mouiller ses paupières depuis si long-temps arides, alors ils crurent pouvoir entrer avec lui dans de plus hautes

considérations. Sans toutefois chercher d'abord à sonder tous les jugements de Dieu, de ce Dieu qui ne cesse de veiller sur les sociétés humaines, ils ne craignirent point d'aborder ces questions redoutables qui peuvent épouvanter la foi des faibles, et que les forts ne discutent qu'avec tremblement. N'est-ce pas en effet le moment de les examiner lorsque, par l'anéantissement de toutes les traditions anciennes, rien ne semble plus exister que dans l'avenir? D'ailleurs, dans sa longue solitude et dans le délaissement de ses facultés, le Régicide avait de lui-même pénétré déja bien avant, par la pensée, dans ce que les lois primitives de la société ont de plus intime et de plus indestructible. Ce fut donc une heureuse distraction pour lui de s'abandonner à des entretiens si relevés. Il y était préparé et par les inclinations naturelles de son esprit et par ses douloureuses méditations. Toutes les théories des philosophes, toutes les croyances imposées par les religions diverses furent approfondies avec calme. Ce qu'il y avait d'analogue ou d'opposé dans des données si différentes entre elles fut apprécié. Le régne du trouble et de la passion était passé, et le remords lui-même faisait taire pour un instant ses serpents endormis. On eût dit que le Régicide régénéré par le saint ascendant des deux apôtres n'avait conservé le souvenir de son crime que comme le souvenir

d'une faute commise dans une autre vie déja expiée : tant la religion sait produire de calme et de paix !

Les deux apôtres ne s'en tinrent point là, car ils voulaient que ce calme et cette paix subsistassent après eux. Audacieux peut-être jusqu'à la témérité, ils osèrent descendre au fond même de l'abyme où était tombé le Régicide, pour se perdre et se sauver avec lui. Ils se firent son complice, comme le divin Réparateur de la nature humaine s'était fait le péché. Ils se portèrent ses garants corps pour corps, ame pour ame; ils crièrent avec lui : « Nous voici, Seigneur, tout couverts du sang du juste! » Le Régicide saisi d'épouvante les conjurait de ne pas se placer ainsi sous le terrible rocher de la vengeance. « Ah! repoussez-moi, disait-il, comme Néron fut repoussé des initiations d'Éleusis. Ce parricide, quoique protégé par la pourpre royale, la Pythie de Delphes ne l'avait-elle pas mis déja au rang des Alcméon et des Oreste? La justice passe avant la pitié. » « Oui, oui, répondaient les deux prêtres, la justice passe avant la pitié; mais nous avons appris que la pitié quelquefois est la justice. Ne savez-vous pas que Constantin, exclus de l'initiation dans tous les temples du polythéisme, put se réfugier enfin dans l'expiation chrétienne? La croix du Christ est plus forte et plus miséricordieuse que tous les dogmes philosophiques, plus que toutes les traditions reli-

gieuses répandues dans le monde. Lorsque saint Ambroise arrêta Théodose sur le seuil de l'église de Milan, il ne l'arrêta que pour donner à ce grand empereur le temps d'être, par la pénitence, purifié du massacre de Thessalonique. »

Revenus ensuite à plus de calme, et pour justifier leur ardente charité : « Sans doute, disaient-ils, sans doute il n'est pas donné à la créature, réduite aux faibles ressources de son intelligence bornée, il ne lui est pas donné de s'avancer bien avant dans les voies de l'intelligence incréée; mais enfin, par ce qu'il y a d'extérieur et d'apparent, n'est-il pas permis de présumer que le représentant suprême de la société doit éprouver le sort de la société elle-même? La gloire et les triomphes de la société sont la gloire et les triomphes de celui qui la dirige. Ils plient aussi sous le poids des mêmes adversités. Les dynasties et les sociétés n'ont-elles pas une même existence, une existence parfaitement identique? Elles sont nées en même temps, faut-il s'étonner de ce qu'elles subissent la même mort? S'il n'en était pas ainsi, comment, dites-moi, comment le juste vous aurait-il été livré? Dieu ressemble quelquefois au destin pour la direction des affaires humaines. On pourrait peut-être affirmer que les lois de la société sont inflexibles, inévitables, fatales; qu'elle ne dévie jamais dans sa marche progressive ou dans sa dé-

cadence ; que pour sa conservation, aussi bien que pour les différentes transformations qu'elle doit subir par la raison même de ses progrès, sa liberté est sans analogie avec la liberté morale de l'homme. On pourrait peut-être affirmer enfin que l'appréciation des actes de la société doit avoir d'autres règles que celles des actions de l'homme, et que ces règles nous sont inconnues ; elles reposent dans le secret des conseils éternels. »

« Ah ! je le vois, disait le Régicide, je le vois, ce qu'il y a d'irrémissible dans mon crime, vous voulez, pour m'absoudre, le rejeter sur la rigueur des événements, sur la force irrésistible des circonstances. Non, non, je ne veux point d'une pareille amnistie ! Celle-là, j'aurais pu l'obtenir sous tous les gouvernements qui ont précédé le retour du roi. Que dis-je ? n'aurais-je pas pu me glorifier de mon attentat, et me faire un titre de mon ignominie ? Ah ! du moins j'ai refusé tout salaire, et je n'ai point reçu le prix du crime. »

« Insensé, répondirent les prêtres, insensé, qui vous a dit que nous voulions vous ôter le mérite du repentir ? ce mérite, pour l'homme, surpasse quelquefois celui de l'innocence même. Et d'ailleurs qui vous a fait juge dans votre propre cause ? Pourquoi refuseriez-vous le bienfait de la réconciliation ; et de quel droit discuteriez-vous les conditions de

l'expiation et du pardon? Ce que nous avons expliqué ne peut faire l'innocence de ceux qui se sont rendus les instruments de la mort, ni le crime de celui qui l'a reçue avec courage et résignation. Homme infirme, qui devez rester courbé sous le poids de votre crime expié, c'est aussi du courage et de la résignation que nous exigeons de vous. Jusqu'à présent vous n'avez subi que la moitié de votre peine, le remords; maintenant il faut que vous subissiez l'autre moitié de la peine, celle de l'amnistie au lieu de l'impunité. Écoutez-nous encore, ajoutaient-ils; Dieu a l'éternité pour récompenser ou pour punir les individus; il n'a que le temps pour punir les nations: voilà tout ce qu'il est permis d'entrevoir dans les profondeurs de ce mystère. Ainsi donc, dans cette assemblée dont vous fîtes partie, et qui s'arrogea le droit de juger son roi, les uns ont été d'odieux bourreaux; les autres, de sombres fanatiques; quelques uns furent, à leur insu, des sortes de prêtres et de sacrificateurs pour immoler la victime expiatoire. Du haut de son trône immuable et au-dessus de tous les changements, Dieu peut-être avait condamné le juste pour le salut de la France qu'il aime. Ce Dieu n'avait-il pas voulu que son Fils payât la dette de l'humanité? Le roi a racheté la France comme Jésus-Christ a racheté le genre humain. »

Il me serait difficile, seulement d'après ce que j'ai ouï raconter, de développer ici la doctrine de la solidarité comme la développèrent les deux prêtres dans leurs entretiens avec le Régicide. Celui-ci, ainsi qu'on a pu le voir déja, y était tout préparé. Quant à moi, je baisse les yeux devant de si vives clartés, et j'adore en silence, sans prétendre expliquer les lois intimes qui régissent le genre humain, ni justifier à notre intelligence finie les raisons de la Providence divine. Les Chérubins eux-mêmes se voilent la face avec leurs ailes immortelles, lorsque Dieu daigne leur montrer sa gloire. Mais ce qui est plus accessible à ma pensée, ce sont d'autres paroles des deux prêtres, et que l'on m'a répétées. Ils disaient avec l'autorité de leur ministère : « La mort est le châtiment du péché. L'heure et le genre de mort sont indifférents. Que l'homme de bien, le juste par excellence, périsse sous le fer des bourreaux ou dans les cruelles agonies de la douleur, peu importe. C'est la destinée de l'ame immortelle, qui seule mérite que l'on s'en occupe. C'est la destinée de l'ame immortelle, qui seule mérite que le regard dû Créateur s'abaisse sur la terre. Si Dieu n'avait créé que des mondes, il ne se complairait point dans son ouvrage. Ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, le roi a dû payer la dette de la France, et la France, à son tour, a dû expier le

meurtre juridique de son roi frappé du même coup qui renversa les institutions anciennes. Maintenant que tout est rentré dans l'ordre, maintenant que la France a reçu le bienfait de la réconciliation, maintenant que les jours de la captivité sont finis pour les tribus d'Israël, maintenant, homme faible et lâche, qui avez assassiné votre roi, votre crime est effacé par le Souverain absolu des sociétés humaines. Vous avez accompli par votre long repentir la seule condition qui fût mise à votre pardon. Ce pardon généreux, accordé par la victime, est sanctionné par le ciel. Vous avez supporté le remords, il ne vous reste plus qu'à supporter le retour à l'innocence et à la vertu. Vous avez supporté l'opprobre de l'impunité, sachez supporter la grace du pardon. Cette vie est une vie d'épreuve. Dieu a voulu qu'il y eût plusieurs sortes d'épreuves pour développer dans l'homme l'intelligence et le sentiment moral. Il a voulu que l'homme devînt, en quelque sorte, l'ouvrage de l'homme lui-même. »

« Dieu! interrompait le Régicide, et lorsque l'homme, infidèle à l'épreuve, au lieu de perfectionner ce que son Créateur lui laisse à perfectionner, ne sait accomplir que le mal! » « Eh bien! répondaient les deux prêtres; ne vous avons-nous pas dit qu'il y avait plusieurs sortes d'épreuves? Il y a

donc aussi l'épreuve de l'infamie et du crime! Ah! le malheur tout seul ne suffit pas sans doute pour de certains hommes. Il faut que ceux-là traversent par la malédiction tout entière, avant d'être purifiés. Aux uns il fallait des infortunes non méritées; il était bon que les autres méritassent les leurs. Il fallait aux uns, au moins le témoignage de leur conscience; il dut être refusé aux autres: ils ne pouvaient être lavés que par le remords. L'énergie du sentiment moral n'a pu se développer en eux qu'à cette funeste condition. »

Ainsi parlaient les envoyés de Dieu. Ils avaient le droit de tenir un tel langage, car ils étaient empreints des marques de la persécution. Ils avaient rendu témoignage à leur propre conscience au prix du risque de la vie. Ils avaient expié pour les autres, n'ayant point à expier pour eux-mêmes.

Ils entrèrent dans la maison du Régicide, pour la purifier. Ils voulurent ensuite que cet homme eût un véritable lit, au lieu d'un misérable grabat; qu'il eût plusieurs chaises, une table neuve, et un meuble convenable pour serrer son linge et ses vêtements. Ils exigèrent qu'il fût habillé avec une propreté décente, qu'il entrât dans l'église, qu'il participât avec les fidèles à tous les exercices de la religion. Ils le firent renoncer à son projet d'être enterré sous les ruines de sa maison. Ils ne le quit-

tèrent qu'après l'avoir entièrement réconcilié avec sa conscience.

Dès-lors on vit cet homme ne plus mener une vie aussi isolée. Il se laissa servir par cette femme, dont tout le soin jusque-là s'était borné à lui apporter chaque jour sa nourriture. Il ne fuyait plus les habitants du village. Il entrait dans l'église avec une touchante timidité qui ne le quitta jamais. Il semblait se glisser parmi les fidèles plutôt que se mêler avec eux. Il s'approchait assez souvent de la table où Jésus-Christ distribue le pain des élus. Lui qui avait coutume d'habiter une haute sphère d'idées et de sentiments, était sensible aux simples prônes d'un curé de campagne. La parole de Dieu était toujours pour lui la parole de Dieu.

Dès-lors encore on le voyait prolonger ses promenades dans les environs du hameau, s'élever sur les hauteurs, non plus dans les moments d'orage, mais dans les belles journées : il aimait à jouir du spectacle de la nature, et à adorer son Créateur parmi de beaux sites.

Dès-lors enfin il s'occupa à soigner les alentours de sa demeure; il eut un petit jardin où il fit croître quelques légumes. Il vivait toujours seul, mais comme un anachorète, et non comme un excommunié ou un lépreux. Il souffrait qu'on l'abordât; il causait avec tous; il avait la simplicité d'un en-

fant. Toutes les superstitions auxquelles il avait donné lieu cessèrent; les bonnes femmes ne passaient plus avec crainte près de lui ni près de sa demeure. Ce n'était plus aux fossoyeurs seulement qu'il adressait la parole.

Toutes les années, le jour de son fatal vote, il le passait dans une retraite plus rigoureuse. Je m'exprime ainsi, quoiqu'un seul anniversaire ait lui sur le Régicide depuis sa réconciliation; mais dans ce seul anniversaire il fut facile de prévoir ceux qui auraient suivi.

Il mourut avec calme, confiance, résignation. Ses restes furent placés dans le cimetière commun. Le curé accompagna sa dépouille mortelle, à la tête de tous les habitants du hameau. Avant de prononcer les dernières paroles de la religion sur le cercueil, il monta en chaire pour unir dans les souvenirs de ses paroissiens la mémoire de la victime auguste et la mémoire du triste instrument du crime. Tous fondaient en larmes, et ces larmes étaient un triomphe de plus pour la religion et l'humanité.

Une croix de fer marqua la tombe de l'inconnu qui avait racheté un grand crime par un long repentir. Aucun nom ne resta attaché à sa poussière.

Le Régicide qui, pendant si long-temps, n'eut

qu'un seul livre, avait voulu en avoir deux autres. l'Imitation et un livre de prières pour les offices de l'église. Il avait placé, à la suite de l'Évangile, le Testament de Louis XVI et la lettre que la reine écrivit à madame Élisabeth avant sa mort.

Il avait voulu écrire quelques méditations sur des sujets très relevés de politique et de morale. Mais ce ne sont que des notes confuses. Il avait entrepris d'établir que Louis XVI n'était point resté en arrière des idées de son siècle. On voit qu'il se serait plu à représenter ce prince comme un homme très éclairé, et dominé par le sentiment de l'amélioration des destinées humaines. Il avait commencé, d'après ses anciens souvenirs, à retracer le tableau de la mort d'Agis. Sa pensée s'était beaucoup arrêtée aussi sur le procès et la mort de Charles Ier. Sans doute il aurait cherché à montrer la différence des causes qui ont amené des catastrophes semblables. Enfin on trouve qu'il se proposait de composer un mémoire sur l'abolition de la peine de mort. Il voulait déposer ce dernier écrit sur la tombe de la victime auguste, du roi, qu'il regardait comme un martyr de l'humanité.

Tous ces projets du Régicide rendu à l'innocence n'ont pas été exécutés. La vie qui lui fut laissée tant qu'elle fut un tourment lui fut enlevée sitôt qu'elle vint à être de quelque douceur pour

lui. L'Arbitre des hommes et des rois ne voulut pas le laisser s'accoutumer à son innocence. Il voulut l'ôter de ce monde sitôt que l'expiation fut bien accomplie.

On trouvera ici quelques unes des notes éparses que cet homme a laissées.

NOTES

TROUVÉES

DANS LA MAISON DU RÉGICIDE,

APRÈS SA MORT.

(Une main étrangère a ajouté quelques notes à celles du Régicide : ces notes ajoutées sont renvoyées au bas des pages.)

I.

Maintenant que des prêtres du Seigneur ont bien voulu m'admettre au bienfait de la réconciliation; maintenant que sans avoir perdu la mémoire de mon crime, il pèse moins sur ma conscience devenue plus calme, ne pourrais-je pas mettre en ordre quelques pensées? Pourquoi ne peindrais-je pas les tourments que j'ai éprouvés, et la tranquillité qui a succédé à tant d'orages? Mes loisirs, jadis pleins d'amertume, et rendus sinon tout-à-fait paisibles, du moins supportables, ne pourraient-ils pas être employés d'une manière utile? Mon exemple in-

struirait à conserver son innocence ou à la recouvrer lorsqu'elle a été perdue. O mon Dieu ! je n'étais pas digne que vous fissiez le bien par moi ; mais peut-être vouliez-vous que je fusse une leçon vivante pour ceux qui méritent d'être mieux aimés de vous, et que vous voulez préserver de tomber dans l'abyme où je me suis laissé entraîner. J'étais réservé à être éprouvé par la honte et le remords. Sans doute je n'étais pas capable de n'être éprouvé que par des malheurs non mérités. Il fallait que je parvinsse à accepter avec résignation le triste et funeste ministère du mal. Était-ce, ô mon Dieu, pour me perfectionner ? Les choses de la vie auraient-elles eu trop de prix à mes yeux si mon innocence eût été conservée, même pour être contre moi un sujet de persécution ? La haine des méchants m'eût trop honoré ; il était nécessaire que je m'attirasse toute la haine des bons ; et cette haine encore n'eût point suffi pour plier ma nature rebelle, il fallait que le mépris y fût mêlé. Vous aviez vu en moi un être trop disposé à s'enorgueillir des belles facultés que vous m'aviez départies, et vous avez jugé à propos de les flétrir pour mon bien.

II.

Par où commencerai-je ? Oserai-je plaider la

cause de ma victime devant les nations? Oserai-je, législateur d'emprunt, juge prévaricateur, oserai-je parler de Louis XVI, pénétré de douceur, d'esprit public, de respect pour les lois? Ah! cet échafaud où j'ai fait monter mon roi, est devenu l'autel expiatoire d'une nouvelle religion sociale.

Nos pères élevèrent sur le pavois ceux qui devaient leur commander. De même quelquefois l'opinion choisit un homme pour son type vivant; et elle s'incline devant son ouvrage. Alors les hommes ont fait un homme ce qu'il a été pour eux: ils l'ont élevé, ils l'ont ennobli; ils lui ont prêté leurs propres idées: d'un consentement unanime ils l'ont rendu le représentant d'un siècle, d'un âge de la société. Souvent la postérité, par le besoin de réalisation qui est en elle, va jusqu'à inventer des actions, jusqu'à imaginer une vie entière pour cet homme-type. Ceci devient la vérité, c'est la vérité elle-même, puisque c'est un fait qui se personnifie par un nom, et que le fait est vrai. Les traditions des peuples s'établissent ainsi, se consacrent ainsi. L'histoire, le plus souvent, se compose d'éléments primitifs analogues aux éléments primitifs de la poésie.

Je ne doute point que si nous étions au temps des individualisations, des allégories, des apothéoses, Louis XVI ne fût considéré, en quelque sorte,

comme la victime mystique d'une transformation sociale (1).

Les pensées d'avenir, les persécutions, les douleurs, la mort, la lutte des passions, les orages les plus terribles, le combat sans merci de deux sociétés, la race la plus auguste, cette extraordinaire destinée des dynasties qui doivent naître et mourir dans des flots de sang : le drame n'est-il pas tout fait?

Et quel héros pour ce drame ! Ses mœurs furent irréprochables, sa mort fut résignée. Le peuple, selon l'expression même d'un de nos premiers et de nos plus grands tribuns du peuple, le peuple ne le nomma jamais dans ses calamités. De tout le sang

---

(1) Une dynastie représente la société.

Dire ce qu'est la société actuelle, c'est dire ce que la dynastie actuelle doit représenter.

Or, la société actuelle n'est autre chose que le christianisme identifié avec les idées civiles et politiques. Donc, il faut que la dynastie représente avec conviction le christianisme ainsi transformé.

Le sentiment de l'humanité, dans son sens le plus étendu, l'égalité, c'est-à-dire la justice égale pour tous, c'est-à-dire encore l'accessibilité pour tous à toutes les hiérarchies sociales : telles sont les conséquences nécessaires des sentiments du christianisme, dans l'état de transformation, ou plutôt d'application usuelle, qu'ils ont subi ; ou, en d'autres termes, telles sont les conséquences des sentiments du christianisme introduits de la sphère exclusive des idées morales dans la sphère usuelle et étendue des idées civiles et politiques.

qui a été versé, il n'y en a pas une seule goutte qui puisse s'élever contre lui.

Ainsi donc jamais holocauste ne fut plus noble et plus pur; jamais vierge plus illustre et plus innocente ne paya de sa vie une plus grande rançon.

III.

Le sentiment de l'humanité, en donnant à cette expression le sens le plus général, ce que Cicéron appelait *humani generis caritas*, est un sentiment tout-à-fait nouveau dans l'application. Il resta longtemps une théorie spéculative que les esprits distraits ou affirmatifs ne regardaient que comme un rêve (1). Fénélon, le premier, a cru que de la théorie on pouvait parvenir à la pratique. Considéré sous ce point de vue, le Télémaque a eu une très grande influence sur la société. Ce livre admirable qui n'était destiné qu'à instruire les rois, a été adopté

(1) Si le Régicide eût développé son idée, il n'eût pas manqué de remarquer sans doute 1° que les philosophes anciens, placés dans un milieu social où l'esclavage était admis, devaient toujours, sans l'exprimer, exclure de ce sentiment une portion de l'espèce humaine; 2° que sous la loi chrétienne, qui rend tous les hommes frères, cette fraternité universelle fut, pendant plusieurs siècles, tout-à-fait circonscrite dans le seul domaine de la religion. Bien d'autres considérations se seraient offertes à lui.

par les peuples. Le sentiment nouveau, que je signale ici, et qui naissait en quelque sorte dans toutes les ames généreuses, a eu ses apôtres intolérants, ses aveugles fanatiques, ses impatients propagateurs. Il en est résulté toutes les exagérations de nos philosophes du dix-huitième siècle. Il en est résulté la révolution : la conquête du sentiment de l'humanité a coûté, comme toutes les autres conquêtes, du sang, des crimes, les attentats les plus inouïs. Les croisés ne souillèrent-ils pas quelquefois la sainte et noble guerre du tombeau de Jésus-Christ?

IV.

La société, lorsqu'une fois elle est parvenue à un certain degré de lumière, prend une marche plus rapide. Les progrès de l'intelligence aident à perfectionner le sentiment moral. Les exagérations passent; le bien qui a été fait reste. Les écrivains du siècle dernier devraient, à présent, être discutés dans cette pensée; et alors on serait en état de connaître les services réels qu'ils peuvent avoir rendus à l'humanité.

Sans doute les grands écrivains exercent une très notable influence, mais c'est lorsqu'ils poussent les hommes dans le sens de la société, ou lorsqu'ils la devancent.

Nul ne peut imprimer un mouvement rétrograde aux esprits.

V.

L'auguste élève de Fénélon, qui paraissait destiné à mettre en pratique sur le trône les leçons de son illustre instituteur, mourut d'une mort prématurée, et emporta dans son tombeau l'espérance de la patrie.

Louis XIV disait de Fénélon que c'était un esprit chimérique : en effet, Louis XIV, qui avait tant de sortes de gloire, ne pouvait les concevoir toutes; et il lui était bien permis, dans l'état où était la société, de croire que les idées de Fénélon n'étaient que les rêves d'un homme de bien. D'ailleurs les préjugés, les prestiges du pouvoir absolu, devaient enchaîner cette ame si noble et si grande. Quel prince fut entouré de plus de séductions? Quel souverain fut enivré de plus de louanges méritées? Lorsque le malheur vint, il était trop tard pour qu'il pût donner d'utiles leçons, et tout ce que l'on pouvait exiger d'un prince si heureusement né, c'était qu'il ne fût pas affaissé sous le poids du malheur. Lorsqu'il voulait marcher à la tête de sa noblesse pour s'enterrer avec elle sous les débris de la monarchie, c'est qu'alors la noblesse était la nation elle-même. Les autres classes de la société n'avaient

pas encore marché assez avant dans les routes de l'émancipation. N'oublions pas sur-tout combien ce grand roi déplora ses conquêtes dans les derniers jours de sa vie.

Quoique Louis XV n'ait pas été inutile à la gloire de la nation, quoiqu'il n'ait pas été insensible aux maux du peuple, cependant, bercé par les mœurs si molles de la régence, son ame ne put prendre de ressort : ce n'était point à lui à réaliser les rêves de Fénélon, de cet *esprit chimérique*.

VI.

Louis XVI, le premier, paraissait avoir reçu dans son ame l'inspiration directe de Fénélon (1). Jamais roi ne fut plus que lui dévoré de l'amour de l'humanité. Pour la première fois, ce sentiment descendit du trône pour arriver dans les plus basses classes de la société. On n'a pas assez tenu compte, et ici je ne parle point même des ennemis de Louis XVI, on n'a pas assez tenu compte à ce

---

(1) On sait que Fénélon, sur la fin du règne de Louis XIV, pensait *que le moment était venu d'associer la nation elle-même à l'administration de l'état.*

Voyez, dans l'écrit de M. Boissy-d'Anglas, cité ci-après, le parallèle des idées de Fénélon et de M. de Malesherbes, au sujet des états-généraux.

monarque infortuné de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a voulu faire avant la révolution, et des obstacles invincibles contre lesquels il se brisait à chaque instant. Certainement s'il eût été ravi à notre amour en 1787, son règne, qu'on eût regardé comme trop court, eût été placé au nombre des règnes les plus remplis de ces actes qui assurent le bonheur des peuples, en améliorant leur sort. Les pensées mêmes qui n'avaient point reçu d'exécution, auraient tôt ou tard produit leur fruit. Il faut bien le dire, puisqu'on l'a si vite oublié, Louis XVI ne négligea point non plus ce qui ajoute tant à l'éclat et à la prospérité des états, ce qui fait l'orgueil d'une nation. Le commerce, l'agriculture, les colonies, la gloire militaire, la marine, les prisons, les hôpitaux, les grands chemins, tout attirait tour-à-tour, je ne dirai point les regards du prince, mais les regards du père de la patrie. Il y avait, dans toutes les branches de l'administration, ou des créations nouvelles, ou d'utiles réformes. On sentait même dans tout ce qui se faisait alors un esprit de suite qui tendait à un but unique. On sentait je ne sais quelle pensée féconde et bienfaisante qui devait se développer graduellement.

Il était donc réservé à Louis XVI de remplacer le duc de Bourgogne ; mais les temps devenant plus difficiles, il lui aurait fallu une ame d'une

trempe plus forte. (Dieu! est-ce bien moi qui fais un tel reproche à mon roi!) Pour juger avec équité les hommes, pour peser les princes au poids du sanctuaire, il faudrait faire une juste appréciation des obstacles qu'ils ont dû inévitablement rencontrer, soit dans leur propre caractère, et même dans leurs vertus, soit dans tout ce qui les entourait.

Louis XVI s'avançait aussi, bien avant la révolution, vers les idées constitutionnelles. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, on sent qu'il n'était point en arrière de son siècle, qu'il partageait la maturité de la première nation du monde, du peuple destiné par la Providence à marcher à la tête de la civilisation européenne. Il est permis seulement de regretter, ainsi que j'osais l'exprimer tout-à-l'heure, que l'énergie de son caractère ne se soit pas trouvée en harmonie avec la hauteur, peut-être même avec la hardiesse de ses pensées. Souvent, en effet, on l'a vu reculer devant ses propres conceptions.

VII.

Faisons ici, autant que notre mémoire pourra nous le permettre, une simple table chronologique des actes de Louis XVI, qui ont précédé la révolution.

Ordonnance de 1775, portant suppression de la moitié de sa maison militaire. Ordonnance de 1780, portant suppression de quatre cents charges domestiques dans sa maison civile.

Réglement de 1776, pour fixer à une seule époque la demande des graces pécuniaires. Déclaration de 1779, pour réunir toutes celles d'un même individu dans un seul titre.

Édit de 1777, pour fixer la législation des colonies, et pour donner de nouvelles assurances à la propriété.

1778 et 1779. Droit d'aubaine successivement aboli à l'égard de la Pologne, de l'Amérique, du Portugal. Le temps aurait amené inévitablement l'abolition complète de ce droit inhospitalier.

Lettres-patentes de 1778, relatives au clergé régulier et séculier, et à la diminution du nombre des fêtes chômées. L'érection de nouveaux siéges épiscopaux, tels que ceux de Nanci et Saint-Diez, annonçait en même temps que le monarque voulait que les vrais besoins religieux de ses peuples fussent satisfaits.

Déja Louis XVI avait aboli la peine de mort pour le délit de désertion, lorsque, par la déclaration de 1780, il abolit la question préparatoire, honte si ancienne de notre législation criminelle.

Même année, déclaration portant suppression du

Fort-l'Évêque et du petit Châtelet. C'est de là que date l'ère de la réforme des prisons, réforme que la révolution seule a pu interrompre. Le canon du 14 juillet n'est donc point le premier signal de la fin des détentions arbitraires.

Même année, institution de l'École vétérinaire et d'une école de boulangerie; établissements qui constatent la volonté constante d'embrasser dans sa royale pensée toutes les sortes de besoins des peuples.

Les seigneurs engagistes astreints à une redevance par arrêt du conseil de 1781; la taille devenue fixe et immuable, d'arbitraire qu'elle était. N'était-ce pas là le point de départ pour arriver à l'égalité des impôts? Et n'a-t-on pas vu en effet Louis XVI vouloir plus tard réaliser lui-même cette grande pensée qui reposait dans son ame noble et généreuse? Ne l'a-t-on pas vu plus tard promettre, de son propre mouvement, qu'à l'avenir l'impôt serait consenti par le peuple?

Réforme dans le régime de l'Hôtel-Dieu, pour donner à chaque maladie une salle particulière, et à chaque malade un lit, en vertu de l'édit de 1781.

Tentatives faites pour l'abolition de la corvée.

Sociétés d'agriculture fondées et encouragées; les marais du Vexin desséchés; quinze cents arpents

rendus à la culture par les travaux exécutés depuis Chaumont jusqu'à Marquemont.

Port de Vendres pour le Roussillon; canal de Bourgogne, Cherbourg; voyage de La Peyrouse préparé par Louis XVI lui-même; travaux pour donner à l'unité des poids et mesures la base même du méridien terrestre.

Guerre de l'Amérique qui commence l'âge de l'émancipation des colonies.

Anciennes et nouvelles halles, ponts, quais, hôpitaux: l'embellissement, la propreté de Paris, commencent à ce roi bienfaisant; et ce qui fut commencé est un garant de ce qui devait successivement se faire.

Mais tout ce qui vient d'être montré sommairement n'est rien en comparaison des trois grands bienfaits que nous allons signaler, et qui annoncent un pas immense dans les idées de la civilisation et de l'affranchissement des peuples.

1° En juillet 1778, établissement des assemblées provinciales pour la répartition, la perception, et le versement des impôts; pour la fixation des dépenses locales, des routes, des canaux, des édifices publics. Le commissaire du roi, qui assistait à ces assemblées, réduit au simple droit de concours, ou à une voix consultative. Que l'on se rappelle ce qui a été énoncé plus haut au sujet de la taille.

2° Abolition, par édit du 19 août 1779, de la servitude et du droit de mainmorte dans les domaines royaux et les domaines engagés, du droit de suite sur les serfs et mainmortables, et invitation solennelle à tous les propriétaires de suivre l'exemple du roi : la propriété, raffermie par Louis XVI, ne devait pas recevoir une atteinte, même pour opérer une révolution humaine et bienfaisante. Le roi ne pouvait donc conquérir la liberté d'une partie de ses sujets que par le grand exemple qu'il donnait lui-même, en affranchissant les serfs de ses propres domaines.

3° En janvier 1781, il est établi qu'à l'avenir le compte de l'état des finances serait rendu public. Il faut bien dire à ceux qui ne comprendraient pas l'importance de cette mesure, que c'était tout ce qui pouvait se faire, tout ce qui pouvait être offert de garantie, dans un temps où le vote de l'impôt n'était pas encore dans les principes du gouvernement. Mais il a été facile de reconnaître que Louis XVI a toujours volontairement tendu vers cette idée, qui est la base des gouvernements représentatifs. En attendant, il donnait à ses peuples les premiers rudiments de l'éducation constitutionnelle.

Il est bon de remarquer encore que cette sollicitude pour la diminution des impôts, sollicitude qui s'est toujours manifestée dans Louis XVI, mais

qui n'a pas pu recevoir son exécution à cause du malheur des temps, se montra dès l'origine par l'abandon du droit de joyeux avénement, par un don extraordinaire de seize millions, au-dessus du don gratuit obtenu du clergé en 1782, et par un prêt gratuit des fermiers-généraux, de trente millions en 1781. La première année du régne de Louis XVI s'était à peine écoulée, que déja l'on remboursait vingt-quatre millions de la dette exigible, cinquante de la dette constituée, vingt-huit des anticipations, ce qui doit faire penser que sans la création de la marine, sans la guerre d'Amérique, sans les obstacles de tout genre qui s'opposaient à chaque instant à ses vues bienfaisantes et éclairées, il aurait fait d'immenses économies, comblé successivement le déficit, et allégé le poids des impôts pour la classe du peuple.

Tous les changements introduits par Louis XVI dans son gouvernement ne furent point des concessions obtenues à force de réclamations ou par la rigueur des circonstances : puissant, victorieux, dans tout l'éclat de la prospérité, ne recevant que des marques d'adoration, il aurait pu facilement oublier les besoins du peuple, être sourd à la voix du siècle. Mais, ainsi que nous l'avons remarqué, il marchait avec la civilisation.

Les écrits d'hommes tels que M. de Malesherbes,

c'est-à-dire d'hommes revêtus de la confiance du prince, soit dans les ministères, soit dans la magistrature, soit dans les administrations, font partie en quelque sorte des actions du prince lui-même, lorsque ces écrits tendent à améliorer, à perfectionner toutes les branches de l'économie sociale. Jamais, à aucune époque, il n'y eut plus d'efforts faits en ce genre avec l'approbation et même avec l'assentiment de l'autorité.

Toujours attentif à l'opinion, qu'il voulut toujours laisser libre dans l'expression de ses vœux ou de ses desirs, Louis XVI eut peut-être pour elle trop de condescendance : cela se voit par les fréquents changements des ministres. Si l'on peut lui reprocher à cet égard quelque faiblesse, on ne peut lui reprocher d'avoir trop écouté ses affections particulières.

L'assemblée des notables ne fut-elle pas ensuite convoquée par Louis XVI, librement et volontairement? Ne proposa-t-il pas à cette assemblée, avant toute délibération, l'impôt territorial en nature ou en argent; un impôt du timbre; la vente d'une partie des terres du clergé et de tous ses droits honorifiques; la réduction de la taille et de la gabelle; l'aliénation des domaines, en ne se réservant que la souveraineté; la liberté du commerce des grains; des assemblées de provinces, de districts, de pa-

roisses? N'offrait-il pas de réduire de quinze millions sa dépense personnelle; de diminuer celle de chaque département? ne voulait-il pas la suppression des privilèges portant exemption de charges publiques? Ne voyait-il pas la convenance de frapper les pensions d'une imposition d'un cinquième, pour décharger d'autant les autres impositions qui pesaient immédiatement sur le peuple? Enfin, ne promettait-il pas de nouveau la publicité annuelle du compte des finances?

L'assemblée des notables fut insuffisante pour le bien que Louis XVI voulait opérer. Dès-lors ce monarque, dévoré de l'amour de son peuple, nourrit la pensée de convoquer les états-généraux. Dès-lors il provoqua les lumières sur cet objet. Il encouragea les discussions entre les publicistes (arrêt du conseil de 1788). Mais il voulut, sans le concours des états-généraux, consacrer deux grands principes, celui de la tolérance religieuse, et celui que la nation ne pouvait pas être imposée sans son consentement (1).

---

(1) Il eût été à desirer que Louis XVI se fût investi pleinement de la fonction de législateur, sans le concours des états-généraux. L'ensemble des propositions faites à l'assemblée des notables et celles qui forment la déclaration du 23 juin, prouvent que Louis XVI, avec moins de timidité, eût pu

En convoquant les états-généraux, il doubla la représentation du tiers-état (1).

Je m'arrête ici quant à présent; je n'ai voulu d'abord établir qu'une seule chose, c'est que Louis XVI n'avait point attendu la révolution pour marcher vers le développement de destinées

---

s'investir de la haute fonction de législateur, fonction qui domine celle de roi.

Louis XVI ne voulait que réaliser ce qui était déja. Louis XVIII a opéré la réalisation.

(1) Pour juger cette mesure, il faut se transporter au temps où elle fut adoptée. M. Boissy-d'Anglas prouve très bien qu'elle était indispensable pour le salut même de la couronne. M. Necker, en la proposant, ne fit qu'obéir à ce qu'il y a de plus impérieux dans la force des choses.

Les cahiers furent unanimes pour demander des institutions.

La grande faute qui fut faite en 89, ce fut de n'avoir rien préparé pour l'ouverture des états-généraux.

Si, à ce moment-là, les différentes dispositions dont il vient d'être parlé, avaient été converties en loi fondamentale, érigées en charte, on aurait évité toutes les déplorables dissidences de cette première époque.

Il paraît au reste que M. de Malesherbes était allé plus loin encore que M. Necker. Dans un mémoire sur les états-généraux, ce vertueux magistrat demandait que la représentation fût fondée *sur la propriété seule*. Sans doute ce mémoire avait été soustrait à Louis XVI, et l'infortuné monarque ne l'a connu que dans la tour du Temple, où il lui fut communiqué, après beaucoup d'instances, par M. de Malesherbes lui-même. Cette lecture fit une impression très vive sur l'auguste prisonnier : le redoutable avenir, qu'il envisageait alors avec tant de calme,

nouvelles. Non seulement aucune vue d'amélioration, d'économie, ne lui avait échappé; mais on voit dans toute sa conduite, lorsqu'elle a été entièrement libre, une tendance vers les idées que la révolution a, plus tard, consacrées par la force et la violence. Ces idées étaient donc en lui; il était donc l'allié du siècle comme l'ont été les grands législateurs; les obstacles ne sont donc venus ni de ses préjugés ni de ses répugnances.

Cela se voit encore au commencement de l'assemblée constituante: seulement il n'a pas été assez

---

ne l'empêcha pas de s'occuper, jusqu'à la fin, des destinées de la France.

(Voyez l'Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, par M. Boissy-d'Anglas)

La pensée de M. de Malesherbes, qui avait devancé les temps, peut donner lieu à d'importantes remarques.

Dans ce moment on parle beaucoup de reconstruire la grande propriété. 1° Cela ne serait exécutable qu'autant que l'on rétablirait des institutions parallèles; or, ces institutions parallèles sont impossibles à rétablir; 2° la division des propriétés est un gage de repos, parcequ'il y a une grande moralité dans l'exercice même de la propriété, parceque encore la petite propriété est facile à atteindre, et que, touchant de près à la propriété moyenne, elle peut confier à celle-ci l'exercice de tous les droits politiques. 3° Voyez ce qui menace l'Angleterre; comment pourra-t-elle se garantir de l'invasion si menaçante des prolétaires? 4° Une aristocratie ne se fait pas; elle est. Que l'on dise donc s'il y en a une en France; car il s'agit d'affirmer un fait, et non de le créer.

fort pour faire tête aux orages qui lui ont été suscités.

C'est donc bien franchement qu'il adoptait les moyens qui lui étaient proposés, lorsqu'il y voyait l'expression du vœu national, puisqu'il avait adopté d'avance tous les principes du nouvel ordre de choses; il voulait y parvenir par des voies légales au lieu d'y arriver par des voies illégitimes; il ne voulait ni tuer ni spolier. L'armoire de fer prouve la scrupuleuse fidélité de Louis XVI envers la constitution qu'il avait jurée.

Illustres partisans de la liberté, Louis XVI vous a tous précédés. Fameux précepteurs des nations, il n'avait rien à apprendre de vous.

Les inculpations faites à Louis XVI sont donc une grande injustice, dans les idées même de ceux qui l'accusaient.

VIII.

Hérodote raconte que le dernier roi de Tarente, Aristophilidès, étant mort à la guerre, les Tarentins ne voulurent point d'autre roi.

Agis, à Sparte, tenta de faire revivre les lois de Lycurgue, tombées en désuétude; il mourut victime de cette prédilection pour les mœurs anciennes.

Il est à remarquer que l'arrêt de mort ne fut exécuté sur Agis que par des étrangers, et que le

peuple de Sparte fut sur le point de délivrer son roi. On fut obligé de hâter la mort de cet excellent prince. En France, l'appel au peuple fut rejeté, et toutes les précautions qui furent prises pour assurer le supplice, prouvent que non seulement la tyrannie ne croyait pas à l'assentiment du peuple, mais que même elle craignait que la victime ne lui fût arrachée.

En Angleterre, la dynastie devait finir par succomber, parceque, dans ce pays, l'aristocratie était nationale. Elle avait toujours fait cause commune avec le peuple. En France, la révolution ne pouvait tendre qu'au renversement de l'aristocratie, parceque la couronne avait toujours fait cause commune avec le peuple (1). Charles Ier refusa de reconnaître la compétence de ses juges; Louis XVI s'y soumit, et sa résignation religieuse le porta même jusqu'à ne plus se considérer comme roi. Il y aurait bien des remarques à faire sur la différence de position des deux monarques (2).

---

(1) M. de Boulainvilliers, en parlant de l'admission des communes dans l'assemblée de la nation, sous Philippe-le-Bel, dit que *dès-lors tout fut perdu*. Il y a encore des personnes qui disent que *tout est perdu*, si la dynastie ne rompt pas son antique alliance avec la masse de la nation, alliance contractée, pour la première fois, sous Louis-le-Gros.

(2) La raison qui veut que, pour être bien et équitable-

Le retour de Charles II a servi à la punition et à la réconciliation. Toute justice a fini par s'accomplir (1).

La royauté fut abolie par les Romains, parceque le pouvoir avait excédé son mandat, et que la royauté avait été souillée dans la personne et dans la famille du dernier Tarquin. Si cette histoire n'est pas vraie, du moins c'est un très bel apologue.

IX.

L'hypothèse de la souveraineté du peuple est à présent sans objet. Il était admis que, dans les états constitués, les rois gouvernaient par les lois, et les lois, d'après l'expression unanime de l'antiquité, étaient filles du ciel. Maintenant il est admis que les lois sont l'expression de la volonté générale. Ceci

---

ment jugé, chacun soit jugé par ses pairs, vient de ce que d'autres ne peuvent pas se mettre à la place de l'accusé pour apprécier sa conduite, et se rendre compte de ses pensées. Cela seul suffirait quand d'ailleurs il n'y aurait pas quelque chose de sacré dans la royauté, cela seul, disons-nous, suffirait pour établir le principe de l'inviolabilité.

(1) Peut-être ne tarderons-nous pas d'arriver à un moment où il sera loisible d'examiner philosophiquement et historiquement le dogme de la solidarité. Peut-être alors trouvera-t-on que ce terrible fardeau de la solidarité s'allège à mesure que la société se perfectionne.

ne constitue point le dogme de la souveraineté du peuple.

Il ne tardera pas d'être reconnu comme une vérité triviale, que l'homme n'étant jamais né hors de la société, n'a pu jamais stipuler dans un contrat primitif. Il n'a pu que consentir.

Il ne s'agit pas de prendre les suffrages un à un, mais de voir ce que le peuple fait, pour savoir ce qu'il pense, et, par conséquent, ce qu'il veut.

De quel droit, sans la justice, une majorité imposerait-elle des devoirs à une minorité?

Il faut faire attention que, dans l'origine, tous les pouvoirs durent être ou des pouvoirs paternels ou des pouvoirs dictatoriaux.

Le législateur dit ce qui est. Il y a une conscience publique qui se compose, non de l'opinion de tel ou tel, mais de l'opinion et du sentiment de tous.

Cette conscience est ce qu'il y a de moral dans la société. C'est là que réside l'unanimité.

Le dogme de la souveraineté du peuple a été inventé comme une fiction pour expliquer certaines choses de la société. Maintenant il est bien reconnu qu'il n'explique rien.

Le droit divin n'est que ce qui n'est pas le dogme de la souveraineté du peuple. Faire dériver le droit divin d'une révélation immédiate, du moins dans

les sociétés modernes, c'est le discréditer en pure perte.

Le peuple consent, ou il se retire sur le Mont-Sacré (1).

X.

Je voudrais avoir le talent qui agit sur les hommes, et je croirais expier mon crime, si je parvenais à prouver que les temps sont venus où la

---

(1) L'état actuel de la société est un état tout-à-fait nouveau dans l'histoire des sociétés humaines : il ne peut être expliqué que par la connaissance intime de ce qui est.

On ne fait pas la société ce qu'elle est ; la raison d'un état quelconque de la société n'est qu'en lui-même.

Il ne faut pas prendre pour obstacle ce qui est la force des choses, car alors on aurait des obstacles invincibles. S'opposer aux choses est folie.

Toute la sagesse, toute la prudence, consistent maintenant à voir ce qui est ; il ne s'agit plus de prévoir, il s'agit de constater : fonder n'est plus qu'affermir.

Les institutions ne sont jamais que la réalisation de ce qui est déja : le législateur ne fait qu'opérer cette réalisation.

Dans des notes précédentes il a été dit en quoi l'état actuel de la société est un état tout-à-fait nouveau. Jusqu'à présent on n'avait pas compris la possibilité d'une société sans une aristocratie. Mais il faut bien s'y faire. En d'autres temps on n'aurait pas pu concevoir non plus l'existence de la société sans l'esclavage ou sans la servitude. Les modifications relatives à la pensée religieuse sont aussi un changement radical, puisque, par le christianisme, le sentiment religieux est entré dans le sentiment social lui-même.

société doit abolir la peine de mort. Que si je ne devais pas m'abstenir de faire entendre au frère de Louis XVI une voix odieuse, je le conjurerais par ce sang innocent de faire taire enfin le cri du sang. Ce prince, qui fut le héros de l'humanité, qui poussa plus loin que personne l'horreur du sang, aurait volontiers payé de sa vie ce grand bienfait de l'humanité.

L'abolition de la peine de mort est inévitable. Hâtons cette ère, qui sera dans les annales de l'humanité une ère égale à celle de l'abolition des sacrifices humains.

Louis XVI abrogea la torture. Apprenez que les criminalistes du temps faisaient contre cette bienfaisante innovation les mêmes arguments que des publicistes font à présent contre la suppression de la peine de mort. Louis XVI en crut son propre instinct et l'intérêt de la société. L'instinct de la société est à présent contre la peine de mort.

Par la prison de Louis XVI et de sa famille, par la détention arbitraire de tant de nobles créatures qui ont souffert les mêmes maux, adoucissez le sort des prisonniers.

Par la mort de Louis XVI et par celle de tant de victimes innocentes, abolissez la peine de mort.

Si l'homme n'a pas le droit de se tuer, parcequ'il n'a pas le droit de fixer son sort définitif, la société

n'a pas le droit de hâter le sort définitif d'un homme, quel qu'il soit (1).

L'homme a le droit de défendre sa vie. La société a le droit de se conserver par la mort de ceux qui troublent l'ordre; mais il faut que ce soit nécessaire. Sitôt que la dure loi de la nécessité n'existe plus, le droit d'ôter la vie cesse, comme après le combat, le carnage est illicite.

Ne parlez pas de l'exemple. D'abord, le motif de l'exemple ne suffirait point. Le droit passe avant l'utilité. Ensuite, le sang répandu par le bourreau ne peut que réveiller des instincts de cruauté.

Sous le régime même des lois, et en dehors des temps de factions, combien d'innocents dont l'innocence ne fut reconnue qu'après leur mort! Ah! ne mettez pas l'inévitable entre vous et celui que vous croyez coupable. Une destinée atroce et rail-

---

(1) Cette maxime est trop générale. Tant que ce droit n'a pas été contesté à la société, elle l'a eu réellement comme elle les a tous en elle. Il ne faut jamais perdre de vue que les progrès naturels de la société amènent des changements et des améliorations. Chez des nations anciennes le peuple lui-même exécutait l'arrêt du juge. Sitôt que cette exécution a été confiée à un bourreau, on a dû desirer l'abolition de la peine de mort. La forme des jugements par jurés en fait une loi inévitable. Nos mœurs tendent à frapper de désuétude l'application de la peine de mort. Déja des jurés prononcent avec répugnance: plusieurs même éludent la rigueur des preuves et des témoignages.

leuse peut-être fascine vos yeux, peut-être se fait un jeu cruel d'entasser les probabilités contre le malheureux qui est devant vous. Il lui restera sa conscience; mais vous, qu'aurez-vous au jour où il sera prouvé que vous vous êtes trompé?

Savez-vous ce que dit Plutarque? Il dit: « La première fois que les Athéniens condamnèrent un homme à mort, ce fut pour faire périr un scélérat, et ils finirent par faire boire la ciguë à Socrate, par répandre le sang de Théramène. »

Une terreur intime qui souffle quelquefois de la multitude aveugle sur des juges prévenus... Ah! le plus grand nombre de ceux qui ont condamné Louis XVI ne voulait pas la mort du juste.

Une chose peint d'une manière bien étrange les temps de crime, d'erreur, et de folie, qui ont terminé ce siècle. Il est bon de le remarquer; à toutes les époques de la révolution, devant toutes les législatures qui se sont succédé, il a été demandé que la peine de mort fût abolie. La Convention elle-même n'a-t-elle pas, une fois, admis le principe? Ainsi, pendant que l'on égorgeait des milliers de victimes dans les prisons et sur les places publiques, pendant que l'on organisait d'immenses massacres, pendant que l'on proclamait la guerre sans merci, ce vœu de l'humanité pouvait seul se faire entendre, parceque c'était alors un vœu sté-

rile, une vaine spéculation. Encore n'était-ce pas tout-à-fait inutilement qu'il se faisait entendre; et, quoique ironiquement suspendue, la protestation n'en subsiste pas moins dans les chartes immortelles de l'humanité.

Mais vous qui voulez ôter le repentir à l'homme criminel ou égaré, avez-vous donc appris que jamais il n'est arrivé à aucun coupable de reconquérir son innocence? Oui, c'est ici ma cause que je plaide! Que serais-je devenu, si j'eusse été frappé de mort à l'instant de mon fatal vote, si j'eusse comparu tout-à-coup devant le Juge suprême, ayant encore sur mes lèvres les paroles funestes que je venais de prononcer? Dieu, plus pitoyable que vous; Dieu, qui voyait dans ma conscience plus avant que je n'y voyais moi-même; Dieu voulut que je vécusse de longues années, afin que j'eusse le temps d'expier et de raconter aux autres mon expiation. Voilà pourquoi je ne succombai pas sous la rigueur des tourments qui vinrent m'assaillir.

Qu'auraient donc fait ceux qui, m'ensevelissant dans mon crime, m'auraient immolé?

> Quia septempliciter vindicabitur Caïn,
> Et Lamech septuagesies septies.
>
> GEN., IV, 23.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
VIRG.

Cette élégie, composée dans le temps même, n'est ni un récit ni un tableau de l'événement affreux qui a plongé la France dans le deuil. Sous quelques rapports, elle pourrait être assimilée à ce que sont les chœurs dans les tragédies grecques.

I.

C'est aujourd'hui le 13 février.

La soirée de ce jour et ensuite deux journées encore doivent s'écouler avant que la religion nous appelle dans ses temples pour marquer sur nos fronts le symbole de notre néant.

Ce petit nombre d'heures, que la multitude semble vouloir disputer aux pensées sérieuses, pourquoi les consumerais-je comme elle?

Non, je ne veux point m'abandonner à de vaines distractions. Jours consacrés aux plaisirs bruyants, aux fatigues de la folle joie, je vous dédaigne. Quelles raisons aurais-je de croire en vous, plaisirs

du monde, vous qui êtes faits pour tromper? Quelles raisons aurais-je d'y croire, dans ces jours, plutôt que dans les jours qui ont précédé? Où est la nécessité de s'étourdir sur sa propre destinée, sur les destinées de la patrie? Il y a long-temps que je le sais, tous ces prestiges, inventés pour arracher l'homme à lui-même, pour le soustraire momentanément à l'ennui de sa condition, ne sont que des jeux sans plaisir, des illusions dépouillées de charme, et trop souvent d'amères railleries du sort.

Laissez-moi donc dans ma solitude. Laissez-moi veiller sur le bord du précipice. Il faut bien que la douleur pose tristement quelques sentinelles autour des lieux où la multitude est réunie pour s'amuser. Puissé-je empêcher le noir fantôme de se glisser parmi la foule imprévoyante!... N'est-il pas dit qu'un démon qui épie toujours, qui ne repose jamais, dont tous les coups sont imprévus, le génie du mal, parcourt quelquefois les cités, durant la nuit; qu'il jette à l'aventure ses flèches terribles, dix mille à droite, dix mille à gauche, ou une seule qui est égale à dix mille; qu'il se rit de nos fêtes; qu'il aime sur-tout à frapper nos premiers-nés, nos jeunes épouses, ceux dont la mort prématurée doit nous laisser de plus longs regrets?

Ne détournons point la tête; pendant que nos regards distraits s'égareraient, peut-être la flèche

qui en vaut dix mille serait placée sur l'arc funeste... Un instant suffit.

Néanmoins, sinistre voix des pressentiments, je ne t'écouterai point trop. Mais enfin, sentinelle placée par la douleur, ne dois-je pas me tenir séparé du tumulte? Assez d'autres s'enfoncent dans ce bruit, se perdent dans cette fumée.

Vous le savez aussi bien que moi... C'était sur des tapis de l'Orient qu'Agamemnon marchait pour se rendre au bain préparé par les Euménides. Un autre roi... Ne vous souvient-il pas de cette main miraculeuse qui, dans la salle d'un festin, écrivait sur la muraille je ne sais quels caractères?

Eh bien! prophète du malheur, reste dans ta maison; ne viens pas troubler nos divertissements.

Silence! n'ai-je pas entendu comme une plainte touchante, comme un long gémissement! Non, je n'ai rien entendu. Sans doute il y a du poison dans l'air que je respire.

Silence, encore une fois!... Je ne me trompe point. Écoutez ces voix confuses. Ah! ce sont des gens qui ont oublié la dignité de la nature humaine : ce sont des hommes ivres qui reviennent d'une orgie.

Tout est calme, tout est paisible. Heureusement la tempête n'est qu'en moi.

Et cependant... Laissez-moi vous dire un seul mot. Avez-vous considéré la situation où nous som-

mes? connaissez-vous l'avenir qui nous est préparé? L'avenir! sera-t-il retardé jusqu'à demain? Le temps ne presse-t-il point? La cognée n'est-elle point à l'arbre?

Naguère j'entendais aussi, mais c'était un bruit sourd et lointain; il s'approche, il devient menaçant. Ce n'est plus le grain noir; nous sommes en plein orage. Une civilisation tout entière qui s'écroule! Un nouvel empire succédant à un empire qui a brillé et qui s'éteint! Le genre humain dans l'attente d'un autre ordre de choses! Le sort des royaumes de la terre s'agitant avec un calme solennel dans les balances de Celui qui seul ne change point! Les vieux rois étonnés de ne point comprendre le langage des peuples! les peuples à leur tour étonnés de ne pouvoir plus marcher dans les voies anciennes!

Voilà donc le moment que vous choisissez pour vous livrer au plaisir, pour ajouter à l'éclat de vos assemblées tumultueuses! Je sais ce que vous avez à me répondre. Ce moment, vous ne l'avez point choisi; toutes les années il arrive le même; il est tout naturellement amené par le retour périodique des saisons. Oui, oui, toutes les années, toutes les époques se ressemblent; les fêtes précèdent les jours de deuil. En effet l'histoire me raconte que des villes furent englouties pendant des jours de fête; la poé-

sie aussi me raconte que Troie fut saccagée dans la nuit qui suivit un jour de fête; la religion daigne me le raconter, c'était durant la soirée d'un jour de fête que la main mystérieuse écrivait ses redoutables arrêts.

Mais, dites-vous encore, ces jours ne sont point des jours de fête; les divertissements qui nous occupent ne sont point des divertissements que nous nous soyons proposés; nous ne faisons qu'obéir à d'anciens usages, à de vieilles coutumes. C'est bien, je vous ai compris; les temps changent pour les institutions, mais ils ne changent point pour le retour des mêmes plaisirs. Il n'y a d'immobile que l'amour des divertissements! Qu'importe la mort d'une civilisation! qu'importe la naissance d'un autre ordre de choses! L'homme retourne le sablier pour mesurer les heures; mais ce n'est pas lui qui fait les heures.

Soit: n'ajoutez rien de plus; que je ne vous empêche point de vous réjouir! Allez, puisque vous le voulez ainsi, allez couronner vos têtes de fleurs; allez, allez vous travestir; confondre les rangs, les âges, les conditions; revêtir une autre figure que celle que Dieu vous a donnée; allez changer de sexe et peut-être de nature; faites rencontrer ensemble, par la diversité des costumes, toutes les mœurs, tous les temps, tous les pays; épuisez toutes les res-

sources d'une imagination riante ou grotesque; ne craignez pas de mettre au pillage les arsenaux des théâtres, pour vous être les uns aux autres un spectacle ridicule; allez, je ne vous retiens plus.

Me voici resté seul... Sentinelle de la douleur, n'entends-tu rien? Ne vois-tu aucune main qui écrive sur les murailles? Ne vois-tu aucun assassin caché dans l'ombre? Je ne vois rien, je n'entends rien, et cependant je frémis. C'est en nous-mêmes que les présages apparaissent; et cet homme donc, cette forme humaine qui se mêle aux ténèbres! n'est-ce rien que cela?... Quel œil terne, calme, fixe! Dieu! est-ce l'œil d'un homme? Et ce visage sinistre, affreux! est-ce le visage d'un homme? Non, je n'ai rien vu réellement. Quelquefois le sentiment cruel des choses nous obsède: alors nous éveillons le monde fantastique des épouvantes et des visions. Si j'étais superstitieux, et que je fusse tout près d'un tombeau, je pourrais croire que c'est le tombeau d'un parricide: le réprouvé, soustrait à la justice éternelle le temps que dure un éclair, m'aurait, en passant, glacé d'un souffle de sang et de mort.

Je suis seul... Ils sont tous allés se divertir; ils remplissent les spectacles, les lieux d'assemblée; ils s'enivrent d'une musique folâtre. Mille pensées funestes me dominent et m'obsèdent; je choisis la plus

funeste de toutes pour la considérer avec effroi. Mon Dieu! prenez pitié d'une pauvre créature qui est seule devant une telle pensée. La voici; et que l'on me dise s'il est possible d'en soutenir la présence!

Ils sont dans la plus parfaite sécurité; ils se livrent à la joie; ils oublient ce qu'il y a de terrible et d'inattendu dans les destinées humaines. Achéverai-je? Que serait l'annonce d'une grande calamité, d'une calamité immense les surprenant ainsi au milieu du tumulte des plaisirs? Que serait le messager de la mort survenant parmi toutes ces pompes extravagantes, saisissant d'une soudaine terreur ceux qui sont venus pour s'amuser; puis les faisant fuir avec leurs habits d'emprunt, ou seulement à demi dégagés de leurs travestissements? Quel tableau lugubre que celui d'une représentation théâtrale s'achevant au sein de la plus sinistre insouciance, pendant que la plus noble vie finirait de s'éteindre! Voyez cette assemblée nombreuse au moment où le messager de la mort y pénètre; la tête hideuse du spectre n'est pas aperçue par tous à-la-fois: les uns sont déja saisis du vertige de la douleur; les autres continuent, quelques instants encore, de se livrer à la joie, à la danse, à de frivoles entretiens. Enfin l'affreuse nouvelle est connue de tous avant que chacun ait pu l'apprendre; car il est

des choses qui d'abord ne se disent point à haute voix, parcequ'on voudrait pouvoir en douter, et qu'on craint de les réaliser en les disant; on n'ose pas interroger, parceque c'est bien assez de craindre sans être tout-à-fait certain. Ces choses se murmurent, et elles se devinent.

Silence! n'éveillons pas le deuil.

II.

J'ai mal veillé; mauvaise sentinelle, j'ai laissé dormir ma triste consigne. Funestes présages, sombres pressentiments, je ne vous ai point assez écoutés. Un secret effroi dont je ne pouvais me rendre compte s'était saisi de moi; maintenant je suis dans la stupeur. Une douleur intime pénètre tous mes sens; il semble que la faculté de vivre va m'abandonner, tant je suis accablé du poids qui m'oppresse. Quelle clameur sourde et prolongée frappe en moi un autre organe que celui de l'ouïe! Cette nuit même un Fils de France serait tombé sous le poignard d'un exécrable assassin! Nuit désastreuse, quel avenir nous promets-tu? et qui oserait mesurer des yeux un abyme si terrible?

Je suis comme enchaîné à la même place; je n'ose aller et venir; j'entends à peine ce que l'on raconte, et je ne perds pas un mot des discours que l'on tient.

Ce n'est qu'un bruit confus, et ce bruit confus, je le saisis tout entier comme un seul cri, comme le râle funèbre de la société expirante. Dieu veuille que ce soit encore une illusion de mes sens! Mais cette mort admirable pourrait-elle être une illusion? Est-ce ainsi que l'héroïsme pourrait se rêver? Non, non, c'est une cruelle et sublime réalité.

Fallait-il donc que la mort vînt nous apprendre encore une fois ce qu'il y a de magnanime et de généreux dans l'ame de nos rois, dans le sang de nos Bourbons? Justice du ciel, fallait-il que tu nous instruisisses encore une fois? Un sombre fanatique, l'enfer seul peut produire de tels prodiges; un sombre fanatique, en plongeant le fer dans le sein de la victime auguste, n'a pu nous prouver que la manière dont nos Bourbons savent mourir. Sans haine, sans vengeance, ils n'atteignent pas seulement au mérite du pardon; ils ont plus que du courage, car ils sont les véritables chefs des Français. De niveau avec leur antique destinée, ils n'ignorent point qu'ils ne sont pas frappés comme les autres hommes, et que le coup vient de plus haut. Natures privilégiées, laissez-moi vous contempler dans toute votre gloire!

Écoutons bien tous ces récits, écoutons bien si nous pouvons, afin que l'admiration tempère en quelque sorte l'amertume de nos douleurs. Ces discours sans suite, qui passent de bouche en bouche,

et qui se répètent sans être altérés... Écoutons bien. Qu'aucune circonstance ne nous échappe... C'est le génie même de la dynastie la plus noble et la plus illustre, qui emprunte la voix du prince mourant. Écoutons avec une attention toute religieuse; tâchons de retenir nos larmes, d'étouffer nos sanglots. Ces entretiens parmi le peuple sont des paroles sacrées; ces récits, qui tous se ressemblent, sont des récits du Testament.

Depuis qu'il y a des races royales données en spectacle au monde, je ne sais s'il y en a aucune qui ait offert de plus nobles, de plus touchants exemples au sein des fortunes les plus diverses; je ne sais s'il y en a qui ait révélé de plus hautes vertus. Voyez comme le malheur les élève! voyez comme la mort les trouve prêts! Les couronnes du ciel leur descendent sur la tête lorsque les couronnes de la terre leur échappent; ils rendent dignes toutes les adversités; ils font la mort sublime. Jamais ils ne sont plus au-dessus de la condition humaine que dans les moments où la condition humaine unit le plus le bandeau de ses misères au bandeau des rois. Un infame assassin peut frapper au hasard et à toute heure, il est sûr de rencontrer le cœur le plus magnanime.

Celui qui vient d'être frappé ne s'est-il pas montré à-la-fois le petit-fils de saint Louis et de

Henri IV? A-t-il proféré une seule plainte? a-t-il rien dit de cet avenir qui s'évanouissait pour lui, de ces brillantes destinées qui lui étaient ravies à jamais? Cette plénitude de vie, de santé, d'espérances, au milieu de laquelle il a été si inopinément surpris, a-t-elle excité un seul de ses regrets? a-t-il été distrait, un seul instant, de ses affections de famille, de ses sentiments pour la France, de la pensée généreuse du pardon? a-t-il été nécessaire de lui rappeler la grande pensée de l'expiation religieuse? a-t-il détourné la tête pour cacher des pleurs timides? a-t-il été faible, désolé? s'est-il débattu contre l'horrible certitude de la mort? Au sein de la souffrance, sa parole n'a trahi rien de pusillanime; aucun nuage n'est venu obscurcir la sérénité de son visage décoloré; les mouvements les plus involontaires ont été sublimes tout naturellement. Ces six heures d'agonie seront ce que la poésie la plus idéale les eût faites, si elle eût su les faire. Tous les mots, tous les sons inarticulés sortis de cette bouche mourante peuvent être recueillis sans choix par l'histoire.

C'est dans ces jours où les divertissements sont les occupations du monde, que la patrie a été frappée de son deuil. Le séjour consacré à toutes les illusions de la scène, à tous les prestiges des arts, a vu mourir la touchante et noble victime. La re-

ligion, invoquée par notre prince, est accourue dans un lieu qu'ont coutume d'éviter ses regards : ses cérémonies augustes et consolantes ont sanctifié cette atmosphère profane; ses paroles de paix, de réconciliation, d'adieu, se sont fait entendre dans le temple même des plaisirs les plus bruyants, les plus fugitifs, les plus dépourvus de toute vérité.

Savez-vous quel cortége se pressait autour du Dieu vivant, lorsque le Dieu vivant franchissait le seuil de ces demeures pour venir visiter celui qui voulait mourir entre ses bras?... Voyez cette foule qui est si loin de soupçonner le malheur affreux dont gémit la patrie. Ils arrivent avec un empressement que leur ignorance fait ressembler à du délire; ils arrivent, demandant à se réjouir pendant que l'heure de pleurer est déja venue pour tous; ils sont vêtus d'habits de bal pendant qu'ils devraient aller préparer leurs vêtements de deuil... Et, faut-il croire à cette affreuse déception de tous les plaisirs, de toutes les vanités de la terre? et, dans cette foule parée pour de telles fêtes, quelques uns se dérobaient sous le masque et sous divers travestissements. Ainsi donc les étranges pompes des saturnales ont été le triste cortége du Dieu vivant, lorsque le ministre du Dieu vivant a voulu pénétrer dans ce lieu devenu le sanctuaire de toutes les vertus et de toutes les calamités.

Là était le petit-fils de Henri IV sur le point de rendre sa grande ame à son Créateur : à côté était l'assassin que l'on venait d'arrêter : à côté encore était une représentation théâtrale qui s'achevait. On pouvait entendre à-la-fois et les paroles sublimes du prince baigné dans son sang, et les sanglots de l'auguste famille, et les prières de la réconciliation, et le bruit des fanfares et des danses.

Dites-moi, car je ne sais si je veille, mes esprits s'égarent; dites-moi, avez-vous vu ce que vous racontez? étiez-vous au milieu de ce tumulte si lamentable? quelqu'un de vous a-t-il vu le prince sur son lit de douleur? avez-vous vu sa royale épouse, pour qui nous célébrions naguère les fêtes de l'hyménée? l'avez-vous vue avec sa robe blanche inondée de sang, égalant par son courage inspiré toutes les rigueurs d'une si cruelle destinée? l'avez-vous vue présentant sa fille à la bénédiction paternelle, sa fille qui, à peine arrivée sur le seuil de la vie, ignorera long-temps encore tout ce qui lui est enlevé? avez-vous vu enfin la famille si magnanime et si malheureuse? étiez-vous parmi ces serviteurs gémissants?... Ah! je ne suffis pas à tout entendre; mille choses vont m'échapper... Écoutons encore... Il a recommandé tous ceux qui lui furent chers; il craint que quelques torts de sa jeunesse ne soient pas assez réparés, assez expiés; il se trouble de ce

que son roi n'arrive pas assez tôt; il ne voudrait pas mourir avant d'avoir obtenu de la clémence royale une grace qu'il ne juge pas au-dessus de la clémence royale, celle de l'homme... Même en implorant la grace de cet homme, il s'est abstenu de prononcer un mot qui eût semblé exclure la grace... Imitons, en ce moment, la magnanime pudeur du généreux Français, du Prince chrétien.

Eh bien! est-ce assez? Il souffre d'intolérables douleurs, et il pense à tout.

Il est digne de sa famille; sa famille est digne de lui: tous sont ce qu'ils doivent être, et ils le sont sans faste; car ce qu'il y a de plus excellent et de plus élevé dans la nature humaine fut toujours leur partage.

Mais l'assassin était-il seul? Nul autre poignard ne menace-t-il une autre poitrine? Ils vont, ils viennent, occupés seulement de leur douleur, et comme si tout était paisible; ils se livrent sans défense. Veillons, veillons sur ce qui nous reste du sang de nos rois.

Une scène plus touchante qu'on ne saurait dire est apparue au milieu de ces scènes de désolation. Les souvenirs de l'exil renfermaient des secrets que l'inattendu et l'horreur d'un tel moment ont seuls pu trahir. Ah! ne profanons pas de tels secrets; ils sont devenus le patrimoine sacré de l'hymen lui-

même, l'héritage de la plus vertueuse tendresse. Tout a été sanctifié par la seconde bénédiction paternelle du héros mourant; tout a été sanctifié aussi par la pieuse adoption que l'amour désolé vient d'inspirer à l'admirable épouse, là au pied du lit qui, tout-à-l'heure, sera un lit funèbre. Les deux orphelines innocentes, qui ont été vues tout en larmes et à genoux, ne seront point délaissées.

Nous avions espéré quelques instants. Hélas! l'incertitude cruelle, l'incertitude même a cessé : il n'y a plus d'espérance.

Et cependant une voix a été entendue; c'est le prince mourant qui fait un dernier effort; il veut encourager celle dont il ne pourra plus faire la félicité; il veut l'encourager à vivre pour l'enfant qui déja jouit de la lumière des cieux, et pour l'enfant qu'elle porte dans son sein... Pour l'enfant qu'elle porte dans son sein! A-t-on bien entendu? Les faibles sons de cette voix qui s'éteignait ont-ils été bien compris? Anges protecteurs de la France, accourez tous, et fortifiez cette jeune femme pour qu'elle ne succombe pas à tant de maux. Faites qu'il ne s'éteigne pas sans retour, dans le sang et dans les larmes, le flambeau de cette glorieuse dynastie.

Pourrions-nous raconter tous les détails de cette nuit affreuse? Pourrions-nous les faire sortir en ce

moment de dessous le crêpe funèbre qui les enveloppe? Ce n'est pas dans les heures terribles des premières larmes que l'histoire peut recueillir ses immortels documents. Mais lorsque le temps sera venu, elle ne pourra que se réjouir de la sévérité de son ministère, puisqu'il lui sera permis d'être à son gré la plus belle et la plus touchante des Muses. Elle peindra les lieux, les circonstances, les événements qui ont précédé et qui auront suivi; elle peindra cette résignation qui n'était point de l'abattement, ce courage plein de douceur, qui ont marqué tous les moments de l'agonie; elle peindra cette sécurité dans la douleur, qui laissait la famille auguste libre dans tous les soins qu'elle prodiguait au mourant. Ainsi donc, à présent, nous ne pouvons que gémir et demeurer dans les sanglots. Un jour, et ce jour n'est pas loin peut-être, car maintenant toutes les maturités sont hâtives; un jour l'histoire racontera; un autre jour la poésie fera entendre ses chants. Ceux qui ont vu diront, et la tradition s'en conservera d'âge en âge. Alors seront répétées les paroles de l'heure suprême, les plaintes touchantes de la jeune épouse, du noble père, du frère et de la sœur, du chef auguste de la famille, des serviteurs du prince; alors renaîtront les heures des premières larmes. D'autres conjonctures auront amené d'autres douleurs; le récit des

anciennes douleurs consolera des calamités nouvelles. Alors l'histoire enseignera le courage et la résignation, et la poésie les inspirera. Alors... redoutable avenir, éloigne-toi de notre pensée, n'avons-nous pas assez du présent? l'avenir a des promesses et des menaces : ne voyons que les promesses.

C'en est fait, le cruel mystère est accompli : notre prince repose silencieux sur son lit de douleur. Sa famille éplorée, ses serviteurs dans la consternation restent prosternés aux pieds de celui qui n'est plus. La religion continue et achève ses prières. Le chef vénérable, accouru pour recevoir les derniers adieux, ne veut se retirer qu'après avoir rempli les derniers devoirs; il vient d'abaisser les paupières immobiles de son neveu sur ses yeux éteints. Tout est fini pour ce monde.

III.

Au milieu des folles joies de la reine des cités est survenu l'ange des royales douleurs, des royales infortunes. Tous les crimes, toutes les calamités de la révolution, se sont relevés de leur funeste tombeau. Le sang le plus précieux, ce sang si peu épargné, le sang des martyrs a coulé de nouveau parmi nous.

Ce matin, lorsque le jour a révélé pour le grand

nombre le crime de la nuit, chacun s'est senti frappé dans sa propre famille; et chaque famille a dit, comme jadis dans la superbe Égypte : Nous avons perdu l'un de nous; c'est notre premier-né que le glaive de la mort a dévoré! Et chacun a dit encore : Est-ce une nouvelle malédiction sur le peuple? le peuple a-t-il prévariqué? allons-nous subir de nouvelles peines? les jours de la servitude vont-ils recommencer? Lui! il a crié grace! mais la justice ne crie-t-elle point vengeance? N'est-ce pas le sang des rois qui a été versé? et du sang des rois ne sort-il pas un cri plus puissant, plus terrible vers le ciel?

Le sang d'un obscur assassin suffira-t-il pour payer la rançon du sang illustre qu'il a versé?

Tous les rois de la terre vont se croire menacés... Ah! ne nous occupons point des rois de la terre, occupons-nous de nous-mêmes.

Ne craignons pas de le remarquer encore une fois : parmi les horreurs de cette nuit désastreuse qui pouvait couvrir encore tant de forfaits, la famille auguste se confiait à notre profonde douleur. Quelqu'un de vous s'en est-il étonné? Oh! qu'elle en soit bénie!

IV.

Qui oserait à présent pénétrer dans le palais de

nos rois? qui oserait s'asseoir, par la pensée, au sein de ces foyers frappés d'une telle solitude? Contemplez, si vous le pouvez, toutes les infortunes présentes, toutes celles dont le souvenir funèbre vient d'apparaître en même temps...

Ce vieillard de l'exil, qui n'arrive des terres étrangères que pour fuir de nouveau vers les terres étrangères; qui se trouve une seconde fois parmi les siens pour fermer les yeux de son neveu, du petit-fils de Henri IV, succombant sous le poignard d'un assassin; il paraît n'avoir d'autre devoir à accomplir que celui de recueillir des cendres profanées, et de creuser un tombeau. Et cependant c'est le roi législateur! Destinées des nations, destinées des rois de la terre, de quelles terreurs vous êtes accompagnées! Ce n'est donc qu'au milieu du désespoir, du sang, des larmes, que vous vous avancez vers un but voilé jusqu'à la fin!

Contemplez encore, si vous le pouvez...

Cette jeune et tendre veuve qui tout-à-l'heure était la plus heureuse des épouses: elle ne vit plus que pour obéir à celui qu'elle aimait uniquement; elle est mère, et Dieu veuille qu'elle soit mère encore! Vous le savez, ah! nous avons tant besoin de le croire! vous le savez, un gage d'amour repose dans son sein. Conservez donc vos jours, veuve de notre héros: que ce ne soit pas seulement pour

obéir à celui que vous aimiez; que ce soit aussi pour assurer nos dernières espérances! Un peuple entier vous en conjure.

Et ce père de l'auguste victime! et cette fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette! et celui que l'exil lui donna pour époux comme la patrie le lui aurait donné!

Et ce chef vénérable d'une autre race de héros, jadis soutien du trône! Père si malheureux, il vient verser de nouvelles larmes avec un père non moins malheureux. Depuis long-temps il est accoutumé à pleurer; car a-t-il pu cesser de pleurer le sang du grand Condé indignement répandu dans les fossés de Vincennes? Les deux fils de ces deux pères infortunés s'étaient rencontrés dans les camps de la guerre civile; les voilà qui se rencontrent dans la même mort! Dieu! seraient-ce aussi les dernières gouttes d'un sang glorieux qui viennent d'être versées!

Ainsi le crime tarirait la source du plus noble sang! Non! juste ciel! non. Cette princesse qui nous fut confiée, cette princesse qui fut élevée aussi parmi les troubles, au sein des poétiques campagnes d'Enna; cette princesse, petite-fille aussi de notre Henri IV, perpétuera nos espérances, et fera fléchir une si exécrable fatalité. Souverain Régulateur des destinées humaines, vous qui connaissez le

secret des races royales et de la durée des empires, vous qui savez par quelle sorte de lien sympathique les rois et les peuples doivent rester intimement unis, vous qui voyez les origines et les suites des choses, Dieu puissant et bon, du haut de votre trône éternel, daignez couvrir de vos regards paternels cette frêle et douce fleur qui n'est pas éclose, et qui peut, si vous le permettez, fleurir encore dans les siècles à venir. Hélas! tant d'amertume s'est déja mêlée aux espérances de cet hymen, dernier refuge de la dynastie! tant de vœux ont été trompés par cette fécondité incertaine! La mort la rendra-t-elle plus puissante et plus assurée? Et cependant quelle réconciliation se reposerait sur le berceau de cet enfant d'amour et de douleur! Qui écartera de dessus nos têtes le fardeau des calamités et peut-être des malédictions? O que le moment qui passe est rempli de cruelles angoisses!

La douleur est par-tout; mais la douleur mêlée d'épouvante, qui l'écartera du palais de nos rois? qui l'écartera de ce palais désert et désolé? qui l'écartera de ces têtes illustres menacées par tant de souvenirs déchirants, par tant de pressentiments funestes? qui empêchera mille horribles visions de se presser dans ces demeures où, à des jours affreux, s'amoncelaient la confusion, la terreur, la mort? Serviteurs fidèles, effacez donc ces taches de sang!

cachez donc cette poussière qui fut le trône de l'infortuné Louis XVI! Que parlez-vous du 21 janvier? que cherchez-vous à lire de plus sur les murailles? la main mystérieuse aurait-elle encore quelque chose à écrire? et le malheur tout entier ne serait-il pas accompli? Hommes pusillanimes, taisez-vous! Non, non, ils sont troublés eux-mêmes. Je les vois soulever avec effroi le rideau derrière lequel dormait l'ombre de la Convention nationale; ils font comme Saül; ils évoquent les morts, afin d'en obtenir des paroles plus redoutables que le deuil même où nous sommes plongés. Ils disent entre eux: Voici que l'assemblée régicide est sortie de ses ténèbres sanglantes pour venir immoler notre prince, le dernier espoir de la patrie!

Mais l'assassin pardonné, qu'est-il donc en effet? qu'est-il cet homme pour qui le mourant a demandé grace avec tant d'instance? qui a pu armer son bras? nous le saurons assez; et que nous importe de le savoir? France, malheureuse France, toi qui aimais ton prince, et que ton prince aimait, tu n'as pas besoin de renier l'assassin. Ton deuil si intime et si profond crie avec gémissement que c'est toi, patrie infortunée, que l'assassin a voulu frapper.

La douleur est par-tout: il va retentir par-tout, le cri de la douleur; il sortira des villes et des campagnes. Ceux qui ignoraient encore quel prince

c'était vont l'apprendre. Six heures d'agonie diront tout ce qu'il fut, tout ce qu'il aurait été. On saura tout ce qu'on a perdu, lorsque l'irréparable ne laissera plus que de vains regrets; il viendra des voix nouvelles pour bénir lorsqu'il ne sera plus temps de bénir; on saura qu'il aurait pu être le chef de nos braves lorsque nos braves ne pourront plus nommer leur chef celui qui passa dans les camps les premières années de sa jeunesse; on saura qu'il fut humain et bienfaisant, lorsqu'il ne pourra plus ni verser des bienfaits, ni exercer l'humanité; on saura que son cœur ignorait la vengeance, lorsqu'il lui aura été ravi le pouvoir de pardonner.

Ainsi, une des plus nobles vies ne sera jamais réalisée!

Voyez ce cortége de malheureux qu'il ne secourra plus.

Écoutez le récit de tous ces traits de bonté que l'on raconte dans toutes les classes.

Jadis en Égypte, lorsqu'un prince venait de mourir, son cercueil était exposé, afin que chacun pût venir l'accuser ou se plaindre. Ici personne pour se plaindre, personne pour accuser. Le concert de louanges est unanime. Le jour des révélations ne produit que d'heureuses révélations. Que nul honneur ne soit donc épargné à sa cendre! Le peuple adopte sa mémoire!

Mais voilà sa jeune épouse!... Laissez-la se dépouiller de sa belle chevelure; ce signe de deuil me réjouit douloureusement. Vous n'avez pas assez remarqué combien elle a été forte et tendre : elle sera dans la suite le sujet de nos entretiens. A présent prions pour elle; prions en silence; prions pour qu'elle vive, pour qu'elle nous donne un fils, l'enfant de la France; un enfant qui nous rappelle son malheureux père, et qui soit le lien de nos destinées futures.

V.

Jugements de mon Dieu, sonderai-je vos profondeurs?

Vous qui pleurez, si vous eussiez pu assister à la dernière pensée de la victime auguste, peut-être éprouveriez-vous quelque soulagement. Pourquoi cette pensée n'est-elle pas vivante au milieu de nous! Hélas! elle n'a été recueillie ni par son épouse éplorée, ni par son père, ni par son frère, ni par sa sœur, ni par le malheureux monarque, ni par des serviteurs en larmes. Ils étaient autour du lit funèbre, pendant que le héros, près d'échapper aux plus cruelles douleurs, commençait à entrevoir les clartés éternelles. Nul n'a pu assister à cette dernière pensée, la plus grande et la plus généreuse de toutes celles qu'il eût jamais formées.

Dieu seul la connaît; Dieu seul sait ce qui a été demandé par le mourant, et ce qui a été accordé à cette prière par le Père des hommes, par celui qui a établi les princes entre lui et les peuples. C'est Dieu qui sait : Dieu descend quelquefois jusqu'à obéir au juste mourant; et le juste qui vient de mourir, c'est le fils des rois, c'est le prince des peuples : l'ame qui vient d'être détachée de son enveloppe mortelle était une ame que Dieu avait pris plaisir à créer. Quel a dû être son pouvoir, lorsqu'elle s'est trouvée affranchie des fragilités humaines! En vérité, je vous le dis, si vous eussiez pu assister à la dernière pensée de la victime auguste, sans doute vous éprouveriez quelque soulagement.

A qui donc serait-il donné d'entrevoir toutes les destinées qui viennent d'être tranchées d'un seul coup? à qui serait-il donné d'entrevoir toutes celles qui doivent survivre? Sortira-t-il de ce tombeau des mystères de vengeance ou des mystères de mansuétude et de réconciliation? Est-ce un dernier sacrifice, ou bien est-ce la consommation de je ne sais quel arrêt inconnu? y avait-il de la colère dans le ciel, et cette colère a-t-elle été désarmée par la prière de notre prince? Enfin Dieu voulait-il seulement appeler à lui une de ses plus excellentes créatures, ou nous livrer à de nouvelles calamités?

Jugements de mon Dieu, qui suis-je pour chercher à pénétrer dans vos redoutables obscurités?

VI.

Ce que je prenais pour une cruelle illusion de mes sens, était-ce un pressentiment qui se fût revêtu d'un corps? celui que je croyais voir dans l'ombre, celui dont le regard sinistre m'épouvantait... est-ce l'assassin qui m'est apparu? La pensée qui va faire mouvoir le bras du meurtrier est-elle connue avant le meurtre? Les couteaux qui tuent les rois ont-ils une odeur?

Cet inconnu, cet homme perdu dans la foule, et qui n'en sort que pour verser le sang le plus précieux; cet homme inexorable et sans nom, qui lui a mis le poignard à la main? sont-ce des doctrines pernicieuses qui ont armé son bras? est-ce une funeste et fausse science qui l'a enivré? est-ce un farouche fanatisme qui a versé dans son ame ses philtres amers? est-il l'ignoble Séide de quelque secte impie? a-t-il juré par le sacrilége?

C'est un ignorant stupide, un être sans affection, qui vécut toujours seul, que rien n'émeut: implacable comme le Sort, il ne peut dormir tant qu'il ne fait que méditer le crime; il saura dormir lorsque le crime aura été consommé. Descendez, si

vous le pouvez, au fond de cette ame ténébreuse. Ah! ce n'est point un homme, ce n'est point l'envoyé d'une secte impie, c'est quelque chose de nouveau. Le génie du mal s'est emparé d'un automate, d'une espéce de brute. Vous l'interrogerez en vain; il ne saura rien vous répondre, car il n'aura rien à vous apprendre. Il marchait sans haine dans ses projets, il marchera sans remords dans l'exécution de son attentat.

Vous ne savez pas encore cela; vous l'apprendrez. Dans ce monde de toutes les misères et de toutes les épreuves, il y a de ces sortes d'instruments dociles, impassibles, aveugles: un seul de ces instruments suffit à l'œuvre des pleurs sans fin. Une pensée terrible, féroce, immuable, devient en quelque sorte un être physique, un poignard animé. Les années passent autour de ces pensées revêtues d'une forme humaine; rien ne les change, rien ne les modifie. Cette triste volonté du mal, étrange, inconnue, fatale, est un roc de fer que rien ne saurait ébranler. Ce n'est pas seulement le sang humain qui peut la satisfaire, il lui faut le sang des rois, le sang d'une dynastie de rois. Un empereur romain eût voulu que tout le peuple ne fût qu'un seul homme, afin de le tuer d'un seul coup. Dépouillez le tyran de sa pourpre et de sa couronne, cachez-le dans les rangs obscurs de la

société, resserrez son intelligence dans les limites les plus étroites, faites qu'il n'ait ni confident, ni ami, ni goût pour le plaisir; assemblez autour de lui certaines circonstances, certains malheurs des temps, et vous aurez celui que le génie du mal choisira pour trancher des jours nécessaires au repos d'un grand peuple, pour immoler le petit-fils de Henri IV.

Vous souvient-il de 1814? D'un côté une alégresse immense, de l'autre côté des regrets tristes et farouches. Il y eut des hommes qui restèrent étrangers à la joie du plus grand nombre : les uns pleuraient une tyrannie déguisée par l'éclat des conquêtes, les autres ce qu'ils croyaient l'humiliation de la patrie. Il y eut des hommes profondément aigris par le spectacle d'une si vaste ruine, par le sentiment de défaites si peu attendues, par le renversement du grand colosse, qui s'enfuirent dans la solitude pour s'abreuver à loisir de leurs larmes orgueilleuses, pour n'être point distraits dans leur chagrin sauvage.

Un de ceux-là n'eut pas besoin d'aller dans la solitude, car il s'était fait une solitude autour de lui. Séparé des autres, et par son état obscur, et sur-tout par son caractère concentré, le noir démon jeta les yeux sur lui; le noir démon entra en lui, s'empara de lui, le fit soi-même; il lui

cloua dans la tête une pensée unique, la gloire déchue, le sol français en proie à l'étranger. Les apparitions de l'île d'Elbe, le rapide siècle des cent jours, le nouveau retour du père de la patrie après les nouveaux désastres de Waterloo, tout ce qui a suivi; ces torrents ont coulé, et se sont taris autour du roc immobile. Le noir démon lavait ses pieds dans l'eau du fleuve, tantôt troublé et limoneux, tantôt clair et limpide; cette eau du fleuve n'étanchait pas la soif du sang royal. Les circonstances, les événements, les discours, les promesses, se brisaient sur sa poitrine d'airain; les cris de la discorde ne montaient point jusqu'à son oreille; les chants de l'espérance ou de l'alégresse ne troublaient point sa prophétique et féroce joie; il n'a point d'amis, il n'a point de compagnons, pour chercher avec eux aucune espèce de divertissement ou de plaisir; une seule chose lui est nécessaire, et cette chose c'est le sang des rois; c'est un parricide royal qui peut seul appeler le repos sur sa terrible paupière. Nature inconcevable! affreuse fixité de la pensée!

A-t-il choisi le lieu, le jour, l'heure? non, le lieu, le jour, l'heure étaient indifférents. La noble confiance du loyal prince destiné à la mort laissait toute la liberté du choix.

Mais cet assassin des rois est-il donc dépouillé

de tout sentiment humain? ne sera-t-il point désarmé par tant de bonté et tant de vertus? cette aimable popularité ne le touchera-t-elle point? Regarde avec quelle simplicité il use de sa grandeur; regarde: non seulement il n'outrage personne, mais personne n'est obligé de se détourner du chemin par où il passe; nul ne baisse les yeux devant lui; nul ne rougit en sa présence. A-t-il, sans le savoir, offensé quelqu'un des tiens? est-il quelqu'un de tes camarades qui ait à se plaindre de lui? Regarde encore. Les arts font l'honneur et la gloire de la patrie; il aime, il protége les arts. Regarde, regarde donc. Il secourt, il console les malheureux. L'épouse qui s'assied avec lui sur les marches du trône, il l'aime comme un simple particulier aimerait sa femme. Il se mêle dans la foule; il jouit de la vie avec une pleine candeur; content d'être, il n'est prince que pour faire du bien, et non pour faire sentir le poids de son rang; il se réjouit dans sa force; sa brillante jeunesse est légère, insouciante: il est tout-à-fait l'un de nous; c'est le premier, mais le premier de nos compagnons. Regarde: il a, je l'avoue, un caractère vif, emporté; mais sa vivacité fait-elle quelque mal? t'a-t-elle involontairement atteint? ne réprime-t-il pas, autant qu'il le peut, ses premiers mouvements? ou si quelquefois il ne peut les réprimer, n'est-il pas prompt à

réparer avec grace et abandon? Apprends enfin que les natures violentes n'ont rien à cacher; elles montrent tout parcequ'elles peuvent tout montrer. Si tu n'avais pas vécu toujours dans la plus stupide ignorance, tu saurais ce que fut l'impétueux élève de Fénélon; et je te dirais que celui-ci lui ressemble. Il a de plus connu l'exil et le malheur; il a reçu de bonne heure la rude éducation de l'adversité; il s'est nourri, loin des cours, de la moelle du lion. N'a-t-il pas été soldat comme toi, comme nous tous? tu ne sais pas ce qu'il fut, tu sais ce qu'il est; n'est-il pas bon et accessible? comme il a les vertus et les aimables défauts d'un Français! aussi, comme il aime les Français! comme il est heureux d'être Français! comme il se trouve bien avec les Français! comme il se précipiterait avec eux pour cueillir avec eux la palme du même danger! comme la gloire lui siérait! comme il a volontiers adopté celle de la patrie! Tu ne veux pas savoir qu'il a été élevé dans les camps; tu veux ignorer toujours qu'il a le premier étanché le sang français qui coulait à Waterloo; tu as tenu ton oreille fermée aux cris d'amour dont il salua deux fois les rivages de la patrie! malgré toi, néanmoins, tu as entendu parler de Henri IV; eh bien! il représente notre Henri IV tout entier, notre grand roi populaire: et c'est celui-là que tu veux immoler, que tu veux immoler

maintenant qu'il a si bien oublié les malheurs de sa première jeunesse, maintenant qu'il bornerait tous ses vœux à vivre au milieu de nous, à mourir avec nous! Tu n'as pas pitié de sa jeune épouse!

Rien ne le touche. Rien ne le distrait de ses farouches pensées, de ses pensées immobiles. C'est toujours le même instant qui pèse sur son imagination, l'instant où il crut que des lois étaient imposées par l'étranger. Oui, c'est un démon sorti de l'enfer qui a donné une telle réalité à un fantôme. Accoutumé à causer des infortunes, accoutumé à infliger des tourments, c'est cela qu'il veut. L'automate, d'un seul coup frappera une grande calamité. Voilà des torrents de larmes! voilà un concert de gémissements! Une dynastie, la plus glorieuse de toutes, une dynastie qui, durant tant de siècles, a protégé les peuples marchant sous son ombre tutélaire, il faut qu'elle tombe! il faut qu'elle tombe dans le sang d'un seul!... Avenir, redoutable avenir, réserve-nous une dernière espérance!

VII.

Au temps de Daniel, on connaissait des semaines d'années, parceque les années étaient comme des jours; maintenant ce sont les jours qui sont comme des années.

Voilà sept jours qui se sont écoulés. Il est bien temps de jeter les yeux en arrière, de jeter les yeux autour de nous. N'y a-t-il pas comme sept ans que nous sommes à gémir, à pleurer, sans savoir ce qui se passe et ce qui se fait?

Les tombes royales de Saint-Denis avaient été profanées. Elles se sont rouvertes naguère pour recevoir les cendres de nos rois, les cendres de nos martyrs, les cendres exhumées de nos héros; elles se rouvrent encore pour la nouvelle victime du nouveau parricide.

Tout est passager dans le monde que nous habitons, dans ce monde de douleurs et de changements. Le seul des corps célestes dont nos regards puissent s'approcher, ce triste flambeau des nuits, ne nous présente lui-même que l'aspect d'un monde désert, d'un monde détruit. C'est un avertissement et un emblème.

Les formes sociales vieillissent aussi à l'égal d'un manteau qui s'use. Tout périt.

Lorsque nous étions plongés dans le deuil le plus profond, la joie et les plaisirs continuaient d'agiter les peuples, au pied du Vésuve. Le Vésuve était endormi. Tout-à-l'heure le deuil aura pénétré, à son tour, dans la ville de la Vierge.

Et cependant, insensible à nos douleurs, le Temps marche toujours. Les événements continuent

d'emporter les hommes, ainsi que la terre continue de rouler dans l'espace. Soulevons-nous de dessous le fardeau de nos longues calamités. Nous avons un trop juste sujet de gémissements et de larmes; néanmoins, ne laissons pas plus long-temps les choses aller à notre insu.

Un Fils de France tombe baigné dans son sang. Un trône en Espagne chancelle. Croyez-vous l'Italie paisible sous la domination de ses maîtres? Êtes-vous sourds, que vous n'entendez pas les bruits souterrains qui mugissent dans le nord de l'Allemagne? Faut-il vous apprendre que la force militaire ne conserve plus les conquêtes, ne garantit plus les trônes?

Menace-t-on en disant ce qui est? L'avenir, c'est le présent bien vu. Qu'étaient les prophètes? Leur nom dit ce qu'ils étaient. Ils s'appelaient les voyants.

Non seulement l'opinion veut, elle sait qu'elle peut vouloir, elle commande. Ce que la société veut, elle le veut parceque cela est nécessaire, parceque cela est bon, parceque cela est; car soyez-en convaincus, ce qui doit être est déja.

N'est-il pas évident que si nous eussions été plus occupés du soin d'affermir, nous serions paisibles au milieu de l'agitation universelle qui va se manifester? Nous pleurerions avec calme et en silence notre malheur domestique, sans crainte de voir

compromettre notre existence sociale. Nous serions à la tête des destinées de l'Europe, au lieu d'être emportés par elles. Ah ! ne regrettons point une telle gloire; mais du moins qu'on nous laisse la sainteté et l'innocence de nos douleurs.

Des passions ont été promptes à s'armer de nos maux contre nous-mêmes. Un autre sentiment que celui de l'admiration nous a distraits de nos larmes ! De ce sang noble et généreux il est sorti de nouvelles semences de haine et de division. La réconciliation n'a été qu'entre Dieu et le héros. L'innocent qui vient de tomber ne nous a rien enseigné sur son lit de douleur et de mort. Notre prince a été en vain magnanime. Qu'aurait-ce donc été s'il eût laissé échapper un seul cri de vengeance ! Et voyez ! il n'a pas seulement voulu profaner sa bouche en désignant sous le nom d'assassin, l'homme pour qui il a demandé grace jusqu'au dernier moment ! La voix qui sortira de son tombeau est celle-ci : Pauvre France ! pauvre France !

Les malheureux ! ont-ils donc le projet d'achever le crime de cet homme du poignard qui voulut immoler une dynastie en répandant le sang de notre bien-aimé, de notre Charles !

Et cet enfant qui repose dans le sein d'une jeune et chaste épouse, cet enfant qui ne connaîtra jamais son père ; cet enfant, douce et si fragile es-

pérance de la patrie!... voulez-vous lui ravir aussi l'héritage de tant de brillantes destinées, qui furent en vain promises à son illustre père! Ah! si vous persistez dans vos odieuses haines, dans vos désespoirs du passé, ne craignez-vous point?... N'achevons pas l'expression d'un si funeste pressentiment: il est des paroles qu'il ne faut point dire... Apprenez ceci seulement. Le berceau de l'enfant que nous desirons ne pourra être protégé, et déja ne peut être protégé que par la concorde.

Ah! je vous en conjure, laissez-le naître au milieu de nous, laissez-le croître parmi les nôtres! Qu'il puisse dire un jour à nos enfants le bien que nous avons perdu! Qu'il ne dise pas comme son père expirant: Pauvre France! Qu'il dise: Glorieuse France! Que ses destinées soient les destinées de ceux qui viendront après nous! Qu'il n'ait jamais à saluer de loin la noble patrie de la gloire et des arts! Et sur-tout ne vous imposez pas la triste tâche d'effrayer par mille terreurs l'imagination d'une jeune femme désolée, d'une pauvre mère, d'une veuve inconsolable, qui est la fille de nos rois, qui fut l'épouse de notre héros. Rassurez-la bien plutôt! Qu'elle sache par vous qu'un seul a commis le crime, et que tous ont senti sa profonde douleur!

Ne la forcez pas à porter son deuil dans les campagnes d'Enna, pour donner avec angoisse le jour

à l'enfant de l'exil. Cet enfant, c'est notre bien, c'est le gage de notre amour.

Imprudents, apprenez donc une chose. Apprenez qu'une dynastie est établie par Dieu pour diriger la société, mais la société telle que Dieu la lui a confiée, et non point la société telle que vous la faites dans vos rêves d'autrefois, telle que vous la concevez dans vos théories frappées de désuétude! Écoutez cette vérité inexorable qui dit: Sitôt qu'une dynastie cesse de représenter la société, sitôt qu'elle cesse d'avoir le sentiment de ce qui est, alors elle ne peut subsister devant la toute-puissance des choses; alors le fait divin n'existe plus pour elle; alors sa mission est finie. Vous m'avez forcé de sortir de mon silence, et que ce ne soit pas en vain. N'avons-nous pas assez gémi, assez pleuré? Que vous faut-il de plus?

Ah! c'est à genoux que je vous le dis, et écoutez-moi! Écoutez-moi, vous qui entourez le trône! Écoutez-moi, vous qui veillez dans les funèbres demeures de nos rois! Je n'ai point d'intérêt à tromper, aucune sorte d'ambition ne couve dans mon sein. Écoutez-moi!

C'est la France d'aujourd'hui, et non la France des jours qui ne sont plus, que notre Charles a léguée à son enfant. C'est la France d'aujourd'hui qui a vêtu ses habits de deuil. Cette pauvre France,

laissez-lui sa douleur qu'elle aime, et n'allez pas la confier à l'anarchie.

Français, Français, réunissez-vous, non plus autour du lit funèbre où notre Charles a rendu les derniers soupirs, mais autour de son lit nuptial où est le gage de la réconciliation et de l'amour. Oui, j'en suis certain, vous ne demandez qu'à renouveler votre alliance avec la postérité de saint Louis, de Henri IV, et de Louis XIV. Ou plutôt, elle a été renouvelée, il ne faut pas la briser de nouveau. Et puisse cette race auguste accomplir avec nous ce qui nous reste à accomplir de nos destinées nouvelles! Puisse-t-elle nous replacer bientôt à la tête des destinées de l'Europe, puisque c'est le bien de l'Europe elle-même, puisque c'est le besoin de la civilisation!

Jadis, lorsqu'un meurtre avait été commis, tous les citoyens venaient jurer sur le corps du malheureux assassiné, qu'ils n'avaient point participé au meurtre. Qu'on nous impose la même loi! Nous jurerons notre innocence. Nous la jurerons sur notre tête, sur notre vie à venir, sur les tombeaux de nos pères, sur les berceaux de nos enfants. Nous pleurons le sang de notre frère, de notre frère, le meilleur, le plus loyal, et le plus aimé; nous le pleurons, mais nous ne le redoutons point. Ce n'est pas pour nous qu'il a demandé grace.

Prince magnanime, voyez nos larmes, et prenez

notre défense. Priez le Dieu que vous adoriez, et qui est notre Dieu, priez-le de vous récompenser en nous accordant que votre enfant soit un fils, et que ce fils, le fils de celui que nous avons tant de raisons de pleurer, règne sur nous, lorsque le jour sera venu pour lui de régner.

Et vous, Dynastie glorieuse, illustre Maison de France, hâtez-vous de vous identifier avec nos destinées, qui vous réclament; hâtez-vous de vous identifier avec nos destinées, car il est de la nature de nos destinées d'être éternelles.

FIN DE L'ÉLÉGIE.

FRAGMENTS.

Si un de mes amis n'avait pas cru devoir recueillir ces Fragments, pour en former un petit volume, qui a été imprimé en 1819, sans doute que je n'aurais jamais eu l'idée de les placer ici. Ce sont des souvenirs fort tristes, qui n'étaient point faits pour recevoir ce genre de publicité.

Le volume des *Fragments*, devenu assez rare, contient, en outre, la *Grande Chartreuse* et les *Adieux à Rome*, qui sont insérés dans la Préface générale.

FRAGMENTS.

PREMIER FRAGMENT.

28 mai 1808.

Souffle du printemps, pourquoi viens-tu murmurer à mon oreille le bonjour matinal? Tu m'apportes bien les douces émanations des fleurs; mais tu as oublié les riantes illusions de l'avenir. J'ai reconnu que le bonheur était une plante étrangère, qui croît dans les champs du ciel, et qui ne peut s'acclimater sur la terre. Souffle du printemps, laisse-moi.

Jadis, dans mes longues rêveries, j'arrangeais le monde au gré de mes desirs; j'y cherchais ma place, et l'espérance cherchait avec moi en souriant. Bientôt je fus détrompé, et je compris le secret renfermé dans les paroles mélancoliques de Job. Cette tristesse des hommes qui ont sondé les abymes du cœur et qui ont étudié les choses de la vie, ne me surprit plus.

Les merveilles de la nature, les créations du génie venaient encore quelquefois enchanter mon imagination; mais c'était un plaisir vide et de courte durée. Assis à un banquet, ma tête se retirait en arrière, et je refusais de prendre part à la joie des convives, parceque je devinais que cette joie n'était qu'apparente.

La présence des hommes me fatiguait, et j'étais mal lorsque j'étais seul. Je m'interrogeai, et je crus qu'il me fallait cette douce société établie par Dieu même, cette société qui est le charme de la solitude, et qui est en même temps une solitude, mais aimable, mais animée.

Je jetai les yeux autour de moi, et j'allais demandant la femme selon le cœur de l'homme de bien, celle qui devait rendre au zéphyr son souffle élyséen; aux fleurs, leurs parfums; à toute la nature, sa magie; enfin à mes pensées, leur calme et leur jeunesse.

Je me lassai de chercher. Ma voix ne savait plus former que des soupirs, et mon oreille ne savait plus ouïr que des gémissements. J'étais comme le palmier du désert qui est destiné à avoir une existence stérile, et à mourir ignoré après avoir bu pendant quelques jours les larmes de l'aurore.

Pourquoi s'obstiner à ne voir l'avenir que dans la vie? Eh! réfugions-nous dans cet autre avenir qui est

au-delà! Ainsi, peut-être, j'étais près de m'accoutumer à cet état de vide et de délaissement. J'avais cessé de me confier à l'espérance, et j'avais pris en pitié les destinées humaines.

Cependant un jour une voix arrive jusqu'à mon cœur; et ce son ravissant, qui semblait détaché d'une harpe céleste, me révèle tout-à-coup une existence nouvelle. La voilà, me dis-je en moi-même, la voilà celle que Dieu m'a promise. Elle a été mise sur la terre pour partager ma bonne et ma mauvaise fortune, pour donner un motif à mes actions et un but à mes pensées.

Mes jours lui seront consacrés, elle saura tous les secrets de mon ame. Mes ennuis s'évanouiront devant le charme de ses paroles. Je la mettrai entre le ciel et moi pour conjurer le malheur.

Mais le malheur ne l'a pas respectée elle-même. Cette douce et innocente victime n'est point étrangère aux choses de la douleur: j'ai vu des larmes dans ses yeux, et déja son cœur a connu l'amertume de la vie.

DEUXIÈME FRAGMENT.

23 juillet 1808.

J'ai cru un instant que le bonheur allait luire sur ma triste vie ; ma poitrine commençait à ne plus gémir si profondément : cependant je ne sais quelle voix intérieure me criait de me méfier de cette nouvelle ruse de l'espérance. Mais le cœur de l'homme est si facile à se laisser décevoir, que je fermais l'oreille à cette voix importune, et que, jetant derrière moi cette terrible expérience des destinées humaines, je me mettais comme auparavant à composer mon avenir à mon gré.

Autrefois, au fond de la vallée solitaire, je me plaisais à entendre le bruit des zéphyrs se jouant dans le feuillage des arbres, pendant qu'une source s'échappait en murmurant d'un rocher. Dans ma rêverie, je me figurais deux jeunes filles pleines d'innocence et de beauté, assises au bord du ruisseau, et se faisant à voix basse de douces confi-

dences; ou deux sylphes se racontant leurs aventures aériennes.

Plus avancé dans les secrets de la vie, j'ai comparé ces sons vagues aux vains desirs du cœur. Toute cette poésie fantastique du jeune âge s'est éteinte, mon imagination n'a plus vu que les choses réelles; et les voix du fond de la vallée ne m'ont plus rappelé que ce gémissement douloureux dont parle Milton, et que poussa la nature au moment où nos premiers parents furent exilés d'Éden.

Lorsque vous prévoyez un événement qui doit combler tous vos vœux, dites: Ou cet événement n'aura pas lieu, ou je l'achèterai à un prix qui me le rendra bien amer. En effet, lequel parmi les hommes peut se promettre de faire exception à la commune loi? N'avons-nous pas tous reçu le don des larmes? et fragiles nous-mêmes, ne sommes-nous pas tous entourés de choses fragiles? Ne nous plaignons pas d'inégalités dans la dispensation des biens et des maux, parceque cette plainte accuserait injustement le ciel.

Nous manquons de mesure pour apprécier la somme de bonheur ou de malheur qui est réservée à chaque homme. La misère et la pauvreté habitent chez le riche, et les heureux du siècle sont en proie à de poignantes douleurs ignorées des misérables. Nous ne voyons que les choses extérieures, les choses se-

crètes et intimes nous échappent. Le rire cache souvent des peines, et le bonheur est quelquefois austère et sérieux. De beaux paysages couvrent un volcan; le *lacryma-christi* mûrit sur les flancs du Vésuve.

Nous serions bien moins étonnés de souffrir, si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes.

TROISIÈME FRAGMENT.

24 août 1808.

Qu'importe, pour le peu que dure la vie, qu'elle ait des couleurs plus ou moins prononcées, qu'elle soit plus ou moins pleine de faits? Et qu'il est vain ce desir de vivre chez les siècles futurs, qui tourmente quelques hommes! Insensé, qui consume ses jours pour apprendre à la postérité les deux ou trois syllabes muettes qui composent son nom! Qu'est devenue la cendre d'Homère? Qu'est devenue la poussière qui fut Alexandre?

C'est ainsi que s'exprime une philosophie vulgaire: il est si facile de ne mépriser dans la vie que les choses éclatantes! Mais cette autre philosophie qui enseigne à mépriser aussi les choses douces et aimables, à se méfier des illusions, à redouter les promesses de l'espérance, à apprécier les féeries de l'imagination, cette philosophie sévère et impor-

tune est bien moins ordinaire, et elle est beaucoup meilleure.

Qu'importe donc le plus ou le moins de douleur, le plus ou le moins de plaisir? Que l'homme soit heureux ou malheureux, le temps est également hors de son pouvoir. Les instants succèdent aux instants, les jours aux jours, les années aux années; et il vient bientôt une année qui est la dernière, un jour qui est sans lendemain, un instant qui n'est suivi d'aucun instant. Alors le plaisir et la douleur ne sont plus qu'un songe, et la vie un souvenir confus.

Nulle créature n'est seule pour la douleur; elle souffre, et elle fait souffrir. Si l'homme savait combien toutes les affections sont redoutables, il fuirait dans un désert pour n'en former aucune; il s'arracherait de bonne heure à celles dont il aurait contracté la douce habitude en naissant. Il faut que tôt ou tard il jette le désespoir dans l'ame des êtres qui lui sont chers; ou qu'il soit lui-même en proie au désespoir, à cause d'eux. Dès qu'il commence à sourire, voilà le malheur, voilà les maladies, voilà la mort qui choisit une victime à côté de lui et dans son cœur.

Les douleurs du corps sont finies, mais les tristesses de l'ame et les ennuis du cœur n'ont point de bornes. Les forces du corps s'épuisent dans la dou-

leur physique, et la souffrance cesse par son excès : la douleur de l'ame donne une nouvelle énergie à la force vitale, et le flambeau de l'existence qui paraissait près de s'éteindre se rallume de nouveau. La douleur physique a toujours des gémissements à exhaler, des larmes à répandre; la douleur morale n'a souvent ni la consolation des gémissements, ni le soulagement des larmes.

Mais ne suis-je point ici rebelle à ces deux philosophies, l'une vulgaire, et l'autre sublime, dont je viens d'exagérer peut-être les austères leçons? En effet, au moment même où je voudrais briser le mobile de tant de nobles pensées, et tarir la source de tant de sentiments consolateurs, il me semble que j'entends au fond de mon ame une voix qui murmure et qui m'accuse d'injustice.

Ah! malgré les tourments qui suivent nos affections, ne redoutons pas d'en former, puisque notre cœur est fait ainsi, qu'il ne peut s'en passer. Au risque de rencontrer la douleur, abreuvons-nous de ces doux sentiments que Dieu créa pour nous donner sans doute l'idée d'une félicité à laquelle il ne nous est pas permis d'atteindre sur la terre.

De quel droit encore voudrions-nous que ceux qui ont reçu ce don d'en haut, qui fait desirer de vivre dans la mémoire des hommes, refusassent la brillante auréole de la renommée? Le desir de la

gloire n'est autre chose que le sentiment de la vie qui essaie de repousser la mort, l'instinct d'une grande ame qui pressent son immortalité.

Si j'avais deviné, sans m'en douter, la cause secrète du chagrin dont je m'occupe quelquefois à confier l'expression à des feuilles volantes! Ne serait-ce point la crainte d'être obligé de renoncer à tout ce qui fait l'enchantement de la vie, et de marcher désormais solitaire dans un chemin dépouillé de fleurs? Raison incertaine, voilà tes belles théories! Philosophie orgueilleuse, voilà tes savants calculs!

Combien l'homme est sujet à l'erreur! Il ne sait jamais ce qu'il veut, ni ce qu'il desire. Il se trompe sur les choses les plus intimes de son cœur. Il faut qu'il se méfie et de ses sentiments les plus généreux, et de l'appréciation qu'il en fait. Peut-être devrait-il redouter même les conseils de la vertu, tant sa misère est profonde, tant il ignore ce qui est bien!

QUATRIÈME FRAGMENT.

5 novembre 1808.

Témoin des succès de l'impie, témoin de la prospérité des méchants, le patriarche de l'Idumée osait élever sa voix contre l'éternel Dispensateur des biens et des maux; mais Dieu disait à Job : « Qui es-tu « pour que je te rende compte de mes desseins? où « est ta puissance pour créer et pour conserver? et « qu'est ta sagesse pour juger la mienne? Lorsque « tu étais dans le néant, pouvais-je te consulter? »

En effet, Dieu a-t-il promis à l'homme d'obéir à tous ses desirs? A-t-il promis d'être l'esclave de toutes les volontés de sa créature? Ces desirs enfantés au sein d'un rêve qui passe, ces volontés de la poussière, doivent-ils être de quelque poids dans les décisions de la Providence? Cette providence de Dieu existait avant la naissance de celui qui se plaint, et elle a tout prévu. Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même.

Être vain et passager, tu t'étonnes de la misère de tes destinées, comme si ton Créateur n'avait que la durée de ta courte vie pour les remplir. Tu t'étonnes des triomphes du méchant et des malheurs du bon, comme si l'Éternel devait se hâter de saisir un instant fugitif. Dieu a-t-il besoin de compter les jours? voit-il dans l'incertitude se lever chaque aurore? craint-il que, durant les ténèbres de la nuit, le sommeil ne vienne suspendre le travail de sa pensée? son œil mesure-t-il avec inquiétude le terrible sablier des heures?

Dieu était hier, il est aujourd'hui, il sera demain: il punit et il récompense quand il lui plaît, parcequ'il a dans ses mains les trésors de l'éternité. Pourquoi punirait-il aujourd'hui, puisque demain le méchant peut changer? pourquoi récompenserait-il aujourd'hui, puisque demain le juste peut prévariquer? pourquoi enfin le repentir serait-il refusé au méchant, et pourquoi la persévérance serait-elle enlevée au juste?

Encore, homme juste, qu'est ta justice? homme bon, qu'est ta bonté? Tu te plains! Eh! malheureux, apprends donc, par cela même, que tu n'as pas le droit de te plaindre; car si ta bonté et ta justice étaient quelque chose, elles rempliraient ton cœur, elles suffiraient à ton ame. Mais tes murmures accusent ta conscience. Tes vertus ne sont

pas réelles, puisqu'elles te permettent d'apercevoir les fautes de tes semblables; elles ne sont pas pures, puisque tu demandes ton salaire avant de savoir si tu l'as mérité.

CINQUIÈME FRAGMENT.

24 décembre 1808.

Le printemps a fui, l'été lui a succédé, et maintenant voici l'hiver. Le printemps reviendra couronner la terre de fleurs, les beaux jours renaîtront, mon cœur restera flétri. La courte vie de l'homme contient une vie plus courte encore qui s'est éteinte en moi, c'est celle des illusions.

La nature est désenchantée, l'avenir est sans prestiges, l'espérance n'a plus de promesses, mon imagination méconnaît l'idéal qu'elle-même créa, et mon ame est en proie à une tristesse dont elle ne peut pas prévoir le terme. Il est des blessures qui ne se cicatrisent jamais : il est des larmes qui sont toujours amères.

Certaines douleurs ne sont pas sans un charme vague et inexprimable auquel on aime à se livrer ; mais il est d'autres douleurs qui sont dénuées de cet alliage triste et doux en même temps, qui seul

pourrait les faire supporter, des douleurs dont on voudrait pouvoir anéantir le souvenir, quand l'orage qui les a amenées sur nous est passé.

On ne rêve qu'une fois le bonheur. En effet, lorsqu'on a cru l'apercevoir, et qu'on a reconnu son erreur, où pourrait être le garant d'autres espérances si l'on avait encore la faiblesse d'en former? L'amandier qui s'est trop confié aux promesses d'un zéphyr trompeur, perd ses fleurs précoces; et le raisin ne mûrira pas sur la vigne qui a été surprise par la gelée de mai. L'hiver durera toute l'année.

L'homme s'étonne des choses les plus simples et qui sont le plus dans le cours ordinaire de la nature. Il sait, par une expérience constante, que deux jours ne se ressemblent point, que les saisons succèdent aux saisons, et que le temps dévore incessamment sa vie fragile. Il le sait, et cependant il ne peut pas s'accoutumer à voir un jour nébuleux suivre un jour serein; la neige et les frimas l'attristent chaque année, et il s'indigne de ne pas toujours être dans la vigueur de l'âge. Il oublie aussi à chaque instant que le malheur est une des conditions auxquelles Dieu lui a donné une ame immortelle.

Combien j'ai déja vu tomber de nobles et dignes créatures! Avant de succomber, elles ont beaucoup souffert. C'est une espéce de soulagement de pen-

ser que le plus souvent, hélas! la mort est une délivrance. Ne voyons-nous pas des êtres que le ciel semble marquer comme des holocaustes d'expiation pour le reste des hommes? N'en voyons-nous pas aussi qui se retirent de la foule, et qui aiment à s'asseoir sur la pierre solitaire du tombeau pour y méditer plus à leur aise? Il est des victimes qui sont saisies comme dans un orage; il en est d'autres qui avalent lentement la coupe amère jusqu'à la lie.

Qui ne sait l'histoire de cette sublime Clarisse, de cette fille angélique, dont Lovelace disait: « Très « certainement je connais son père et sa mère, je « connais la plupart de ses parents, je connais enfin « des gens qui l'ont vue grandir. Belfort, j'ai parlé « à l'heureuse femme qui lui a donné son lait. Il est « donc bien vrai qu'elle a été mise sur la terre « comme les autres enfants des hommes! » Clarisse fit une seule faute, encore une faute qui tenait à une juste confiance en ses propres forces. Eh bien! voyez comme elle a expié cette faute unique. Un être si parfait ne pouvait rentrer en grace avec lui-même par un simple acte de repentir. Et, chose étrange! il y a une sorte de sentiment plein de rigueur, sans doute, mais peut-être aussi plein de justice, qui ne se serait pas contenté de l'immolation de la vie de Clarisse. Il fallait que non seulement elle connût le

repentir et la douleur, il fallait encore qu'elle connût la honte!

La perfection est un privilége si rare qu'il ne saurait être trop acheté; et que lorsqu'on y porte atteinte, on ne saurait être trop puni. Apprenons donc à être sobres dans nos jugements; car toutes les fautes sont relatives, et leur gravité tient souvent à des rapports que nous ignorons. Soyons indulgents, puisque les êtres les plus parfaits ne sont pas exempts de fautes.

Faiblesse et malheur, voilà toute notre histoire.

SIXIÈME FRAGMENT.

28 janvier 1809.

Un des plus beaux récits que nous ait laissé l'antiquité, est celui des malheurs d'Orphée. Qui n'a pas été ému par les chants du cygne de Mantoue? qui n'a pas senti résonner au fond de l'ame cette douce musique, cette harmonie touchante d'une poésie si mélodieuse?

L'ancien législateur de la Thrace éprouva un autre sentiment plus doux que celui du desir de la gloire : il puisait sur les lèvres d'Eurydice le double enchantement de l'amour et du génie; mais bientôt il connut la douleur, la douleur, ce terrible tribut qui est levé indistinctement sur tous les hommes. La mort lui enleva son épouse : elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; et elle disparut de dessus la terre, comme une de ces ombres aimables qui apparaissent quelquefois sur un rayon du

soir, et que les ténèbres enveloppent, à l'instant même, de leur lugubre manteau.

Orphée resta seul. Sa lyre alors, au lieu de redire, comme auparavant, les charmes de l'amour, les douceurs de cette vie de l'homme uni à la compagne que son cœur a choisie, sa lyre était devenue muette. Il se plaignait de son malheur aux arbres de la forêt, il s'en plaignait aux astres silencieux de la nuit, il s'en plaignait à la nature entière.

Enfin, il résolut d'aller chez les morts pour y retrouver Eurydice, et la ramener sur la terre, ou errer avec elle sur les tristes bords du Léthé. Le dieu du sombre empire se laissa attendrir, et il rendit à Orphée l'épouse que pleurait ce poëte inconsolable; mais il mit à ce bienfait une condition qui devait le rendre bien amer. Image trop vraie des destinées humaines, qui n'accordent jamais de faveur pure et sans mélange!

« Va, emmène ton épouse; mais garde-toi de je-
« ter sur elle un œil indiscret, tant que tu seras dans
« ces affreuses demeures où l'amour est ignoré. Tes
« regards, qui exprimeraient toute l'ivresse d'un
« bonheur qu'on ne connaît plus ici, et où se pein-
« draient toutes les illusions de l'espérance aux-
« quelles on a renoncé; tes regards attristeraient
« encore les mânes lamentables, malheureux habi-

« tants de mes déplorables royaumes. Va, c'est à « regret que je rends ma proie. »

Orphée se soumit à cet arrêt rigoureux. Il marchait en silence : étonnée de tant de merveilles, les paupières encore oppressées du sommeil de la tombe, et le cœur plein d'une joie dont ses sens qui commençaient seulement à renaître, ne pouvaient savourer toute la plénitude, Eurydice suivait son époux. S'il était possible de dire tout le charme de ce voyage merveilleux, et d'exprimer ce trouble ravissant, ce calme plein d'inquiétude qui accompagnait le couple mélancolique, il serait possible aussi de raconter le rêve du jeune homme qui s'est endormi au fond de la vallée solitaire, après avoir vu pour la première fois celle qui doit faire le destin de sa vie.

Déja les ombres devenaient moins opaques; déja un faible crépuscule, détaché des rayons du soleil, arrivait jusqu'aux yeux des deux nobles créatures qui s'avançaient vers la lumière du jour. Un instant encore, et elles échappaient à la puissance du dieu des morts : elles touchaient au seuil du séjour des vivants. Mais, ô faiblesse d'un cœur qui aime! Orphée s'arrête pour écouter le soupir qui errait sur les lèvres d'Eurydice, pour prêter l'oreille au léger frôlement de ses vêtements aériens. Vaincu par cette puissance contre laquelle l'homme lutte en vain, il se retourne; et, oubliant sa fatale promesse,

il permet à son regard d'interroger, à la faveur de la clarté naissante, les plis du voile qui lui cachait le visage de son épouse, de cette touchante victime qu'il avait tant pleurée.

Hélas! il l'entrevoit à peine. Eurydice lui est ravie de nouveau, et lui est ravie à jamais. Elle s'évanouit comme un songe vain qui fuit aux premiers rayons de l'aurore; et sa parole plaintive, inarticulée, meurt dans le vague des airs, semblable à la dernière vibration d'une corde harmonieuse.

Telle est l'histoire d'Orphée, racontée d'âge en âge. La fable y a mêlé ses aimables mensonges; mais le fond en est vrai, car les larmes sont de tous les temps. L'antiquité nous fait la confidence de ses ennuis, pour charmer les nôtres, sans doute. Il y a sur la terre comme un long gémissement qui se traîne de génération en génération, depuis les premiers mortels jusqu'à nous. La poitrine de l'homme est un instrument qui n'a su rendre jamais que des sons plaintifs, et son cœur ne peut se mettre en harmonie qu'avec la douleur. Voilà pourquoi les récits empreints de tristesse et de souffrance vivent dans sa mémoire. Les autres sont dénués de charme et de poésie; ce sont des contes qui amusent un instant son enfance, alors que l'expérience n'a pas encore détruit ses illusions, alors que sa jeune imagination sourit à l'avenir.

Comme que nous fassions, quelle que soit la route que nous ayons choisie, nous sommes toujours déçus : la douleur, sentinelle vigilante, garde toutes les avenues du bonheur ; c'est l'épée de feu du chérubin qui défend l'entrée d'Éden.

Si Orphée n'eût point connu Eurydice, il aurait ignoré ce qu'il y a de plus amer dans la source des larmes ; mais aurait-il pu étouffer en lui cette voix intime, si impérieuse, qui demande une compagne et une postérité, une compagne pour lui raconter toutes les choses secrètes qui sont au fond du cœur ; une postérité, pour continuer ses espérances au-delà du tombeau ? Son existence fût demeurée incomplète ; et il aurait, au lieu de la douleur dont il fit une épreuve si cruelle, connu cette autre douleur qui n'a pas moins d'intensité, la solitude de l'ame.

SEPTIÈME FRAGMENT.

20 septembre 1809.

Ils se sont donc évanouis pour jamais les rêves de la jeunesse! Je cherche au-dedans de moi les traces fugitives des douces impressions que j'éprouvais naguère; mais elles m'échappent incessamment, et bientôt il ne m'en restera que le souvenir confus.

Ainsi lorsque nous avons entendu une musique agréable, nous nous recueillons en nous-mêmes pour ne pas laisser échapper le plaisir que nous venons d'avoir : notre oreille séduite croit, pendant quelques instants, sentir toujours les harmonieuses vibrations de l'air; mais enfin il faut renoncer à cette dernière ressource de nos sens abusés. Le concert a cessé; la douce émotion qu'il avait fait naître s'efface peu-à-peu, et finit par s'éteindre tout-à-fait.

Voyez cette rose superbe, image charmante de la beauté : à l'instant même où nous admirons le plus son éclat et sa fraîcheur, elle commence à se flétrir.

Elle a déja perdu ce qui faisait tout-à-l'heure le charme de nos yeux; nous ne nous en apercevons pas encore, et l'odeur suave qu'elle continue de répandre autour d'elle sert à prolonger une erreur qui nous plaît. Mais un moment de plus, et nous chercherons en vain la reine des fleurs.

O combien sont insensés les projets de l'homme! et combien sont misérables ses espérances! Combien est vrai ce que disait autrefois le vieux Jacob au premier des Pharaons: « L'homme né de la « femme ne vit que peu de jours, et ces jours sont « remplis d'amertume. Sa vie est comme un souffle « qui passe, comme une ombre qui disparaît. »

Montrez-moi celui qui a pu arriver à trente ans sans être détrompé. Montrez-le-moi, ce mortel privilégié: son imagination a tenu toutes ses promesses; l'amour l'a conduit par la main; heureux époux, père plus heureux encore, il n'a acheté par aucun tourment le charme des affections du cœur; il a connu les agréments de la société sans ignorer les plaisirs de la solitude; il n'a rencontré sur sa route que des hommes bons et généreux; et lui-même n'a jamais vu au fond de son ame que des pensées douces et calmes qu'il s'est plu à entretenir; il a joui de ses souvenirs comme il avait joui de ses espérances; il a trouvé dans le passé le gage de l'avenir: montrez-le-moi!

Vous riez en gémissant! Vous ne savez où trouver cette créature exceptée de la commune loi; c'est qu'en effet elle n'existe point, elle n'a jamais existé. Un déluge de maux couvre la terre: une arche flotte au-dessus des eaux, comme jadis celle qui portait la famille du juste; mais cette arche-ci est demeurée vide, nul n'a été jugé digne d'y entrer.

Si le repos ne fuyait que les hautes conditions de la société; si les hommes élevés par leur génie, par leur rang, par leurs richesses, au-dessus des autres hommes, étaient seuls malheureux, sans doute on s'y accoutumerait. On croirait alors que les avantages dont ils jouissent ne sauraient être assez chèrement achetés; on leur laisserait avec joie et les persécutions de l'envie, et les tourments de l'ambition, et le supplice des espérances trompées. Du moins le reste des humains aurait de quoi se consoler de l'état obscur où il aurait été placé par le destin: on pourrait mépriser à son aise le pouvoir, la gloire, la renommée, et la somptuosité de la table, et le luxe des vêtements, et la magnificence des palais. Mais il n'en est pas ainsi. La douleur est partout: le fils de la femme gémit sous le chaume et sous les lambris dorés; l'homme de bien a ses inquiétudes, le coupable a ses remords; le riche est indigent comme le pauvre.

Philosophes, vous me faites pitié avec vos mépris

superbes! Eh! puisqu'un état obscur ne nous met pas à l'abri des chagrins, qu'a-t-il donc qui doive nous le faire préférer à tout autre? Vous semblez dédaigner et la gloire et la fortune; ce n'est pas cela seulement qu'il faut dédaigner, c'est la condition humaine qu'il faut plaindre. Le bonheur ou le malheur ne consiste pas dans les choses extérieures, mais dans les choses intérieures et intimes; il est indépendant de l'éclat ou de l'obscurité de notre vie. Quant à vous, dépouillez-vous, si vous pouvez, de votre orgueil, car voilà pour vous la plaie secrète que vous nous cachez.

Maintenant donc, puisque tout enchantement est détruit, que me reste-t-il à faire sur ce grain de sable qu'on appelle la terre? Il me reste à me confier doucement aux promesses immortelles qui sont faites à l'homme, et qui doivent s'accomplir au-delà du tombeau.

HUITIÈME FRAGMENT.

25 octobre 1809.

C'est bien inutilement que l'homme se promet de ne plus nourrir dans son cœur de vains desirs, et dans son ame de trompeuses illusions. Séduit tous les jours par les mêmes ruses de l'espérance, tous les jours il se laisse enlacer, comme un enfant, dans les rets trop séduisants de cette enchanteresse. Au moment où il s'éveille d'un songe agréable, il s'efforce de fermer de nouveau les yeux pour ressaisir la chimère dont il fut le jouet pendant son sommeil. Et parceque ses infortunes semblent tenir à des circonstances qui en effet auraient pu ne pas exister, il va presque jusqu'à s'imaginer que le malheur fait exception à la commune loi, que le bonheur est la chance naturelle de la vie.

Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient. Le rang de leurs familles n'était pas le même, et leur fortune n'était pas égale. Mais pleins de candeur et d'in-

nocence, ils ne s'étaient point armés contre le nouveau sentiment qui avait pris naissance en eux à leur insu. Comme ils étaient sans expérience, ils ignoraient que l'amour ne suffit pas pour assurer le bonheur. Ils ignoraient aussi que nos penchants, même les plus légitimes, doivent quelquefois céder aux convenances établies qui sont, dans l'état actuel de la société, la sauvegarde de l'ordre et des bonnes mœurs. Lorsqu'ils connurent les obstacles qui s'opposaient à leur union, ils s'en affligèrent et n'en murmurèrent point. La sagesse du siècle ne leur avait point révélé cette haute doctrine qui prétend nous soustraire à la tyrannie des préjugés, et qui nous enseigne en même temps à douter de la tendresse de nos parents, et à nous méfier de leur prudence.

Sans consumer son temps en lâches plaintes, ou en ces faciles déclamations qu'on a trop répétées de nos jours, le jeune homme forme le dessein d'aller tenter la fortune sous un autre hémisphère. Sans doute, à son retour, la main de son amie sera le prix de ses travaux et de sa constance : cette pensée du moins soutient son courage. Elle, douce complice d'un si charmant projet, et, comme lui, pleine de confiance, reçoit les serments du voyageur, et lui confirme à son tour le don de sa foi.

Le voilà parti accompagné de mille vœux, et nourrissant dans son cœur agité des inquiétudes et

des espérances égales. Une heureuse navigation le porte bientôt sur le rivage desiré. Déja trois années sont écoulées, trois années bien courtes, quoique chaque jour n'ait été composé que de longues heures. La fortune lui a souri; il revient comblé de ses faveurs. Mais son étoile pâlit sur les mers; une effroyable tempête se joue de son frêle navire, c'en est fait de tous les rêves de félicité : le malheureux périt à la vue du port!

Cependant Nina (ce nom n'est point inconnu, et l'histoire dont je retrace ici quelques traits est déja célèbre), Nina voyait arriver avec ravissement le terme d'une si longue absence. Des lettres lui avaient appris et les rapides succès de son futur époux, et son départ du lieu de son exil, et le temps de son retour. Trop de joie était dans son cœur, et cette joie se changeait presque en tristesse, tant la nature humaine est inhabile à supporter l'attente d'un grand bonheur! Nina d'ailleurs, mieux instruite, commençait à se méfier de ce qu'il y a d'aimable et de séduisant dans ces promesses d'un avenir qui peut s'éloigner sans cesse, et finir par nous échapper. Le terrible pressentiment des destinées humaines l'oppressait malgré elle. Le bruit du vent qui arrivait à son oreille avait quelque chose de plaintif; et, sur le rocher solitaire où elle allait rêver, elle croyait entendre de lointains gémissements. Des

larmes involontaires mouillaient ses yeux; mais elle essayait de se rassurer, en comptant les jours, les heures, les instants qui la tenaient encore séparée de son bien-aimé.

Elle arrive ainsi jusqu'au jour où elle croit pouvoir enfin se dire à elle-même : *Il viendra demain.*

Hélas! il n'y avait plus de lendemain pour lui. Elle l'attendit jusqu'au soir du jour si long-temps desiré; et le soir elle dit avec une tristesse infinie : *Sans doute il viendra demain.* Les jours suivants ne furent pas plus heureux.

Dès-lors des journées semblables se succédèrent les unes aux autres, sans que Nina pût être désabusée par la prolongation de l'absence de l'être adoré qui n'était plus. Elle ne recevait point de lettres, mais elle relisait toujours celles qu'elle avait reçues auparavant; et les anciennes promesses devenaient les promesses de la veille. Le temps, pour elle, ne se composait que de deux époques très rapprochées; car le passé était tout entier dans un jour, et l'avenir dans un autre jour.

Tous les matins elle se levait avec l'aurore, elle se parait, elle mettait dans ses cheveux des fleurs nouvelles, et elle allait sur le chemin par où elle croyait toujours que le maître de ses pensées arriverait; tous les soirs, frustrée d'une si charmante espérance, elle se retirait en disant, avec un sentiment

inexprimable qui s'était changé peu à peu en une douloureuse résignation : *Il viendra demain*. On la voyait passer ainsi, le matin et le soir, à l'heure accoutumée, dans une attitude pensive et mélancolique; mais cette figure touchante, de qui n'approchera plus désormais l'aimable sourire, avait quelque chose de plus calme le matin, et de plus profondément triste le soir. Les jeunes filles se disaient avec attendrissement : « Pauvre Nina, elle est devenue « folle ! » Les hommes se disaient entre eux avec pitié : « Nina ne veut pas comprendre que son amant « est mort; l'infortunée, elle est devenue folle ! »

Elle est folle, disaient-ils tous en s'enorgueillissant follement de leur raison. O qu'il y a de quoi gémir de penser à cette faiblesse humaine qui tantôt accuse, et tantôt est accusée, et qui ne devrait que se plaindre !

Les jeunes filles sont sans expérience, mais les hommes ne sont pas mieux instruits. Si Nina fut folle, sommes-nous sages, nous qui nous confions sans cesse à des espérances qui sont sans cesse trompées? et n'allons-nous pas chaque jour au-devant d'un fantôme créé par notre imagination ? Du moins Nina avait reçu les serments de celui qui devait être son époux ; et rien sur la terre n'est plus facile à croire, parceque rien n'est plus doux à l'ame que les promesses de l'être à qui l'on a confié son avenir.

Inconséquents que nous sommes! nous caressons dans l'intimité de notre cœur des projets dont nous ririons si nous pouvions les voir former par d'autres. Nous méprisons dans autrui nos propres misères.

Mais je sens combien est insensé l'étrange soin que je prends ici de discréditer les rêves de l'espérance. Nul ne sera désabusé, car je ne le suis point moi-même : et, faut-il le dire? peut-être ne m'en occupé-je tant, que parceque je suis moins près que tout autre de remporter une aussi triste victoire. Ce n'est pas celui qui parle le plus de sa liberté recouvrée, qui est le plus affranchi du joug d'une infidèle maîtresse. Qu'il me soit permis néanmoins d'ajouter quelques couleurs au tableau que j'ai entrepris de tracer : l'histoire d'Hermann et de Dorothée va me les fournir.

Hermann est conduit par sa rêverie au bord d'un limpide ruisseau. Là il s'assied et contemple avec un charme secret l'onde qui fuit en murmurant. Il roule dans sa tête les années sitôt écoulées de son enfance, et les souvenirs bien récents encore de sa fugitive adolescence. Il repasse dans sa mémoire ses premières impressions, ses premiers plaisirs, ses premières peines; car déja il n'est plus étranger aux ennuis, déja il a connu la douleur. Son avenir, cependant, s'offre à lui revêtu du voile magique de l'illusion. Il conçoit l'idée du bonheur, et cette idée

vient se lier en même temps au desir de partager son existence avec celle d'une femme selon son cœur. Il se plaint doucement en lui-même de n'avoir pas encore trouvé celle qui doit réaliser tous les enchantements de sa jeune imagination.

Pendant qu'il se laisse ainsi entraîner à ses pensées, il aperçoit dans le miroir des eaux une figure charmante qui vient se placer à côté de la sienne. Cette apparition merveilleuse lui rappelle d'une manière confuse, et sans le faire sortir de sa rêverie, la surprise de notre premier père, si bien décrite par le poëte d'Albion. Il ne sait s'il veille réellement, ou s'il n'est point abusé par un songe aimable; et, dans la crainte de commettre la même imprudence que le chantre des Géorgiques raconte d'Orphée ramenant Eurydice à la lumière, il n'ose tourner la tête. Il reste donc sans mouvement, les yeux attachés sur cet objet ravissant.

Ce n'était point un songe. L'attrait de la solitude avait conduit Dorothée dans ce lieu. Elle s'était trouvée près du jeune rêveur sans l'apercevoir; ensuite elle avait craint de troubler la méditation profonde dans laquelle il semblait plongé. Elle avait été retenue immobile, d'abord par l'étonnement, et ensuite par une sorte de curiosité qui s'était changée aussitôt en un autre sentiment. Les deux charmantes créatures ne se voyaient point; le ruisseau seul les

montrait l'une à l'autre. L'image d'Hermann semblait sourire à Dorothée, et lui dire en tremblant ces premières paroles de l'amour, si bien comprises, quoique si mal articulées : « Aimable fille, n'es-tu « point un ange du ciel ; ou Dieu me montre-t-il en « toi l'épouse qui embellira ma solitude, comme « autrefois, dans Éden, il présenta à Adam sa belle « compagne ? » L'image de Dorothée semblait sourire en retour à l'heureux Hermann, et lui dire, avec l'expression naïve de l'amour sanctifié par la pudeur : « Noble jeune homme, je te choisis dès ce « moment pour mon époux ; je quitterai, quoiqu'en « pleurant, la maison paternelle, pour être dans ta « demeure la mère fortunée de tes enfants. »

Tel fut le muet langage que durant cette douce extase les deux amants lurent sur le visage l'un de l'autre, reflété dans le cristal de la fontaine. Mais la scène enchantée, que je viens d'esquisser si faiblement, n'était qu'une vaine illusion, car ces aimables présages ne se sont point réalisés ; et une rencontre qui paraissait devoir être la source de tant de félicité n'a produit que des larmes.

Ces figures sans réalité, ces images fantastiques du ruisseau, peignent d'une manière malheureusement trop exacte ce que les espérances des mortels ont de vague et de fugitif. On ne fait que les apercevoir sans pouvoir les saisir, et elles s'écoulent bien

vite. Ainsi, parmi les rares moments de bonheur qui composent nos tristes journées, il y en a qui, par le charme indéfinissable dont ils sont revêtus, ne peuvent point se comparer aux autres. Quelquefois il se trouve un seul de ces instants dans toute une vie. Alors la magie de ce moment isolé est au-dessus de l'expression du langage : on a peine à le concevoir ; c'est comme un éclair sur notre existence. Mais, quoiqu'il ait passé comme une ombre rapide, l'impression qu'il a laissée en nous remplit encore, long-temps après, notre ame tout entière.

Je sais que le poëte qui a célébré l'histoire d'Hermann et de Dorothée lui a donné un autre dénouement que celui que l'on vient de lire ; mais faut-il toujours croire les poëtes, artisans de gracieux mensonges? Ils se jouent sans remords de notre imagination, si facile à se laisser séduire, et notre cœur s'abandonne sans méfiance à l'harmonie de leurs concerts. Habiles, quand ils le veulent, à mêler l'or et la soie au fatal tissu des Parques, ils savent prodiguer des trésors qui ne leur coûtent rien. Dieu qui leur donna une lyre d'or pour chanter les merveilles de la création leur permit de s'en servir aussi pour endormir les ennuis des hommes.

FIN DES ANCIENS FRAGMENTS.

NEUVIÈME ET DERNIER FRAGMENT.

31 mars 1830.

Tout un ordre de choses se trouve compris entre l'Antigone et l'Homme sans nom.

Les fragments, recueillis par une main amie, et que l'on vient de lire, n'auraient point dû trouver leur place après ce double emblème des destinées humaines; et cependant que l'on veuille bien me pardonner de les avoir conservés. Combien de fois les saisons se sont renouvelées depuis les jours où je les écrivais dans la solitude! Que de pensées, que de sentiments, que d'études, sont entrés dans mes souvenirs, et s'en sont évanouis! Ai-je vécu? ai-je seulement rêvé? Et je suis certain que c'est toujours moi! moi divers et le même! moi successif et identique! Ceci me fait comprendre et sentir la perpétuité de l'existence, ailleurs, sous d'autres cieux, ailleurs avec un autre monde extérieur, ailleurs avec des sentiments et des pensées d'un autre ordre, ailleurs

enfin en rapport avec d'autres êtres, avec d'autres intelligences, avec des faits d'une autre nature; et cependant, vie du passé, ô que je te contemple encore une fois, encore une fois qui sera peut-être la dernière! L'âge a pesé sur ma tête. L'initiation de la douleur a porté ses fruits. Et cependant, même aujourd'hui, je ne puis jeter les yeux sans larmes sur ces anciens confidents d'une absence qui commençait alors, et qui ne devait plus finir.

Le 14 août 1825, date bien funeste, que j'ai longtemps ignorée, et dont je n'ai été averti par aucun pressentiment; du moins, si une corde de ma lyre a rendu un son funèbre, le mouvement du monde m'a empêché de l'entendre; le 14 août une belle et noble créature qui m'était jadis apparue, et qui habitait loin des lieux où j'habitais moi-même, une belle et noble créature, jeune fille alors, jeune fille à qui j'avais demandé toutes les promesses d'un si riche avenir; en ce jour, cette femme est allée visiter, à mon insu, les régions de la vie réelle et immuable, après avoir refusé de parcourir avec moi celles de la vie des illusions et des changements. Hélas! je dis qu'elle avait refusé, mais il y a là un mystère de malheur, que je ne saurai jamais sur cette terre.

Ah! si je n'avais à léguer que ces tristes pages, sans doute elles auraient dû rester dans l'oubli. Suis-je

donc le seul dont la destinée se soit trouvée à jamais incomplète. Le monde en est plein? D'ailleurs toutes les destinées humaines sont faites pour être incomplètes ici-bas.

Laissons à présent dormir en paix ces souvenirs d'un passé confondu dans bien d'autres passés, et voyons ce qui se remue autour de nous. Le spectacle des affaires humaines ne vaut-il pas mieux que la contemplation de nos propres douleurs, de nos douleurs anciennes et nouvelles? Il me semble qu'aujourd'hui le spectacle des affaires humaines est beau dans le beau pays de France.

La Restauration, lorsqu'elle s'est accomplie en présence de l'Europe, la Restauration s'est ignorée elle-même, parcequ'un temps, une force, un principe, s'ignorent toujours. Les épreuves ne lui ont pas été épargnées; elle a fait des fautes que, plus d'une fois, elle a généreusement avouées par ses paroles et par ses actes. Les choses donc allaient comme les choses humaines peuvent aller; mais enfin elles marchaient vers un but certain. Leur cours était réglé, mesuré, régulier; une grande loi s'accomplissait avec cette solennité qui inspire de la confiance, lorsque tout-à-coup est survenue l'étonnante perturbation du 8 août, perturbation qui a eu sa cause hors de notre sphère sociale, et qui, par conséquent, a posé un problème complétement insoluble.

La France et la Restauration se sont trouvées aussitôt opposées l'une à l'autre, au lieu de continuer à confondre leurs destinées. Dans ce moment la France s'est interrogée elle-même; elle s'est demandé avec inquiétude si elle avait été ingrate envers la Restauration, si elle en avait méconnu les bienfaits, si elle avait mérité une nouvelle invasion étrangère. Elle a recueilli ses souvenirs de quinze années, et voici ce qu'elle y a trouvé.

C'est pour la Restauration que l'armée française se retira avec tant de résignation et de magnanimité derrière la Loire; c'est pour elle qu'une rançon de plusieurs milliards a été payée noblement à l'Europe; c'est pour elle que nous nous sommes vus dépouiller, sans murmure, des monuments des arts, sanglant trophée de gloire; c'est pour elle que nous avons consenti à restreindre les limites de nos frontières; c'est pour elle que la plaie des réactions fut cachée aux yeux du monde; c'est pour elle, et non pour la France, que nous avons répandu notre sang en Espagne, que nous y avons jeté notre or; c'est pour elle que nous avons acquitté cette autre rançon d'un milliard, la rançon de l'émigration; c'est pour elle enfin que la France a voulu subir toutes les expiations, car elle n'a été soustraite à aucune.

La France alors a eu le sentiment d'une légitimité réciproque. Elle a compris que la Charte de

Louis XVIII n'avait plus de garantie à exiger d'elle, et qu'elle avait acquis le droit de jouir du bienfait. Elle est donc restée dans son repos; et la perturbation du 8 août n'a pu la faire sortir de sa sécurité, de sa juste confiance, n'a pu la tenter de franchir l'ordre légal. Jamais peut-être une nation n'eut une attitude plus calme, plus noble, plus respectueuse. Le bien de la Restauration ne saurait donc lui être enlevé.

Cette dernière épreuve était-elle nécessaire? Était-il bon qu'un grand peuple montrât aux autres peuples comment il faut faire pour ne pas compromettre son avenir, comment on doit toujours se reposer sur la foi jurée? La France avait à se montrer digne de sa magistrature sur l'Europe; et l'Europe maintenant saura qu'un pays qui a accompli une grande révolution sociale, qui a supporté l'épreuve et l'expiation, qu'un tel pays, fort d'une émancipation qui ne fut point gratuite, qui fut le prix de tant de sacrifices, n'est point disposé à rétrograder jusqu'au duel misérable de la sédition.

Néanmoins c'est un fait nouveau, et qui méritera toute l'admiration des siècles futurs.

Maintenant tournons nos regards vers le trône de Charles X; et conjurons le roi qui jura la Charte à son sacre de faire enfin cesser la perturbation du 8 août. Nulle puissance ne serait en état de ré-

soudre le problème posé ce jour-là. Il faut anéantir la pensée de ce jour néfaste, car cette pensée n'eut ni cause ni motif; elle fut une pensée stérile, incapable d'arriver à l'acte.

Toutefois nous aurons tiré de cette pensée solitaire et stérile un enseignement qui peut-être, pour quelques esprits, nous manquait encore. Nous aurons donc tous appris que la Restauration et la France doivent rester intimement unies. L'ancienne fatalité nous racontait un dogme dur et inflexible auquel nous refusons tout assentiment; et cette fois il s'agit d'abroger à jamais le dogme de l'ancienne fatalité. Alors la liberté humaine aura fait une conquête de plus.

Que la Royauté descende de ses hauteurs pour dissiper ce nuage de déception et de malveillance qu'un ministère privé de sympathie élève autour d'elle, pour la séparer du pays; et je pourrai dire comme je disais en 1814, dans l'épilogue de l'Antigone: « Nos dieux domestiques nous sont rendus! »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

Préface générale. 5

Mort d'un platonicien racontée par un de ses amis. 13

La grande Chartreuse, près de Grenoble, en 1804. 21

Adieux à Rome. 35

Antigone. 39

Préface. 41

Livre premier. 49

Livre second. 83

Livre troisième. 119

Livre quatrième. 151

Livre cinquième. 185

Livre sixième. 239

Épilogue. 291

L'Homme sans nom. 297

Préface. 299

Première partie. 311

Deuxième partie. 379

Élégie. 427

Fragments. 469

Premier. 471

Deuxième. 474

Troisième. 477

Quatrième. 481

Cinquième. 484

Sixième. 488

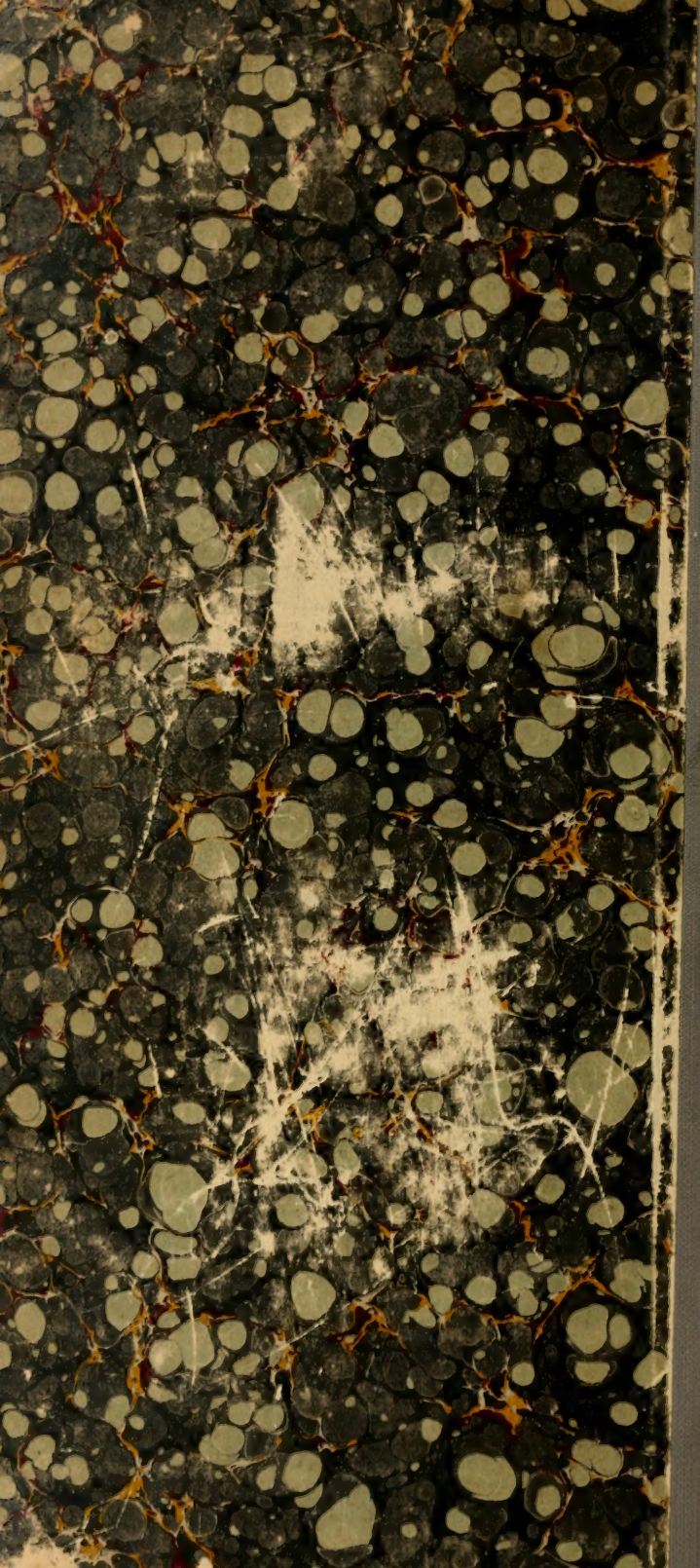
Septième. 493

Huitième. 497

Neuvième et dernier. 506

PQ
2156
B4
1830
t.1

Ballanche, Pierre Simon
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY